

LES COMMANDEMENTS DURANT LA GRANDE GUERRE

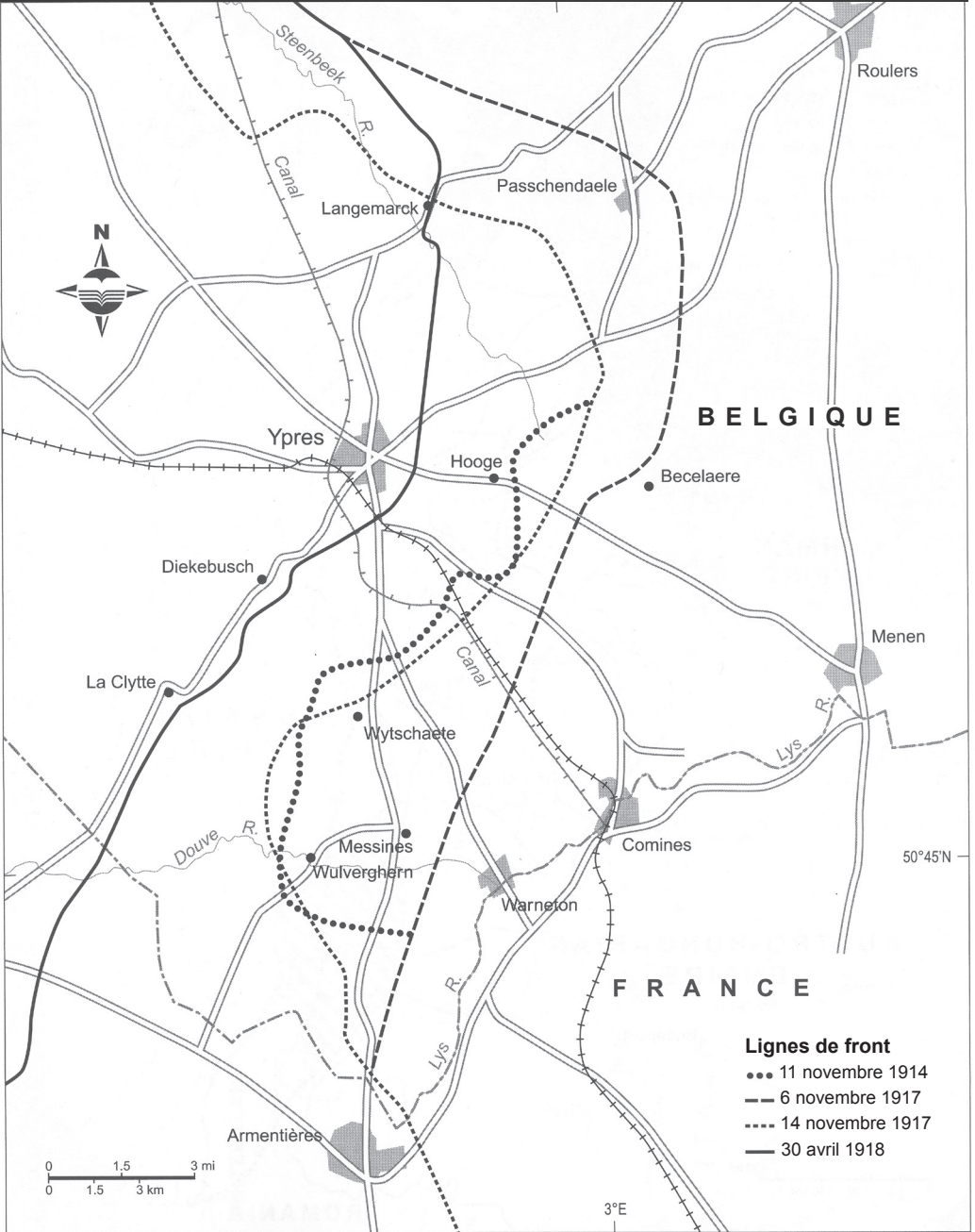
Perspectives historiques sur le leadership
dans l'Armée de terre du Canada

1914-1918



Publié sous la direction d'Andrew B. Godefroy

SAILLANT D'YPRES, 1914-1918



LES COMMANDEMENTS DURANT LA GRANDE GUERRE

LES COMMANDEMENTS DURANT LA GRANDE GUERRE

Perspectives historiques
sur le leadership dans
l'Armée de terre du Canada
1914-1918

Publié sous la direction
d'Andrew B. Godefroy



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE

© 2022 Sa Majesté le Roi du chef du Canada, représenté par le ministre de la Défense nationale.



Presse de l'Académie canadienne de la Défense
C.P. 17000, succ. Forces
Kingston (Ontario) K7K 7B4

Publié pour la Presse de l'Académie canadienne de la Défense
par le Bureau de publications de la 17^e Escadre Winnipeg.
WPO32163

Cartes de l'intérieur du plat recto et du plat verso : Jay Winter and Blaine Baggett, *The Great War and the Shaping of the 20th Century* (New York, Penguin Books, 1996).

Catalogage avant publication par Bibliothèque et Archives Canada

Les commandements durant la Grande Guerre : Perspectives historiques sur le leadership dans l'Armée de terre du Canada, 1914-1918 / Publié sous la direction d'Andrew B. Godefroy.

« Publié pour la Presse de l'Académie canadienne de la Défense par le Bureau de publications de la 17^e Escadre Winnipeg »

Aussi disponible sur Internet.

Publié par l'Académie canadienne de la Défense. Comprend des références bibliographiques et un index
ISBN 978-0-660-43781-1

Numéro de catalogage D2-259/2-2022F-PDF

1. Canada. Armée canadienne. Corps expéditionnaire canadien – Histoire. 2. Canada. Armée canadienne. Corps expéditionnaire canadien – Biographie. 3. Canada. Armée canadienne. Corps canadien – Histoire. 4. Art et science militaires – Canada. 5. Canada – Forces armées – Histoire – Guerre mondiale, 1914-1918. 6. Guerre mondiale, 1914-1918 – Campagnes – Front occidental. 7. Commandement des troupes. I. Godefroy, Andrew B., 1972-
II. Académie canadienne de la Défense III. Canada. Forces armées canadiennes. Escadre, 17^e.

D547 C2 G745 2010 940.4'1271 C2010-980144-X

Imprimé au Canada.

1 3 5 7 9 10 8 6 4 2

REMERCIEMENTS

Le présent ouvrage est le produit de plusieurs bonnes discussions que j'ai eues avec certains des auteurs qui figurent dans la présente étude. Nous avons tous, collectivement, convenu que les hommes qui ont effectivement commandé et dirigé le Corps expéditionnaire canadien durant la Première Guerre mondiale méritaient une plus grande reconnaissance et qu'il était donc tout à fait indiqué de mettre des efforts en commun pour produire pareille analyse. Bien que mon nom figure en couverture, le présent ouvrage n'aurait pas été possible sans leurs efforts.

Le soutien initial au présent projet est venu de la Direction – Concepts et schémas de la Force terrestre de l'Armée de terre du Canada et de l'Institut du leadership des Forces canadiennes de l'Académie canadienne de la Défense. Les auteurs sont aussi redevables aux institutions ci-après pour leur généreuse assistance et l'accès accordé aux documents : Bibliothèque et Archives Canada, le Musée canadien de la guerre, les archives provinciales de l'Alberta, de l'Ontario et de la Colombie-Britannique, les archives du Collège militaire royal du Canada et la Bibliothèque de l'Armée de terre à Fort Frontenac. Bon nombre des photographies qui illustrent le présent ouvrage proviennent de Bibliothèque et Archives Canada.

Le directeur de la rédaction désire également remercier le Colonel Bernd Horn pour le soutien qu'il a apporté à la publication ainsi que le professeur Terry Copp et Michael Bechthold du Laurier Centre for Military Strategic and Disarmament Studies pour les observations et suggestions qu'ils ont faites au cours du projet. Nous nous devons enfin de mentionner le soutien que chacun des auteurs a manifesté à l'égard du projet, mais les erreurs ou omissions éventuelles que renferme le manuscrit incombent uniquement au directeur de la rédaction.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	ix
Introduction	xi
CHAPITRE 1 Les débuts de l'attaque délibérée Le Major-général Arthur Currie et la bataille du mont Sorrel du 2 au 13 juin 1916 <i>Andrew B. Godefroy</i>	1
CHAPITRE 2 « Un saut dans l'inconnu » – Le renseignement et la lutte pour les cratères de Saint-Éloi Réévaluation du rôle du Major-général Richard Turner <i>David Campbell</i>	23
CHAPITRE 3 « Un superbe guerrier et un leader né » Portrait de sir Archibald Cameron Macdonell, KCB, CMG, DSO <i>Ian Macpherson McCulloch</i>	59
CHAPITRE 4 « Une affaire brutale et déshumanisante » Le Brigadier-général F. O. W. Loomis et la question de « l'exercice impersonnel du commandement par les généraux » <i>David R. O'Keefe</i>	97
CHAPITRE 5 Le Major-général David Watson Évaluation critique du rendement des généraux canadiens durant la Grande Guerre <i>Patrick Brennan</i>	125
CHAPITRE 6 Leadership et innovation Andrew McNaughton et le bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie <i>Paul Dickson</i>	165

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE 7	Les Lieutenants-colonels Glen Campbell et Andrew T. Thompson et l'évolution de la participation des Autochtones du Canada durant la Première Guerre mondiale <i>Timothy C. Winegard</i>	191
CHAPITRE 8	La création de chefs de combat au sein du Corps canadien L'expérience du Lieutenant-colonel Agar Adamson <i>Tod Strickland</i>	229
Collaborateurs	271
Index	275

Note du directeur de la rédaction

Même si l'usage moderne du trait d'union dans les grades des Forces canadiennes et des formes abrégées n'est pas toujours conforme aux normes stylistiques, nous allons dans le présent ouvrage, dans l'intérêt de la cohérence et d'une compréhension universelle, utiliser le style moderne sauf là où les citations et les sources à caractère historique l'empêchent.

AVANT-PROPOS

Le Corps expéditionnaire canadien et la formation qui en était le cœur, le Corps canadien, étaient pour l'époque une formation inusitée. Issue de la nécessité et façonnée par les exigences industrialisées de la Première Guerre mondiale, elle ressemblait très peu aux autres organisations de guerre mobilisées par ce pays auparavant. L'armée du Canada qui a pris part à la Grande Guerre s'est tout de même, en dépit de son origine plutôt particulière, vite adaptée aux terribles exigences de la guerre industrialisée moderne et a joué un rôle majeur dans la victoire de l'Entente sur le front occidental. Cela, malgré le fait que ses rangs étaient composés de citoyens en uniforme, dont peu avaient une instruction militaire ou une expérience de combat antérieures substantielles, a fait en sorte que le CEC est encore aujourd'hui considéré comme une des formations les plus victorieuses et les plus efficaces au combat jamais mises en campagne par le Canada.

Pourtant, malgré l'attrait bien connu qu'il exerce sur les universitaires et les historiens, le sujet du CEC et de ses formations de campagne demeure largement inexploré. Par exemple, nous savons encore très peu de choses des personnes qui ont commandé cette formation incroyable durant un des pires et plus meurtriers conflits de l'histoire de la guerre moderne. Bien que des biographes se soient intéressés à son leader le plus connu, sir Arthur Currie, beaucoup des études en question sont extrêmement désuètes et ne se penchent pas de manière très approfondie sur ses actions en tant que leader. En ce qui concerne les officiers supérieurs qui étaient directement sous ses ordres, on sait peu de choses. On en sait encore moins sur les « acteurs de soutien », même si ce sont souvent le leadership et l'innovation de ces spécialistes qui ont vaincu les énormes obstacles que la guerre des tranchées imposait.

Il me fait donc grand plaisir de vous présenter l'ouvrage d'Andrew Godefroy, *Les commandements durant la Grande Guerre : Perspectives historiques sur le leadership dans l'Armée de terre du Canada, 1914-1918*. Andrew Godefroy a beaucoup fouillé le sujet et écrit sur la Première Guerre mondiale, depuis plus d'une décennie, et est un expert reconnu en la matière. Il a examiné l'origine, l'évolution, l'institution et l'efficacité au combat de l'armée du Canada dans la Grande Guerre à tous les

AVANT-PROPOS

niveaux; la présente étude représente de sa part un immense effort visant à rassembler certains des historiens militaires de premier plan spécialistes de la Grande Guerre que compte le pays pour examiner en un seul volume un sujet fondamental. Les commandements durant la Grande Guerre comble avec succès une lacune cruciale de notre connaissance des chefs supérieurs du Corps canadien grâce à une étude détaillée de plusieurs de ses figures les plus importantes.

L'étude historique du leadership et du commandement demeure une exigence essentielle pour que l'éducation et le perfectionnement professionnels de nos forces armées soient aujourd'hui fructueux. Ce n'est pas parce que l'étude de l'histoire va nécessairement prouver quoi que ce soit ou valider des méthodes modernes, mais plutôt parce que l'histoire est révélatrice et que, souvent, son étude nous montre ce qui peut arriver, ce qui est possible et, le plus important, les questions qu'il nous faudrait peut-être nous poser aujourd'hui face à des situations similaires. Tout comme durant la Grande Guerre, on peut parfois seulement imaginer les défis que le leader aura à affronter sur le champ de bataille. La présente étude et d'autres du même ordre vont beaucoup aider à réduire cette incertitude et peut-être même, espérons-le, à atténuer une petite partie des risques.

Major-général J.P.Y.D. Gosselin

Commandant de l'Académie canadienne de la Défense

INTRODUCTION

ANDREW B. GODEFROY

Au cours de la dernière décennie, les historiens militaires ont manifesté, dans la littérature populaire, les mémoires réédités et les nouveaux médias, un regain d'intérêt pour le rôle du Canada dans la Première Guerre mondiale. Leur attention s'est en particulier fortement concentrée sur le Corps expéditionnaire canadien (CEC) et son corps d'armée (Corps canadien) décisivement meurtrier, qui était une formation de combat dirigée avec compétence et bien soutenue dont les succès, sur le front occidental, ont souvent été inégalés. Force constituée, à partir de 1916, de quatre divisions d'infanterie complètes et des armes d'appui correspondantes, le Corps canadien est devenu pour l'armée britannique un marteau; il a vite été qualifié de « force de choc » et a souvent, plus tard, été appelé le « fer de lance » dans la poussée qui a mené à la victoire finale sur le front occidental. À la fin de la guerre, plus d'un demi-million d'hommes et de femmes avaient servi dans le CEC et le Corps canadien. Malheureusement, 64 944 d'entre eux ne sont jamais rentrés au foyer.

Les études des organisations militaires ne peuvent pas être considérées comme complètes si elles ne tiennent pas compte dans une certaine mesure des personnes qui les dirigent, qui les façonnent et qui les guident en situation de guerre et en situation de paix. Pourtant, malgré le regain d'attention concernant le Corps canadien lui-même, l'étude de ceux qui ont commandé ce rouleau compresseur aux échelons les plus élevés reste encore beaucoup moins complète que celle de la masse des hommes qui le constituaient. C'est relativement étrange étant donné l'existence d'un grand nombre d'études politiques, sociales, opérationnelles et tactiques détaillées sur le CEC et cela nous pousse à nous demander comment les historiens ont évalué les mouvements et les actions du Corps canadien sans une compréhension approfondie de ce qui se passait dans l'esprit de ce titan tandis qu'il les exécutait.

INTRODUCTION

On oublie souvent, par exemple, que pas moins de 126 généraux ont dirigé l'armée canadienne durant la Première Guerre mondiale, environ 78 p. 100 de ces officiers supérieurs exerçant le commandement outre-mer et sur le front occidental. Pareil nombre n'indique pas une redondance synonyme de gaspillage; il représente plutôt la masse critique du leadership nécessaire pour former et mettre en campagne la première armée nationale de grande envergure du Canada. Quoi qu'il en soit, de tous ces hommes, seulement un, Arthur Currie, a mérité plus d'un examen de sa vie professionnelle. Les autres ont fait l'objet d'une bien moins grande attention tandis que la plupart, y compris plusieurs de ceux que le présent ouvrage fait découvrir, n'ont encore pas fait l'objet de la moindre attention historique.

On ne peut que se demander pourquoi il en est ainsi quand, depuis la fin de la guerre, leurs homologues ont fait face à un examen bien plus minutieux. Les généraux britanniques ont été critiqués ouvertement et publiquement dès les années 1920 et assurément après 1936, quand le premier ministre britannique David Lloyd George a décrit les généraux sur un ton venimeux dans ses *War Memoirs* (mémoires de la guerre) comme un groupe « pour qui penser était une forme de mutinerie ». Une autre évaluation accablante a paru en 1961 quand Alan Clark a publié son livre au titre tristement célèbre *The Donkeys* (les ânes) dont dérive l'expression maintenant courante « des lions menés par des ânes », qui sert à décrire les rôles des généraux et des subordonnés à la guerre. La pièce et le film des années 1960 *Ah Dieu! que la guerre est jolie* (*Oh What a Lovely War*) et son homologue de la génération suivante datant de 1989, la série *La Vipère noire* (*Blackadder Goes Forth*), ont consolidé pour ma génération l'image traditionnelle des commandants idiots aux pattes de collet rouges et des officiers d'état-major, leurs laquais, qui envoyaient des hommes bien meilleurs qu'eux à une mort insensée. On aurait pu s'attendre à ce que les généraux canadiens de la Grande Guerre reçoivent la même attention négative de la part de notre population, mais c'est plutôt le silence à leur endroit.

Peut-être ce silence résulte-t-il en partie du fait que, au cours des années qui ont immédiatement suivi la guerre, l'histoire du Corps canadien et du CEC dans son ensemble n'a jamais été racontée. L'histoire officielle en plusieurs volumes proposée de l'armée canadienne dans la Grande Guerre a traîné pendant des années et, à la fin, s'est résumée à un seul volume couvrant la première année des combats,

période où le Canada n'avait en campagne qu'une seule division d'infanterie et où beaucoup de généraux n'avaient pas encore pris part directement aux opérations. Même si le manque de publications a fini par être comblé par d'autres auteurs qui en avaient assez d'attendre que le personnel du service historique termine son travail, beaucoup des publications en question mettaient l'accent sur le régiment et le bataillon, où l'officier le plus élevé en grade mentionné ou étudié était le lieutenant-colonel commandant l'unité.

Les efforts individuels de différents généraux pour publier leurs mémoires après la guerre n'ont pas non plus connu beaucoup de succès. Les officiers qui ne condamnaient pas la guerre dans leurs écrits étaient souvent critiqués par les éditeurs en puissance parce qu'ils avaient joui d'un confort et de privilèges dont leurs hommes étaient privés. Il était commode de ne tenir aucun compte du fait que ces privilèges incluaient un risque beaucoup plus élevé d'être tué au combat si les tireurs d'élite ou les mitrailleurs ennemis reconnaissaient en eux le leader ou du fait qu'aucun montant d'argent ne pouvait infléchir la trajectoire d'un obus d'artillerie ennemi. Une fois au front, tous les hommes, sans distinction de grade, faisaient face à des dangers égaux.

Il n'y avait pas non plus beaucoup de sympathie pour le fardeau que le commandement plaçait sur les épaules de ces hommes. Les officiers supérieurs, britanniques aussi bien que canadiens, sont typiquement décrits comme durs et distants, aussi froids que leur regard fixe dans les photos anciennes qui nous les montrent. Il est pourtant parfaitement ridicule de suggérer que ces hommes ne ressentaient pas la douleur et la culpabilité du commandement, qui doivent à certains moments avoir été incommensurables, et on pourrait soutenir que le commandement reste peu compris de ceux qui, comme nous, ne sont rien de plus que des témoins indirects du commandement opérationnel et tactique exercé dans une guerre totale. Les officiers supérieurs savaient tous que même les plans exécutés avec le plus de succès promettaient la mort à une partie de leurs hommes. C'était un prix terrible qu'il fallait accepter et il fallait tout de même aller de l'avant. C'est peut-être aussi, de bien des façons, la raison qui explique que les généraux n'ont pas, après la guerre, cherché à se défendre ou à défendre leurs actions.

INTRODUCTION

Même si des études de meilleure qualité de la formation et du fonctionnement du CEC sont parues récemment, la plupart mettent l'accent sur la 1^{re} Division du Canada, relativement à laquelle on trouve les sources contemporaines les plus riches et les plus approfondies. À l'inverse, il n'existe pas de compte rendu publié examinant le commandement ou les opérations des 2^e, 3^e et 4^e divisions du Canada; on compte seulement un historique non publié d'une brigade et aucune étude, après les années 1970, d'autres formations ou branches majeures. Les étudiants et les spécialistes de cette période continuent leurs évaluations macrosociales ou leurs microanalyses du champ de bataille, souvent sans les situer dans le contexte plus large du Corps canadien ou de l'armée britannique dont il faisait une partie. À cette lacune s'ajoute une compréhension en général médiocre de l'ennemi contre lequel le Corps canadien se battait. Rares sont les historiques canadiens qui mentionnent le moins en détail l'armée impériale allemande.

Cette situation, conjuguée à une tendance générale de l'histoire canadienne à éviter le genre qu'est la biographie militaire, a fait en sorte que les commandants supérieurs du CEC et du Corps canadien demeurent quelque peu mystérieux. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, seul Arthur Currie a fait l'objet de plus d'une étude de sa carrière militaire, la dernière en date de 1987. Aucun de ses subordonnés directs du niveau divisionnaire – les Major-généraux Macdonnell, Burstall, Loomis ou Watson – n'a été l'objet d'une seule étude concernant exclusivement sa carrière professionnelle. D'autres officiers supérieurs seraient à peine reconnus, même par des historiens militaires canadiens. On sait par exemple très peu de choses du Brigadier-général Charles Johnstone Armstrong, qui a été chef du génie du Corps canadien, ou de son successeur, le Brigadier-général William Bethune Lindsay. On pourrait dire la même chose du Brigadier-général sir Edward W. B. Morrison, qui a été l'officier général commandant de l'artillerie du Corps canadien.

Le présent ouvrage cherche à combler certaines des nombreuses lacunes existantes de l'histoire du CEC par une étude des leaders les plus élevés en grade qui ont commandé le Corps canadien. Il est loin d'être exhaustif – une étude détaillée des généraux canadiens nécessiterait, et mériterait même, une monographie particulière. Les différents chapitres qu'il renferme élargissent tout de même ce que nous comprenons actuellement de la manière dont le CEC était mené et des raisons

pour lesquelles il a performé comme il l'a fait aussi bien au pays que sur le champ de bataille. Pour les besoins de la présente étude, j'ai eu la chance de réunir certains des spécialistes de premier plan du CEC que compte le pays pour examiner la nature du leadership et du commandement et contrôle du CEC. L'expérience de mes collaborateurs couvre un large spectre de l'universitaire au soldat de métier, ce qui donne à l'examen critique et à la compréhension du sujet une profondeur jamais atteinte auparavant.

Les deux premiers chapitres portent sur deux figures clés de l'armée du Canada durant la Grande Guerre. Dans le premier chapitre, j'analyse la façon dont le Major-général Arthur Currie concevait l'art de la guerre durant la bataille du mont Sorrel, en juin 1916. Bataille difficile qu'Arthur Currie a fini par gagner, elle a peut-être été la plus grande épreuve qu'il a subie durant l'année précédant celle où il a pris le commandement du Corps canadien. David Campbell examine ensuite le leadership et le brouillard de la guerre par l'entremise du commandement exercé par le Major-général Richard Turner à l'occasion de la bataille de Saint-Éloi, au début de 1916. Contrairement à Arthur Currie, Richard Turner n'a pas connu la victoire dans la terrible « bataille des cratères », mais l'analyse détaillée de David Campbell révèle pourtant que les critiques passées du rendement de Richard Turner ne reposaient pas sur une juste évaluation des défis auxquels il a fait face.

Les chapitres sur Arthur Currie et Richard Turner sont suivis d'une analyse de trois autres officiers supérieurs du corps d'armée. Ian McCulloch présente une vue détaillée du commandement exercé par le Major-général sir Archibald Macdonell au niveau de la brigade et à celui de la division, se concentrant sur sa personnalité de même que sur l'influence qu'il a eue sur ses subordonnés. Par contraste, dans une certaine mesure, David O'Keefe fait dans le chapitre suivant un exposé sombre du Brigadier-général Frederick Loomis; il se sert du journal de guerre du général qui n'a été retrouvé que récemment pour révéler les fardeaux très personnels que représente le poids des décisions associées au commandement. Pour terminer, Patrick Brennan complète ce trio d'investigations au niveau divisionnaire par son examen du Major-général David Watson et offre une nouvelle interprétation des forces et des faiblesses de ce vénérable commandant de division.

INTRODUCTION

Le leadership ne se retrouvait pas seulement aux niveaux décisionnels les plus élevés. Une multitude de guerriers intelligents, bienveillants et pleins de ressources, qui formait la base de l'innovation nécessaire pour que le Corps canadien soit efficace au combat, appuyait le commandement supérieur. Paul Dickson, qui est un spécialiste de premier plan d'Andrew McNaughton, examine le rôle de ce futur général dans la formation des premiers bureaux d'état-major responsables des tirs de contre-batterie canadiens et britanniques. Ensuite, Tim Winegard s'intéresse de façon particulière à deux commandants de bataillon qui se sont évertués à transcender les barrières de la culture guerrière du Canada dans son étude des Lieutenants-colonels Glen Campbell et Andrew Thompson. Comme commandants des deux seuls bataillons constitués d'Amérindiens, Glen Campbell et Andrew Thompson ont lutté pour que les aptitudes des membres des Premières Nations soient reconnues. Enfin, Tod Strickland analyse le perfectionnement professionnel d'un commandant de bataillon mieux connu grâce à l'éclairage que donne son étude innovatrice du Lieutenant-colonel Agar Adamson. Personnage vénérable qui a laissé des mémoires personnels détaillés, celui-ci reste un sujet en vogue dans l'analyse du leadership de l'armée.

Le lecteur moderne peut trouver de nombreuses similitudes entre le commandement exercé par des soldats canadiens durant la Grande Guerre et celui exercé aujourd'hui sur le champ de bataille contemporain. Le plus important est toutefois le fait que l'étude du leadership et du commandement reste une activité cruciale pour les militaires d'aujourd'hui, en particulier au niveau de la formation et aux niveaux supérieurs. Le présent ouvrage contribue à cet objectif par l'examen du leadership d'une des plus célèbres et plus efficaces formations de combat du Canada.

CHAPITRE 1

Les débuts de l'attaque délibérée

Le Major-général Arthur Currie et la bataille du mont Sorrel
du 2 au 13 juin 1916

ANDREW B. GODEFROY

En qualité de chef de file d'un panthéon plutôt modeste de généraux canadiens remarquables, sir Arthur William Currie est aujourd'hui encore l'un des commandants le plus facilement reconnaissable dans l'histoire militaire canadienne. Il est aussi le seul officier de haut rang du Corps canadien qui ait mérité plus d'une biographie complète, alors que ses homologues ainsi que ceux qu'il a dirigés au cours de la Grande Guerre sont pour la plupart tombés dans l'oubli¹. Malgré cela, ce vénérable commandant de corps d'armée n'a reçu guère plus qu'une attention passagère des historiens militaires et des universitaires depuis la publication de la populaire biographie de Daniel G. Dancock parue en 1985 – ce qui constitue un héritage moins que flatteur si on considère le rôle central que Sir Currie a joué dans les batailles auxquelles le Canada a pris part durant la Grande Guerre².

Le rendement opérationnel d'Arthur Currie à divers paliers de commandement avant sa nomination au poste d'officier général commandant (OGC) du Corps canadien, en juin 1917, est remarquablement absent des études existantes de sa vie. Cette période du parcours professionnel d'Arthur Currie est plutôt dominée par les intrigues, par exemple la question de sa situation financière avant la guerre, ou par le débat politique opposant les historiens Fortescue Duguid et sir James Edmonds concernant la conduite personnelle d'Arthur Currie durant la deuxième bataille d'Ypres en avril 1915. Si ces aspects donnent certes de la profondeur à la personnalité complexe de cet homme, ils ne contribuent pas beaucoup à expliquer comment Arthur Currie est devenu probablement le meilleur commandant de corps d'armée de la British Expeditionary Force (BEF, ou Corps expéditionnaire

britannique)³. Il est donc nécessaire, pour bien comprendre l'ascension de sir Arthur Currie au commandement d'un corps d'armée, d'évaluer son rendement opérationnel à l'occasion d'engagements cruciaux qui ont précédé cette nomination au sommet.

Arthur Currie a entrepris sa carrière militaire en temps de guerre dans une situation privilégiée. Étant l'un des trois seuls commandants de brigade du premier contingent canadien outre-mer en 1914, il a tôt eu l'occasion de démontrer son sens tactique aigu et son goût du leadership. C'était en même temps une plateforme précaire de laquelle il pouvait facilement tomber en conséquence de ses propres carences ou des actions de ceux qu'il commandait. Malgré quelques critiques initiales concernant ses aptitudes, Arthur Currie s'est toutefois acquitté de ses fonctions de commandant de brigade assez bien pour être nommé commandant de division en septembre 1915. À partir de ce moment jusqu'en juin 1917, le Major-général Currie a mené la 1^{re} Division du Canada au cours de plusieurs engagements d'ampleur variée qui ont sérieusement éprouvé ses compétences de leader et de commandant. C'est durant cette période qu'Arthur Currie a livré certaines de ses batailles les plus dures et montré qu'il possédait tant le sens tactique que le bon sens politico-militaire nécessaires pour commander, l'année suivante, un corps d'armée.

La bataille du mont Sorrel, en juin 1916, a constitué le premier test véritable d'Arthur Currie en tant que commandant de division, mais elle n'est pas encore reconnue comme une catalyse de sa carrière. Aucune des trois biographies publiées sur sa vie ne fait plus que survoler son rendement en tant que commandant durant cette éreintante bataille de douze jours. Les historiens Hugh Urquhart et Daniel G. Dancocks ont tous deux consacré seulement trois pages à l'événement, tandis que l'historien A. M. J. Hyatt n'accorde qu'une page et demie au commandement d'Arthur Currie durant cet engagement. Ses biographes semblent tous avoir conclu, peut-être à tort, que l'expérience d'Arthur Currie en tant que commandant de division n'a eu qu'une incidence limitée sur ses actions ultérieures à titre de commandant de corps d'armée.

C'est pourtant durant cet engagement que le futur commandant de corps d'armée a d'abord exécuté ce qu'on a plus tard appelé une « attaque délibérée », c'est-à-dire

une manœuvre offensive méthodiquement planifiée consistant en un assaut d'infanterie étroitement synchronisé et exécuté sous la protection d'un barrage d'artillerie intense avançant au rythme de l'infanterie contre un objectif limité. Étant donné les limites des communications et des moyens techniques de navigation de l'époque, ce genre d'attaque pouvait être contrôlée à peu près jusqu'au niveau du corps d'armée et donnait habituellement le résultat recherché, à condition d'être bien exécutée. Cette approche, dont l'historien Ian Brown a déjà dit qu'elle était « sans éclat mais efficace », est devenue si efficace dans l'environnement plutôt particulier qu'était celui du front occidental qu'elle est vite devenue la tactique de base du Corps canadien et des autres forces de l'Entente pour le reste de la guerre⁴.

La bataille du mont Sorrel est aussi importante pour l'étude de l'évolution d'Arthur Currie en tant que commandant à cause des nombreuses épreuves qu'il a affrontées durant cet engagement. Il a dû entreprendre le combat sur la défensive et combattre pour arracher l'initiative à un ennemi dangereux. Sa division faisait face au *XIII. (Königlich Württembergisches) Armeekorps*, soit le redoutable Treizième Corps d'armée (Royal Wurtemberg) de l'armée impériale allemande plutôt qu'aux régiments *landwehr* ou *ersatz* prussiens typiques. La situation initiale l'a aussi obligé à exécuter une attaque dans la foulée à l'aide de formations mixtes, mais, le temps n'ayant pas permis de faire une procédure de combat convenable, cette contre-attaque n'a pas accompli grand-chose. Pourtant, lorsqu'elles avaient le temps de réduire l'efficacité au combat de l'ennemi et de bien se préparer à combattre, les formations d'Arthur Currie ont connu un succès immédiat contre l'adversaire. Le plus important est peut-être que tous ces défis l'ont amené à non seulement comprendre le genre de combat qu'il livrait mais aussi à comprendre comment gagner contre un des adversaires les plus coriaces que l'armée impériale allemande pouvait lui opposer.

Aux premiers stades des combats sur le front occidental, les généraux britanniques favorisant des tactiques manœuvrières susceptibles de donner à la cavalerie un rôle central dans la défaite de l'armée impériale allemande étaient très critiques à l'égard de toute approche « prendre et tenir » menée par l'infanterie. Pourtant, étant donné la capacité des pièces d'artillerie et des mitrailleuses modernes d'arrêter de façon décisive les charges de cavalerie traditionnelles, les grandes percées menées par la cavalerie sur le front occidental étaient peu probables. Au contraire, la prise rapide et le contrôle de positions clefs et d'étendues de terrain vital par des fantassins bien

armés et bien appuyés pouvaient forcer l'ennemi à reculer et, exécutées en succession rapide, ces attaques pouvaient se révéler décisives. Lors de la bataille du mont Sorrel, en juin 1916, Arthur Currie a pour la première fois mis cette méthode de l'attaque délibérée en application et a ouvert une nouvelle voie vers la victoire.

DÉFENSE DU SAILLANT D'YPRES

Le saillant d'Ypres était considéré comme un des secteurs les plus importants, bien que des plus meurtriers, des lignes de l'Entente sur le front occidental et sa défense contre les attaques constantes des Allemands était un cauchemar quotidien pour les soldats chargés de cette tâche. Le secteur, ravagé par les batailles successives, a été la scène de certains des combats les plus violents opposant les forces britanniques, canadiennes et allemandes durant l'été de 1915. La plupart des constructions des environs du mont Sorrel avaient depuis longtemps été réduites à l'état de décombres fumant, alors que la plupart des champs et des bois avaient été transformés en brûlis de bois brun et en mares de boue. Ainsi qu'un historien l'a plus tard dit, « même si c'était le milieu de l'été, à savoir juin 1916, le paysage avait un air d'hiver; seuls les arbres qui étaient au loin avaient toutes leurs feuilles et les autres étaient ravagés par les obus et peinaient à faire pousser de la verdure après les barrages d'artillerie dévastateurs... »⁵.

Le front à Ypres avait peu bougé depuis les premiers combats de 1915. Dans la partie nord du saillant, les Britanniques tenaient toujours le terrain pris l'automne précédent, juste devant un petit bosquet d'arbres appelé « boisé Y » en raison de sa forme caractéristique. Leur ligne de front serpentait à partir de là vers le sud entre le village de Hooge et son château. Tournant au sud de l'autre côté de la route de Menin, le front canadien commençait à cet endroit, suivait en gros la lisière orientale du bois du Sanctuaire et du bois d'Armagh et repartait vers le sud le long d'une série de hauteurs désignées « Tor Top » (cote 62), cote 61 et enfin mont Sorrel⁶. Devant eux, les Allemands s'accrochaient avec ténacité à une route allant du nord au sud appelée « Green Jacket Ride » ainsi qu'à un trait de terrain de grandes dimensions appelé « château Stirling ».

Si l'on parle de l'emplacement précis des unités, le 2 juin, le dispositif défensif canadien le long du saillant d'Ypres était le suivant du nord au sud. On trouvait à côté du V^e Corps d'armée britannique, au nord, la 7^e Brigade d'infanterie du

Canada (7 BIC) dont les compagnies du Royal Canadian Regiment (RCR) tenaient le secteur sud autour de Hooge et les compagnies du Princess Patricia's Canadian Light Infantry (PPCLI), à l'avant, tenaient une ligne défensive traversant l'extrémité nord du bois du Sanctuaire. Le 42nd (Black Watch) Battalion et le 49th (Edmonton) Battalion qui faisaient partie de la 7 BIC restaient en réserve. La 8^e Brigade d'infanterie du Canada était placée au sud de la 7 BIC; le 1st Canadian Mounted Rifles (1 CMR) tenait une position défensive traversant l'extrémité sud du bois du Sanctuaire et longeant la crête de l'Observatoire jusqu'à Tor Top. À sa droite se trouvait le 4 CMR. Cette unité, moins une de ses compagnies gardée en réserve, défendait la crête, de Tor Top jusqu'à l'autre côté du mont Sorrel. La limite de la 3^e Division du Canada touchait celle de la 1^{re} Division du Canada juste au-delà du mont Sorrel et revenait en arrière par le bois Carré (Square Wood). La limite tactique de la 1^{re} Division du Canada passait à droite du 4 CMR.

La 1^{re} Division du Canada défendait la ligne de front allant du flanc sud du mont Sorrel vers le sud-ouest en direction de la cote 60 et du remblai de la voie ferrée Ypres-Menin. Le 1^{er} juin 1916, le Major-général Currie avait déployé la 2^e Brigade d'infanterie du Canada à l'avant, le 5th (Western Cavalry) Battalion et le 8th (90th Rifles of Winnipeg) Battalion tenant la ligne de front; les quatre compagnies du 7th (1st British Columbia) Battalion étaient dispersées en appui de la brigade et le 10th (Alberta) Battalion était la réserve de la brigade. Il a placé la 1^{re} Brigade d'infanterie du Canada derrière eux à titre de réserve divisionnaire et mis la 3^e Brigade d'infanterie du Canada en réserve du corps d'armée.

L'ATTAQUE ALLEMANDE

Les commandants allemands comprenaient bien la valeur opérationnelle et tactique du saillant d'Ypres de même que la menace que représentait pour eux la position canadienne qui était à cheval sur son terrain surélevé. S'ils pouvaient capturer Tor Top, les hauteurs qui l'entouraient et les positions situées au-delà le long de la crête de l'Observatoire, les Allemands obtiendraient un terrain vital derrière la position canadienne tout en privant les Canadiens de la possibilité d'observer directement leurs propres arrières. Une fois leurs forces consolidées, les Allemands seraient en mesure de soumettre les lignes canadiennes de soutien à des tirs aussi bien indirects que directs et peut-être même, en exerçant une pression suffisante, de contraindre les Canadiens à quitter complètement le saillant. Même s'ils ne parvenaient pas à

prendre la position dans le cadre d'une attaque acharnée, les Allemands étaient convaincus que la valeur tactique du saillant pour l'Entente obligerait celle-ci à puiser dans les ressources prévues pour le secteur de la Somme afin de défendre le saillant d'Ypres. C'était certes un risque calculé, mais, aux yeux de l'armée impériale allemande, un risque qu'il valait assurément la peine de prendre.

La Quatrième Armée allemande tenait le front longeant le saillant d'Ypres devant les Canadiens. En avril 1916, son commandant, le prince héritier Rupprecht, a confié au commandant du *XIII. (Königlich Württembergisches) Armeekorps*, le General der Infanterie Freiherr Theodor von Watter, la tâche de s'emparer du mont Sorrel⁷. Dans l'ensemble, le corps d'armée du Général Watter était en bon état, malgré le manque croissant de nourriture, de matériel et de personnel, et la formation était prête à entreprendre toutes les nouvelles opérations offensives ordonnées. Le corps d'armée du Général Watter consistait à ce moment en deux divisions d'infanterie, soit la 26^e Division (*1. Königlich Württembergische*), sous les ordres du General der Infanterie Wilhelm von Ulrich⁸, et la 27^e Division (*2. Königlich Württembergische*), sous les ordres du General der Infanterie Friedrich Woldemar Franz Graf von Pfeil und Klein-Ellguth⁹. Outre son infanterie, le corps d'armée du Wurtemberg du Général Watter comptait dans ses rangs un bataillon du 13^e Régiment d'artillerie à pied de même que des pionniers, des éléments d'appui au combat et d'aviation, et d'autres troupes auxiliaires¹⁰.

Une fois l'ordre de prendre le mont Sorrel reçu, le Général von Watter a entrepris sérieusement sa planification et ses préparatifs. Ses activités préliminaires étaient bien dissimulées, mais les Canadiens ont pu constater grâce à leurs propres missions de reconnaissance et patrouilles que ce n'était qu'une question de temps avant que l'ennemi ne tente un assaut. Le matin du 2 juin 1916, le XIII Armeekorps du Général Watter a mis fin aux spéculations des Canadiens et a lancé son attaque tant attendue. Même si le moment exact de l'assaut initial a surpris les défenseurs canadiens et pris les commandants de la 3^e Division du Canada et de la 8^e Brigade d'infanterie du Canada en situation exposée durant le bombardement initial, les Canadiens ne pouvaient malheureusement guère en faire plus pour atténuer les risques auxquels ils étaient exposés¹¹. La férocité de l'assaut allemand initial a réussi à affaiblir le leadership et les communications des défenseurs et à perturber gravement leur chaîne de commandement. L'OGC de la 3^e Division du Canada, le

Major-général Malcolm S. Mercer, a d'abord été blessé par le bombardement allemand puis tué par un tir ami. L'OGC de la 8^e Brigade d'infanterie du Canada, le Brigadier-général Victor Williams, a lui aussi été blessé et a plus tard été fait prisonnier. Les commandants de plusieurs bataillons ont pareillement été blessés ou tués, et la défense du mont Sorrel par les Canadiens a reposé pendant plusieurs heures sur les épaules de braves capitaines et sergents, car les quartiers généraux supérieurs étaient paralysés.

Bien qu'ils aient soumis les positions canadiennes à un terrible bombardement préparatoire d'une durée de quatre heures, les Allemands ont à n'en pas douter été surpris quand les survivants de cette violence initiale ont poursuivi le combat. Les conditions météorologiques, le terrain, l'artillerie et le soutien logistique favorisaient tous l'attaquant, mais la 3^e Division du Canada a réussi à disputer chaque parcelle de terrain et à infliger de sérieuses pertes aux vagues de tête de la formation du Wurtemberg. Loin de se laisser faire facilement, comme l'ont laissé entendre des comptes rendus historiques plus populaires, les Canadiens ont manifesté une grande ténacité et une grande volonté, ce qui a obligé les Allemands à recourir à des lance-flammes et à de violents combats corps à corps pour soumettre les dernières poches de résistance le long du saillant, mais même ces efforts n'ont pas réussi à chasser complètement la 3^e Division du Canada du terrain surélevé et il leur faudrait toute la journée pour en fin de compte prendre et tenir la plupart de leurs objectifs¹².

Installée sur le flanc sud de la 3^e Division du Canada le 2 juin, la 1^{re} Division du Canada que commandait Arthur Currie n'a été soumise qu'à des démonstrations et attaques de diversion exécutées par la 117^e Division allemande afin de fixer la formation et de l'empêcher d'appuyer les unités amies situées sur sa gauche. La feinte allemande n'a pas réussi, car la 3^e Brigade d'infanterie du Canada a éliminé sans grand mal la nuisance ennemie devant elle et a ensuite pu tourner ses mitrailleuses vers les flancs exposés du 120^e Régiment du Wurtemberg qui surgissait alors en masse au sommet du mont Sorrel. L'OGC de la 3^e Brigade d'infanterie du Canada, le Brigadier-général George Stuart Tuxford, a utilisé avec une grande efficacité ses bataillons d'infanterie avant, soit le 5^e et le 7^e, et a beaucoup fait pour limiter la pénétration ennemie dans les positions défensives canadiennes directement au nord de sa formation¹³.

Le soir du 2 juin, l'attaque des Wurtembergeois s'était arrêtée et la consolidation initiale a commencé. Le General der Infanterie von Watter avait obtenu l'effet de surprise et avait dans une certaine mesure réussi à prendre des parties du saillant, mais son XIII^e Corps d'armée avait payé un prix terrible. Pire, le Général von Watter se retrouvait pris à défendre le terrain même que les Canadiens avaient trouvé si difficile à conserver et les dégâts causés par les combats de la journée l'avaient rendu encore plus difficile à tenir. Toutefois, la situation sur le terrain était alors très confuse, en particulier pour les défenseurs canadiens, dont la ligne de front était en désordre. Ils ignoraient si les Allemands étaient maîtres de tout le saillant ou de seulement certaines de ses parties. Ils ne savaient pas où étaient le commandant de la division et celui de la brigade, ne connaissaient pas le sort de plusieurs unités et de leurs commandants et, ce qui était peut-être le pire, on ignorait si l'attaque allemande était terminée ou si cette pénétration initiale était le début de quelque chose d'encore plus gros. Le Lieutenant-général sir Julian Byng se devait donc d'agir sans tarder, à l'aide de la force de contre-mouvement qu'il pouvait bricoler, avant que les Allemands aient la chance de préparer des défenses convenables en prévision de contre-attaques canadiennes ou même d'exécuter de leur côté d'autres assauts en direction de la ville d'Ypres elle-même.

LA CONTRE-ATTAQUE IMPROVISÉE ET LES PROBLÈMES CONNEXES

La décision de lancer immédiatement une contre-attaque et de reprendre le terrain perdu, sachant fort bien que l'appui était limité et que les pertes risquaient d'être élevées, peut choquer les sensibilités modernes, mais c'était à l'époque considéré comme une approche appropriée incontestée et froide des opérations de combat. Les commandants de corps d'armée n'étaient pas choisis pour leur faiblesse au combat et, en 1916, les généraux étaient encore systématiquement « dégomés » si leurs opérations de combat n'étaient pas couronnées de succès¹⁴. La combinaison de la menace d'une cassation et du désir naturel d'affronter l'ennemi était plus que suffisante pour encourager un commandant à se montrer combatif sur le champ de bataille. Le Lieutenant-général sir Julian Byng, nommé commandant du Corps canadien quelques jours à peine avant l'assaut allemand, ressentait fort vraisemblablement dans son nouveau poste une pression encore plus grande pour agir vite et obtenir des résultats¹⁵.

Arthur Currie avait passé la majeure partie de la matinée du 2 juin 1916 à regarder la bataille évoluer sur sa gauche et il savait que sa division serait bientôt appelée à riposter à la pénétration ennemie le long du saillant. Quand le son d'intenses tirs de fusil et de mitrailleuse venant du mont Sorrel a été signalé à 13 h 15, le Général Byng a ordonné à Arthur Currie de faire en sorte que sa 2^e Brigade d'infanterie du Canada soit prête à reprendre le terrain surélevé s'il tombait aux mains de l'ennemi¹⁶. Arthur Currie a aussitôt envoyé des ordres au commandant de la brigade, le Brigadier-général L. J. Lipsett, qui a fait l'accusé de l'ordre en ajoutant que les tranchées situées devant lui étaient dorénavant indéniablement occupées par l'ennemi. Le Général Lipsett a aussi ajouté que ses commandants de l'avant pouvaient voir les soldats allemands franchir en masse le sommet du mont Sorrel et continuer d'avancer par le bois d'Armagh¹⁷.

Arthur Currie n'a pas reçu d'autres instructions du quartier général (QG) du corps d'armée avant que des ordres préliminaires visant la reprise de la crête de l'Observatoire arrivent à son quartier général à 16 h 15. Le Brigadier-général Tuxford était avec lui quand l'ordre initial du corps d'armée est arrivé; le commandant de la division a ainsi pu faire partir sa 3^e Brigade d'infanterie du Canada presque tout de suite. Un message du QG de la 3^e Division du Canada confirmant certains des gains allemands et incluant la sinistre nouvelle selon laquelle la division était essentiellement sans chefs, très mal en point et incapable d'organiser quelque genre de contre-attaque que ce soit est enfin parvenu à Arthur Currie à 16 h 30.

D'autres complications se sont alors ajoutées. Au lieu d'avoir l'ordre de mener sa propre division au cours de la contre-attaque, Arthur Currie a appris quinze minutes plus tard que l'OGC de l'artillerie de la division de Lahore, le Brigadier-général E. S. Hoare Nairne, à qui le commandement de la 3^e Division du Canada avait été temporairement confié en l'absence du Général Mercer, allait coordonner et donner tous les ordres en vue de la contre-attaque canadienne exécutée contre le mont Sorrel. La 1^{re} Division du Canada a en outre reçu l'ordre de détacher deux de ses trois brigades sous le commandement opérationnel du Général Hoare Nairne pour que celui-ci les utilise. Arthur Currie s'est adressé avec tact et diplomatie au Général Byng pour protester contre la décision de démembrer sa

division, mais le nouveau commandant du corps d'armée n'allait pas se laisser influencer. Ce dernier estimait qu'il ne serait pas possible de relever la 3^e Division malmenée, puisqu'elle était encore au contact de l'ennemi; le seul choix consistait donc à la renforcer à partir d'autres unités. Arthur Currie a néanmoins manifesté ses inquiétudes concernant une tentative de réorganisation des divisions se déroulant dans l'obscurité – le temps manquait pour parcourir les distances en cause, organiser et coordonner les formations mixtes, rétablir les communications, évaluer la situation ennemie, donner les ordres et faire les préparatifs de combat. Le Général Byng n'a pas tenu compte de ces mises en garde et a simplement dit aux généraux Currie et Hoare Nairne de se mettre à l'œuvre. Ne voyant pas d'autre issue, Arthur Currie s'est avoué vaincu devant son supérieur et est parti voir ce qui pouvait être fait ailleurs pour atténuer les risques. Le QG du Général Currie a confirmé à 22 h 15 la décision du Lieutenant-général Byng quand est arrivé l'ordre d'opération numéro 17 du Corps canadien¹⁸, à partir duquel le Major-général Currie a émis ses propres ordres à peine une demi-heure plus tard (figure 1.1).

SECRET

1^{re} Division du Canada

Ordre d'opération n° 73

2 juin 1916

1. Les comptes rendus les plus récents indiquent que l'ennemi a pris possession du MONT SORREL et d'une partie du BOIS D'ARMAGH et de la portion orientale de la CRÊTE DE L'OBSERVATOIRE, y compris nos tranchées de première ligne, de la tranchée 53 à la tranchée 62, et qu'il procède à une consolidation.
2. Tout le terrain perdu aujourd'hui va être repris ce soir sous les ordres du Brigadier-général NAIRNE, qui commande la 3^e Division du Canada.
3. À cette fin, la 3^e Brigade d'infanterie du Canada quitte la réserve du corps d'armée et est mise à la disposition de la 3^e Division du Canada.

4. La 2^e Brigade d'infanterie du Canada va aussi recevoir de la 3^e Division du Canada des ordres en vue de la reprise du MONT SORREL.

5. Le 1^{er} Bataillon de la 1^{re} Brigade d'infanterie du Canada, qui occupe actuellement le GQG de deuxième ligne, va être mis sous les ordres de l'OGC de la 2^e Brigade d'infanterie du Canada. Si ce bataillon est déplacé, il faut en informer le quartier général divisionnaire et le remplacer par un autre bataillon, de la 1^{re} Brigade d'infanterie du Canada, provenant de DICKEBUSCH HUTS.

Signé,

R.H. Kearsley,

Lieutenant-colonel

État-major général

1^{re} Division du Canada

Diffusé à 22 h 40

FIGURE 1.1 – ORDRE D'OPÉRATION N° 73 DE LA 1^{RE} DIVISION DU CANADA

On enseigne de nos jours de façon systématique aux commandants une formule simple qu'ils utilisent lorsqu'ils se préparent au combat. Essentiellement, pour garantir que les subordonnés ont assez de temps pour faire leurs propres préparatifs, le commandant détermine combien de temps sépare au total le moment où il reçoit ses ordres et celui où l'attaque doit commencer, il se garde le tiers de ce temps pour ses préparatifs et en attribue ensuite les deux tiers aux subordonnés pour leurs propres préparatifs. Par conséquent, si le commandant reçoit ses ordres à midi en vue d'une attaque qui aura lieu ce soir-là à 21 h, il devrait s'attendre à donner les siens au plus tard à 15 h. Différents facteurs peuvent cependant imposer des limites arbitraires à cette formule et il est rare que ces contraintes et restrictions soient à l'avantage des planificateurs.

La figure 1.2 montre la procédure de combat du Major-général Currie en vue de la contre-attaque initiale du 3 juin. Comme on peut le voir, les contraintes et les restrictions que son état-major et lui devaient affronter pour détacher leurs brigades

à la 3^e Division du Canada étaient considérables; son quartier général devait composer avec un échéancier grandement arbitraire et un soutien minime permettant d'atténuer la compression de sa procédure de combat. Même si les combats étaient bien engagés au milieu de la matinée du 2 juin, il a fallu près de quatre heures au QG du corps d'armée pour donner au Général Currie son premier ordre d'avertissement. Il n'a pas reçu d'autres ordres avant 16 h 15 et on ne lui a pas indiqué comment sa division serait utilisée dans la contre-attaque avant 20 h, après quoi il a dû attendre encore deux heures avant que le QG du corps d'armée n'envoie son ordre d'opération au Général Currie.

Bien que le Général Currie n'a reçu du QG du corps d'armée ses ordres formels qu'à 22 h 15, ses brigades étaient censées se réorganiser, se déplacer, se réorganiser de nouveau, faire les préparatifs de combat, prendre et tenir leurs lignes de départ et lancer leur contre-attaque en moins de trois heures. Le fait qu'on lui a accordé si peu de temps pour détacher ses brigades et les placer sous le commandement d'une autre division en vue d'une contre-attaque complexe exécutée par des organisations mixtes est révélateur – les généraux Byng et Hoare Nairne n'ont ni l'un ni l'autre compris le problème tactique et logistique auquel ils faisaient face ou ils étaient prêts à courir un risque considérable et à lancer une contre-attaque improvisée avant que les Allemands aient pu consolider les positions qu'ils venaient de prendre. Comme les deux hommes étaient des soldats expérimentés, il est plus probable que la peur et les craintes concernant la sécurité stratégique d'Ypres aient, plus qu'un manque de compréhension, motivé leurs actions. Cela n'explique tout de même pas adéquatement la raison pour laquelle le Général Byng n'a pas chargé le Général Currie ou peut-être un autre officier supérieur du Corps canadien, plutôt qu'un brigadier britannique de l'artillerie divisionnaire, d'organiser et de mener la contre-attaque. Comme le Général Byng acceptait déjà un risque considérable en tentant de reprendre le mont Sorrel aussi vite que possible, il aurait été plus sensé de confier la tâche à quelqu'un qui connaissait très bien les unités canadiennes et la chaîne de commandement correspondante.

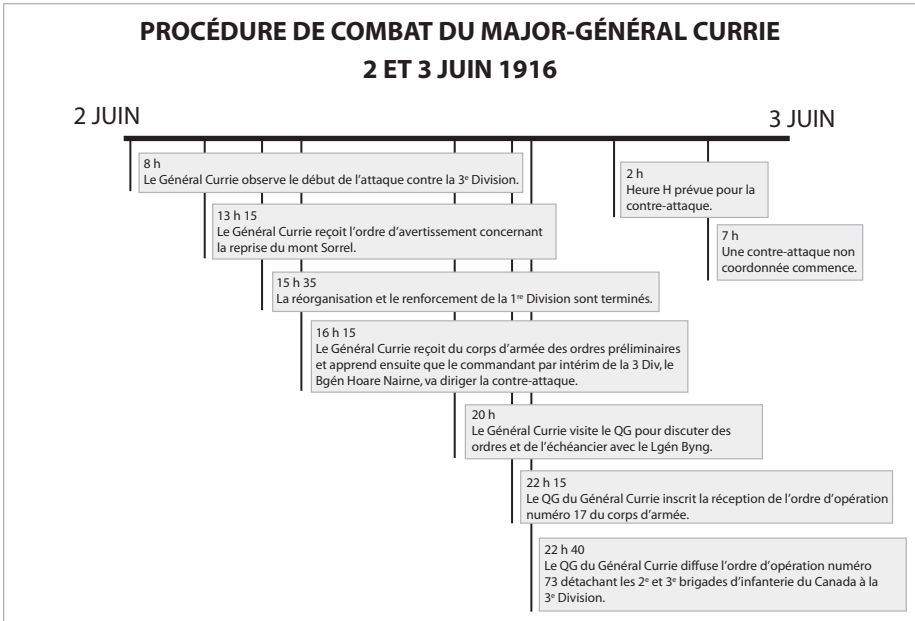


FIGURE 1.2 – PROCÉDURE DE COMBAT DU MAJOR-GÉNÉRAL CURRIE

Les difficultés surgissent toujours des menus détails et le fait que le Général Byng a tenté de précipiter la procédure de combat de sa formation a eu ses conséquences. Faire manœuvrer une division mixte sur un terrain peu connu et dans l'obscurité tandis qu'elle est sans cesse harcelée par le feu de l'ennemi ne peut se faire très vite. Le champ de bataille était une pagaille de matériel détruit et d'hommes morts et mourants. Des tranchées s'étaient affaissées sous l'effet du bombardement et, dans l'obscurité, rien ne paraissait familier à des unités qui n'avaient pas occupé ce secteur auparavant. En juin 1916, les cartes officielles de l'armée britannique distribuées jusqu'au niveau des formations ne montraient encore que les tranchées ennemies, ce qui n'était manifestement guère utile quand les soldats essayaient de s'orienter sur le front ami¹⁹.

Il fallait aussi du temps pour prendre et tenir les lignes de départ de la contre-attaque et aussi pour faire en sorte que toutes les unités concernées aient un briefing adéquat sur les signaux et les communications qui vont déclencher l'assaut. Il avait été convenu de lancer simultanément six fusées vertes pour lancer l'attaque, mais même cette méthode de signalisation simple comportait ses propres problèmes, car les munitions pouvaient se révéler non fiables.

Il n'est alors guère étonnant que l'attaque ait été retardée à plus d'une reprise tandis que les unités essayaient de nettoyer leur front et de s'organiser en vue du combat. Les nombreux problèmes éprouvés ont eu un effet sur l'échéancier global et, au lieu d'un assaut se déroulant à la faveur de l'obscurité, la contre-attaque canadienne n'a commencé qu'après 7 h le lendemain matin. Comme on peut s'y attendre, les choses ont tout de suite mal tourné. Plusieurs des fusées utilisées pour signaler l'attaque n'ont pas fonctionné et, pour que six éclairent le ciel, on a en fin de compte dû en utiliser quatorze. Les unités qui attendaient le signal ne savaient pas avec certitude si ce qu'elles voyaient était ou n'était pas légitime. Certains bataillons ont lancé leur attaque tandis que d'autres attendaient une confirmation. À cause de cette piètre coordination et de la division des unités, l'effet de surprise et la concentration de la force contre l'objectif ont été perdus.

La piètre qualité de la planification et de la coordination ont fait en sorte que le plan de contre-attaque improvisée du Brigadier-général Hoare Nairne n'a pas survécu au premier contact avec l'ennemi. Le 7^e Bataillon d'Arthur Currie, appuyé par le 10^e Bataillon, était utilisé sur le flanc droit de l'attaque du Général Hoare Nairne tandis que ses 14^e et 15^e bataillons attaquaient sur la gauche avec l'appui du 13^e. L'appui minime de l'artillerie dont disposait l'infanterie donnant l'assaut ne s'est révélé d'aucun secours, car les généraux Byng et Hoare Nairne n'avaient pas accordé le temps nécessaire pour déterminer l'emplacement exact de la nouvelle ligne de front allemande. Cela a permis aux mitrailleurs allemands, en particulier, de faire des ravages dans l'infanterie canadienne, qui n'était pas coordonnée et n'était pas appuyée.

Après des pertes considérables ne donnant que des gains limités, le Général Byng a décidé d'arrêter la contre-attaque. Il venait d'apprendre à ses dépens que même s'ils étaient épuisés, il ne s'agissait pas de soldats allemands ordinaires et que, pour les déloger du saillant, il avait besoin d'un très bon plan ainsi que d'un bon leader capable de l'exécuter. Sans plus attendre, il a choisi de faire confiance au Major-général Arthur Currie.

ATTAQUE DÉLIBÉRÉE ET SUCCÈS

Après l'échec de l'attaque du 3 juin, le Major-général Currie s'est vu confier la tâche de réussir là où le Brigadier-général Hoare Nairne avait échoué. Comme ses

ordres étaient d'exécuter une attaque délibérée afin de reprendre le mont Sorrel, il a insisté pour avoir assez de temps pour faire une procédure de combat convenable et ainsi avoir une bonne chance de succès. Le Général Byng a accédé à la demande du Général Currie et a laissé le commandant de la 1^{re} Division du Canada s'occuper des préparatifs de ce qui allait devenir la première attaque délibérée du Corps canadien.

Le Général Currie savait que pour réussir au mont Sorrel, il devait façonner les conditions du champ de bataille à son avantage. Les unités wurtembergeoises consolidaient rapidement les positions qu'elles venaient de capturer et mettaient en place de nouveaux obstacles de barbelés devant leurs tranchées et dans le bois d'Armagh²⁰. Les sentinelles avant du Canada ont aussi noté l'apparition subite de plusieurs périscopes le long de leurs anciennes tranchées, suivie peu après d'intenses tirs d'artillerie ennemis sur toutes les lignes de communications dans la zone arrière canadienne. Le Général Currie devait priver rapidement le Général von Watter de sa capacité d'observer directement et de bombarder sans discernement les positions canadiennes et à son tour diriger l'artillerie canadienne sur les positions allemandes, mais pour ce faire, il avait besoin de renseignements exploitables sur son ennemi.

Au cours des deux nuits suivantes, le Major-général Currie a déployé un effort de reconnaissance massif pour relever avec précision l'état exact des défenses et des capacités des Allemands. Cette énorme opération de recherche du renseignement visait, entre autres, à identifier les unités ennemies qu'il affrontait, à repérer les nouvelles tranchées ennemies, à mettre les cartes canadiennes à jour et à compiler des listes d'objectifs ennemis. Chaque aspect de la nouvelle défense allemande a été décrit : les zones de rassemblement, les tranchées-abris, les dépôts de munitions et de ravitaillement, les voies d'approche, les postes de commandement, les postes d'observation, les emplacements de mitrailleuses, les emplacements d'artillerie et les postes de communication²¹. Les emplacements ennemis ont tous été vérifiés à l'aide des cartes, des comptes rendus de patrouille, des comptes rendus d'interrogation des prisonniers ennemis et de photographies aériennes. Le soir du 6 juin, le Major-général Currie avait une liste d'objectifs très élaborée à remettre à l'artillerie lourde du corps d'armée et à l'artillerie de la 1^{re} Division du Canada, qui ont entrepris un bombardement méthodique des objectifs en question le matin du 7 juin.

Pourtant, au moment même où le Général Currie commençait à prendre le dessus au mont Sorrel, les Allemands essayaient d'arracher l'initiative des combats aux Canadiens. Le soir du 5 juin, le XIII Armeekorps a une fois de plus tenté d'avancer près du bosquet Maple (Maple Copse), mais l'artillerie et l'infanterie canadiennes ont cette fois pu le repousser sans lui concéder de gain appréciable. Vers midi, le 6 juin, les Allemands ont de nouveau attaqué en force, cette fois au nord, à Hooge. La 6^e Brigade d'infanterie du Canada avait occupé la position seulement la nuit précédente, en relève du reste de la 7 BIC, et ses bataillons avant ont essuyé le plus fort d'un bombardement d'artillerie d'une intensité comparable à celui du 2 juin. Les 28^e (Northwest) et 31^e (Alberta) bataillons d'infanterie du Canada ont été pilonnés tout l'après-midi par l'artillerie, mais l'insulte finale est arrivée à 15 h, quand quatre mines ont été mises à feu sous les tranchées canadiennes avant. L'explosion a annihilé en un instant une compagnie entière de soldats du 28^e Bataillon et il n'y avait plus personne pour s'opposer aux Allemands quand ceux-ci se sont engouffrés dans la brèche²². L'assaut allemand à Hooge a fini par être contenu par le RCR et le 31th (Alberta) Canadian Infantry Battalion, mais pas avant que la ferme du village et ses environs soient pris.

Le Général Currie en avait à peu près assez de ces assauts répétés et le 6 juin, à 23 h 55, il a diffusé l'ordre d'opération numéro 75, qui expliquait le plan concernant l'assaut destiné à reprendre le mont Sorrel²³. Même si ce plan n'incluait pas un barrage roulant complexe ou le niveau de tirs de contre-batterie observé dans ses attaques délibérées ultérieures, il est évident que son penchant pour une analyse tactique graphique méticuleuse suivie d'une analyse détaillée de la mission et d'une préparation détaillée des ordres s'était imposé. Le Général Currie étudiait chaque détail de l'assaut jusqu'à la charge individuelle du soldat; il veillait à ce que les hommes emportent assez d'eau de même que d'autres articles nécessaires tels que des pelles et des sacs de sable pour réaménager rapidement les défenses détruites. Avant tout, il veillait à ce qu'un appui-feu d'artillerie suffisant arrive avec l'infanterie sur l'objectif pour que les soldats puissent tenir leurs tranchées contre les contre-attaques ennemies inévitables. Malheureusement, le temps s'est détérioré et le Général Currie a été obligé d'annuler l'ordre le lendemain matin. Il allait devoir attendre quelques jours sa chance d'attaquer.

Même s'il a dû retarder l'assaut, le Général Currie faisait encore exécuter des patrouilles énergiques par ses brigades dans le no man's land pour tenir à jour ses évaluations du renseignement sur l'ennemi. Une reconnaissance aérienne des lignes allemandes a eu lieu le 7 juin suivie, dans la nuit du 7 au 8 juin, de patrouilles nocturnes. Durant l'une d'elles, un petit détachement d'éclaireurs du 10^e Bataillon a ratissé à fond des parties des anciennes tranchées de la 3^e Division du Canada où elle a tendu une embuscade à une patrouille ennemie et tué un soldat. On a plus tard déterminé que ce fusilier allemand faisait partie de la 4^e Compagnie du 1^{er} Bataillon du 11^e Régiment d'infanterie de réserve, soit de l'unité qui avait peu avant remplacé le 120^e Régiment sur cette partie de la ligne de front²⁴.

Le pilonnage constant des lignes allemandes par l'artillerie canadienne tout au long des 8 et 9 juin a rendu la vie de plus en plus misérable pour les nouveaux défenseurs du mont Sorrel. Le bombardement des tranchées des environs de la cote 60 et du « Snout » (museau) les a endommagés au point de les rendre inutilisables et les Allemands ont abandonné un certain nombre d'autres objectifs évidents, dont la maison d'Armagh. D'autres missions de reconnaissance des positions allemandes exécutées durant la journée ont permis de constater que les obstacles de barbelés étaient gravement endommagés et devenaient inefficaces. Selon un compte rendu canadien, « il y a un fil barbelé unique à 20 verges devant le parapet ennemi, de I.30.a.3.2 à I.30.a.5.6. Dans le même secteur, à dix verges du parapet de l'ennemi, on trouve du fil bouclette qui n'est pas fixé solidement au sol²⁵. »

Les défenses allemandes étant méthodiquement détruites par l'artillerie canadienne, le Major-général Currie a pu arracher l'initiative des combats au Général von Watter. Ayant procédé à une collecte de renseignements en bonne et due forme et à une appréciation de la mission convenable afin de préparer un plan détaillé comme il se doit, les Canadiens n'avaient dorénavant plus besoin que d'un temps raisonnablement beau, de l'effet de surprise et d'un peu de chance. Tout comme le Général von Watter avait obtenu l'avantage le 2 juin, le Général Currie l'a obtenu le soir du 12.

En vue de la contre-attaque, les subordonnés de confiance du Général Currie, les Brigadiers-généraux Lipsett et Tuxford, commandaient tous deux une des brigades mixtes. La brigade du Général Lipsett, composée des 1^{er}, 3^e, 7^e et 8^e bataillons

d'infanterie du Canada, devait attaquer sur la droite et reprendre le mont Sorrel. Pendant ce temps, la brigade mixte du Général Tuxford, composée des 2^e, 4^e, 13^e et 16^e bataillons, allait attaquer Tor Top au centre et sur la gauche. Pendant que les deux brigades se rassemblaient le 12 juin en vue de l'attaque, l'artillerie canadienne a pilonné les défenses allemandes entre la cote 60 et le bois du Sanctuaire pendant 10 heures, se concentrant en particulier sur le terrain surélevé entourant la cote 60 et le « museau ». Les artilleurs, qui disposaient de bons renseignements et qui avaient eu le temps de se préparer, ont supprimé les positions allemandes avec une très grande précision et une très grande efficacité tandis que l'infanterie canadienne s'avancait dans le no man's land et s'éloignait des zones prévues du contre-barrage allemand.

Les brigades mixtes canadiennes ont lancé leur contre-attaque contre le mont Sorrel à 1 h 30 le 13 juin. Attaquant vers le haut de la crête sous une pluie battante et protégés sur les deux flancs par des écrans de fumée bien placés, les Canadiens se sont infiltrés dans les premières lignes allemandes avant que l'ennemi puisse organiser une défense efficace, tuant les Allemands qui résistaient et capturant le reste. Ils ont en tout pris 191 Allemands et, malgré l'état terrible du terrain, les Brigadiers Lipsett et Tuxford ont pu vite consolider leurs positions. De même, parce que le Général Currie avait fait le nécessaire pour que son artillerie puisse continuer à appuyer l'infanterie une fois les hauteurs reprises, les Canadiens ont pu repousser sans mal une contre-attaque allemande lancée contre le mont Sorrel à 6 h 45, le 13 juin. L'ennemi a fait une seconde tentative à 9 h, mais celle-ci a elle aussi été repoussée, les Allemands se sont déclarés battus et n'ont pas fait d'autre tentative contre le mont Sorrel ce jour-là.

LE VERDICT

Tout compte fait, l'application énergique du leadership a permis au Corps canadien de mieux s'en sortir au mont Sorrel que cela aurait pu être le cas autrement. Les préparatifs en cours du côté des Britanniques en vue de l'offensive de juillet sur la Somme rendaient impossible toute demande de ressources ou d'artillerie additionnelles pour défendre le secteur d'Ypres. Durant la dernière partie de mai 1916, les conditions météorologiques ont favorisé l'attaquant et dissimulé les préparatifs allemands. Elles ont aussi empêché les Canadiens de préparer dans le

détail des tirs défensifs ou des programmes de contre-batterie appuyés par des observateurs aériens. Le terrain lui-même était notoirement difficile à défendre et, au milieu de 1916, était devenu un dégât de racines ravagées par les explosions et la nappe phréatique était très haute. Le retranchement était pour cette raison un défi et le terrain n'offrait qu'une faible protection naturelle contre les tirs concentrés de l'artillerie ennemie.

La 3^e Division du Canada s'était préparée comme elle le pouvait pour se défendre contre une attaque qu'elle savait imminente, mais il était, même dans les meilleures circonstances, difficile, voire totalement impossible, d'en prédire le moment exact. Les Canadiens ont procédé à des patrouilles énergiques dans le no man's land et découvert ce qu'ils pouvaient. Le renseignement de combat recueilli jusqu'au soir du 1^{er} juin ne pouvait préciser l'emplacement des nouvelles positions d'artillerie ou positions de préparation des Allemands. On n'a pas observé de nouvelles troupes ennemies devant le secteur canadien. Rien ne laissait supposer qu'une attaque aurait lieu le lendemain matin. Les Canadiens n'ont pas, ainsi que certains historiens l'ont insinué, manqué de se préparer convenablement à la défense du mont Sorrel; la réalité est que les conditions ne les favorisaient pas et ils ont simplement été battus par un adversaire bien préparé et mieux appuyé qui avait pour lui le terrain, le temps, les conditions météorologiques et la chance.

Pourtant, en dépit de ces conditions, le Major-général Arthur Currie s'est non seulement révélé un tacticien doué mais aussi un bon apprenant. Vétéran de toutes les batailles canadiennes de 1915, il a su tirer avec succès des observations et une expérience pertinentes de chaque engagement dans lequel il a combattu et institutionnaliser ces « pratiques exemplaires » dans son opération suivante. Cela ne veut pas dire que le Général Currie n'a pas commis d'erreurs plus tard durant la guerre; comme n'importe quel général, il pouvait certes se tromper. Pourtant, quand on le compare à ses homologues du niveau de la division et du corps d'armée, il continue de se distinguer comme quelqu'un qui saisissait les complexités de la guerre moderne et qui était capable de maîtriser le combat tactique aussi bien au niveau de la division qu'à celui du corps d'armée.

Rédigée des années plus tard, en 1932, l'histoire officielle britannique de la bataille du mont Sorrel note que « la première attaque canadienne d'envergure à avoir été

planifiée de façon méthodique s'est soldée par un succès total »²⁶. Étant donné certaines des attitudes moins flatteuses manifestées par l'historien officiel britannique à l'égard des opérations canadiennes et en particulier à l'égard du rendement de sir Arthur Currie durant la guerre, c'était à n'en pas douter un rare compliment unanime à l'homme qui a mené le Corps canadien à la victoire.

1 Il y a quelques exceptions à cette tendance générale. Voir par exemple Patrick Brennan, « From Amateur to Professional: The Experience of Brigadier General William Antrobus Griesbach », *Canada and the Great War: Western Front Association Papers*. (Montréal, McGill-Queen's University Press, 2003), sous la direction de Briton Busch, p. 78-92, et Reginald H. Roy. *For Most Conspicuous Bravery: A Biography of Major-General George R. Pearkes VC Through Two World Wars* (Vancouver, UBC Press, 1977).

2 Daniel G. Dancocks, *Sir Arthur Currie: A Biography* (Toronto, Methuen Books, 1985).

3 Des historiens ont aussi prétendu que le manque de détails dans les journaux personnels et documents professionnels d'Arthur Currie, durant cette période, nous empêche de mieux le comprendre au cours des premières années de la guerre.

4 Ian M. Brown, « Not Glamorous, But Effective: The Canadian Corps and the Set-Piece Attack, 1917-1918 », *The Journal of Military History*, 58 (juillet 1994), p. 421-444.

5 Peter Barton. *The Battlefields of the First World War* (Londres, Constable and Robinson, Ltd., et l'Imperial War Museum, 2005), p. 118-119. Cet ouvrage et les disques compacts qui l'accompagnent offrent d'étonnantes photographies panoramiques des champs de bataille du mont Sorrel et de Hooge prises en 1915 et en 1916.

6 Fait intéressant, le nom « mont Sorrel » n'est pas un nom original. C'est plutôt le nom attribué à cette hauteur par un officier britannique du Leicestershire Regiment qui, avant la guerre, avait été le directeur de la Mountsorrel Granite Company.

7 Hans Möller-Witten décrit en détail la carrière du Général Watter dans *Geschichte der Ritter des Ordens « pour le mérite » im Weltkrieg* (1935).

8 Né prince Wilhelm Karl Florestan Gero Crescentius d'Urach, comte de Wurtemberg, il était le fils aîné de Wilhelm, premier duc d'Urach, chef d'une branche morganatique de la maison royale de Wurtemberg, et de sa seconde épouse, la princesse Florestine de Monaco, qui exerçait de façon occasionnelle les fonctions de régente de Monaco. Après la guerre, il a sans succès tenté de se faire sacrer roi de Lituanie.

9 Le jeune Leutnant Erwin Rommel, destiné à devenir durant la Seconde Guerre mondiale un des plus célèbres généraux allemands, a à l'origine servi comme officier au sein de la 7^e Compagnie de l'Infanterie - Regiment König Wilhelm I (6. Württembergisches) Nr. 124 de la 53. Kgl. Württembergische Infanterie-Brigade (27 Div). Il a toutefois été muté au bataillon de troupes de montagnes du Wurtemberg à l'automne de 1915 et combattait sur le front oriental au moment de la bataille du mont Sorrel.

10 Günter Wegner, *Stellenbesetzung der deutschen Heere 1815-1939* (Biblio Verlag, Osnabrück, 1993), Bd. 1.

11 Bibliothèque et Archives Canada (BAC). Groupe d'archives (RG) 9, série III-D-5. Canadian Corps War Diary (CCWD (Journal de guerre, Corps d'armée canadien)). Les résumés renseignement montrent clairement que la 3^e Division du Canada savait qu'une attaque était imminente mais que, à cause de différents facteurs, elle n'a pas pu déterminer avec certitude le moment exact de l'assaut.

12 La défense du saillant par les Canadiens a fait si forte impression sur les Wurtembergeois eux-mêmes qu'elle a mérité une mention spéciale dans plusieurs comptes rendus wurtembergeois de la bataille faits après la guerre.

13 Le 5^e Bataillon a été soumis à un bombardement intense toute la journée du 2 juin mais a pu engager l'ennemi efficacement en dépit des tirs.

14 « Dégommé » est le terme familier indiquant qu'une personne a été relevée de son commandement.

15 Pour une brève discussion de la philosophie britannique du commandement, voir Simon Robbins. *British Generalship on the Western Front* (Londres, Routledge, 2005).

16 BAC. RG 9 Milice et Défense, série III-D - 3, vol. 4828, bobine de film T-7188, dossier 53. 1st Canadian Division Summary of Operations, 8 juin 1916, p. 1.

17 *Ibid.*, p. 1.

18 L'histoire officielle du CEC, qui date de 1962, affirme que le Général Byng a donné ses ordres en vue de la contre-attaque à 20 h 45, mais le journal des transmissions de la 1^{re} Division du Canada tenu durant la bataille indique que les ordres ont été reçus à 22 h 15. Même si l'estafette s'était perdue, il n'aurait pas fallu plus d'une heure pour apporter les ordres au QG la 1^{re} Division du Canada. Étant donné les autres erreurs de fait qui figurent dans le compte rendu officiel de la bataille, il est probable que l'heure indiquée, à savoir 20 h 45, est incorrecte.

19 Peter Chasseaud. *Rats Alley: Trench Names of the Western Front* (Gloucestershire, Spellmount, 2006), p. 83-85.

20 BAC. RG 9 Milice et Défense, série III-D-3, vol. 4828, dossier 53. Summary of Intelligence, 1st Canadian Division, 5 juin 1916.

21 Dan Jenkins. « Winning Trench Warfare: Battlefield Intelligence in the Canadian Corps, 1914-1918 » (Ottawa, Carleton University, thèse de doctorat inédite, 1999), p. 189.

22 La compagnie A du 28^e Bataillon occupait les tranchées 70 à 72 quand les mines ont été mises à feu. Exception faite de quelques hommes dispersés qui exécutaient d'autres tâches, c'est la compagnie au grand complet qui a effectivement été annihilée d'un seul coup.

23 BAC. RG 9 Milice et Défense, série III-D-3, vol. 4828, dossier 53. 1st Canadian Division Operation Order No.75 du 6 juin 1916.

24 BAC. RG 9 Milice et Défense, série III-D-3, vol. 4828, dossier 53. Summary of Intelligence, 1st Canadian Division, 8 juin 1916.

25 *Ibid.*

26 Brigadier-général sir James Edmonds. *History of the Great War: Military Operations – France and Belgium, 1916*. (Londres, Macmillan and Co. Ltd, 1932), p. 241.

CHAPITRE 2

« Un saut dans l'inconnu » – Le renseignement et la lutte pour les cratères de Saint-Éloi

Réévaluation du rôle du Major-général Richard Turner

DAVID CAMPBELL

Les chefs militaires basent leurs décisions sur le meilleur renseignement possible concernant la disposition et les capacités matérielles de leurs forces et de celles de l'ennemi. Si les subordonnés ou les supérieurs d'un commandant lui communiquent des renseignements erronés, il se retrouve dans la fâcheuse situation où il doit formuler des plans fondés sur des renseignements inexacts qui, à ce moment, semblaient corrects. Si le commandant n'a pas directement produit ces faux renseignements, c'est quand même lui qui a la responsabilité de l'interpréter et d'y donner suite. Comprenant les pièges que le renseignement du champ de bataille tend, le théoricien prussien Carl von Clausewitz a déjà écrit ceci :

Des renseignements que l'on reçoit à la guerre, un grand nombre s'avère contradictoire, un plus grand nombre encore erroné, et l'écrasante majorité, enfin, reste soumise à l'incertitude. On ne peut donc exiger ici du chef qu'une sorte de discernement que la connaissance des hommes et des choses et un jugement exercé lui peuvent seuls donner. Il doit se laisser guider par la loi des probabilités. Cette difficulté, déjà considérable lorsqu'il ne s'agit que des premières résolutions à prendre en cabinet ou lorsque l'on se trouve encore en dehors de la sphère des opérations, le devient bien davantage lorsque les nouvelles se succèdent sans interruption dans le tumulte même de la guerre. Pour tout chef qui n'a pas encore une expérience suffisante, c'est alors un bonheur quand, en

se contredisant, les nouvelles s'annulent et appellent d'elles-mêmes la critique et le jugement [...]¹.

Le Major-général Richard Turner n'a pas eu cette chance à l'occasion de la bataille pour les cratères de Saint-Éloi en avril 1916. La bataille est inscrite dans la mémoire comme une des pires défaites subies par le Canada au cours de la Première Guerre mondiale. C'était le premier engagement majeur de la 2^e Division du Canada commandé par le Général Turner et elle a été un baptême sanglant. Entre le 3 et le 16 avril, la division a subi 1 373 pertes et perdu une part substantielle du terrain gagné plus tôt par les troupes britanniques que les Canadiens avaient relevées². Différents officiers canadiens et britanniques ont été relevés ou mutés dans la foulée de cet échec, le plus notable étant le supérieur du Général Turner, c'est-à-dire le commandant du Corps expéditionnaire canadien, le Lieutenant-général sir Edwin Alderson³. Le fiasco représentait également une autre tache au dossier du Général Turner lui-même, dont le rendement à titre de commandant de brigade durant la deuxième bataille d'Ypres, en avril et mai 1915, avait été médiocre.

Avant les années 1990, les analyses publiées concernant la défaite à Saint-Éloi tendaient à mettre l'accent sur les obstacles insurmontables auxquels la division du Général Turner faisait face⁴. Ces obstacles incluaient le mauvais temps, l'état terrible du sol, les bombardements intenses de l'artillerie allemande, la perturbation des communications, les obus d'artillerie non explosés, les fusils Ross capricieux et l'inexpérience relative des soldats de la 2^e Division. En revanche, les comptes rendus historiques ultérieurs ont de plus en plus critiqué le rendement du Général Turner lui-même, de son état-major et de certains de ses commandants subordonnés. Ces critiques mettent l'accent sur l'incapacité du Général Turner de reconnaître que la disposition de ses troupes souffrait de graves problèmes – problèmes qui ont joué un rôle important dans la défaite de la 2^e Division du Canada à Saint-Éloi. Le fait que le Général Turner n'a pas su repérer et corriger ces erreurs a entraîné un tir nourri de la part de certains historiens, qui lui ont attribué la part du lion de la responsabilité relativement à ce désastre⁵.

Il existe cependant d'autres approches qui mettent l'accent moins sur les décideurs eux-mêmes que sur l'information sur laquelle leurs décisions s'appuyaient. Si nous examinons en détail le renseignement que les forces britanniques et canadiennes

ont produit durant cette bataille, nous pouvons mettre les décisions du Général Turner en contexte et mieux comprendre pourquoi il n'est pas parvenu à constater qu'une bonne part de ses troupes occupait les mauvaises positions. Cette approche mène à la conclusion que, à Saint-Éloi, le Général Turner était peut-être confronté à un défi insurmontable, et ce, en partie, en raison de la piètre qualité des renseignements qu'il recevait du front.

Le modeste hameau de Saint-Éloi, situé quelque cinq kilomètres au sud d'Ypres, faisait face à un petit saillant tenu par l'ennemi qui s'était formé à la suite d'une attaque allemande en mars 1915. La base de ce saillant allemand mesurait environ 600 verges de largeur et s'enfonçait d'environ 100 verges, au nord, dans les lignes tenues par des éléments de la Deuxième Armée britannique. En fait, les lignes, dans ce secteur, étaient orientées d'est en ouest plutôt que selon la configuration habituelle nord – sud caractéristique d'une bonne part du front occidental entre Nieuport et Noyon. Le trait le plus important de cette étendue de terrain plutôt minuscule était un endroit appelé « la Butte », légère élévation dominant de quelque dix à vingt pieds le terrain bourbeux environnant. Depuis les postes d'observation qu'ils avaient sur ce tout petit monticule, les Allemands dominaient une bonne part du secteur immédiat et même si cette butte avait été battue par l'artillerie britannique pendant plus d'un an, les Allemands continuaient d'en faire bon usage. Pour l'OGC de la Deuxième Armée, le Général Herbert Plumer, c'était un terrain dont il valait la peine de priver l'ennemi et qui, si on réussissait à le prendre, serait utile pour les observateurs britanniques.

Le Général Plumer avait une autre raison d'attaquer Saint-Éloi, son désir de venger la perte d'un emplacement surélevé similaire situé à l'est du saillant de Saint-Éloi. Les Allemands avaient, le 14 février, pris des positions britanniques sur « la Falaise » et, quand des contre-attaques britanniques immédiates n'ont pas permis de reprendre le terrain perdu, le Général Plumer a décidé de riposter en un point différent de son secteur. Il a choisi comme objectif le saillant allemand situé près de Saint-Éloi. Son plan et son choix d'objectif n'étaient toutefois pas sans problèmes. En effet, même si les Britanniques réussissaient à éliminer le saillant allemand et à prendre la Butte, tout le secteur était encore sous l'observation efficace des Allemands depuis les hauteurs dominantes de la crête de Wyttschaete, qui était plus au sud. De plus, le champ de bataille entourant Saint-Éloi était un désert boueux

où il serait difficile de s'orienter. Les environs de la Butte étaient criblés d'innombrables trous d'obus et d'anciens cratères de mines de tailles et de profondeurs variables. Le Général Plumer et son état-major espéraient néanmoins, malgré l'état lamentable du terrain, que le temps printanier qui approchait assècherait suffisamment le sol pour rendre des opérations possibles. Malheureusement pour les troupes qui allaient devoir exécuter le plan, ces espoirs se sont révélés trompeurs⁶.

Le Général Plumer, qui était un grand partisan de la guerre des mines, a décidé de prendre les positions allemandes de Saint-Éloi en creusant le sol sous les lignes allemandes et en y plaçant six énormes mines. En explosant, les mines détruiraient tout simplement les tranchées allemandes par le dessous, ce qui permettrait aux unités d'assaut de la Deuxième Armée de se précipiter et d'occuper le terrain. Le minage était en cours à Saint-Éloi longtemps avant la perte de la Falaise⁷. Depuis août 1915, les Britanniques avaient creusé trois grands puits et les avaient fait avancer de façon constante. En mars 1916, ils disposaient de galeries creusées sous les tranchées allemandes. Les quatre mines du centre, qui étaient les plus grosses, étaient directement sous les lignes allemandes, notamment sous la Butte elle-même. Les deux autres mines, à l'extrême gauche et à l'extrême droite, n'atteignaient pas la ligne de front allemande à cause du contreminage ennemi, qui en avait empêché le prolongement. On ne peut que se demander pourquoi, s'il désirait faire de la Butte un poste d'observation pour ses propres hommes, le Général Plumer planifiait d'en raser une bonne part avec ces mines⁸.

Le Corps canadien, qui incluait la 2^e Division du Canada, faisait partie de la Deuxième Armée du Général Plumer, mais les Canadiens n'étaient pas chargés de l'assaut initial des positions allemandes après l'explosion des mines. C'est à la 3^e Division du V^e Corps d'armée britannique que cette tâche allait échoir. Les Canadiens ont toutefois reçu l'ordre de se préparer à relever les forces d'assaut britanniques une fois les nouvelles positions consolidées. Il allait revenir aux Canadiens de tenir le terrain nouvellement conquis et de faire face à la contre-attaque allemande attendue.

La bataille elle-même a débuté à 4 h 15 le 27 mars 1916 par la mise à feu des six mines, dont les quatre plus grosses ont anéanti les lignes de front allemandes en

laissant des cratères béants tout neufs. Les cratères résultant de ce cataclysme étaient désignés, d'ouest en est, 1, 2, 3, 4, 5 et 6. Des bataillons de la 9^e Brigade d'infanterie de la 3^e Division britannique sont vite passés à l'assaut au moment même où les dernières mottes de terre retombaient au sol. Grâce au choc de la surprise que les explosions titanesques ont eu sur les défenseurs allemands des premières lignes, les bataillons du flanc droit de l'attaque britannique ont réussi à atteindre leurs objectifs en moins d'une demi-heure et avec une facilité relative⁹. Malheureusement pour les attaquants du flanc gauche, le tir des mitrailleuses ennemies a fait beaucoup de victimes et la progression en direction de l'objectif final, soit la deuxième ligne allemande, a été enrayée. Les Britanniques ont dans ces actions initiales réussi à capturer les cratères 1, 2, 3 et 6 et un cratère plus ancien plus tard désigné numéro 7, mais il y avait un trou dans leur nouvelle ligne de front. La cause en était le retard subi sur le flanc gauche et les Allemands, qui étaient vigilants, ont profité de la confusion, se sont infiltrés dans ce vide et ont occupé les cratères 4 et 5.

En fait, le bataillon qui avait été retardé sur le flanc gauche, le 4th Royal Fusiliers, avait au début signalé avoir réussi à atteindre des positions allemandes au sud des cratères 4 et 5. Les événements ultérieurs ont prouvé que c'était erroné et les Royal Fusiliers étaient en fait devant les cratères 6 et 7. D'après l'historien officiel britannique, cette erreur est apparemment attribuable au « paysage changeant » du secteur des cratères¹⁰. L'explosion des mines avait totalement transformé la topographie du saillant allemand et ainsi rendu les anciennes cartes essentiellement inutiles. Les barrages d'artillerie britanniques et allemands ont continué à retourner et à modifier le terrain et, pour empirer la situation, l'explosion des mines avait complètement perturbé le système de drainage dans le secteur, formant un paysage lunaire boueux de trous d'obus, de cratères et de tranchées remplis d'eau. Les Canadiens chargés de relever les troupes britanniques allaient aussi, malheureusement, être victimes de la même confusion dans le borbier déconcertant du secteur des cratères.

Une combinaison de reconnaissance au sol et de reconnaissance aérienne a fini par révéler la vérité sur le dispositif allemand réel dans les cratères 4 et 5¹¹. Après plusieurs journées de durs combats, durant lesquels la 3^e Division britannique a été obligée de jeter dans la mêlée le personnel de l'École divisionnaire des grenadiers, le secteur des cratères a enfin été entièrement pris et tenu au lever du jour le 3 avril.

Pour garantir qu'il n'y avait pas de confusion concernant les positions occupées, l'OGC de la 3^e Division britannique, le Major-général Aylmer Haldane, a fait en personne une reconnaissance de toute la nouvelle ligne de front¹². Les Britanniques étaient alors complètement épuisés et les Canadiens ont en conséquence dû les relever trois jours plus tôt que prévu. Selon le plan original, la relève devait avoir lieu dans la nuit du 6 au 7 avril¹³.

La 6^e Brigade d'infanterie de la 2^e Division du Canada commandée par le Major-général Richard Turner a relevé les troupes britanniques, qui étaient aux abois, et occupé les positions récemment conquises à Saint-Éloi dans la nuit du 3 au 4 avril 1916. Les Canadiens ont été jetés dans une situation moins qu'idéale. Écrivant après la guerre, l'historien officiel canadien, le Colonel A. F. Duguid, a déclaré ceci :

Dans toute l'histoire de la guerre, on ne saurait guère trouver une position plus désavantageuse que les 1000 verges de la nouvelle ligne de front que le 27^e Bataillon de la 6^e Brigade d'infanterie du Canada a occupé à 3 h le 4 avril. Tout le secteur s'étalait comme une carte sous les yeux des Allemands installés dans leurs postes d'observation sur la crête de Wytschaete, le soleil derrière eux. Les observateurs de l'artillerie britannique ne jouissaient pas d'une position dominante comparable; les rebords des cratères formaient la ligne d'horizon sur les 500 verges les plus cruciales et c'est seulement quand le soleil était bas et que les ombres révélaient la configuration du terrain qu'il était possible de reconnaître chaque cratère visuellement et au moyen de relèvements; la ligne de front était invisible dans la zone en angle mort située 150 verges plus loin¹⁴.

Pire encore était le fait que la nouvelle ligne de réserve, qui avait été la ligne de front britannique le 27 mars, avait été complètement détruite par les bombardements ennemis et était virtuellement intenable sur mille verges. Le secteur au complet était encore un marécage parsemé d'étangs autant que quand les Britanniques l'avaient tenu. Beaucoup des tranchées étaient remplies de deux à trois pieds d'eau et encore encombrées de morts et de blessés britanniques et allemands¹⁵. Dans son compte rendu officiel des opérations à Saint-Éloi, lord Beaverbrook peint un tableau coloré du terrain misérable que les troupes ont traversé sur le champ de

bataille et note que « lorsque les hommes passaient en pataugeant d'un trou d'obus à un autre – et la surface du sol n'était constituée de rien d'autre – ils s'enfonçaient jusqu'aux aisselles et leurs pieds ne trouvaient pas prise. Un des hommes les plus forts de la 2^e Division a déclaré qu'après soixante verges de cet effort il était incapable d'aller plus loin¹⁶ ». Selon D. E. Macintyre, qui était capitaine d'état-major et officier du renseignement de la 6^e Brigade, « le Major-général Turner s'inquiétait de la situation, a fait en personne [le 4 avril] une reconnaissance de toute la ligne et est, je crois, le seul homme qui ait jamais parcouru tout le secteur. Aucune autre occasion ne s'est jamais présentée... le spectacle d'un major-général faisant une aussi prompte et minutieuse inspection d'un secteur nouveau et très actif était nouveau même pour les soldats¹⁷... » Quand le Général Turner a visité la tranchée-abri de D. E. Macintyre tôt ce matin-là, il a admis que la situation était bien pire que ce à quoi il s'attendait.

Il n'y avait absolument pas de ligne de front continue – seulement une série de tranchées simples sans lien les unes avec les autres, d'anciennes tranchées de tir allemandes (qui étaient orientées dans la mauvaise direction), de drains profonds et étroits et de trous d'obus détrempés, juste au sud des cratères. Le pire aspect était toutefois, de l'avis du Général Turner, l'absence de toute tranchée de communication viable passant au centre du secteur des cratères; ce boyau était nécessaire pour relier les nouvelles positions de l'avant à celles de l'arrière. Il fallait plutôt contourner les flancs des cratères et les quatre cratères du centre (les numéros 2, 3, 4 et 5) avaient sauté si près les uns des autres qu'ils offraient un obstacle virtuellement infranchissable à tout mouvement direct entre l'avant et l'arrière¹⁸.

Il incombait à la 6^e Brigade du Brigadier-général H. D. B. Ketchen de consolider cette position précaire et d'améliorer les communications au centre du secteur des cratères. Les hommes du Général Ketchen avaient à peine eu la chance d'aménager leurs défenses quand les Allemands ont lancé leur contre-attaque au petit matin du 6 avril. Ils ont chassé les hommes du Général Ketchen de leurs positions pas encore consolidées au sud des cratères et ont occupé les cratères 2, 3, 4 et 5. Le Général Ketchen a lancé des contre-attaques immédiates et on a plus tard ce jour-là rapporté que des éléments des 28^e et 31^e bataillons avaient repris les cratères 4 et 5. En réalité, ce qu'ils avaient fait était de répéter l'erreur que les Britanniques avaient commise plus tôt et ils avaient en fait occupé à la place les cratères 6 et 7¹⁹. Les

opérations ont continué contre les cratères 2 et 3, mais le fait que des éléments de la 2^e Division du Canada ont à leur insu continué d'occuper des positions erronées les a empêchés d'atteindre leurs buts. Les assauts ultérieurs exécutés contre les cratères étaient mal coordonnés et la résistance déterminée de l'ennemi a permis de les repousser. Les garnisons allemandes des cratères 4 et 5 n'ont pas subi de tirs de l'artillerie britannique et canadienne simplement parce qu'on croyait les deux cratères aux mains des Canadiens. À partir du 8 avril, le mauvais temps a empêché une reconnaissance aérienne efficace et ce n'est pas avant le 16 – dix jours après l'erreur originale et bien des pertes plus tard – que de nouvelles photographies aériennes allaient révéler l'affreuse vérité concernant la situation de la 2^e Division du Canada à Saint-Éloi. D'où venait l'erreur? Qu'est-ce qui avait empêché les officiers et les hommes de la 2^e Division du Canada de constater que leur dispositif était incorrect? Un examen de l'exactitude du renseignement produit durant la bataille explique un bon nombre des erreurs commises.

La 2^e Division du Canada a dès le début été handicapée par la qualité de son renseignement. Le 4 avril, tandis que la 6^e Brigade d'infanterie relevait les Britanniques très fatigués à Saint-Éloi, le Capitaine d'état-major D. E. Macintyre notait ceci dans son journal : « Étant donné les combats constants, il nous a été impossible d'envoyer des détachements avancés faire une reconnaissance de la ligne. Nous avons essayé, mais les Anglais ne voulaient pas d'eux le long de la ligne; [ils] ont dit qu'ils nuiraient aux opérations en cours. C'est pourquoi, quand nous avons pris la relève dans la nuit du 3, cela constituait pour nous un saut dans l'inconnu²⁰. » Le Capitaine Macintyre admet qu'ils ont effectivement reçu des cartes montrant la position de la nouvelle ligne²¹, mais l'opinion du Général Turner concernant l'état des positions britanniques donne une idée de l'utilité que ces cartes doivent avoir eue. Dans son compte rendu des opérations menées du 3 au 7 avril, il note d'un ton acide que « la ligne où a eu lieu la relève n'était guère plus qu'une ligne tracée sur la carte »²².

Les registres montrent effectivement que le Chef de l'état-major général britannique, le Lieutenant-général L. E. Kiggell, a ordonné à la Deuxième Armée de faire en sorte que les photographies aériennes du secteur des cratères prises le 31 mars soient montrées aux commandants canadiens qui prenaient la relève²³. L'OGC du V^e Corps d'armée britannique, le Lieutenant-général H. Fanshawe, se

déclare en outre, dans son rapport du 19 avril, satisfait de l'état des positions, à Saint-Éloi, quand elles ont été cédées à la 2^e Division du Canada dans la nuit du 3 au 4 avril. Il déclare que, au moment du transfert, le Colonel Smith, du 8th King's Own Lancashire Regiment, « a personnellement parcouru la ligne de front pour voir à ce que les Canadiens soient placés » et que « les Gordon Highlanders qui étaient sur la droite de notre nouvelle ligne y ont laissé deux officiers pendant 24 heures après la relève de la 3^e Division par les Canadiens et l'OEMG de la 3^e Division est resté avec la 2^e Division du Canada pour l'aider tant qu'elle aurait besoin de ses services »²⁴. Le Major-général Haldane, de la 3^e Division britannique, s'est fait l'écho de l'opinion du Général Fanshawe et a soutenu que, « avant de transférer le commandement à l'OGC de la 2^e Division du Canada, je me suis assuré que celui-ci comprenait parfaitement la situation »²⁵.

Même s'il semble que les Britanniques ont fait de leur mieux pour renseigner les Canadiens sur leurs nouvelles positions, le problème constant du « paysage changeant » demeurerait la source d'une certaine confusion. Ainsi que l'a avoué D. E. Macintyre, « tout l'endroit était un gâchis si embrouillé qu'un officier de la 8^e Brigade [britannique] qui est resté derrière avec nous s'est complètement perdu quand il a entrepris de faire faire une tournée à Jukes [major de brigade de la 6^e Brigade du Canada] »²⁶.

En dépit de l'aide que les Britanniques ont apportée durant la relève, le Général Turner a été déçu d'apprendre qu'on n'avait pas déterminé avec la moindre certitude les positions réelles de l'infanterie allemande²⁷. Par conséquent, même s'il semble que les Britanniques ont fait ce qu'ils pouvaient pour communiquer des renseignements précis à la 2^e Division du Canada, leur refus présumé de laisser des éclaireurs canadiens entrer dans le secteur des cratères avant la relève et leur incapacité de donner au Général Turner et à ses officiers des renseignements fiables sur le dispositif allemand ont gravement nui à la capacité des Canadiens de prendre des décisions de commandement éclairées dès qu'ils ont assumé la responsabilité du secteur.

Les hommes du Général Turner auraient peut-être pu, s'ils en avaient eu le temps, aménager leurs positions dans le secteur des cratères²⁸, mais les Allemands ne leur en ont pas laissé l'occasion. Les 4 et 5 avril, les Canadiens ont été soumis à de

violents bombardements qui ont détruit une bonne part de leur travail de consolidation avant même qu'il soit fini. Un officier d'artillerie britannique, qui avait passé un an dans le saillant d'Ypres, a même dit de l'intensité du bombardement qu'elle dépassait « de beaucoup ce qu'il avait connu jusque-là »²⁹. Le bombardement constant, le terrain criblé de trous et semblable à une bouillie, et le manque de repères terrestres discernables concouraient à confondre les soldats tandis qu'ils se démenaient sur le champ de bataille de Saint-Éloi, souvent enfoncés dans la boue jusqu'à la taille. Par exemple, quand des soldats du 2^e Bataillon de pionniers du Canada ont eu l'ordre de commencer à consolider les cratères dans la nuit du 4 au 5 avril, leurs guides se sont perdus. Les hommes ont tourné en rond toute la nuit, incapables de trouver les cratères et incapables d'accomplir leur tâche³⁰. Même munis de boussoles et de cartes rudimentaires, les hommes étaient incapables d'arriver à comprendre le terrain la nuit parce que les cratères et trous d'obus se ressemblaient tous. Il faut ajouter à cela l'épuisement physique résultant des efforts faits pour se déplacer dans la boue profonde. Ce facteur contribuait à perturber l'appréciation de la distance que les hommes avaient parcourue sur le terrain. Les mouvements diurnes étaient virtuellement impossibles à cause de la précision meurtrière et de la fréquence des barrages d'artillerie allemands, que dirigeaient des observateurs jouissant d'une vue claire de tout le secteur, depuis le sommet de la crête de Wytshaete³¹. Les officiers et les hommes de la 2^e Division du Canada étaient donc incapables de se faire une idée claire de la topographie du secteur avant que, le 6 avril, les Allemands déclenchent leur contre-attaque. D. E. Macintyre a résumé l'essentiel du problème auquel les Canadiens faisaient face pour ce qui est de recueillir des renseignements exacts et d'exécuter des opérations fructueuses à Saint-Éloi. À son avis :

La 6^e Brigade avait le malheur de prendre part à une opération strictement locale : l'ouverture d'une petite brèche dans la ligne facilement fermée par l'ennemi, qui pouvait rapidement accroître sa résistance à cet endroit et concentrer non seulement son artillerie divisionnaire mais aussi celle des divisions des flancs ainsi que l'artillerie lourde du corps d'armée. L'absurdité de l'opération de Saint-Éloi tient au fait qu'elle ne concernait que 600 verges de front. C'était comme planter un bâton dans un nid de guêpes bien organisé³².

Une situation confuse est devenue complètement chaotique aux premières heures du 6 avril quand les Allemands ont déclenché leur contre-attaque pour reprendre le territoire perdu le 27 mars. Même si le Général Turner ne savait pas exactement quand les Allemands allaient frapper, l'attaque elle-même n'était pas inattendue. Le Général Ketchen savait que des ennuis se préparaient et il a souligné la vulnérabilité de ses positions sur le glaciais des cratères³³.

En fait, la perspective d'affronter une contre-attaque allemande était implicite dans les réserves qu'ont exprimées le Général Turner et son supérieur, le Lieutenant-général Alderson, concernant le plan de l'opération de Saint-Éloi tel que le Général Plumer le leur avait exposé plus tôt en mars. Les généraux Alderson et Turner avaient tous deux suggéré que la 2^e Division du Canada exécute l'opération dès le début plutôt que de faire face au danger de relever la 3^e Division britannique au milieu d'un front de bataille actif. Le fait que la 3^e Division britannique s'était déjà entraînée en vue de l'opération et la nécessité de faire exploser les mines avant que les Allemands découvrent leur existence ont cependant contraint le Général Plumer à rejeter la suggestion des Canadiens. Il a toutefois accepté l'idée que les troupes britanniques ne soient pas relevées avant d'avoir convenablement consolidé leur nouvelle ligne de front³⁴. La relève accélérée de la 3^e Division britannique, avant qu'elle ait pu mener la consolidation à terme, a donc mis le Général Turner dans la situation périlleuse qu'il avait prévue dès le début.

Peu après le début des tirs de l'artillerie allemande à 3 h 30 le 6 avril, un renseignement un peu plus précis indiquant qu'une contre-attaque se profilait à l'horizon est arrivé. Le 27^e Bataillon a communiqué par téléphone avec le quartier général de la 6^e Brigade pour signaler qu'un prisonnier avait été capturé. L'homme, que l'on croyait être un déserteur du 214^e Régiment allemand, a déclaré que les Allemands allaient attaquer à l'aube³⁵. Ce message a vite été suivi de l'appel désespéré « Ils attaquent maintenant à – ... » La conversation a toutefois été interrompue quand la ligne téléphonique a été brusquement coupée³⁶. La coupure a privé la 6^e Brigade et la 2^e Division de leur source de renseignement la plus directe aux premiers stades de la contre-attaque allemande. L'information ne pouvait plus désormais parvenir au quartier général que par l'entremise de messagers, dont la précision des tirs d'armes légères et de l'artillerie de l'ennemi rendait la tâche extrêmement dangereuse. Une communication raisonnablement

régulière avec les unités avant avait toutefois été rétablie à 8 h 25. Les problèmes persistants concernant le maintien de communications constantes avec les positions avant allaient cependant réduire tout au long de la bataille les capacités de cueillette de renseignement de la 2^e Division du Canada. C'était une époque où des postes de communication sans fil faciles à transporter n'existaient pas encore et la vulnérabilité des lignes téléphoniques allait continuer d'handicaper les commandants, des deux côtés, pendant le reste de la guerre³⁷.

C'est durant la contre-attaque allemande que le plus grand problème de renseignement s'est manifesté pour la 2^e Division du Canada : l'identification erronée des cratères. Après que les Allemands ont chassé les Canadiens de leurs positions avant et occupé les cratères 2, 3, 4 et 5, le Brigadier-général Ketchen a, sur l'ordre du Général Turner, lancé une série d'attaques visant à reprendre le terrain perdu. Les attaques exécutées le 6 avril contre les cratères 2 et 3 ont échoué, mais, ainsi que le Général Turner nous l'indique dans son compte rendu du 18 avril, les éléments des 28^e et 31^e bataillons attaquant à la grenade les cratères 4 et 5 « se sont trompés d'objectifs et sont entrés dans deux grands cratères situés quelque 50 verges en deçà du cratère numéro 5 ». Il s'agissait du cratère 6 et de l'ancien cratère plus tard désigné 7. Le Général Turner raconte ensuite

... [qu']aucun des hommes constituant ce détachement n'avait jamais vu le terrain auparavant et aucun n'avait l'expérience des cratères de grandes dimensions. Quand ils sont tombés sur les cratères en question, qui mesuraient quelque 30 verges de largeur, ils ont sans hésiter conclu qu'ils avaient atteint leur objectif et fait un compte rendu en conséquence. Le détachement avait perdu des hommes en allant aux cratères au travers du barrage d'artillerie et il a supposé que ces tirs avaient pour but de lui interdire ces cratères³⁸.

D'après le Général Turner, « ce compte rendu malheureux, qui a été transmis au Corps canadien, a été la cause initiale de tous les malentendus qui se sont produits depuis. Il faut comprendre que les tirs d'artillerie allemands qui ont eu lieu plus tard dans la journée et au cours des jours suivants ont complètement isolé les cratères en question, de sorte qu'aucun officier de reconnaissance ne pouvait s'y rendre de jour³⁹. » Quand on pense aussi à la nature du terrain dans le secteur des

cratères, qui était source de confusion, il n'est pas surprenant que les fantassins qui attaquaient se soient trompés quant à leurs positions réelles. Le Lieutenant-colonel A. H. Bell, qui commandait le 31^e Bataillon, a plus tard écrit ceci :

Je pense que les comptes rendus rédigés sur Saint-Éloi donnent l'impression qu'il n'y avait qu'une ligne de cratères. C'est tout à fait incorrect, car il y avait au moins 17 grands cratères dans ce groupe. Il est vrai que les cratères 2, 3, 4 et 5 étaient beaucoup plus grands que les autres, mais nos hommes n'en savaient rien et chacun des 17 cratères était bien plus grand que tout ce qu'ils avaient vu de ce genre auparavant... Tout compte fait, les conditions prêtaient autant à confusion qu'elles le pouvaient et je n'ai jamais été dans un secteur plus confus que Saint-Éloi⁴⁰.

Le Général Ketchen avait durant toute la matinée du 6 avril reçu des comptes rendus contradictoires concernant les positions réelles de ses propres hommes et des Allemands. Lorsque, toutefois, à 10 h, le commandant du 28^e Bataillon lui a fait savoir que son détachement de grenadiers avait traversé les cratères 4 et 5 et que le cratère 5 était alors tenu par des éléments du 31^e Bataillon, la situation semblait enfin s'éclaircir⁴¹.

D. E. Macintyre est un officier qui, selon ses mémoires, prétend avoir su qu'il n'en était pas ainsi. Le Général Ketchen l'avait envoyé au village de Voormezele, derrière les lignes canadiennes, établir un poste d'observation et recueillir des renseignements précis. À 7 h 20, le 6 avril, trois éclaireurs de la brigade et lui se sont installés dans une école en ruines qui faisait face aux cratères situés à 1 400 verges de là. Utilisant une carte, une boussole et deux lunettes, le Capitaine Macintyre et ses hommes ont pu relever l'azimut des cratères et ont vite repéré des troupes allemandes en train de creuser dans les cratères 2, 3, 4 et 5. Voici ce qu'il a écrit :

Nous avons placé des sacs de sable près d'une ouverture d'un mur, installé une carte sur une planche, orienté la carte par rapport au terrain à l'aide d'une boussole, relevé l'azimut des cratères et aligné les deux lunettes sur eux et nous nous sommes mis à l'œuvre.

Nous avons tôt fait de repérer nos amis boches, qui creusaient comme de bons petits soldats sur la ligne d'horizon des cratères. Ils étaient exposés à partir de la taille et personne ne semblait les ennuyer. Je les voyais creuser dans les cratères 2, 3, 4 et 5 et suis allé au quartier général du 28^e Bataillon rapporter ce que j'avais vu. Comme le Général Ketchen recevait toutefois des comptes rendus d'autres sources qui lui disaient que nos hommes étaient encore dans les cratères 2 et 3 et devant ceux-ci, il répugnait à donner l'ordre de les bombarder. Il n'y a pas de doute que certains des comptes rendus qu'il recevait du front réel étaient retransmis si souvent et si en retard que lorsqu'ils lui parvenaient, l'information n'était plus à jour... Il va de soi que je ne pouvais pas voir ce que nos troupes faisaient, mais je pouvais certes voir que les Allemands étaient en train de creuser assidûment et je ne pouvais convaincre personne.

Les éclaireurs Parker, Griffin et Lindsay étaient avec moi et ils ont vu ce que j'ai vu. Ils étaient tous des observateurs entraînés... Ils ont, tout comme moi, reconnu les uniformes allemands et même les pelles utilisées. En fait, nous pouvions voir leur visage et je me souviens clairement d'un soldat qui a interrompu son travail et qui regardait avec un large sourire dans notre direction.

Nous les avons toute la journée regardés creuser jusqu'à ce que seule leur tête dépasse. Ce n'est que plus tard durant la guerre que nous avons pu amener les Canadiens à creuser de cette manière⁴².

Le Brigadier-général Ketchen a prétendu que le Capitaine Macintyre avait « signalé tôt ce matin- là que l'ennemi était apparemment dans les cratères 4 et 5, ce qui a été communiqué à la division. Plus tard dans la matinée, le Capitaine Macintyre a signalé qu'absolument aucun mouvement n'était visible dans ces deux cratères mais que les Boches travaillaient fort dans les cratères 2 et 3⁴³. » De fait, son compte rendu des événements du 6 avril, qu'il a présenté le 9 avril au quartier général de la division, donne l'impression qu'il croyait que, plus tard dans la journée, les Allemands n'occupaient pas les cratères 4 et 5⁴⁴. Le Capitaine Macintyre prétend toutefois, dans son compte rendu de la bataille fait après la guerre, qu'il « avait soutenu dès le départ que les Allemands étaient entrés le 6 avril dans le 4 et le 5 [les

cratères] et qu'ils les avaient consolidés... »⁴⁵. Cette assertion représente peut-être la conviction acquise a posteriori plutôt que les faits tels qu'il les a signalés à l'époque.

Même si nous risquons de ne jamais connaître l'exacte vérité, le Lieutenant-colonel A. H. Bell offre une explication raisonnable des contradictions entre les comptes rendus provenant de la ligne de front et du poste d'observation du Capitaine Macintyre situé plus loin à l'arrière, car, après la bataille, il a pris le temps d'« étudier le secteur des cratères de différents angles et de différentes distances ». Un des points d'observation où le Lieutenant-colonel Bell s'est installé durant cette enquête personnelle est semblable à celui que le Capitaine Macintyre occupait le matin du 6 avril. Le Lieutenant-colonel Bell a noté que « lorsqu'on observe les lieux à l'aide de jumelles de campagne depuis le terrain surélevé situé derrière Voormezele, on peut clairement voir la ligne principale des cratères ». La perspective change toutefois quand on examine le même terrain depuis une position située plus bas et plus à l'avant :

Depuis la ligne de front tenue après la bataille, vous voyiez ce qui paraissait être la même ligne, mais vous regardiez en réalité les petits cratères qui sont devant et qui obstruent la vue de la ligne principale [celle des cratères 4 et 5]. Les officiers et les hommes avaient à certains moments des impressions nettement erronées de leurs positions et ils envoyaient en toute bonne foi des comptes rendus inexacts à leurs correspondants⁴⁶.

Au cours des jours suivants, les hommes de la 4^e et de la 5^e brigades qui ont servi à leur tour sur la ligne de front ont répété l'erreur que les soldats de la 6^e Brigade avaient commise le 6 avril. Même les comptes rendus de trois prisonniers allemands capturés au petit matin du 7 avril et qui affirmaient unanimement que les Allemands tenaient les cratères 2, 3, 4 et 5, dans chacun desquels se trouvaient quelque 70 hommes, n'ont pas pu convaincre les commandants canadiens de la situation réelle⁴⁷. La raison en est que le Général Turner et ses brigadiers continuaient de recevoir de leurs propres lignes de front des comptes rendus réguliers selon lesquels les cratères 4 et 5 étaient tenus et servaient, tout comme le cratère 1, de bases d'opérations contre les cratères 2 et 3, qui étaient aux mains de l'ennemi.

En fait, du point de vue du Général Turner, la situation doit avoir semblé progressivement mieux se présenter parce que, à partir du 9 avril, des comptes rendus ont commencé à arriver petit à petit indiquant que des troupes de la 4^e Brigade du Brigadier-général Robert Rennie avaient pris pied dans les cratères 2 et 3⁴⁸. Il semblait enfin qu'on pourrait bientôt avoir la situation bien en main. Cette nouvelle encourageante a été communiquée au Lieutenant-général Alderson au quartier général du Corps canadien, qui s'est assuré que les comptes rendus en question soient vérifiés avant de les transmettre au Général Plumer. Malheureusement, de nouveaux comptes rendus jetant un doute sérieux sur les nouvelles optimistes des deux jours précédents sont arrivés avant 8 h le 11 avril. Le même jour, le Général Alderson rapportait d'un air penaud ce qui suit au Général Plumer :

Il n'y a pas de doute que la situation actuelle est que notre ligne suit la ligne originale du cratère 6 au cratère 5, contourne le cratère 5 et va ensuite au cratère 4, qu'elle contourne; une tranchée atteignant bien cinq pieds de profondeur et creusée la nuit dernière passe juste au nord des cratères 4 et 5.

Nos troupes sont totalement absentes des cratères 2 et 3, mais quelque 40 membres du 18^e Bataillon sont dans une tranchée 75 verges au nord du cratère 3... Nous ignorons si les Allemands tiennent les cratères 2 et 3, mais il est certain qu'ils occupent la tranchée qui est juste au sud de ces cratères.

Le barrage que l'ennemi exécute entre les cratères et Saint-Éloi est intense et provoque chaque nuit beaucoup de confusion et de pertes. Tout le terrain est couvert de cratères et d'énormes trous d'obus pleins d'eau et de boue, les mouvements sont très difficiles et, d'après les comptes rendus du commandant de l'unité, il est certain que les soldats qui tombent dans un trou puis dans un autre ne savent pas où ils sont. Les trous sont très profonds et les hommes qui lèvent les yeux vers la ligne d'horizon pensent avoir atteint les cratères alors que ce n'est pas le cas ...

Je suis sûr que le Brigadier-général Rennie a fait tout ce qui lui était possible pour obtenir des renseignements exacts et que les comptes rendus venant du front, avec lequel il est possible de communiquer seulement la nuit, l'ont induit en erreur⁴⁹.

Dans sa réponse, le Général Plumer a dit regretter « que des comptes rendus maintenant reconnus comme inexacts aient été transmis »⁵⁰ et ces nouvelles décevantes ont ensuite été transmises aux échelons supérieurs de la chaîne de commandement jusqu'au commandant en chef. Ce commentaire lui a valu une réprimande cinglante du Maréchal sir Douglas Haig, qui a informé toutes les personnes en cause de « la nécessité que les commandants supérieurs, en particulier dans le cas des unités relativement nouvelles au sein de nos armées, prennent dès maintenant des mesures pour s'assurer que tout ce qui est nécessaire, souhaitable et possible a été fait. Le principe voulant qu'on laisse entièrement l'exécution aux subordonnés peut facilement aller trop loin quand on a affaire à des soldats et à des officiers subordonnés qui sont loin d'avoir une formation poussée ou une grande expérience⁵¹. »

Afin de confirmer une fois pour toutes l'emplacement des positions canadiennes, le Général Alderson a envoyé un de ses propres officiers de renseignement, le Lieutenant S.A.Vernon, faire en personne une reconnaissance du champ de bataille de Saint-Éloi. Le Lieutenant Vernon l'a fait dans la nuit du 11 au 12 avril et couvert ce qu'il croyait être la totalité de la ligne de front. Il a dans son compte rendu confirmé que les Allemands tenaient de façon sûre et certaine les cratères 2 et 3 et que les Canadiens tenaient les cratères 4 et 5⁵². Tous les doutes concernant les positions des Canadiens étaient maintenant, en apparence, dissipés. Étant donné le renseignement qui lui venait de ses propres brigades et du quartier général du Corps canadien, il est difficile de reprocher au Général Turner le fait d'avoir basé ses décisions sur la prémisse incorrecte selon laquelle ses hommes tenaient tous les cratères sauf le 2 et le 3.

Il reste un dernier point important à considérer lorsqu'on évalue l'effet du renseignement sur les opérations menées à Saint-Éloi, soit celui du renseignement de source aérienne. Ce sont les photographies aériennes prises le 16 avril qui ont enfin éclairci la situation et révélé l'affreuse vérité, à savoir le fait que la 2^e Division

du Canada occupait depuis le 6 avril les mauvais cratères. Pourquoi a-t-il fallu tant de temps pour que le renseignement de source aérienne révèle la vérité? La raison réside dans le mauvais temps qui a affligé la région tout au long des opérations. La pluie, le vent, le brouillard et les nuages bas ont en pratique entravé les opérations aériennes durant une bonne part de la bataille, mais le temps s'est éclairci suffisamment, le 8 avril, pour permettre à un avion de décoller et de photographier le secteur des cratères. Le grand mystère, pour la plupart des historiens, c'est pourquoi la photographie aérienne prise le 8 avril n'a pas révélé au Général Turner et à son état-major la situation réelle de ses positions après le 6 avril⁵³. La photo montre que les cratères 6 et 7 (ceux que les Canadiens occupaient réellement, plutôt que les cratères 4 et 5) étaient en partie remplis d'eau et les autres relativement secs⁵⁴. Il est permis de penser qu'elle aurait constitué un moyen d'identification évident, mais D. E. Macintyre propose une explication possible de la raison pour laquelle cette photo pourrait avoir été mal interprétée. Ainsi qu'il l'affirme dans ses mémoires postérieurs à la guerre, la photo prise le 8 avril

... montrait une tranchée récente autour des cratères 4 et 5 qui a au début été prise à tort pour les tranchées que nos troupes étaient censées avoir creusées. Les fossés inefficaces entourant les cratères 6 et 7 ont été négligés. Nous nous sommes félicités du travail splendide que nos garnisons des cratères avaient fait. Nous avons enfin concédé le fait que l'ennemi était présent dans les cratères 2 et 3 mais pensions, à la fin de l'après-midi, que nous avions occupé le 4 et le 5. J'avais depuis le début soutenu que les Allemands étaient entrés le 6 avril dans les cratères 4 et 5, mais ce n'est pas avant le 16 avril que nous avons eu des photographies vraiment claires qui montraient que l'ennemi avait creusé un réseau de tranchées continues reliant chacun des quatre grands cratères et que nous avions fait une partie du travail nécessaire pour relier les cratères 6 et 7. Il va de soi qu'il est maintenant facile de comprendre comment un soldat regardant au-dessus du rebord du cratère 6 pouvait voir le cratère 5 et penser à tort qu'il était dans le 4 et observait le 3. Une meilleure compréhension de la photographie aérienne, qui montrait que le cratère 7 était à moitié plein d'eau et les autres relativement secs, aurait évité beaucoup de problèmes, mais, à l'époque, bien peu de nos officiers

avaient jamais vu des photographies aériennes et qu'ils ne savaient à peu près rien de leur interprétation⁵⁵.

L'autre assertion de D. E. Macintyre selon laquelle la qualité de la photo du 8 avril était « plutôt médiocre »⁵⁶ peut aussi avoir contribué à l'erreur d'interprétation. Bien sûr, pour accepter cette proposition il faut accepter les affirmations de D. E. Macintyre au mot. Son explication est pourtant crédible pour plusieurs raisons. En effet, la photographie aérienne et l'interprétation des photographies étaient, au début de 1916, des sciences en évolution. Même si diverses notes et instructions sur l'interprétation des photographies aériennes étaient en circulation au moins depuis l'automne de 1915⁵⁷, le premier manuel détaillé d'interprétation des photographies aériennes n'allait pas être publié avant janvier 1917⁵⁸. C'est aussi durant la bataille des cratères de Saint-Éloi que le Royal Flying Corps (RFC) a commencé à réorganiser ses méthodes de traitement et de distribution des photographies aériennes.

Au printemps de 1916, les photographies aériennes étaient en si grande demande que les sections de photographie d'escadre de corps d'armée commençaient à être surchargées de travail, ce qui retardait la livraison des clichés. Ainsi que l'explique l'histoire officielle de la Royal Air Force, « il est arrivé que des unités reçoivent des clichés trop tard pour profiter pleinement de l'information nouvelle qu'ils révélaient »⁵⁹. Pour accélérer la livraison des clichés, le RFC a établi de petites sections de photographie au sein de chaque escadron de corps d'armée et de chaque escadron de reconnaissance d'armée. Ce processus de décentralisation a commencé au milieu d'avril 1916. L'état-major de chaque corps d'armée présentait dans ses demandes de photographies des positions ennemies sur le front du corps d'armée directement au commandant de l'escadron du RFC attaché au corps d'armée en question⁶⁰. Comme les documents indiquent clairement que les unités concernées *ont* reçu en temps opportun la photo prise le 8 avril, rien ne permet de supposer qu'un retard touchant la livraison des photographies aériennes a eu une incidence sur les opérations à Saint-Éloi.

Ce qui est intéressant, toutefois, est le fait que les divisions ne demandaient pas des photos directement aux escadrons du RFC. Avant la réorganisation décrite plus haut, qui a eu lieu après la fin effective de la bataille des cratères, les photos devaient

provenir de la section de photographie d'escadre du corps d'armée, qui était encore plus éloignée de la division que les différents escadrons attachés à chaque corps d'armée. C'est de toute manière l'état-major du corps d'armée qui aurait fourni les photos aux divisions. Cela signifie non seulement que le Général Turner et son état-major étaient responsables de la mauvaise interprétation de la photo du 8 avril mais aussi que des membres du quartier général du Corps canadien portent également une partie du blâme. Le Maréchal sir Douglas Haig lui-même contribue à ce point de vue, ainsi qu'il le note le 17 avril dans son journal.

Après le déjeuner, le CEMG [Chef de l'état-major général] s'est présenté à moi. Il m'a dit que le Général Plumer était venu au GQG [grand quartier général] et qu'il était si déprimé qu'il ne déjeunerait avec moi ou me verrait que si je le demandais. La raison est qu'une photographie aérienne prise hier a révélé que les Canadiens ne tenaient pas les cratères à Saint-Éloi et il semble douteux qu'ils les aient jamais tenus parce que la nouvelle photo montre que l'ennemi a grandement fortifié chaque cratère et qu'une ligne continue, devant, les réunit tous. À certains endroits, les Canadiens sont revenus à notre ligne originale! C'est seulement quand le QG du corps d'armée a reçu les photographies qu'on a compris la situation et demandé une enquête⁶¹...

Dans sa lettre du 16 avril au Général Plumer, le Lieutenant-général Alderson décrit la manière dont la photographie aérienne prise plus tôt ce jour-là a dissipé la confusion et il a admis son propre rôle en vérifiant les répercussions de la photo. Il a aussi présenté un résumé succinct des motifs de la confusion, qui concordaient avec ceux que le Général Turner expose dans son propre compte rendu du 18 avril. Voici ce qu'écrivait le Général Alderson au sujet de la disposition erronée des hommes du Général Turner :

Il est très pénible pour le commandant de la division et moi-même de constater que telle est la situation, mais j'ai fait vérifier la photographie par l'officier du génie (R.E. [Royal Engineer]) qui était responsable du travail et elle ne permet aucun doute à ce sujet. Son travail est en entier visible sur la photographie. L'erreur découle du compte rendu original fait quand la ligne avant a été perdue et qui affirmait que nous tenions toujours le cratère 5.

C'était en réalité le cratère 6. Le terrain était nouveau pour les troupes, aucun soldat n'avait été dans les cratères et rien ne permettait de les distinguer les uns des autres. Partant de l'hypothèse que le cratère 6 était le cratère 5, plusieurs officiers d'état-major, officiers régimentaires et officiers du génie ont fait des reconnaissances à partir de ce point et tout le travail s'est fait en fonction de cette hypothèse...

Je regrette beaucoup cette malheureuse erreur, d'autant plus qu'elle vous a très involontairement induit en erreur, ainsi que moi-même, tout au long des opérations⁶².

Il est donc possible de soutenir que l'état-major du Corps canadien porte aussi une certaine responsabilité relativement à l'interprétation du renseignement de source aérienne. Il est possible que si ses membres sont parmi les premiers à avoir analysé les photos avant de les transmettre à la 2^e Division du Canada, ils aient également transmis avec les photos elles-mêmes leurs propres interprétations de ces images. Ce facteur peut avoir influencé l'interprétation des photos par la 2^e Division et avoir aidé à perpétuer les opinions erronées concernant le dispositif canadien dans le secteur des cratères.

Ayant maintenant examiné la nature du renseignement qui parvenait au Général Turner et à son état-major durant les opérations menées à Saint-Éloi, nous sommes mieux en mesure d'évaluer l'ampleur de sa responsabilité pour n'avoir pas su reconnaître plus tôt que ses hommes occupaient les mauvaises positions. Dans leurs études du déroulement des opérations à Saint-Éloi et de leurs conséquences, les historiens Thomas Leppard et Tim Cook critiquent vivement le Général Turner pour n'avoir pas su garder la situation bien en main et pour avoir mal interprété l'information qui lui parvenait. Tim Cook croit qu'il « est trop facile d'exonérer le Général Turner et ses brigadiers pour la piètre conduite des combats en rejetant la responsabilité sur l'information inexacte qui leur est parvenue du front... [et qu'] une plus grande diligence aurait dû être exercée pour comprendre la situation »⁶³.

Un examen du journal de guerre de la 2^e Division montre toutefois que les comptes rendus qui venaient des premières lignes confirmaient virtuellement tous l'opinion selon laquelle les Canadiens tenaient les cratères 4 et 5. En ce qui

concerne les éléments qui figurent dans le journal de guerre de la division à partir du 7 avril, tous les doutes concernant les cratères reflétaient le statut des cratères 2 et 3 et *non pas* des cratères 4 et 5. Outre la photo aérienne du 8 avril, les recherches ont jusqu'à maintenant seulement permis de trouver deux comptes rendus faits entre le 7 et le 15 avril qui peuvent avoir mis en doute la notion selon laquelle les hommes du Général Turner occupaient les cratères 4 et 5 et les deux figurent dans l'histoire officielle de G. W. L. Nicholson. Celui-ci affirme que « quoique, dès le 10 avril, un des officiers d'état-major de Turner eût signalé qu'on avait fait feu sur lui du cratère 4, on persista à croire que seuls les cratères 2 et 3 étaient entre les mains des Allemands »⁶⁴. Il n'indique malheureusement pas la source de cette information et un examen du journal de guerre et des résumés renseignement quotidiens connexes n'a jusqu'à maintenant pas permis de trouver quelque mention que ce soit de ce fait. Le deuxième compte rendu que cite G. W. L. Nicholson concerne une reconnaissance faite dans la nuit du 14 au 15 avril par le Major J. A. Ross et le Lieutenant Greenshields du 24^e Bataillon. G. W. L. Nicholson maintient qu'ils ont « fait une reconnaissance personnelle des cratères 2, 3, 4 et 5 et trouv[é] les quatre entre les mains de l'ennemi. Le 16, des photographies aériennes confirmaient la chose⁶⁵. » C'est dans le résumé renseignement quotidien du 16 avril que l'on trouve dans le journal de guerre de la 2^e Division la première mention de ce compte rendu. Dans cette version, le compte rendu ne renferme toutefois aucune référence à la situation telle que G. W. L. Nicholson la décrit. Il mentionne seulement le travail de reconnaissance fait aux environs du cratère 3⁶⁶. Par conséquent, à moins que des renseignements indiquant le contraire aient été omis du journal de guerre de la division et des résumés renseignement quotidiens, on peut seulement supposer que, dans la mesure où le Général Turner le savait, les cratères 4 et 5 étaient aux mains de ses hommes parce que c'est ce qu'on lui a dit à plusieurs reprises. Un examen sommaire des références qui figurent dans le journal de guerre de la division et les résumés renseignement quotidiens révèle entre le 7 et le 15 avril plus de vingt comptes rendus indiquant que les cratères 4 et 5 étaient aux mains des Canadiens et il n'y a pas de compte rendu clair qui les contredise. Le Général Turner n'a simplement pas obtenu suffisamment de renseignements pour justifier une mise en doute sérieuse du fait que ses hommes tenaient les cratères 4 et 5 – hypothèse que la reconnaissance personnelle faite durant la nuit du 11 au 12 avril par le Lieutenant Vernon aurait soutenue. À Saint-Éloi, le renseignement que le

Général Turner a reçu concernant la disposition de ses propres hommes était si uniformément erroné qu'il ne faut guère s'étonner du fait que ses plans visant à reprendre les cratères 2 et 3 aient échoué.

La question de la photo aérienne du 8 avril mal interprétée est beaucoup plus difficile à expliquer. L'affirmation de D. E. Macintyre selon laquelle, au début de 1916, de nombreux officiers canadiens ne savaient pas interpréter les photos pourrait être pertinente. En revanche, l'historien Tim Cook suggère que le Général Turner et son état-major peuvent ne pas avoir examiné la photo aussi rigoureusement qu'ils auraient dû le faire « parce qu'ils pensaient qu'il n'y avait rien à y rechercher »⁶⁷. Ils ont tout probablement supposé que les tranchées visibles autour des cratères 4 et 5 représentaient leurs propres efforts de consolidation et non ceux des Allemands. De plus, comme nous l'indiquons plus haut, l'affirmation de D. E. Macintyre selon laquelle la photo du 8 avril n'était pas aussi claire que celles qui ont été prises le 16 avril peut aussi avoir eu une incidence sur leur jugement. La mauvaise interprétation de la photo du 8 avril constitue une des pires bévues du Général Turner et de son état-major en matière de renseignement, mais il est certain qu'ils peuvent partager la responsabilité relative à cette erreur avec leurs supérieurs du quartier général du Corps canadien.

Quand les photos aériennes du 16 avril ont révélé le fait que les hommes du Général Turner n'occupaient pas les cratères 4 et 5, les nouvelles opérations ont été suspendues et la recherche d'un bouc émissaire à qui l'on pouvait attribuer la bévue a commencé. Le Général Alderson a en fin de compte recommandé que les généraux Turner et Ketchen soient relevés de leur commandement, mais il était difficile pour le haut commandement britannique de renvoyer des généraux canadiens, compte tenu des impératifs militaires et politiques canadiens. On a en fin de compte jugé plus pratique, politiquement, de garder les généraux Turner et Ketchen et de relever à la place le Général Alderson⁶⁸.

Les rapports entre les généraux Turner et Alderson étaient tendus depuis la deuxième bataille d'Ypres, en 1915, et il leur aurait été impossible de continuer à travailler ensemble après que, le 18 avril, le Général Alderson a envoyé au Général Plumer une lettre dans laquelle il demandait le départ du Général Turner. Chose curieuse, le Général Alderson ne donne pas dans cette lettre d'exemples précis du

genre de bévue que le Général Turner pouvait avoir commise à Saint-Éloi. Il explique plutôt flegmatiquement qu'il ne trouvait pas « les opérations en cause, en soi, une raison suffisante [pour renvoyer le Général Turner] (car cela aurait condamné un homme pour une erreur qu'il n'avait pas commise lui-même directement, même s'il en était responsable)... » Le Général Alderson a plutôt invoqué une évaluation négative antérieure de l'aptitude au commandement du Général Turner qu'il avait exprimée au GQG le 23 juin 1915 dans une lettre déclarant que « je n'ai de manière générale pas estimé qu'il avait les qualités requises d'un commandant de division outre le fait qu'il était, ainsi qu'en atteste sa Croix de Victoria, physiquement brave à l'excès »⁶⁹.

Ironiquement, c'est le Général Alderson qui a été obligé de renoncer à son commandement, en partie à cause des manœuvres politiques du ministre canadien de la Milice, sir Sam Hughes, et du représentant général du Canada au front, sir Max Aitken. Ces deux hommes ont aidé à faire comprendre à sir Douglas Haig que la relation de coopération entre le Canada et la Grande-Bretagne se dégraderait si les Généraux Turner et Ketchen étaient destitués. Le Général Alderson a, le 28 mai 1916, été « chassé vers le haut » au poste d'inspecteur général des forces canadiennes en Angleterre et remplacé par sir Julian Byng à titre de commandant du Corps canadien⁷⁰. Pour sa part, le Général Turner a conservé son poste d'OGC de la 2^e Division du Canada jusqu'en décembre 1916, quand il a été nommé commandant des forces canadiennes dans les îles Britanniques.

Même si le Général Turner est en fin de compte sorti indemne de l'affaire, le désastre survenu à Saint-Éloi allait continuer de nuire à sa réputation pendant des années. Après la guerre, et avec une bonne dose d'amertume, il s'est plaint comme suit par écrit au Colonel A. F. Duguid :

J'aimerais faire valoir que c'était une opération conçue de façon médiocre, à la vue de la position dominante des Allemands à Wytschaete...

Nous avons perdu un grand nombre de vies précieuses dans cette ridicule entreprise – qui représentait un mauvais travail d'état-major de la part de la Deuxième Armée *et* un mauvais soutien de la part du Général Alderson quand je lui ai communiqué mes objections. La mesquine tentative visant à refiler la responsabilité du manque de succès

permanent à mes commandants de bataillon, à mes brigadiers et enfin à moi-même était impardonnable⁷¹.

Prenant la défense du Général Plumer, sir C. H. Harington (qui était l'OEMG 1 du Corps canadien durant la bataille des cratères) écrit ceci au Colonel Duguid : « Je pense que les observations du Général Turner sont dans certains cas injustes. Ainsi qu'une longue expérience me l'a plus tard appris, le Général Plumer n'engageait pas de troupes sans l'information nécessaire. Il a connu le secteur de Saint-Éloi durant les premiers combats des 27^e et 28^e divisions, et ce, bien avant que le Général Turner n'arrive en France⁷²... » Concernant la responsabilité de la transmission d'un renseignement incorrect sur la possession des cratères 4 et 5, il prétend que « nous nous sommes à juste titre attiré la colère de l'armée et du GQG pour avoir été la source de renseignements erronés. La responsabilité incombe aux Canadiens, dont j'ai eu l'honneur d'être le brigadier-général à l'état-major général (BGGG)⁷³. »

Le Colonel A. F. Duguid a laissé dans ses notes relatives au second tome inédit de son histoire officielle non pas une mais bien deux évaluations personnelles de la débâcle de Saint-Éloi. Malheureusement, aucune de ces évaluations n'est datée et il est donc impossible de dire avec certitude celle qui a été écrite en premier. L'une d'elles est manuscrite, alors que l'autre est dactylographiée. Il est par conséquent possible que l'évaluation dactylographiée soit la plus récente. Le Colonel Duguid donne dans les derniers paragraphes de l'évaluation manuscrite la conclusion suivante :

Comme, le ou après le 6, l'ennemi n'avait jamais été chassé d'aucun des cratères, il aurait dû être évident qu'il devait encore y être : c'est un fait que la carte de l'armée – préparée à partir de photographies aériennes prises le 8 et distribuées le 9 – démontre très clairement.

La réticence de la 2^e Division du Canada – individuellement et collectivement – à même reconnaître que les cratères qui lui avaient été confiés avaient été perdus a sûrement faussé la vision et déformé le jugement des commandants et du personnel d'état-major qui, regardant la photographie du 8 et la carte basée sur celle-ci, ainsi que le terrain lui-même, ont si grossièrement mal interprété l'information. Ce genre

d'état d'esprit les a apparemment poussés à ne pas croire tout ce qui était pessimiste, à ne pas en tenir compte ou à le rejeter, et à se saisir de tout ce qui était favorable dans les comptes rendus de la première ligne⁷⁴.

Étant donné le poids de la preuve qui figure dans les registres divisionnaires et les comptes rendus de différents officiers, la déclaration du Colonel Duguid selon laquelle « le ou après le 6 avril, l'ennemi n'avait jamais été chassé d'aucun des cratères » sent à tous points de vue le jugement rétrospectif. Virtuellement tout le renseignement provenant de la première ligne, à partir de la fin de la matinée du 6, maintient que les Allemands tenaient seulement les cratères 2 et 3. Il n'était absolument pas évident pour le Général Turner, ses commandants subordonnés ou ses supérieurs que les Allemands tenaient encore aussi les cratères 4 et 5. La théorie de D. E. Macintyre concernant la mauvaise interprétation de la photo du 8 avril offre une explication possible de la raison pour laquelle la situation, ainsi qu'elle est exposée sur la carte de l'armée du 9 avril, n'était pas « tout à fait claire ». Le fait que le Général Turner, ses subordonnés et ses supérieurs étaient capables le 11 avril d'admettre avoir eu tort de croire les comptes rendus erronés antérieurs de première ligne concernant le statut des cratères 2 et 3 montre qu'ils étaient disposés à croire des comptes rendus négatifs quand on leur présentait des preuves suffisantes. Le volume des comptes rendus niant que les cratères 4 et 5 étaient aux mains des Canadiens était trop minime pour avoir à l'époque été considéré comme une preuve suffisante. Si le Général Turner avait encore quelque doute que ce soit concernant la sécurité de ses positions putatives dans les cratères 1, 4, 5 et 6, la reconnaissance faite par le Lieutenant Vernon dans la nuit du 11 au 12 avril les a fort vraisemblablement dissipés. Le fait que les cratères 4 et 5 étaient encore entre les mains de l'ennemi est devenu clair seulement après la prise de nouvelles photographies aériennes le 16 avril.

L'évaluation dactylographiée du Colonel Duguid dresse en revanche un verdict beaucoup moins accablant. Dans cette version, qui est sans doute postérieure, l'historien officiel maintient ceci :

Le projet était dès le départ mal conçu et doit sûrement avoir été néfaste : le secteur choisi donnait à l'ennemi tous les avantages des points de vue de l'observation et de l'emplacement, ce qui lui a permis d'élaborer

pleinement l'utilisation de l'arme qui, à moins d'être neutralisée dans un engagement, doit dominer la bataille, à savoir l'artillerie lourde.

Aux yeux de l'ennemi, le fantassin canadien était un combattant que nul ne surpassait et il aurait dû être en meilleure forme physique, puisque ses rations étaient de meilleure qualité. À ce stade, il n'était cependant pas aussi efficace dans la guerre des tranchées que l'Allemand, car il était épuisé avant le début du combat proprement dit. Les Britanniques n'avaient pas appliqué dans la même mesure leur habileté technique à l'amélioration des conditions naturelles et l'art de construire des tranchées habitables n'était pas non plus aussi bien compris ni pratiqué avec un aussi grand soin par les pionniers et par ceux qui devaient occuper ces tranchées.

Les mitrailleuses et les mortiers de tranchée étaient handicapés par des systèmes incohérents de fortifications de campagne, de mauvaises communications et des tranchées humides, et leurs servants étaient occupés à apprendre en présence de l'ennemi à se servir d'armes nouvelles tout en s'habituant à une organisation et à une forme de contrôle qui avaient changé; ils sont donc restés en deçà de leur pleine valeur au combat. L'artillerie de campagne britannique était en général supérieure à l'artillerie allemande mais dans ce cas-ci désavantagée quant à l'observation et au choix des objectifs. L'artillerie lourde britannique était surclassée par l'artillerie allemande pour ce qui est du nombre de pièces, du poids et de la quantité des munitions, de l'observation et de l'application du tir.

L'attribution d'une valeur relative exacte à chacun de ces facteurs est arbitraire, mais, en dernière analyse, toutes les excuses sont confrontées au fait que deux bataillons allemands bien couverts par l'artillerie ont repris et tenu les cratères⁷⁵.

C'est une évaluation bien moins dure du fait qu'elle tient compte des conditions météorologiques, du terrain, des communications, de l'inexpérience et des avantages dont les Allemands jouissaient relativement à l'observation et à l'artillerie.

Le Colonel Duguid n'est pas aussi bon pour les Britanniques quand il dit qu'ils « n'avaient pas appliqué leur habileté technique » pour consolider efficacement leurs gains originaux. Ainsi que nous l'avons vu, la 3^e Division britannique était diminuée, épuisée et soumise à des tirs d'artillerie intenses qui détruisaient le travail qu'elle avait réussi à faire. Elle n'était même pas en assez bon état pour emporter ses morts et ses blessés quand elle a été relevée dans la nuit du 3 au 4 avril. Si les troupes fraîches de la 2^e Division du Canada n'ont pas pu consolider leurs positions et contenir la contre-attaque allemande le 6 avril, à quel point le sort des hommes de la 3^e Division britannique aurait-il été pire s'ils étaient restés en ligne jusqu'au moment prévu à l'origine pour leur relève, soit dans la nuit du 6 au 7 avril?

Il est bien possible qu'on ne parvienne jamais à expliquer de façon concluante une partie des mystères qui entourent les opérations canadiennes à Saint-Éloi. Un examen critique du renseignement consigné que le Général Turner, ses subordonnés et ses supérieurs ont reçu nous mène cependant à conclure qu'il est futile d'essayer d'attribuer à des personnes précises la responsabilité du fiasco. Il va de soi que, en sa qualité d'OGC de la 2^e Division du Canada, le Général Turner doit être tenu responsable des actions de tous ceux qui servaient sous ses ordres, mais la chaîne de responsabilité ne devrait pas nécessairement s'arrêter à lui, car ses décisions dépendaient autant des ordres et du renseignement provenant de ses supérieurs que de l'information qui venait de ses subordonnés.

À titre de planificateurs d'une opération dont on peut qualifier la conception initiale d'imparfaite, le Général Plumer et son état-major de la Deuxième Armée doivent porter une part considérable de la responsabilité. Même si les Canadiens n'avaient commis aucune erreur en vérifiant leur propre disposition, le front étroit de l'attaque britannique originale et les nets avantages dont jouissaient les observateurs de l'artillerie allemande rendaient la position, dans le secteur des cratères de Saint-Éloi, terriblement vulnérable et peut-être même intenable.

Le Général Alderson et l'état-major du renseignement du Corps canadien peuvent en outre être tenus au moins partiellement responsables des erreurs touchant l'interprétation du renseignement de source aérienne et du compte rendu de la reconnaissance que le Lieutenant Vernon a faite dans la nuit du 11 au 12 avril. En fait, dans le compte rendu qu'il a fait au Général Plumer le 18 avril, le Général

Alderson admet que le Général Turner et ses officiers avaient fait de leur mieux et concède même une certaine part de responsabilité personnelle. Il admet avoir su que « tant les officiers d'état-major de la division que ceux des brigades ont essayé de clarifier la situation et je leur ai envoyé des officiers de mon propre état-major dans le même but et pour veiller à ce que le travail visant à restaurer nos défenses progresse. Mon brigadier-général à l'état-major général et moi-même avons visité chaque jour le QG de la division et le QG avant de brigade et j'étais convaincu que la situation était tout à fait conforme à la description qu'on en faisait⁷⁶. »

Malgré le fait que les généraux Alderson et Turner ont été induits en erreur de la même manière, le commandant du corps d'armée a toutefois maintenu que l'ultime responsabilité relative à la confusion meurtrière devait être imputée au Général Turner et à la 2^e Division du Canada. Le Général Alderson a déclaré que « malgré les difficultés... je suis d'avis que la division en cause n'aurait pas dû avoir besoin de dix jours pour vérifier la situation exacte de ses troupes et c'est la 2^e Division du Canada qui doit être tenue responsable de la transmission de renseignements inexacts durant cette période »⁷⁷.

Même si le Général Turner était le commandant le plus directement responsable des opérations à Saint-Éloi, l'analyse qui précède démontre clairement que sa conduite de la bataille a reposé sur un renseignement invariablement erroné qui découlait de conditions de combat des plus dures, de l'inexpérience des troupes et également d'une organisation de renseignement qui était encore en train de croître, d'évoluer et d'apprendre son métier. Le tableau des effectifs du personnel du renseignement et les fonctions de celui-ci n'étaient pas encore aussi bien définis au début de 1916 qu'ils l'étaient en 1918⁷⁸. Des erreurs étaient donc plus susceptibles de se produire durant les premières années de la guerre. Conjuguée à la diversité des obstacles auxquels le Général Turner faisait face (conditions météorologiques, terrain, problèmes de matériel, artillerie allemande), la situation jouait tellement contre lui qu'il est difficile d'imaginer comment il aurait pu faire mieux. Même si le Général Turner n'a pas nécessairement été le plus efficace des commandants de division canadiens durant la Première Guerre mondiale, il est difficile, quand on considère la combinaison de la nature redoutable des opérations à Saint-Éloi et de la communication d'un renseignement inexact, de dire si même le plus doué des commandants aurait mieux réussi. Si la responsabilité de l'échec de sa division à

Saint-Éloi doit incomber au Général Turner, c'est uniquement parce que c'était principalement l'opération d'une division dont il se trouve qu'il était l'officier général commandant.

Les contradictions du renseignement disponible durant la bataille des cratères de Saint-Éloi ne se sont pas annulées comme le veut la théorie de von Clausewitz. Malheureusement, elles penchaient trop du côté de l'inexactitude, ce qui a faussé les perceptions des commandants, à tous les niveaux. L'aspect politique du commandement exigeait néanmoins que quelqu'un paie le prix de l'échec. C'est le Général Alderson qui l'a payé en perdant son commandement et la réputation discutable du Général Turner a de son côté encaissé un autre coup.

1 Carl von Clausewitz, *De la guerre*, traduit de l'allemand par le Lieutenant-colonel De Vatry, Paris, Éditions Ivrea, 2000, p. 91.

2 Colonel G. W. L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919* (Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963), p. 157.

3 Les officiers canadiens « dégomés » après les opérations à Saint-Éloi sont le Lieutenant-colonel E. W. S. Wigle, du 18^e Bataillon, le Lieutenant-colonel J. A. MacLaren, du 19^e Bataillon, le Lieutenant-colonel J. L. McAvity, du 26^e Bataillon, et le Lieutenant-colonel I. R. Snider, du 27^e Bataillon. Ces quatre commandants de bataillon étaient, de l'avis du Général Turner, trop vieux pour commander. Le Lieutenant-colonel C. A. Ker, qui était l'OEMG (officier d'état-major général) (1) de la 2^e Division du Canada et un officier britannique, est aussi parti. Il a le 24 mai 1916 été muté à une division britannique.

4 Jusqu'aux années 1990, les principales sources publiées concernant la bataille de Saint-Éloi étaient les suivantes : lord Beaverbrook, *Canada in Flanders, Volume II* (Londres, Hodder and Stoughton, 1917), James E. Edmonds, *History of the Great War: Military Operations, France and Belgium, 1916* (Londres, Macmillan, 1932), et G. W. L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919* (Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963).

5 Voir Thomas P. Leppard, « Richard Turner and the Battle of St. Eloi », thèse de maîtrise, University of Calgary, 1994, et Tim Cook, « The Blind Leading the Blind: The Battle of the St. Eloi Craters », *Canadian Military History* 5, 2 (1996). Voir aussi l'article de Thomas P. Leppard, « "The Dashing Subaltern" Sir Richard Turner in Retrospect », *Canadian Military History* 6, 2 (1997).

6 Edmonds, *British Official History*, p. 178-179.

7 D'après l'historien officiel canadien, le Colonel A. F. Duguid, les activités des sapeurs britanniques et allemands, dans le secteur de Saint-Éloi, ont entraîné la mise à feu de trente-trois mines et de trente et un camouffets dans une zone de dix acres. Bibliothèque et Archives Canada

(BAC), groupe d'archives (RG) 24, C-6-j, vol. 6992, vol. ii, chapitre X, paragraphe 3 de l'histoire officielle canadienne inédite, vol. II.

8 Dans une note de service préliminaire de la 9th British Infantry Brigade datée du 18 mars 1916, on lit très clairement que « le but de l'opération prochaine est d'isoler le saillant de l'ennemi et d'ainsi obtenir un emplacement d'observation important et, aussi, de détruire le réseau de minage considérable de l'ennemi dont l'existence est connue ». BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5070, dossier intitulé « 3rd Division; Papers relating to operations at St. Eloi, 27th March to 3rd April 1916 ».

9 BAC, RG 24, C-6-j, vol. 6992, vol. II, chapitre X, para. 16 de l'histoire officielle canadienne inédite, vol. II.

10 Edmonds, *British Official History*, p. 183.

11 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5073, dossier 1, « Summary of Operations – Second Army for the period 22nd- 31st March, 1916 », p. 4, et BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5074, dossier 5, « Summary of Reports on the Operations at St. Eloi – March 27th to April 18th, 1916 », p. 3-6.

12 Edmonds, *British Official History*, p. 184-185.

13 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, War Diary, 2nd Canadian Division Headquarters, mars 1916, 2nd Canadian Division Order No. 37, 23 mars 1916; *ibid.*, avril 1916, appendice 177, « Narrative of Events up to the Occupation of the St. Eloi Position », 12 avril 1916.

14 BAC, RG 24, C-6-j, vol. 6992, vol. II, chapitre X, paragraphe 20 de l'histoire officielle canadienne inédite, vol. II.

15 Nicholson, p. 152.

16 Beaverbrook, p. 126.

17 BAC, MG 30, E 241, D.E. Macintyre Papers, vol. 2, manuscrit de *Men of Valour*, p. 37.

18 Nicholson, p. 140.

19 BAC, RG 9, III, D3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 5-6.

20 BAC, MG 30, E 241 D.E. Macintyre Papers, vol. I, Personal diary (journal personnel), 4 avril 1916, p. 142. Une remarque intrigante du Brigadier-général Ketchen semble contredire l'affirmation de Macintyre. Dans une entrevue qui a eu lieu le 9 avril 1916, le Général Ketchen déclare être revenu d'Angleterre le 1^{er} avril et avoir appris que sa brigade allait assumer la responsabilité du saillant de Saint-Éloi. Il prétend que « le terrain a été examiné avant le transfert de responsabilité. Des officiers du 27^e Bataillon avaient fait une reconnaissance du terrain sur la gauche et des officiers du 31^e en avaient fait une des tranchées sur la droite. Plus tard, la 2^e Division a inversé cette disposition; c'est pourquoi, lorsque les bataillons ont pris position, ils ne connaissaient pas le terrain qui était devant eux ». BAC, RG 9, III-D-1, vol. 4679, chemise 14, dossier 1, Notes by Wm F. Bradley on the action at St. Eloi (notes de Wm F. Bradley sur ce qui s'est passé à Saint-Éloi).

21 BAC, MG 30, E 241 D.E. Macintyre Papers, vol. I, Personal diary (journal personnel),

4 avril 1916, p. 142.

22 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on Operations of the 2nd Canadian Division After Arrival in the New Divisional Area St. Eloi. From April 3rd to April 7th, 1916 », p. 1.

23 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5074, dossier 6, G.H.Q. O.A.D. 677, to Second Army, 3 avril 1916.

24 *Ibid.*, V Corps G.X. 5303/22 to Second Army, 19 avril 1916.

25 *Ibid.*, dossier 5, 3rd Division, G. 1230 to V Corps, 17 avril 1916.

26 BAC, MG 30, E 241, D.E. Macintyre Papers, vol. I, Personal diary (journal personnel), 4 avril 1916, p. 142.

27 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 2.

28 Le Général Turner croyait que, « si on nous en laissait le temps, nous pourrions faire de la ligne choisie une position très forte, à condition d'y mettre tout le travail requis mais aussi que la ligne capturée était si courte qu'elle formait un objectif idéal pour les tirs d'artillerie concentrés des Allemands ». BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 3.

29 *Ibid.*

30 BAC, MG 30, E 241, D.E. Macintyre Papers, vol. I, Personal diary (journal personnel), 4 avril 1916, p. 143.

31 D. E. Macintyre a essayé de parcourir tout le front le matin du 4 avril, mais l'artillerie allemande a mis un terme à cette tentative. *Ibid.*, vol. II, manuscrit de *Men of Valour*, p. 35-36. Une tentative similaire, faite le 5 avril par le Brigadier-général Ketchen et plusieurs officiers d'état-major, a pour la même raison eu le même succès et le Général Ketchen a presque failli être tué. BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 3.

32 BAC, MG 30, E 241, D.E. Macintyre Papers, vol. II, manuscrit de *Men of Valour*, p. 39.

33 BAC, RG 24, C-6-a, vol. 1739, dossier DHS 3-17 (vol. 4), H. D. B. Ketchen, « The Actions of St. Eloi Craters. 27th March-16th April, 1916 », 14 février 1929.

34 Nicholson, p. 138. Le Général Turner soutient dans une évaluation personnelle manuscrite rédigée après la bataille que « lorsque j'ai entendu que nous devions prendre la relève à Saint-Éloi, j'ai demandé que les opérations soient retardées et qu'on nous permette de nous en occuper, ce qui me semblait plus judicieux. C'est une chose de prendre une position et une autre de la tenir. Je n'ai pas été à l'origine de la situation qui s'est développée et qui a coûté 1 600 vies ». On trouve à la partie supérieure de ce document, apparemment de la main du Colonel A. F. Duguid, la mention « Written by Gen. Turner. Probably 18th Ap. 1916 » (Écrit par le Gén Turner. Probablement le 18 avril 1916). BAC, RG 9 III-D-1, vol. 4679, chemise 14, dossier 1.

35 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4812, Canadian Corps General Staff, War Diary, « Canadian

Corps Summary of Intelligence », 6 avril 1916, p. 2, 4.

36 BAC, MG 30, E 241, D. E. Macintyre Papers, vol. II, manuscrit de *Men of Valour*, p. 40.

37 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, page 3 du compte rendu de H. D. B. Ketchen sur les opérations du 6 avril, en date du 12 avril 1916, et intitulé « Appendix No. 1 » dans le compte rendu du Général R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916.

38 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 5-6. D. E. Macintyre offre une explication pour ce manque de familiarité des attaquants du 28^e Bataillon avec le terrain. Selon lui, « le 28^e était désormais la seule unité de la brigade qui n'avait pas servi à l'avant et comme il avait deux compagnies en appui tout près à Voormezele, le Lcol Embury a eu l'ordre d'envoyer un fort détachement de grenadiers qui devaient s'efforcer avec détermination de prendre et de tenir les cratères 5 et 4 ». BAC, MG 30, E 241, D. E. Macintyre Papers, vol. II, manuscrit de *Men of Valour*, p. 45.

39 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916, p. 6.

40 Public Record Office (ci-après PRO) Cab 45/149, Postwar British *Official History* Correspondence and Accounts, St. Eloi, Personal Account of Brigadier-General A. H. Bell, p. 6, 7.

41 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, page 3 du compte rendu de H. D. B. Ketchen sur les opérations du 6 avril, en date du 12 avril 1916, et intitulé « Appendix No. 1 » dans le compte rendu du Général R. E. W. Turner, « Report on 2nd Canadian Division's Operations at St. Eloi. April 3rd to April 16th », 18 avril 1916.

42 BAC, RG 30, E 241, D. E. Macintyre Papers, vol. 2, manuscrit inédit, *Men of Valour*, p. 41 - 42. Voir aussi « Report from Captain D.E. McIntyre [sic], Staff Captain, 6th Canadian Inf. Bde. To G.O.C. 2nd Canadian Division », 9 avril 1916, dans BAC, MG 30, E 46, Sir Richard Turner Papers, vol. 2, dossier 10. Ce compte rendu laisse perplexe parce que, après l'aveu initial selon lequel D. E. Macintyre a observé des Allemands dans les cratères 2, 3, 4 et 5, les références particulières aux cratères tenus par les Allemands mentionnent uniquement, dans le reste du compte rendu, les cratères 2 et 3. Il ne confirme ou n'infirme pas explicitement qu'il croyait encore que les Allemands tenaient encore les cratères 4 et 5.

43 BAC, RG 9, III-D-1, vol. 4688, chemise 42, dossier 15, Ketchen to Sir Max Aitken, 28 juillet 1916.

44 BAC, MG 30, E 46, Sir Richard Turner Papers, vol. 2, dossier 10, « Report from Captain D.E. McIntyre [sic], Staff Captain, 6th Canadian Inf. Bde. To G.O.C. 2nd Canadian Division », 9 avril 1916.

45 BAC, MG 30, E 241, D. E. Macintyre Papers, vol. 2, manuscrit inédit de *Men of Valour*, p. 47.

46 PRO, Cab 45/149, Postwar British *Official History* Correspondence and Accounts, St. Eloi, Personal Account of Brigadier-General A.H. Bell, p. 11.

47 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4812, Canadian Corps General Staff, War Diary, « Summary of

Operations, Canadian Corps, 1st To 7th April 1916 inclusive ». On lit dans le résumé renseignement du Corps canadien du 7 avril que « les trois prisonniers affirment tous que les Allemands occupaient les cratères 2, 3, 4 et 5 jusqu'à minuit, dans la nuit du 6 au 7 avril (à l'heure actuelle, c'est-à-dire à midi le 7 avril, ce n'est pas le cas...) ». BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4812, Canadian Corps General Staff, War Diary, « Examination of Prisoners Captured at St. Eloi Craters on the Morning of 7th April 1916 », appendice du « Canadian Corps Summary of Intelligence », 7 avril 1916.

48 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, 2nd Canadian Division General Staff War Diary and Daily Intelligence Summaries for 9, 10 April 1916.

49 BAC, RG 24, C-6-j, vol. 6992, vol. II, chapitre XI, Copy of Canadian Corps G. 120 to Second Army, 11 avril 1916.

50 *Ibid.*, Memo to Commander Canadian Corps from Commander Second Army, 6:30 p. m., 11 avril 1916.

51 *Ibid.*, Second Army G.S. 617 to Canadian Corps, 12 avril, 1916.

52 BAC, RG 24, C-6-j, vol. 6992, vol. II, chapitre XI, « Canadian Corps, Reconnaissance of St. Eloi Craters and Position by Lieut. S.A. Vernon – Intelligence Corps. Night 11/12th April 1916 », p. 1-2. Après la bataille, le Général Turner a noté que « même l'officier du renseignement du corps d'armée, Vernon, s'est orienté à la boussole et a abouti dans les cratères tenus par nos hommes, croyant avoir été dans les cratères 4 et 5. Ce commentaire illustre clairement les difficultés éprouvées pour s'orienter la nuit sur le champ de bataille, même avec l'aide d'une boussole. BAC, RG 9, III-D-1, vol. 4679, chemise 14, dossier 1.

53 Ainsi que le Colonel Nicholson le pense dans l'histoire officielle, « il est difficile d'expliquer pourquoi les officiers d'état-major ne réussirent pas à interpréter correctement les photographies aériennes. Les photos prises le 8 avril montraient nettement que les cratères 6 et 7 étaient à moitié pleins d'eau et les autres relativement secs. Apparemment, on n'a pas eu recours à ce moyen facile de reconnaître la position des Canadiens ». Nicholson, p. 155.

54 On peut voir les photographies aériennes prises à Saint-Éloi aux Archives nationales du Canada, dans MG 30, E 46, Sir Richard Turner Papers, vol. 2, dossier 10.

55 BAC, MG 30, E 241, D. E. Macintyre Papers, vol. II, manuscrit de *Men of Valour*, p. 47.

56 *Ibid.*, p. 56.

57 Un des premiers exemples, intitulé « Notes Regarding the Interpretation of Aeroplane Photographs », daté du 20 octobre 1915, a été traduit du français. BAC, MG 30, E 61, C. H. Mitchell Papers, vol. 16, dossier intitulé « Western Front Orders and Instructions 1914-1915 ».

58 C'est un pionnier de la photographie aérienne du RFC, le Major J. T. C. Moore-Brabazon, qui est à l'origine de ce travail. Anthony Clayton, *Forearmed, A History of the Intelligence Corps* (Londres, Brassey's, 1993), p. 32.

59 H. A. Jones, *The War in the Air*, vol. II (Londres, Hamish Hamilton, 1928), p. 177, et S. F. Wise, *Les aviateurs canadiens dans la Première Guerre mondiale. Histoire officielle de l'Aviation royale du Canada, tome premier*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale du Canada (Toronto, U of T Press, 1980), p. 359.

60 Des notes de service du 20 et du 24 avril décrivent plus en détail la nouvelle organisation et les nouvelles procédures. BAC, RG 9, III-C-1, vol. 3825, dossier « Can. Corps HQ-Files 10-13 »,

Second Army, I.G. 924 (40/13), 20 avril 1916, et Canadian Corps I.G. 999, 24 avril 1916.

61 BAC, RG 24, C1, vol. 20542, dossier 990.011 (D1); extraits dactylographiés du journal du Maréchal Haig; entrée de journal du 17 avril 1916.

62 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5074, dossier 5, « Second Army », Canadian Corps G.220 to Second Army, 16 avril 1916. Un officier subalterne de la 4^e Compagnie de campagne du génie canadien à Saint-Éloi, Maurice Pope, s'est des années plus tard rappelé que « le Lt. Bob Powell de la 4^e Compagnie de campagne, qui a en vain essayé de résoudre l'énigme dès (notre) première nuit, est un des premiers qui ont en fait découvert la méprise dans les cratères de la gauche. Je me souviens très bien de lui quand, au QG Génie 2 Div, le chef du génie [du Corps canadien], Bill Lindsay, lui a montré des photos aériennes de la position et qu'il s'est exclamé qu'il pouvait alors, enfin, comprendre quelle était réellement la situation ». Malheureusement, Maurice Pope n'indique pas la date de cet événement, mais cette déclaration peut renvoyer à la vérification dont parle le Général Alderson dans sa note de service du 16 avril adressée à la Deuxième Armée. Kardex de la DHP, 990.013 (D16), Collation of Comments, Colonel Nicholson's History of the First World War, p. 230.

63 Cook, p. 33.

64 Nicholson, p. 156.

65 *Ibid.*

66 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4843, 2nd Canadian Division General Staff War Diary, Appendix 183, Daily Intelligence Summary No. 205, 16 avril, 1916, p. 2.

67 Cook, p. 31.

68 BAC, RG 24, C-1, vol. 20542, dossier 990.011 (D1); extraits dactylographiés du journal du Maréchal Haig; entrée de journal du 21 avril 1916.

69 La lettre du 18 avril 1916 du Général Alderson se poursuit ainsi : « Je me pose maintenant la question suivante : “Seriez-vous aussi prêt à mettre la 2^e Division dans une situation difficile que la 1^{re} Division et la 3^e? La réponse est ‘Non’”. “Pourquoi”? “Parce que je n'ai pas la même confiance dans les aptitudes, le côté équilibré, l'impossibilité et l'esprit du commandant concernant ‘ce qui doit être fait’”. “J'estime dans ces circonstances ne pas avoir d'autre choix, ce qui m'attriste beaucoup, que de suggérer qu'il faut se demander si le Général Turner devrait ou ne devrait pas continuer de commander la 2^e Division du Canada”. J'ai personnellement communiqué ce qui précède au Général Turner et je lui envoie une copie de la présente lettre. » BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5075, « Extracts from British War Diaries, Taken by D.H.S. July 1938 », Canadian Corps G. 271 to Second Army, 18 avril, 1916.

70 Cook, p. 32.

71 Lettre du Général Turner au Colonel Duguid. Sans date (mais peut probablement être datée du 23 août 1929, étant donné la réponse du Colonel Duguid datée du 16 septembre 1929, dans laquelle il mentionne ceci : « J'ai reçu vos nouvelles observations concernant “Saint-Éloi”, qui figurent dans votre lettre du 23 août... ») BAC, RG 24, C-6-a, vol. 1739, dossier DHS 3-17 (vol. 4).

72 Lettre du Général sir C. H. Harington au Colonel A. F. Duguid, 31 octobre 1929. BAC, RG 24, C-6-a, vol. 1739, dossier DHS 3-17 (vol. 4).

73 *Ibid.*

74 BAC, RG 24, C-6-j, vol. 6992, chapitre XI, vol. II, « St. Eloi Craters (Appraisal) ».

75 *Ibid.*, « Appraisal of St. Eloi Craters ».

76 PRO, WO 158/296, Correspondence and Papers of Second Army Headquarters regarding St. Eloi, Canadian Corps G. 265 to Second Army, 18 avril 1916.

77 *Ibid.*

78 Pour un examen de la façon dont le service du renseignement a évolué au sein du Corps canadien, voir Dan Jenkins, « Winning Trench Warfare: Battlefield Intelligence in the Canadian corps, 1914-1918 », thèse de doctorat, Carleton University, 1999. Voir aussi Dan Jenkins, « The Other Side of the Hill: Combat Intelligence in the Canadian Corps, 1914-1918 », *Canadian Military History*, 10, 2 (2001), 7-26.

CHAPITRE 3

« Un superbe guerrier et un leader né »

Portrait de sir Archibald Cameron Macdonell, KCB, CMG, DSO

IAN MACPHERSON MCCULLOCH

Dire que le vieux chef de clan aux cheveux gris, ce superbe guerrier et ce leader né, était aimé et honoré ne relève pas du sentiment; c'est simplement énoncer un fait¹.

*L'aumônier G. G. D. Kilpatrick
du 42^e Bataillon du CEC (Royal Highlanders of Canada)*

Le premier commandant de la 7^e Brigade d'infanterie du Canada (7 BIC) et le troisième de la « Old Red Patch » (ou « ancienne flanelle rouge », c'est-à-dire la 1^{re} Division du Canada), sir Archibald Cameron Macdonell, KCB, CMG, DSO, était un personnage à part; il rappelait les chefs de clans d'antan des Highlands et ses pairs et les autres officiers l'appelaient poliment « Fighting Mac », ou Mac le bagarreur. La troupe l'appelait simplement, avec affection, « Batty Mac », ou Mac le timbré.

G. R. Stevens, qui a servi au grade de soldat au sein du Princess Patricia's Canadian Light Infantry et qui a fini par devenir officier au sein du régiment durant la Première Guerre mondiale, se rappelle d'emblée que le Général Macdonell avait l'habitude de commander à l'avant. « Notre commandant de brigade, Mac le timbré, était à bien des égards complètement cinglé », rappelle-t-il. « Je l'ai déjà vu un jour se faire blesser. Il portait... d'élégants jodhpurs... d'un blanc éclatant...

Quand quelqu'un a dit "Attention, mon général, il y a un tireur d'élite", il a répliqué "[***] de tireur d'élite", est monté pour jeter un coup d'œil, le tireur d'élite l'a touché à l'épaule et il est tombé à la renverse dans le trou d'obus d'où il était sorti... Mon Dieu, quel langage! On pouvait l'entendre à des milles à la ronde!² » Le Général Macdonell, qui était furieux, est sorti du trou d'obus et est allé récupérer sa canne, sur quoi une autre balle lui a traversé le bras gauche en fracturant l'os. Un autre officier qui a été témoin de l'incident a noté qu'« il aurait sans doute été tué n'eût été du fait que le tireur allemand était si excité de tirer sur un général qu'il ne parvenait pas à bien viser! »³.

Le Brigadier-général Macdonell est peut-être un des officiers les plus excentriques, indomptables et aimés qui aient commandé des troupes au cours de la Première Guerre mondiale. Le caporal Will Bird du 42^e Bataillon se rappelle son commandant de brigade arrivant à cheval, au château de la Haie, pour dire adieu : « Chacun avait un bon mot pour lui et les histoires sur ses décisions et ses actions étaient légion. » Quand son tour est arrivé le temps de parler, « le vieux bagarreur a semblé succomber à l'émotion... il a lancé son cheval au galop et est parti sans dire un mot »⁴.

G. R. Stevens l'a décrit dans l'histoire régimentaire du 49^e Bataillon, *A City Goes to War*, comme un « officier d'une race dont la fin a laissé le monde où nous vivons plus pauvre – coloré, intrépide, s'exprimant dans un langage flamboyant, futé au combat, manifestant sans gêne du sentiment et de l'émotion à l'égard de ses hommes, qui, pour leur part, éprouvaient pour lui de la joie et de la fierté; ils attachaient une grande valeur à ses excentricités et ils étaient fiers (oui) de son comportement très individuel (au sujet duquel ils mentaient aussi) »⁵.

Archibald Cameron Macdonell avait derrière lui une longue tradition de service militaire⁶ et a entrepris sa propre carrière au Royal Military College (RMC, maintenant le Collège militaire royal du Canada, ou CMR) à Kingston, en Ontario, où il excellait dans les jeux. À la fin de ses études au Collège, le rapport de la personne qui lui fait passer l'examen de génie civil s'est révélé, contrairement à bien des comptes rendus universitaires, une prédiction exacte qui se lit comme suit : « Homme d'une habileté remarquable qui devrait vite gravir les échelons de sa profession et être, en raison de ses grandes qualités personnelles, un atout pour n'importe quel état-major⁷. »

Le 29 juin 1886, Archibald Macdonell a obtenu son diplôme et une commission dans la Royal Artillery (Artillerie royale) de l'Armée britannique. Comme sa famille était dans une situation financière difficile, il n'a pas pu accepter mais est aussitôt entré dans la Milice du Canada à titre de subalterne. Deux ans plus tard, le 6 avril 1888, il est devenu lieutenant dans l'infanterie à cheval de la Force permanente (FP). L'année suivante, il passait toutefois à la Royale gendarmerie à cheval du Nord-Ouest (RGCNO), au sein de laquelle il s'est distingué pendant les dix-huit années suivantes, y compris la période de son service en Afrique du Sud⁸.

Archibald Macdonell est allé en Afrique du Sud à titre de commandant d'escadron du Lord Strathcona's Horse; il a gagné la DSO et a mérité plusieurs citations à l'ordre du jour avant d'être grièvement blessé et renvoyé par la suite au Canada pour une longue convalescence. Toutefois impatient d'y retourner, il a obtenu le commandement du tout nouveau 5^e Bataillon canadien de fusiliers à cheval (CMR) mais est arrivé au Cap quelques jours après la fin des hostilités. À son retour au Canada, il est retourné à la RGCNO mais est plus tard passé au Lord Strathcona's Horse. Au début de la guerre, il était le commandant du régiment⁹.

Homme intelligent qui avait l'expérience du monde, Archibald Macdonell a prédit dans une lettre datée du 5 août 1914 à son neveu, Hugh Wallis, que « la guerre va probablement être longue et le nombre des contingents envoyés devrait normalement être élevé; c'est du moins ce qu'il me semble et je crois fermement que, à la fin, nous serons victorieux, mais l'Allemagne va assurément recevoir toute une raclée ». Hugh Wallis allait devenir l'officier d'ordonnance (OO) de son oncle au QG de la 7 BIC en décembre 1916, mais seulement après s'être joint comme soldat au 16^e Bataillon à Valcartier, avoir vécu la deuxième bataille d'Ypres et avoir servi comme commandant de peloton et officier éclaireur au sein du 13^e Bataillon du CEC (Royal Highlanders of Canada). La lettre presciente d'Archibald Macdonell à son neveu n'a pas réussi à amener son parent têtard à attendre pour s'enrôler, mais elle donne un aperçu intéressant de ses perspectives immédiates à titre d'officier de cavalerie de la FP :

Ils semblent vouloir négliger la cavalerie et il se peut, de mon côté, que je doive accepter un commandement dans l'infanterie, ce qui est pour moi plus ou moins incompatible. Le malheureux soldat de métier doit

cependant, en temps de guerre, prendre ce qu'on lui offre, il ne peut pas rester en arrière, mais cette perspective m'inquiète beaucoup. Le Colonel Steele estime que (comme cela est déjà arrivé) les décideurs de l'Est vont avoir les meilleurs postes¹⁰.

Archibald Macdonell est allé au Royaume-Uni avec le premier contingent, et ensuite en France, en qualité de commandant du Lord Strathcona's Horse. Après une brève période au poste de commandant par intérim de la Brigade de cavalerie du Canada, il note ceci, le 17 décembre 1915, dans son journal de poche : « Ai appris officiellement que je vais commander la 7^e Brigade d'infanterie. Inscription prévue pour bientôt dans la gazette. » Les notes inscrites à l'endos du même journal sont toutefois plus intéressantes en ce qu'elles décrivent ses idées personnelles concernant la manière dont les commandants doivent commander cette nouvelle brigade; en voici un extrait :

Ordres – Lorsque vous recevez un ordre, demandez-vous ce qu'on attend de vous et à quel moment vous êtes censé le faire et faites ensuite votre appréciation.

Commencez par vous éliminer.

Laissez l'ambition agir pour le mieux pour [tous]...

Lisez vos ordres avec soin et demandez-vous si vous savez quoi faire, etc.

Apprenez à vérifier les ordres avec soin à l'aide de la carte.

Notes concernant les commandants

Prenez soin des hommes.

Pensez toujours à eux.

Demandez-vous ce qu'il faut faire pour les garder au sec, les nourrir et leur éviter du travail, etc. Ceci devrait être une seconde nature.

Discipline

Rien sans la discipline de marche [illisible] reste à sa place.

L'inspection des armes devrait être une seconde nature.

Devoir de l'officier idem à l'égard des pieds des fantassins.

QG, hommes et chevaux

Au combat, les habitudes sont tout. Position des cmdt des [sous-] unités...

Servez-vous plus des chevaux et des hommes à cheval, etc.

Ils vont être très utiles. Le cmdt devrait rester en étroit contact avec le général...

Les officiers ne devraient jamais rester collés aux QG; ils doivent plutôt essayer de prévoir les événements en étant à l'avant. Essayez de prendre l'habitude de faire des visites régulières¹¹...

Le commandant de la brigade utilise deux fois le terme « habitude » dans ses notes et affirme que, « au combat, les habitudes sont tout ». Que veut-il dire? Archibald Macdonell, qui était un soldat chevronné, savait que le combat baigne dans le chaos et que, pour conserver au combat un semblant de contrôle, des « instructions permanentes d'opération » (ou « drills d'action immédiate », pour utiliser l'expression contemporaine) donnent aux troupes un modèle ou des instructions à suivre en situation de stress extrême. L'accent personnel qu'il met sur l'importance des ordres, ses « directives » ou ses décisions opérationnelles par lesquels il entendait exercer le commandement sont aussi intéressants. Il dit à ses commandants qu'il veut qu'ils s'arrêtent et analysent d'abord leur mission, qu'ils fassent une appréciation de l'emploi du temps et qu'ils élaborent ensuite un plan pour l'accomplir de manière réfléchi et judicieuse. Il insiste aussi sur les aspects administratifs des responsabilités que ses commandants ont à l'égard de leurs troupes et de leurs armes pour maintenir l'efficacité opérationnelle de sa brigade.

Il se préoccupe enfin de la transmission de l'information et du maintien des communications avec ses bataillons. Étant lui-même un cavalier et conscient de l'importance d'un renseignement opportun et d'un contact constant, il rappelle à ses subordonnés qu'ils ont des chevaux. Bien qu'il ne juge pas les chevaux utiles dans la guerre de tranchées, il ne fait pas de doute qu'ils sont pour lui un moyen d'accélérer les contacts face à face lorsque les unités ne sont pas en première ligne ou durant l'instruction. Sa conception du commandement est claire dans sa conclusion. Il veut que ses commandants de bataillon soient bien à l'avant, qu'ils visitent constamment leurs hommes et qu'ils prévoient leurs besoins de même que les intentions de l'ennemi et la suite des événements.

Si une partie de ce qui précède peut pour les militaires avoir semblé paternaliste (deux de ses quatre commandants, soit un Canadien et un Britannique, étaient comme lui de la Force régulière), Archibald Macdonell cherchait à faire bien

comprendre son style personnel de commandement à ses subordonnés et à mettre en place son style de commandement. Il voulait que le fonctionnement du processus de commandement au sein de la 7 BIC soit parfaitement clair pour que sa « machine militaire tourne bien, sans problème ». De plus, même si les unités qu'il allait « souder » les unes aux autres étaient à n'en pas douter « quatre des meilleurs bataillons que le Canada a envoyés à la guerre », un seul d'entre eux avait l'expérience du combat et les trois autres n'avaient jamais été en campagne¹².

Quand la décision de former la 3^e Division du Canada a été prise vers la fin de décembre 1915, on a décidé de former la nouvelle division en France plutôt qu'au Canada ou au Royaume-Uni. Sa brigade ayant le plus d'ancienneté est venue de l'absorption de la Brigade d'infanterie organique du Corps canadien (formation qui n'a existé sous ce nom que pendant deux jours) qui, le 22 décembre 1915, a été renommée 7 BIC. Le nouveau commandement d'Archibald Macdonell était constitué du RCR, commandé par son cousin, le Lieutenant-colonel A. H. Macdonell, du PPCLI, commandé par le Lieutenant-colonel H. C. Buller, DSO, du 42^e Bataillon du CEC (Royal Highlanders of Canada), commandé par le Lieutenant-colonel G. S. Cantlie, et du 49^e Bataillon du CEC (Edmonton Regiment), commandé par le Lieutenant-colonel W. A. Griesbach.

Des quatre bataillons, seul le PPCLI avait l'expérience du combat, puisqu'il comptait un an de durs combats et de service distingué au sein de la 80^e Brigade de la 27^e Division britannique. Le RCR, qui était alors le seul bataillon de la FP au sein du Corps canadien, était arrivé en France en novembre 1915 après avoir été onze mois en garnison aux Bermudes et avait passé un certain temps avec la 2 BIC dans le cadre de l'instruction préparatoire, qui a été suivie d'une période de travail. Les deux autres unités, le 42^e et le 49^e, étaient toutes les deux arrivées en France un mois plus tôt, en octobre 1915, et avaient été placées sous l'égide de la 1^{re} Division du Canada pour l'instruction relative à la guerre de tranchées. Celle-ci consistait en deux périodes de 48 heures en première ligne et une période identique en réserve suivies de deux mois de travail acharné à titre de bataillons non officiels de pionniers¹³.

La formation de la 7 BIC allait cependant mettre fin au travail incessant derrière les lignes et quatre bataillons d'infanterie très différents allaient se retrouver

ensemble pour la durée de la guerre. Quand le PPCLI s'est joint à la 7 BIC, il était équipé de fusils Lee-Enfield courts et de mitrailleuses Vickers et comme ce fusil « était universellement convoité... dans tout le Corps canadien, les membres du régiment qui étaient sages ne le laissaient pas traîner, même au cantonnement »¹⁴. Mais le régiment n'était pas seulement différent en apparence vu de l'extérieur. À l'intérieur, il était habitué à un système de commandement différent, soit les instructions permanentes d'opération de sa brigade précédente. Le commandant adjoint (CmtdA) du bataillon, le Major Agar Adamson, savait pertinemment qu'ils venaient de quitter une place douillette et bien comprise dans une brigade professionnelle chevronnée uniquement pour se joindre à une « armée d'amateurs ». Deux semaines après son arrivée à la 7 BIC, il écrivait ceci à sa femme :

Je pense que l'état-major de la division et celui de la brigade font tout leur possible, mais ils n'ont pas d'expérience et ils sont terriblement embrouillés. Des ordres sont donnés à un moment et annulés tout de suite après. Les choses changent sans cesse, pour eux aussi, rien ne fonctionne bien et personne, à l'état-major, n'est sûr de soi. C'est très différent de la brigade d'où nous venons, où chaque officier avait pendant des années été un officier d'état-major. Je ne serais pas surpris qu'ils nous envoient dans les tranchées et oublient de nous relever¹⁵.

Il était évident à l'époque que les soldats du PPCLI étant les combattants des tranchées les plus chevronnés de la 7 BIC, sans parler de leur division. Pourtant, curieusement, absolument rien n'indique que leurs commandants de brigade et de division (ou leurs états-majors respectifs) ont reconnu ce fait en insistant pour qu'ils partagent leur expérience durement acquise en aidant à entraîner les autres bataillons de la brigade ou de la division. Les états-majors étaient trop occupés à se former eux-mêmes. Les bataillons d'infanterie allaient plutôt devoir apprendre par essais et erreurs.

Les subordonnés du Général Macdonell ont à plus d'une reprise commenté dans leurs mémoires et leurs lettres sa présence à l'avant et ses habiletés en matière d'observation et de supervision. Le Lieutenant Royal Ewing du 42^e Bataillon a écrit ceci : « Notre brigadier... est un crack – il est pas mal âgé, mais très actif. On le trouvait dans les tranchées à tout moment du jour et de la nuit¹⁶. » Le journal de

guerre (JD) du 42^e est tout aussi enthousiaste : « Après deux mois de commandement, le Brigadier-général Macdonell a conquis notre respect en raison de son activité inlassable et il est très aimé en raison de l'intérêt qu'il nous porte à tous¹⁷. » Même le Major Adamson du PPCLI, très critique, a dû admettre à contrecœur, et dans un style plutôt pompeux, ce qui suit : « Je suis très content de notre brigadier, le Général MacDonald [sic]. Il est toujours à l'œuvre, il semble connaître son travail et est très attentionné... Nous pouvons compter sur lui pour user d'un bon jugement et ne pas prendre précipitamment une mesure soudaine injustifiée¹⁸... »

Il est permis de se demander si la rencontre quasi fatale du Brigadier-général Macdonell avec un tireur d'élite allemand est signe d'un bon jugement, mais à titre de commandant, il insistait pour être bien à l'avant en défensive pour maintenir un contact personnel direct avec ses subordonnés. Cela signifie que son état-major devait se débrouiller en son absence et il semble que celui-ci ait éprouvé des problèmes au début, avant la bataille du mont Sorrel.

Le major de brigade (MB) ne semble pas avoir été aussi dynamique que son commandant ou aussi intéressé que lui concernant la « mise sur pied » de la brigade, car, ainsi que le Général Macdonell l'a noté sèchement dans son journal le 23 décembre 1915, « le Major Foster, des Royal Lancs, s'est présenté pour occuper le poste de major de brigade et est aussitôt parti en congé »¹⁹. Le Lieutenant Hugh Wallis nous donne un bref aperçu des antécédents du Major Foster quand il écrit à sa mère le 6 janvier 1916 : « Le major de brigade est maintenant arrivé et il semble être un officier très convenable et très capable. Il a déjà fait partie de l'état-major du lieutenant-gouverneur de l'Inde et faisait récemment partie de l'état-major d'une des divisions de [lord] Kitchener²⁰. » Le Major Foster allait être blessé avant la bataille du mont Sorrel et remplacé provisoirement par le Capitaine Cecil Critchley, capitaine d'état-major « Rens », qui allait par la suite être blessé peu après et remplacé par le Capitaine Basil Wedd, de Toronto, du QG de la 3^e Division.

Si le Général Macdonell n'avait pas voix au chapitre dans le choix de son MB, il pouvait certainement trier sur le volet le reste de son état-major, ce qui était une priorité personnelle quand il a appris qu'il allait commander une brigade d'infanterie. Le Lieutenant Wallis a écrit à sa famille que « l'oncle Archie m'a demandé de devenir son officier d'ordonnance, c'est-à-dire son aide de camp (ADC), au sein de sa brigade ». Le Lieutenant Wallis pensait au début qu'un poste

d'état-major signifiait « un lit pour dormir, une sécurité relative et beaucoup d'autres avantages de nature lucrative et autre », mais cette première impression allait être brutalement anéantie à mesure que l'année s'écoulait. Le 28 juin 1916, le Lieutenant Wallis, qui avait vieilli et mûri, allait écrire : « Le grand inconvénient de cet endroit, c'est que je dors très peu, qu'il se passe quelque chose ou pas²¹ ! »

Le Capitaine Critchley, qui avait été le capitaine-adjutant de la FP du Brigadier-général Macdonell au sein du Lord Strathcona's Horse, allait venir occuper le poste de capitaine d'état-major « Rens ». Le fait qu'il n'avait aucune expérience du travail du renseignement ou du fonctionnement d'une brigade d'infanterie n'avait pas d'importance pour Archibald Macdonell. Le Capitaine Critchley pouvait apprendre sur le tas. L'attitude du Général Macdonell était très répandue dans l'ensemble de la BEF (Force expéditionnaire britannique) en ce qui concerne le travail professionnel du renseignement. L'historien du corps britannique du renseignement a écrit que l'on « a toujours maintenu [avant 1914] que l'homme le plus apte à aider un commandant à évaluer les capacités de l'infanterie ennemie était un fantassin et qu'un cavalier était celui qui pouvait le mieux estimer la menace potentielle que la cavalerie représentait ». Qu'un officier consacre sa carrière au renseignement était « de l'avis de la plupart des généraux une politique manquant de vision qui donnerait un officier doté d'une perspective spécialisée et étroite relativement à des problèmes nécessitant une expérience militaire pratique et diversifiée »²².

Le Lieutenant Wallis, qui avait été officier éclaireur d'un bataillon d'infanterie, est devenu un adjoint indispensable pour le Capitaine Critchley : « Je vais, au cours des prochaines semaines, m'attacher le plus possible au Capt [Tom] Rush, du côté "Q" de l'état-major », a écrit le Lieutenant Wallis à sa famille, mais le Capitaine Critchley a accepté cet arrangement seulement à la condition que le Lieutenant Wallis « continue de jouer un rôle du côté "Rens" et s'occupe de façon particulière des tireurs d'élite, de l'observation et des cartes »²³. Le Capitaine Rush est un autre officier venu du Strathcona's, où il avait été le quartier-maître (QM) régimentaire du Général Macdonell avant de se joindre à l'état-major. Le Capitaine Critchley allait après la bataille du bois du Sanctuaire être promu major et exercer la fonction de MB durant les batailles de la Somme quand le Capitaine Wedd a été atteint d'une pneumonie²⁴.

De nombreuses entrées, dans le journal du Général Macdonell, traitent des efforts qu'il a faits pour trouver un bon officier des mitrailleuses de la brigade (OMB), notamment en allant jusqu'à visiter pas moins que le Brigadier-général Harington, au niveau du corps d'armée, pour discuter de la question. C'est en fin de compte son cousin Archie Angus Macdonell, aussi appelé « Long Archie » (« Archie le Grand »), qui commandait le RCR, qui lui a fourni l'indomptable Capitaine H. T. Cock, l'officier de la FP qui avait rédigé le manuel du CEC sur la mitrailleuse lourde Colt pendant qu'il servait aux Bermudes. Le Lieutenant George Macdonald, du PPCLI, que le Général Macdonell considérait comme un membre de son clan et qu'il appelait affectueusement dans toute sa correspondance « Seorus Agraidh » (« Red George », ou George le Roux »), est devenu l'officier des grenades de la brigade (OGB) et a plus tard remplacé le Capitaine Critchley au poste de capitaine d'état-major « Rens » quand celui-ci a plus tard été promu MB²⁵.

Un domaine à l'égard duquel Archibald Macdonell n'a initialement pas eu voix au chapitre, c'est dans le choix de ses commandants de bataillon. Il connaissait très bien son cousin « Archie Angus », ou « Long Archie », qui commandait le RCR. Le Lieutenant-colonel Griesbach, qui avait été cavalier au sein du CMR en Afrique du Sud, était un officier de cavalerie qu'il connaissait et le fils d'un ancien collègue de la RGCNO. Le Lieutenant-colonel Cantlie, du 42^e, et le Lieutenant-colonel Buller, qui étaient tous les deux des officiers respectables et des hommes bien, représentaient une inconnue.

Le Lieutenant-colonel Griesbach était un homme de son genre. Six jours après le retour du Brigadier-général Macdonell au QG de la 7 BIC après un congé de maladie au printemps, celui-ci a écrit au commandant du bataillon d'Edmonton et pour évaluer ses aptitudes en des termes on ne peut plus clairs :

« Le bon commandant fait le bon régiment. » [Souligné par Archibald Macdonell] beaucoup n'ont vraiment pas la personnalité nécessaire pour commander des hommes. Vous l'avez et je vous en félicite. J'aimerais aussi vous féliciter pour avoir présenté franchement et courageusement un rapport sur le fusil Ross. Si seulement tous les commandants s'exprimaient aussi franchement par écrit ou de vive voix (pas seulement au sujet du fusil mais aussi à l'égard de tout ce qui concerne leur

commandement), la bonne exécution des tâches et des fonctions d'officier serait bien plus courante²⁶.

À son retour après sa convalescence à l'hôpital, le Brigadier-général Macdonell doit aussi avoir jaugé le nouveau commandant du RCR qui avait remplacé son cousin en avril quand celui-ci est parti prendre le commandement de la 5 BIC. Le Lieutenant-colonel Claude Hill, officier de la Force permanente (FP) comptant quinze ans de service avant la guerre, a joint la brigade avec dix-huit mois d'expérience à titre de commandant adjoint du 24^e Bataillon, ou Victoria Rifles of Canada (VRC), au sein de la 2^e Division. C'est à lui que les membres du RCR allaient devoir le sobriquet de « Shino Boys » (les « as de l'astiquage ») le lendemain du jour où il a pris le commandement quand, le 21 avril, le RCR a quitté la première ligne dans le saillant. Le régiment a été accueilli par l'ordre du nouveau commandant selon lequel « tout le fourbi doit être nettoyé et tous les boutons doivent toujours être polis quand l'unité est au cantonnement derrière la ligne de front. Il y a eu quelques récriminations, mais les officiers de la Force permanente, qui croyaient fermement à l'efficacité d'une apparence soignée pour accroître le moral, ont été heureux de cet ordre et ont soutenu la position du commandant avec une fermeté qui a vite supprimé toute opposition²⁷. »

Chaque fois qu'Archibald Macdonell visitait les bataillons ou des QG supérieurs, il emmenait toujours un officier d'état-major, ordinairement son neveu, Hugh Wallis, et plus tard au cours de son mandat son autre neveu, Harold. Le frère de Hugh, le Capitaine Harold Wallis du 16^e Bataillon, est venu en octobre à la 7 BIC pour remplacer son frère à titre d'OO. Hugh Wallis était passé en septembre au poste supérieur de capitaine d'état-major « Rens » afin de remplacer George Macdonald, blessé durant la bataille de la Somme. Il démontre la souplesse des officiers d'état-major de la brigade quand il écrit ceci à sa mère : « Le Capitaine [P. E.] Coleman était en congé; je me suis donc occupé de la section A&Q [Administration et quartiers] pendant qu'Harold s'occupait pour moi de la section "Rens". Je commande le QG arrière, qui est constitué de l'interprète et de moi-même; comme [le payeur] est en congé et l'officier vétérinaire au niveau de la division, je suis débordé. » Deux semaines plus tard, il écrivait : « Cette courte période à la tête de la section A&Q de la brigade a été pour moi une merveilleuse occasion d'apprendre des choses que je n'ai pas pu faire avant²⁸. »

Le fait qu'Archibald Macdonell laissait à son état-major novice une certaine latitude, dans les limites de ses responsabilités, se voit dans les remarques de Hugh Wallis rédigées quand F. O. W. Loomis a été temporairement commandant de la 7 BIC (du 14 mars au 5 mai) à la place d'Archibald Macdonell pendant que celui-ci se remettait de ses blessures. Après seulement douze jours sous les ordres du Brigadier-général Loomis, nouvellement promu, le Lieutenant Wallis écrivait ceci à sa famille : « J'espère que l'oncle Archie sera bientôt de retour, sans quoi je vais démissionner; ... c'est mon ancien commandant de bataillon, F. O. W. L., qui commande ici maintenant. » Trois semaines plus tard, il était plus catégorique concernant le retour d'Archibald Macdonell :

Rien ne me plaira plus que le retour de l'oncle Archie; tout le monde, en quelque sorte, attend qu'il revienne. Je semble incapable de faire quoi que ce soit sous le présent régime même si l'OGC [officier général commandant] est très bon pour moi; tout le monde a du mal à travailler parce qu'il intervient et donne des ordres sans arrêt. J'ai souvent envie de lui demander de retourner au régiment, mais je dois attendre et avoir toute l'information possible pour la donner à l'oncle Archie²⁹.

Le « régime » Loomis met en évidence le style personnel de commandement d'Archibald Macdonell et sa conception du commandement. La sur-supervision apparente du Général Loomis foulait aux pieds la relation de confiance qui s'était lentement établie au sein du personnel du QG à mesure que celui-ci apprenait son travail et rien n'indique, dans les journaux de guerre des unités, les histoires régimentaires ou les lettres, que le brigadier substitut a jamais visité les bataillons avant et ainsi fait sentir sa présence aux troupes qui étaient sous son commandement. Ayant entendu parler du malaise de son QG par l'entremise de diverses personnes venues le visiter à l'hôpital où il était en convalescence, Archibald Macdonell est réapparu le 6 mai 1916, avant que ses blessures aient vraiment guéri, ce vaillant guerrier convaincu que les membres de son clan avaient besoin de lui. Une rechute, durant la troisième semaine, l'a renvoyé plusieurs jours à l'hôpital, de sorte que le Lieutenant-colonel Buller, du PPCLI, qui était le commandant ayant le plus d'ancienneté, est devenu commandant par intérim de la brigade, mais, au moins, le Général Loomis avait dans l'intervalle assumé le commandement de la 1^{re} Division du Canada.

Les trois grands engagements auxquels le Corps canadien a pris part en 1916 – le fiasco des cratères de Saint-Éloi, la bataille du mont Sorrel et la bataille de la Somme – ont reflété les problèmes persistants associés aux efforts déployés pour sortir de l'impasse de la guerre des tranchées. « L'adroite coordination de toutes les composantes du corps d'armée, les préparatifs minutieux précédant la bataille et l'utilisation habile des ressources de l'artillerie qui allaient caractériser les opérations canadiennes en 1917 et en 1918 étaient absents », note William F. Stewart dans son évaluation contemporaine du rendement du CEC³⁰. La mise sur pied d'une force létale plus décisive avait progressé dans une certaine mesure, mais trop d'officiers et d'hommes devaient encore apprendre leur travail. Non seulement l'état-major de la 7 BIC était-il encore à bien des égards inexpérimenté, mais sa formation d'appartenance, à savoir la 3^e Division du Canada, n'a été activée que durant l'hiver de 1915-1916 et n'a été déclarée prête au combat qu'en mars 1916. La 4^e Division du Canada, qui a débarqué en France à la mi-août 1916 et a été envoyée au combat dès le mois suivant, était encore plus cruellement inexpérimentée. En ce qui concerne les trois engagements de 1916 mentionnés plus haut, la 7 BIC s'est retrouvée au cœur des deux derniers, dans le premier cas en situation défensive et, dans le second, en situation offensive.

La bataille défensive, celle du mont Sorrel, a, selon l'historien D.J. Goodspeed, « été une petite opération localisée sans effet, ou presque, sur l'issue de la guerre... en comparaison des monstrueuses batailles de Verdun, de la Somme et de Passchendaele... »³¹. Pourtant, pour les 8 430 soldats canadiens qui allaient être tués ou blessés durant cet affrontement de douze jours, elle n'avait rien d'« une petite opération localisée ». L'armée impériale allemande a lancé contre le saillant une attaque préventive de harcèlement massive dans l'espoir de fixer les forces de l'Entente et d'empêcher leur transfert en Picardie en vue de l'offensive imminente de la Somme. L'objectif stratégique de l'opération allemande n'a en fin de compte pas été atteint et les Allemands n'ont pu, sur le plan tactique, revendiquer guère plus qu'un match nul, car le front original était rétabli dans la majeure partie du secteur³².

Le mont Sorrel allait être pour le Brigadier-général Macdonell et la 7 BIC leur première opération de combat majeure en tant que brigade. L'« affaire de juin », comme on a fini par l'appeler, a eu lieu à la pointe du saillant d'Ypres, étendue de

terrain relativement plate dominée dans la partie sud-est par une colline boisée peu élevée connue sous le nom de mont Sorrel. Presque tout le terrain que tenait la 3^e Division à l'avant était à ce stade de la guerre encore boisé; son front de 2 500 verges allait du sud au nord, de la route de Menin jusqu'au mont Sorrel, qu'il incluait. Pour assurer le contrôle, le front a ensuite été subdivisé en deux fronts de brigade où, le jour de la bataille, la 7 BIC était responsable de la gauche et la 8 BIC responsable de la droite. Le plan défensif de chaque brigade prévoyait deux bataillons en première ligne, un en appui et un au sein de la réserve de la brigade. Les sous-secteurs des deux bataillons de première ligne de la 7 BIC étaient appelés secteur de Hooge à gauche, la ligne traversant les ruines du village du même nom, et secteur du bois du Sanctuaire à droite. Le mont Sorrel et deux autres collines situées au sud dominaient ces deux secteurs dans le secteur de la 8 BIC. L'histoire du PPCLI indique donc qu'on « a tôt reconnu que si les Allemands faisaient un effort déterminé pour atteindre le mont Sorrel, cette ligne de front sauterait vite. Le plan de défense du bois du Sanctuaire et de Hooge dépendait donc de la résistance que pourrait assurer la deuxième ligne, ou ligne R³³. »

Le matin du 2 juin 1916, les tirs de l'artillerie allemande sur la zone de la 3^e Division sont devenus le pire bombardement subi par des troupes britanniques jusqu'à ce moment durant la guerre. Les tranchées et les garnisons qui les tenaient se sont volatilisées dans des nuages de terre et de poussière tandis que, dans le bois du Sanctuaire, les obus qui explosaient projetaient dans les airs des arbres entiers. Après avoir fait exploser quatre grosses mines un peu devant le mont Sorrel, l'infanterie allemande a envahi les tranchées de première ligne de la 8 BIC et, à la tombée de la nuit, a réussi à prendre le terrain surélevé important de même que les cotes 61 et 62.

Le PPCLI, qui était le bataillon avant droit dans le secteur du bois du Sanctuaire, était sur le flanc nord de l'assaut allemand principal. Sa compagnie de fusiliers avant droite a été virtuellement annihilée d'emblée par les tirs de l'artillerie, mais sa compagnie avant gauche s'est déplacée à gauche pour aider les survivants et, ensemble, les deux groupes ont résisté avec détermination. Voici ce que dit à juste titre l'histoire officielle de G.W.L. Nicholson : « Le mérite d'avoir temporairement arrêté l'aile droite de l'ennemi revient aux hommes du Princess Patricia. [...] quand les Allemands déferlèrent vers l'est, elle déclencha son feu sur les arrières de

l'aile droite de l'ennemi. Elle devait tenir bon dix-huit heures, bien qu'isolée des autres bataillons et privée de tous ses officiers, ou tués ou blessés³⁴. » Le commandant du PPCLI a été tué lorsqu'il menait le reste de ses deux autres compagnies de fusiliers dans des contre-attaques répétées ici et là dans les tranchées de soutien et de communication de la 8 BIC durant l'après-midi, ce qui a gagné un temps précieux pour les compagnies d'appui du RCR et deux compagnies de fusiliers du 42^e Bataillon qui tentaient de consolider la ligne R, 500 verges derrière le PPCLI. Deux autres compagnies de fusiliers du 42^e ont été envoyées au-delà de la limite de la brigade dans le bosquet Maple, derrière la première ligne effondrée de la 8 BIC, pour empêcher l'ennemi de contourner la brigade depuis cette direction.

Essentiellement, les premiers succès des Allemands au mont Sorrel avaient anéanti toutes les limites de la brigade et les combats très désespérés et importants de la 7 BIC – c'est-à-dire la défense de « Warrington Avenue » et de « Lover's Walk » par le PPCLI dans l'après-midi du 2 juin et la contre-attaque du 49^e Bataillon le lendemain – ont en grande mesure été livrés sur le territoire de la 8 BIC.

Le RCR, qui était le bataillon avant gauche dans le secteur de Hooge, a fait face à une activité minime le long de son front mais a bientôt dû tourner son flanc droit vers l'ennemi après le repli des survivants des compagnies de première ligne du PPCLI sur la ligne R. Le Brigadier-général Macdonell a communiqué avec la formation britannique située sur son flanc gauche et pris des dispositions pour que des troupes britanniques assument les responsabilités du RCR au-delà de Hooge pour que celui-ci puisse, de son côté, se déplacer vers la droite. Le QG de la 3^e Division livrait son premier combat défensif privé d'un commandant. Le Major-général M. S. Mercer avait été tué par l'artillerie allemande pendant une reconnaissance dans le secteur de la 8 BIC et le commandant de cette dernière formation avait été blessé et capturé.

Le QG de la 3^e Division ayant confirmé que le front de la 8 BIC avait effectivement été pris, il a à 17 h 30, le 2 juin, ordonné à la 7 BIC de rétablir la situation et attribué au Brigadier-général Macdonell deux bataillons de sa brigade de réserve, soit la 9 BIC. Une intervention du corps d'armée a plus tard modifié le plan initial et fixé à 2 h, le lendemain, le moment d'une contre-attaque divisionnaire coordonnée renforcée par des unités de la 1^{re} Division du Canada. Une contre-attaque immédiate exécutée par la 7 BIC était toutefois virtuellement impossible,

peu importe qui l'ordonnait. Le bataillon de réserve de la brigade, le 49^e, qui était en alerte depuis 10 h, le 2 juin, était loin à l'arrière à Ypres et devait venir à l'avant en traversant des tranchées détruites et sous un déluge incessant d'obus explosifs, d'obus à balles et d'obus de gaz lacrymogène, tout comme les deux bataillons de la 9 BIC qui étaient encore plus loin à l'arrière³⁵.

Le Brigadier-général Macdonell a ordonné au commandant du 49^e de coordonner et de mener en personne l'attaque au sol à l'avant, mais l'obscurité, la confusion découlant de l'intense bombardement et le manque de communications ont eu pour conséquence que « l'heure zéro » de l'attaque, fixée à 2 h, a à plusieurs reprises été reportée jusqu'à 7 h le lendemain. La 7 BIC n'a pas commencé son attaque en même temps que les unités situées sur sa droite parce que deux bataillons de la 9 BIC ne se sont pas présentés dans la zone de rassemblement au moment prévu. Un Lieutenant-colonel Griesbach exaspéré a finalement ordonné que le seul bataillon en position, son bien-aimé 49^e, attaque seul en plein jour vers 9 h. Ne profitant de virtuellement aucune préparation d'artillerie, l'unité d'Edmonton a perdu 358 hommes en quelques brèves minutes sans accomplir quoi que ce soit³⁶. L'histoire du 42^e décrit l'attaque comme un « fol espoir », car la 1^{re} Division n'a pas exécuté en même temps d'attaques d'appui sur la droite, ce qui a permis aux Allemands de concentrer une puissance de feu maximale sur le bataillon qui avançait seul à découvert³⁷. Seules les pertes du bataillon chevronné du PPCLI, qui a perdu plus de 400 hommes, surpassent celles que le 49^e a subies le 3 juin, bien que les pertes du premier soient réparties sur une période de vingt-quatre heures plutôt que sur vingt minutes à peine.

Deux bataillons gravement malmenés, des commandants de haut rang tués et une contre-attaque se soldant par un échec à son crédit, la 7 BIC meurtrie a finalement été relevée le 5 juin 1916. Moins de deux mois et demi plus tard, toutefois, elle était suffisamment reposée et réorganisée, elle a eu un entraînement élémentaire en matière d'assaut et a été envoyée à son tour prendre part aux engagements dévastateurs, collectivement appelés bataille de la Somme, qui ont eu lieu plus au sud.

Durant la première des deux opérations majeures de 1916, soit la bataille du mont Sorrel, le Brigadier-général Macdonell se présente comme un commandant posé, calme et serein travaillant en coulisse pour garantir un effort coordonné et essayant

de s'assurer que ses troupes étaient au bon endroit au bon moment et dotées des bonnes ressources. Occupant la moitié nord du saillant, il s'était toujours inquiété du terrain surélevé situé au sud sur son flanc droit où même la percée la plus limitée pourrait amener l'ennemi à l'arrière de son bataillon avant droit. Il avait toutefois, par prévoyance et dans le cadre de sa planification, demandé à la 8 BIC la permission, lorsque celle-ci avait occupé son secteur avant la bataille, de placer la compagnie numéro 3 du PPCLI dans la zone arrière de cette brigade en prévision de pareille éventualité. Le Lieutenant-colonel Buller et lui avaient facilement compris que si l'ennemi prenait « Warrington Avenue », qui était une tranchée de communication allant en oblique vers l'arrière, du front du 1 CMR à sa ligne de réserve, toute la position de sa brigade serait compromise³⁸.

Essentiellement, le « terrain vital » de sa brigade (terrain dont la perte rendrait la position du commandant intenable) était dans la zone de responsabilité d'une autre brigade. En élaborant le pire scénario possible de manière à prévoir judicieusement les actions possibles de l'ennemi, le Brigadier-général Macdonell s'est assuré de jouir d'un équilibre avant même que la bataille commence – c'est-à-dire d'avoir une meilleure chance de défendre son secteur que s'il avait servilement respecté les limites de brigade tracées sur une carte. Il est facile d'être d'accord avec un brigadier qui faisait en 1917 remarquer que « le “commandement” au combat est de nos jours subordonné aux “préparatifs” de combat. Nos combats sont gagnés ou perdus avant même de commencer³⁹ ». Même si Victor Odlum parlait de l'attaque délibérée, ses observations ont sûrement une certaine validité pour la défense des tranchées britanniques de 1916, en particulier celles du saillant d'Ypres, où l'ennemi a de façon constante joui de l'initiative et d'un terrain dominant. Il fallait bien réfléchir au préalable à la manière dont la bataille défensive allait être livrée, en parler et faire les répétitions voulues, du niveau de commandement du bataillon à celui du peloton. Chaque commandant de bataillon avait la responsabilité d'élaborer un plan de défense pour son bataillon.

Durant la bataille du 2 et du 3 juin, le commandement et contrôle des troupes de première ligne au niveau de la brigade était en pratique complètement disparu, car l'artillerie avait coupé toutes les communications sauf dans le cas du RCR, à l'extrême gauche. Le Lieutenant-colonel Griesbach a après la bataille écrit qu'il « ne pouvait pas s'imaginer comment le commandement supérieur peut influencer sur

la défense des positions sans disposer de moyens de communication de meilleure qualité que ceux qui existent actuellement. Dans l'état actuel des choses, une attaque pourrait engouffrer la totalité des troupes de première ligne et l'arrivée des fugitifs au QG de la brigade pourrait être le premier indice de ce qui se passe⁴⁰ ». Toutefois, comme un tir de barrage massif accompagnait la plupart des assauts ennemis, les défenseurs avaient ordinairement un avertissement plus qu'adéquat.

Quand il est devenu évident que le barrage de l'artillerie allemande du 2 juin était anormalement intense et qu'il ne s'apaisait pas, le Brigadier-général Macdonell a ordonné au 49^e de « se mettre en état d'alerte » à 10 h et d'être prêt à avancer. Il n'avait pas besoin d'ordres du commandement supérieur pour comprendre les éléments essentiels de sa mission. La consigne était de tenir la première ligne à tout prix, tâche que son personnel chevronné du Princess Patricia, qui soutenait ce jour-là le plus fort de l'attaque, ne connaissait que trop bien. La performance inébranlable du régiment et ses manœuvres retardatrices ont donné au Général Macdonell le temps nécessaire pour déplacer ses forces afin de consolider la ligne R et d'amener des troupes additionnelles derrière la 8 BIC. Devant la ligne R, la bataille est devenue dans une très grande mesure « l'affaire » des commandants de compagnie et de bataillon dans laquelle les initiatives locales et le bon sens dictaient la défense.

On pourrait dire que la contre-attaque ratée du 49^e est le seul échec dans la conduite de la bataille défensive de la brigade par Archibald Macdonell. Une fois les ordres donnés pour cette attaque, celui-ci n'avait plus d'emprise sur son déroulement, puisqu'il avait délégué le pouvoir de la diriger et de la lancer en fin de compte au Lieutenant-colonel Griesbach, qui était son commandant désigné sur le terrain. Toutefois, en vrai commandant, il reconnaissait que la délégation de la tâche ne le déchargeait pas nécessairement de la responsabilité de son échec et qu'il devait en fin de compte porter lui aussi une partie de la culpabilité parce qu'il avait délégué une tâche à un subordonné sans veiller pleinement à ce que ce dernier ait les ressources requises ou le temps d'accomplir la tâche, soit, dans ce cas, un appui-feu adéquat de l'artillerie et le personnel additionnel de deux bataillons de la 9 BIC placés sous ses ordres en vue de l'opération. Après la bataille, le Général Macdonell a protégé les actions du Lieutenant-colonel Griesbach, qui a ordonné à son unique bataillon chargé des contre-attaques d'avancer dans le cadre de l'assaut

voué à l'échec (décision qui doit avoir nécessité de la part du Lieutenant-colonel Griesbach un questionnement personnel considérable, puisqu'il s'agissait de sa propre unité), et a assumé comme suit, dans son rapport officiel adressé au QG supérieur, l'entière responsabilité de toutes les erreurs :

Lorsque j'examine le travail fait par la 7^e Brigade, rien ne me rend peut-être plus fier que de dire que la « machine a bien tourné, sans problème ». Il s'ensuit que les erreurs – et quelle opération militaire en est exempte? – ont été miennes. Laissez les officiers et les soldats au courage magnifique qui ont loyalement exécuté mes ordres jusqu'à la mort et qui ont tenu l'unique tranchée qui était alors notre seul rempart contre la défaite recevoir la pleine mesure, et même plus, des éloges qu'ils ont mérités⁴¹.

Cette propension du Général Macdonell à être loyal envers ses subordonnés lui a mérité leur amour et leur respect. Un commandant de bataillon a dit au biographe du Général Macdonell, A. E. Kennedy-Carefoot, qu'« au début de sa carrière militaire, quand il était “au tapis” devant ses supérieurs, le Général Macdonell [l'avait] magnifiquement soutenu. L'infortunée victime n'a jamais oublié cette manifestation de loyauté envers un subordonné ». À l'occasion d'une entrevue avec le biographe de sir Arthur Currie, Hugh Urquhart, après la guerre, le Lieutenant-colonel Griesbach a reconnu que les officiers et les hommes servant sous les ordres du Général Macdonell « ne pouvaient être attaqués que si l'on s'attaquait d'abord à lui, ce qui est jusqu'à un certain point bien, mais présente aussi des inconvénients. Bref, je dirais que, pour lui, défendre en toute occasion ses subordonnés était une question de principe⁴². »

Rétrospectivement, le Brigadier-général Macdonell aurait pu, avant le début de la contre-attaque de sa brigade, dire aux QG supérieurs que leur contre-attaque immédiate tombait beaucoup trop tard et qu'ils ne lui avaient pas accordé assez de temps pour ce qui consistait en réalité à préparer une contre-attaque délibérée. Le Général Currie, qui commandait la 1^{re} Division, l'a assurément fait, mais cela n'a pas aidé. Quand l'ordre du corps d'armée a été donné à 22 h 15 dans la soirée du 2 juin, c'est, en réalité, l'attaque délibérée qui s'imposait, et ce, pour plusieurs raisons : les Allemands consolidaient déjà leurs gains autour du mont Sorrel depuis quelque six heures, les troupes auxquelles il faudrait recourir pour la contre-attaque

étaient à plusieurs milles de leurs positions d'attaque prévues et n'auraient pas le temps de faire une reconnaissance, les plans des feux de l'artillerie devraient être préparés sans que l'on dispose de renseignements précis sur les nouvelles positions ennemies et rien n'avait été fait pour réduire au silence ou neutraliser l'artillerie ennemie qui étaient encore fortement prépondérante autour du saillant.

Bref, on allait passer outre à chacun des principes fondamentaux qui garantissent une contre-attaque délibérée fructueuse en prétextant qu'une contre-attaque immédiate était en cours de préparation et que l'on pouvait en conséquence excuser ces omissions. Ainsi que l'a noté l'historien D.J. Goodspeed, « il est difficile à la lumière de tout cela de ne pas considérer l'ordre du Général Byng comme une réaction émotive plutôt que rationnelle. Quels qu'aient été les motifs de l'ordre, ce sont, comme toujours, les troupes qui devaient payer le prix de l'erreur. Aussi, sans surprise, presque tout ce qui pouvait aller mal a mal été⁴³. »

On ignore si le Général Macdonell a réellement cru que la contre-attaque ordonnée pouvait réussir, mais les histoires du PPCLI et du 49^e Bataillon ont à tout le moins noté sa préoccupation plus immédiate concernant l'état précaire du PPCLI, qui était au bord de l'effondrement. « Ne pas attaquer », lit-on dans l'histoire du 49^e, « revenait à laisser le Princess Patricia à son sort. » La mort du commandant du PPCLI, les blessures graves subies par son commandant adjoint et les lourdes pertes touchant les officiers supérieurs et les sous-officiers supérieurs avaient laissé le commandement et contrôle entre les mains de quelques officiers et sous-officiers subalternes qui, pour la plupart, étaient eux aussi blessés. L'histoire du PPCLI confirme, d'une manière plutôt alambiquée, que « les soldats du régiment qui étaient en première ligne avaient soutenu l'usure de 24 heures d'un bombardement constant et d'une lutte superbe; toutefois, même s'ils affichaient encore "un moral solide", ils commençaient à être physiquement et nerveusement épuisés »⁴⁴.

Le Lieutenant-colonel Griesbach a survécu aux critiques parce que le Général Macdonell l'a défendu et son rendement solide au cours de batailles ultérieures et sa promotion subséquente au grade de brigadier, l'année suivante, ont rétabli sa réputation en démontrant qu'il était un bon commandant. Il savait qui remercier, comme il le dit dans une lettre d'adieu au Général Macdonell : « La manière dont vous traitez ceux qui servent sous vos ordres a eu un résultat que vous n'aviez peut-être pas prévu : vos commandants ont toujours été des hommes libres, libres de

vous servir sans crainte de fourberie. Je suis fier des éloges que vous m'adressez et trop fier pour encourir vos reproches. »

Il allait dans une autre lettre écrite après la guerre (le Lieutenant-colonel Griesbach ayant servi une deuxième fois sous les ordres du Général Macdonell au sein de la 1^{re} Division) être encore plus franc : « Je vous dois plus que je ne puis le dire. Votre critique amicale et constructive, vos conseils judicieux, vos encouragements généreux et votre estime – j'ai eu de vous tout cela et plus. Vous avez fait à mon égard preuve non seulement de justice mais aussi de clémence et j'avais parfois besoin de clémence plus que de justice⁴⁵. »

Après la bataille du mont Sorrel, le Corps canadien s'est déplacé dans le secteur de la Somme pour cette bataille archétypale de la Première Guerre mondiale au cours de laquelle des vagues de fantassins disposés en longues lignes et lourdement chargés ont avancé laborieusement, côte à côte, tandis que les mitrailleuses Maxim les fauchaient. C'était déjà un charnier quand les Canadiens sont arrivés en septembre, tandis qu'Archibald Macdonell essayait de surmonter une noire et profonde dépression provoquée par la nouvelle de la mort de son fils unique, Ian, qui volait au sein du RFC. Éprouvé et éperdu, il sentait qu'il ne pouvait pas consacrer toute l'attention qui convenait à l'attaque imminente. D'après son biographe, il est allé au QG de la 3^e Division et a parlé au Major-général Louis Lipsett. « Il a demandé à être dispensé de prendre part à l'attaque. » Le Général Lipsett a manifesté de la sympathie mais lui a dit qu'il n'en était pas question et qu'il devait commander l'attaque⁴⁶.

La 3^e Division, qui incluait la 7 BIC, devait être utilisée en septembre et en octobre sur le front étroit délimité au nord par la sinueuse rivière Ancre et au sud par la ligne que constituait la route Albert-Bapaume, qui coupait la ville de Courcellette. En qualité de division avant gauche du Corps canadien, la 3^e Division faisait face aux hauteurs d'Ancre, au nord, et devait constituer un flanc gauche défensif durant l'attaque générale du corps d'armée progressant des deux côtés de la route Albert-Bapaume. Le 15 septembre, le Corps canadien a eu l'ordre d'attaquer sur un front de deux divisions, la 3^e Division en avant à gauche, une brigade (la 8 BIC) devant pour protéger le flanc, et la 2^e Division en avant à droite pour attaquer les défenses devant Courcellette. La 7 BIC a été chargée d'exploiter les succès de la 2^e Division

devant Courcelette en s'installant entre la 8 BIC sur sa gauche et la 5 BIC sur sa droite. La 7 BIC a pris et tenu sans grand mal et sans grandes pertes la tranchée FABECK GRABEN au moyen du 42^e Bataillon et du PPCLI pour ainsi protéger le flanc gauche de la 5 BIC tandis que celle-ci capturait Courcelette avec une facilité relative⁴⁷.

La chance a toutefois lâché la 7 BIC le lendemain quand les défenseurs allemands se sont ralliés et ont raffermi leurs défenses au moyen d'une brigade fraîche de fusiliers marins aguerris. Le RCR et le 42^e Bataillon avançant tôt le lendemain matin avec une préparation d'artillerie minime espéraient exploiter la ligne de tranchées suivante mais ont subi de lourdes pertes par suite de cette manœuvre sans imagination. Retirée du front pour se reconstituer, la 7 BIC allait être envoyée au combat le mois suivant dans les vaines tentatives soutenues de la 3^e Division pour prendre la tristement célèbre tranchée Regina. Cette fois, le 49^e Bataillon et le RCR toujours affaibli allaient exécuter de désastreuses attaques frontales non appuyées et même si le RCR est parvenu à entrer dans le réseau de tranchées, des contre-attaques renouvelées l'ont repoussé et il a subi plus de 70 p. 100 de pertes.

Les attaques que la 7 BIC a été chargée d'exécuter dans le secteur de la Somme ont été qualifiées de « délibérées » même si, en fait, il s'agissait d'attaques « dans la foulée » mal coordonnées. Le Major-général Lipsett lui-même a reconnu que ce que les hommes du Général Macdonell ont accompli le 15 septembre 1916 découlait essentiellement d'une combinaison de chance et d'un bon travail de reconnaissance. Voici ce qu'il a écrit plus tard à ce sujet :

Le commandant de la 7^e Brigade faisait face à un problème difficile. Il ne disposait que de quatre heures et demie pour parcourir à la marche cinq milles sur un terrain difficile dépourvu de repères terrestres, au travers des barrages ennemis, afin de se déployer pour attaquer en plein jour dans une tranchée allemande capturée et partiellement détruite dont l'emplacement n'était connu, sauf sur la carte, que des commandants de bataillon, et pour lancer l'attaque, sur un front de deux bataillons, à 18 h. Néanmoins, grâce à l'excellent travail de reconnaissance préalable fait par les officiers éclaireurs et les éclaireurs du régiment qui avaient été envoyés devant et qui avaient rencontré leur bataillon en chemin, chacun

des bataillons était à sa place au moment voulu et l'attaque a commencé à temps⁴⁸.

La révélation qui suit de l'histoire du 42^e Bataillon souligne le fait que la chance a joué un rôle dans les événements de l'après-midi : « En raison du manque de temps, il n'y a pas eu d'ordre d'opération de bataillon détaillé et toute l'entreprise a été exécutée de façon si précipitée qu'il est douteux que personne, exception faite des officiers et de quelques-uns des sous-officiers, ait tout à fait compris la tâche exacte et même eux n'en avaient nécessairement qu'une mince connaissance⁴⁹. » C'est ainsi que la brigade est passée à l'action et que les capacités de commandement et contrôle de Général Macdonell sur les bataillons à l'attaque se sont évanouies. Il incomba dorénavant aux commandants de bataillon de faire progresser l'attaque.

Le Général Macdonell était toutefois encore en mesure d'exercer le commandement et contrôle de ses bataillons d'appui et de réserve, unités qu'il pouvait engager dans la bataille comme il l'entendait pour ainsi, encore, influencer sur l'issue. Il contrôlait aussi les éléments de réserve de la compagnie de mitrailleuses de la brigade et de la batterie de mortiers de tranchée. Les commandants de bataillon ont de même perdu une partie de leurs capacités à mesure que leurs compagnies d'assaut avançaient depuis leurs lignes de départ désignées. Le commandant restait ordinairement en arrière avec la compagnie de réserve et les mitrailleuses lourdes ou dans un abri proche. Au combat, le commandant de bataillon avait pour rôle d'être une sorte de centre de compte rendu avancé permettant à ses compagnies avant de faire rapport à l'arrière pour que l'information puisse être retransmise à l'arrière au brigadier ou latéralement aux unités de flanc. Il pouvait lui aussi faire manœuvrer sa réserve et ses mitrailleuses lourdes, demander des renforts ou l'appui de l'artillerie, communiquer latéralement avec des unités de flanc ou ordonner selon les besoins des désengagements ou des réalignements.

Malgré les problèmes de la 7 BIC dans le secteur de la Somme (dont la plupart n'étaient pas de sa faute), la deuxième année d'existence de la brigade sous le Général Macdonell a été marquée par un degré plus élevé de compétence et de professionnalisme, des normes d'instruction plus élevées, une réorganisation de ses composantes de combat aux niveaux de la brigade, du bataillon, de la compagnie et du peloton, et l'élaboration d'une doctrine d'attaque nettement canadienne. Les

nouvelles applications de la technologie et de la tactique incluait les barrages massifs de mitrailleuses lourdes et l'interdiction utilisés pour la première fois sur une grande échelle à Vimy, les techniques de contre-bombardement et de repérage par le son, la lutte contre les moyens de guerre électronique, l'introduction de nouveaux gaz, la photographie aérienne, le recours accru à la radio, l'utilisation généralisée du système de communications en réseau et le recours aux techniques de feu et mouvement aux niveaux du peloton et de la compagnie. Au cours de l'année, la 7 BIC allait prendre part à deux opérations majeures, soit celles de Vimy et de Passchendaele, et à un raid de brigade à Avion, en juin 1917. Après la bataille de Vimy, qui a été couronnée d'un immense succès, le Général Macdonell allait être destiné à un commandement supérieur.

Fait intéressant, le Général Byng, qui était un nouveau commandant de corps d'armée et qui ne connaissait rien des Canadiens, avait, avant la bataille de Vimy, recherché un officier de cavalerie de carrière comme lui-même pour parler à cœur ouvert du calibre des officiers de peloton canadiens qui arrivaient dans le théâtre. Le MB par intérim de la 7 BIC, le Capitaine Cecil Critchley, a noté dans ses mémoires que le Général Byng « est venu visiter le Général Mac, dont le bureau était voisin du mien [et] comme il n'y avait qu'un rideau de toile à sac entre nous, je pouvais entendre ce que le Général Byng disait ». La conversation des deux généraux s'est déroulée à peu près comme suit :

« Je ne suis pas satisfait de l'instruction que les troupes canadiennes reçoivent en Angleterre, Macdonell. Les officiers semblent repartir sans aucune formation pratique. Les officiers et les hommes se font très souvent tuer strictement pour rien, uniquement parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils devraient savoir. Vous, général, avez une expérience considérable en ce qui concerne les forces canadiennes. Vous êtes depuis longtemps avec elles. Vous connaissez beaucoup d'officiers. Je suis en fait venu pour discuter du problème avec vous. »

« Pour commencer, je dois constituer un centre d'instruction ici, tant pour les remplaçants que nous recevons que pour le personnel que je veux envoyer de la ligne de front à l'arrière pour une instruction additionnelle. Je vais donc établir une école de corps d'armée. »

Le Général Mac a dit : « Je pense qu'il vaut mieux inclure Critchley dans la conversation. Il connaît la plupart des officiers du Corps canadien et son avis pourrait être utile⁵⁰. »

Au cours de la conversation qui a suivi, le Général Byng a interrogé le Capitaine Critchley, qui était âgé de 26 ans, concernant des candidats adéquats pour diriger le nouveau Centre d'instruction du Corps canadien (CICC) qu'il proposait. Après quelques échanges avec le Général Macdonnell et son MB, le Général Byng a « levé les yeux de sous ses sourcils broussailleux » vers le Capitaine Critchley⁵¹.

« Et vous? Pourriez-vous le faire? »

J'ai dit : « Je vous demande pardon, mon général, mais je suis le major de la brigade par intérim. »

Il savait aussi bien que moi que le poste de major de brigade est un poste en or pour un officier de l'armée régulière mais a dit avec brusquerie : « Vous ferez ce qu'on vous dit. Venez me voir dans trois jours et j'en saurai alors plus à votre sujet. Est-ce que ça va, Macdonnell? »

Le Général Macdonnell ne pouvait qu'acquiescer et il avait à la fin de la semaine perdu son MB par intérim. Satisfait de ce qu'il avait découvert concernant le Capitaine Critchley, le Général Byng a fait de lui le nouvel officier d'état-major général 2 (OEMG 2) (Instruction) à l'état-major du Corps canadien. Le Capitaine Critchley allait par la suite établir et commander l'École des officiers du Canada à Bexhill, au Royaume-Uni, et allait être détaché au RFC / à la RAF avant la fin de la guerre pour en réorganiser toute l'instruction. En septembre 1918, Cecil Critchley était devenu un brigadier-général à l'âge de 28 ans⁵².

L'histoire des assauts que le Corps canadien a exécutés du 9 au 12 avril contre la crête de Vimy est peut-être la mieux documentée de l'histoire militaire du Canada et nous n'en traiterons pas en détail si ce n'est pour souligner les points saillants nécessaires pour situer dans un contexte historique les opérations de la 7 BIC avant, pendant et après cette bataille qui fait école. Le plan du Lieutenant-général Byng prévoyait une attaque frontale exécutée par les quatre divisions du Corps disposées dans l'ordre numérique de droite à gauche. La 3^e Division, qui faisait face au bois La Folie, a eu l'ordre d'attaquer sur un front de deux brigades. La 8 BIC

serait à droite et la 7 BIC à gauche, cette dernière avançant à l'ombre de la cote 145⁵³. Au sein de la 7 BIC, trois bataillons allaient prendre part à l'assaut, chacun d'eux avançant deux compagnies de front et deux en appui, prêtes à passer devant sur la première ligne d'objectifs : le RCR en avant à droite, le PPCLI au centre et le 42^e Bataillon en avant à gauche. Le 49^e Bataillon allait fournir des groupes de nettoyage et de transport aux bataillons donnant l'assaut⁵⁴.

Globalement, l'attaque du Corps devait se dérouler en quatre étapes dictées, dans chaque cas, par les zones de défense des Allemands. Sur le front de la 3^e Division, l'opération devait se limiter aux deux premières étapes : une progression à 5 h 30 censée atteindre le premier objectif 35 minutes plus tard. Après une pause de 40 minutes consacrée à la réorganisation, une autre progression aurait lieu à 6 h 45 jusqu'à une ligne traversant le bois La Folie, suivant la contre-pente de la crête et revenant vers l'arrière sur la gauche pour correspondre aux objectifs de la 4^e Division. La 7 BIC disposait pour cette deuxième phase de 20 minutes. La 1^{re} Division et la 2^e avaient des objectifs situés à un maximum de 4 000 verges de leurs positions de départ; la 4^e Division est celle qui avait la plus courte distance à parcourir, mais elle était chargée de prendre la cote 145, qui était la position défensive naturelle la plus solide de tout le front⁵⁵.

Il convient de noter ici que les lignes et les tactiques défensives des Allemands avaient changé de façon substantielle partout, sauf sur la crête qui constituait l'objectif des Canadiens. Après la bataille de la Somme, l'armée allemande avait adopté une défense en profondeur par zones plus « élastique », mais, sur la crête, son dispositif était un reliquat du passé, « conçu en fonction de la tactique de résistance rigide de Falkenhayn, qui s'est révélée si désastreuse sur la Somme », note le biographe du Général Byng, Jeffery Williams. « Un dispositif plus élastique était prévu, mais le travail correspondant n'avait pas commencé. Étant donné les ravages croissants faits par l'artillerie britannique et canadienne et les alertes fréquentes déclenchées par les raids de l'infanterie, la garnison ne pouvait guère faire plus qu'entretenir les défenses existantes⁵⁶. »

À 5 h 30 le matin du 9 avril 1917, le barrage roulant a commencé et les vagues d'assaut des divisions canadiennes ont avancé. Le terme « vague » n'est toutefois pas, dans le cas de la 7 BIC, une description exacte. Ses bataillons d'assaut devaient

tous franchir une série de grands cratères situés devant eux avant de prendre leur premier objectif. Il a fallu aux soldats du 42^e Bataillon, sur la gauche, cinq minutes pour « traverser tant bien que mal les cratères boueux du mieux qu'ils le pouvaient et ensuite se reformer avec un grand sang-froid exactement comme s'ils répétaient la manœuvre sur le terrain d'exercice à Bruay⁵⁷. »

À 7 h 30, les trois bataillons d'assaut étaient tous en train de nettoyer leurs derniers objectifs, mais la matinée ne faisait que commencer pour le bataillon avant gauche de la brigade. Le 42^e Royal Highlanders de Montréal a dû se regrouper à l'ombre de la cote 145, trait le plus élevé et le plus important de la crête. Le dispositif défensif de cette hauteur était particulièrement solide, entouré de tranchées bien protégées par des barbelés et d'une série d'abris profonds sur sa pente arrière.

Le 42^e a au début atteint sans encombre la ligne de ses derniers objectifs parce que les défenses allemandes étaient fortement bombardées. Une fois le barrage de l'artillerie canadienne levé, les défenseurs de la cote 145 étaient trop occupés à repousser dans le sang les efforts que faisait la 11 BIC pour la prendre. Quand, toutefois, la 11 BIC s'est plaquée au sol en deçà de son objectif crucial, elle a donné aux défenseurs plus de temps pour jauger leur situation et constater qu'ils pouvaient prendre assez facilement la position de la 7 BIC dans le bois La Folie sur leur gauche en tir d'enfilade. Ce sont donc le tir des tireurs d'élite et des mitrailleuses et les tirs d'artillerie observés provenant de la cote 145 et visant les positions du 42^e Bataillon, à l'intérieur et autour de sa position consolidée sur l'objectif final, qui lui ont fait subir la plupart de ses pertes à Vimy⁵⁸.

Le grand problème du commandement et contrôle pour le Brigadier-général Macdonell durant la bataille allait en conséquence en être un de liaison, d'un côté à l'autre d'une limite divisionnaire, avec une brigade de flanc. Sa préoccupation immédiate était de consolider sa propre défense et d'appuyer le lendemain comme il le pouvait la capture de la hauteur incommode située sur son flanc gauche. Deux jours après la capture de la cote 145, la 10 BIC allait réussir à emporter d'assaut le Bourgeon; à ce moment, l'ennemi, acceptant le caractère permanent de la perte de la crête de Vimy, s'était replié de deux milles jusqu'à sa troisième ligne dans le nouveau dispositif de Hindenburg orienté depuis Lens vers le sud-est dans la plaine découverte.

« La grande leçon à retenir de ces opérations », lit-on dans un compte rendu d'opération divisionnaire, « est celle-ci : si les leçons de la guerre ont été complètement maîtrisées, si les préparations d'artillerie et l'appui sont bons et si notre renseignement est bien évalué, il n'y a pas de position que des troupes bien disciplinées, bien entraînées et bien menées attaquant selon un plan judicieux ne peuvent pas arracher à l'ennemi⁵⁹. » Après Vimy, le Brigadier-général Macdonell a, dans son rôle familier de gardien de *l'esprit de corps* de la « Fighting Seventh » (surnom de la 7^e Brigade), noté dans son message de félicitations aux troupes que le temps a été le facteur essentiel de leur réussite. « Jamais avant », disait-il avec raison, « avons-nous eu la chance de nous préparer dans le moindre détail à une attaque... Nous nous sommes entraînés de façon minutieuse, ce qui a été d'une valeur inestimable⁶⁰. »

Un entraînement global, progressif et réaliste des unités et des formations était soutenu derrière les lignes par un système considérable d'instruction individuelle, d'instruction des spécialistes et d'instruction des remplaçants. Le déplacement vers le front de Vimy avait été accompagné de la mise sur pied du CICC sous le commandement de l'ancien MB de la 7 BIC, le Major A. C. Critchley. Le CICC se subdivisait en une Escadre des officiers et en une Escadre des sous-officiers dont provenaient les instructeurs des écoles divisionnaires. Le Corps canadien, qui avait son propre établissement d'instruction, était sur la bonne voie pour ce qui est de garantir que sa doctrine particulière était bien diffusée et comprise de tous, tous grades confondus. Cependant, ainsi que la 7 BIC allait l'apprendre au début de juillet à Avion, les tactiques requises pour vaincre les défenses allemandes à Vimy, qui étaient dans une large mesure basées sur l'ancien modèle en place à la bataille de la Somme, ne s'appliquaient pas nécessairement à l'organisation élastique de la défense constituée de casemates à laquelle elle allait se frotter à Passchendaele ou, l'année suivante, au cours de ses assauts visant à percer la ligne Hindenburg.

Au départ, le raid d'Avion était censé faire partie d'une offensive limitée visant à s'approcher petit à petit de la ville de Lens. Le Général Currie, qui manquait au début de juin de pièces d'appui et qui était par conséquent incapable d'empêcher l'ennemi de concentrer un tir écrasant sur les tranchées qu'il pourrait prendre, a convaincu le Général Haig qu'il ne serait à ce moment-là pas productif d'essayer de tenir le terrain capturé à un coût élevé.

Les ordres prévoient une attaque exécutée à compter de minuit par six bataillons, durant la nuit du 8 au 9 juin : trois de la 11 BIC attaquant au nord dans le secteur de La Coulotte (sans être au contact de la 7 BIC) et trois de la 7 BIC attaquant dans le secteur d'Avion, soit le 49^e Bataillon à gauche, le 42^e Bataillon au centre et le RCR à droite. Chacun des bataillons de la 7 BIC attaquerait quatre compagnies de front, chacune au moyen de trois pelotons en vagues successives, le quatrième peloton de chaque compagnie restant sur place pour constituer la garnison de la tranchée de départ. Les bataillons de la 7 BIC devaient attaquer environ 1 200 verges du front allemand dans la région d'Avion, s'enfoncer dans les lignes ennemies jusqu'à une profondeur maximale de 800 verges, tenir le terrain capturé pendant une heure et demie et ensuite commencer un désengagement protégé et terminer l'évacuation en 30 minutes⁶¹.

Les préparatifs du raid, qui allait avoir lieu de nuit, ont été faits derrière les lignes avec une minutie comparable à celle employée à Vimy. Des répétitions ont été faites de jour et de nuit sur un terrain délimité par du ruban et les troupes avaient pour instruction d'apprendre par cœur l'emplacement exact de tous les postes de mitrailleuses, postes de mortiers de tranchée et abris ennemis connus. La composition et les fonctions des groupes exécutant le raid ont reçu une attention particulière⁶².

Le Major-général Macdonell, qui venait d'être promu, a bien entendu considéré le raid qui avait eu lieu comme un énorme succès. « Mac le bagarreur » a deux jours plus tard écrit ce qui suit à un officier subordonné : « La brigade s'est bien acquittée de sa tâche l'autre nuit et nous commençons à nous considérer à juste titre comme des "SturmTruppen". Le raid a été une bonne "affaire", bien exécutée et fructueuse à tous les points de vue⁶³. »

Par contraste, la troupe avait une opinion nettement différente, surtout au 49^e Bataillon, qui a subi les pertes les plus élevées parce qu'il était sur le flanc gauche durant le raid. Selon le Sergent A. Fowlie, dont le peloton a été virtuellement anéanti, « cela a été une affaire très violente et la chance n'était pas au rendez-vous. Nous tenions la tranchée et les Allemands se sont infiltrés dans ma compagnie... J'ai perdu trois très bons amis au cours de ce raid. Je ne pense pas, au fond, que le tout a été très bien planifié⁶⁴. » Lorsqu'ils se sont désengagés après deux heures dans

les tranchées de l'ennemi, les trois bataillons ont abandonné la protection des tranchées allemandes pour retourner vers l'arrière au travers du no man's land et ont été pris dans un intense contre-bombardement allemand. Ainsi que l'a dit le Lieutenant G. D. Kinnaird, du 49^e Bataillon, « les nettoyeurs de tranchées ont été nettoyés »⁶⁵.

L'histoire du 42^e Bataillon a jugé que le raid avait été « l'opération mineure organisée avec le plus de minutie et exécutée de la façon la plus brillante à laquelle la brigade a jamais participé à titre d'unité ». Lorsque le 42^e a entrepris le raid en tant que bataillon, ses flancs étaient protégés par les deux autres bataillons, ce qui ne l'a pas empêché de se retrouver au deuxième rang pour ce qui est du taux de pertes. Le bataillon a par la suite prétendu, sans trop se tromper, que le raid sortait de l'ordinaire en ce qu'il « s'est déroulé sur une bien plus grande échelle que tout ce qui avait été tenté auparavant », à quoi s'ajoutait la difficulté qu'il avait lieu de nuit.

La 7 BIC a signalé avoir subi 335 pertes au cours du raid, dont 38 morts, mais un contrôle rapide des calculs du bataillon montre que le nombre total réel des morts s'élève à 44, tous grades confondus⁶⁶. Ne perdant pas de temps pour justifier la valeur du raid, la 7 BIC a prétendu avoir tué 560 soldats ennemis, soit l'équivalent de tout un bataillon, ce qui est excessivement élevé. Ce nombre n'est pas réaliste parce que les Allemands plaçaient seulement un bataillon dans les deux premières lignes de tranchées d'un secteur régimentaire et que beaucoup des défenseurs de la première ligne et de la deuxième se sont repliés sur leur troisième ligne durant l'attaque. Beaucoup des abris que la force de raid de la 7 BIC a détruits auraient donc été vides.

L'historien du 49^e Bataillon pose une question valable et ne donne pas la réponse, mais celle-ci est évidente : « Est-ce que le solde de cette opération est positif?... Quelqu'un affirme dans les registres du 49^e que, durant l'attaque, les troupes étaient parfaitement alignées et quelqu'un d'autre que la confusion régnait... On avait peut-être accordé trop peu d'importance à la menace du contre-barrage. Dans l'obscurité, l'homme qui attend sans bouger avec son arme est certain de jouir d'un avantage sur son adversaire qui le recherche pour le détruire tout en avançant chaotiquement en terrain découvert⁶⁷. »

La planification et l'entraînement faits en vue du raid d'Avion ont été la dernière « aventure » de « Mac le bagarreur » en qualité de commandant de brigade, car le raid proprement dit a eu lieu après qu'il est parti prendre le commandement de la 1^{re} Division. Au Canada, sa promotion au grade de major-général avait été contestée par [le premier ministre] Borden, qui a essayé de la bloquer à l'instigation du Major-général Sam Steele, qui estimait que le commandement devrait aller au fils de Sam Hughes, Garnet. Le nouveau commandant de corps d'armée a catégoriquement refusé d'accepter Garnet Hughes à la place d'Archibald Macdonell. Le ministre responsable des forces militaires du Canada outre-mer, George Perley, a appuyé la décision d'Arthur Currie et a carrément dit au premier ministre que l'on ne voulait pas de Garnet Hughes au front. Le Major-général Steele a alors été renvoyé au pays parce qu'il avait manqué de discrétion en contournant le ministre Perley et en parlant directement au premier ministre Borden. Le successeur d'Arthur Currie, « Mac le bagarreur », n'allait pas décevoir son commandant de corps d'armée, qui était intervenu en sa faveur⁶⁸.

Quand Archibald Macdonell a pris la relève d'Arthur Currie en qualité d'OGC de la « Old Red Patch », il n'a pas modifié sa manière de commander et son style de leadership. Desmond Morton l'a décrit comme un « meneur de claque pour “The Old Red Patch” » et « un des premiers généraux de la Grande Guerre à imposer son tempérament excentrique à ses subordonnés admiratifs et parfois gênés ». Le Lieutenant James Pedley, du 4^e Bataillon du CEC, se souvenait très nettement du Général Macdonell disant à des élèves-officiers qu'il « égorgerait et étriperait tout officier » qui ne se comporterait pas en digne « Red Patch ». Aux rassemblements, il lançait aux soldats : « Qui êtes-vous? » – « The Red Patch! » – « Êtes-vous avec moi? » – « Oui! » et il répétait la question jusqu'à ce que le ton de la réponse traduise l'enthousiasme souhaité⁶⁹.

Après un an en qualité de commandant de la « Old Red Patch », le Général Macdonell, un maniaque de la bonne tenue des officiers, n'était pas heureux du calibre de ses officiers subalternes, dont beaucoup étaient commissionnés du rang au sein du Corps canadien. « Je désire que tout soit mis en œuvre pour relever la tenue et le statut des officiers », a-t-il écrit. « Il faut améliorer leurs manières et développer leur caractère, car l'officier doit en fait être à tous les points de vue un leader et un exemple, et il doit inculquer au moyen de préceptes et par l'exemple

l'esprit de discipline pour ainsi créer une atmosphère par sa propre allure martiale et sa manière de faire son devoir⁷⁰. »

Mener depuis l'avant avait toujours été son mot d'ordre depuis le premier jour où il avait commandé des troupes au combat en Afrique du Sud. Il a mené avec succès la 1^{re} Division du Canada, des opérations associées à la cote 70 et à Passchendaele jusqu'à la victoire finale du Corps canadien durant « les cent derniers jours ». Il chevauchait fièrement à côté du Général Arthur Currie en tête du Corps canadien quand ils ont franchi le Rhin en décembre 1918, sa bien-aimée division première dans l'ordre de marche et suivie de la Deuxième. Après une brève occupation de trois mois, le Général Macdonell est retourné en Angleterre avec sa division au printemps de 1919 puis a regardé, les larmes aux yeux, la « Old Red Patch » s'embarquer à Southampton à destination du Canada. Les derniers ordres qu'il lui a donnés se lisent comme suit :

Je ne peux pas voir avec sérénité ma magnifique 1^{re} Division, les hommes de la Old Red Patch, se disperser. Cela me brise aussi! Je ne serai bientôt plus qu'un souvenir pour vous. Ce sera toutefois, je l'espère, le souvenir heureux d'un général canadien qui a cru en vous, qui vous a fait confiance, qui a été très fier de votre courage inébranlable, de votre discipline et de vos réalisations vraiment merveilleuses et qui espère qu'aucun de vous ne souffrira d'avoir été un des hommes de Macdonell⁷¹.

Après la guerre, Archibald Macdonell a été commandant du Collège militaire royal de 1919 à 1925; c'est le premier ancien élève-officier de l'Armée à avoir occupé ce poste. Le Collège, qui avait durant la guerre été inactif, avait besoin de rénovations très considérables et d'un coup de fouet pour reprendre ses activités. Le dynamique « Mac le bagarreur », qui avait des opinions bien arrêtées sur ce qui fait un bon officier, était l'homme de la situation. Archibald Macdonell s'est mis à la tâche comme un derviche, son premier mandat de commandant étant vite suivi d'un deuxième assorti d'une prolongation d'un an, ce qui était sans précédent. Il a supervisé un programme d'études révisé et mis à jour, qui tenait compte de l'expérience durement acquise de la Grande Guerre et en a fait passer la durée de trois ans à quatre. Il a proposé et supervisé l'aménagement paysager des terrains du CMR et de nouveaux projets de construction : l'édifice Currie (aile ouest), la salle Currie, l'Arche commémorative, la patinoire Holt et un mess du personnel et des

sergents, de même que la rénovation de la tour Martello du Fort Frederick et l'ouverture d'un musée. Il allait aussi jouer un rôle actif pour ce qui est de faire remplacer les uniformes kakis de la Première Guerre mondiale par la tenue écarlate du CMR, d'obtenir pour le Collège des armoiries officielles et de rétablir la *Review* du CMR. Le Général Macdonell devait aussi à différents moments être le colonel honoraire de quatre régiments différents : le Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians), le British Columbia Hussars, le Stormont, Dundas, and Glengarry Highlanders et le Queen's Own Cameron Highlanders of Canada.

L'hommage à « Mac le bagarreur » publié à l'occasion de son décès à Kingston, en Ontario, à 77 ans, dans la *Review* du CMR qu'il avait aidé à établir, résume très bien le caractère de ce général canadien très particulier :

Le Général Macdonell était avant tout un soldat. Martial dans son apparence, son style et ses gestes, spirituel, courtois, progressiste, libre d'esprit. Il n'avait pas la réserve d'un Kitchener; il était courtois, généreux, parfois emporté, mais plein du lait de la tendresse humaine. Il était strict en matière de discipline mais appréciait la liberté de pensée des autres et le fair-play était pour lui une seconde nature... Il a toujours manifesté une loyauté qui semblait presque excessive pour son ancien collègue, la « Old Red Patch » et la gendarmerie à cheval, et était très fier de son ascendance écossaise, mais il s'agissait là, après tout, de traits admirables de son tempérament. C'était un leader né et il pouvait toujours obtenir le meilleur de ses hommes; il savait exactement quand louer leur travail ou fermer les yeux sur leurs défauts plus anodins. Quand l'occasion se présentait, il pouvait toutefois anéantir un homme par la force de ses invectives mais n'essayait pourtant jamais, que sa tirade soit longue ou courte, de la soutenir par des jurons ou des propos indécents... Ses amis, qu'il s'était gagnés par sa chaleur, son honnêteté manifeste et son courage, étaient légion. En outre, ceux qui venaient en contact avec lui ne pouvaient échapper au charme de son enthousiasme et de sa cordialité ou manquer de constater qu'ils étaient en présence d'un grand homme et d'un homme brave. Il ne s'est jamais épargné et était toujours prêt à se battre; il comptera toujours parmi nos grands généraux.

« Adieu, honnête soldat⁷²! »

- 1 G. G. D. Kilpatrick, *Odds & Ends from a Regimental Diary* (Montréal [hors commerce], n. d.), p. 24.
- 2 Archives nationales du Canada (ANC), RG 41, CBC Radio Transcripts of *Flanders Fields* (ci-après CBC), PPCLI, G. R. Stevens.
- 3 ANC, MG 30 E 241, *LCol D.E. McIntyre War Diary*, p. 130.
- 4 Will R. Bird, *Ghosts Have Warm Hands* (Toronto, Clarke Irwin & Co., 1968), p. 56.
- 5 G. R. Stevens, *A City Goes to War* (Brampton (Ontario), Charters Publishing Co., 1964), p. 33.
- 6 A. C. Macdonell est né à Windsor, en Ontario, le 6 octobre 1864. Son père était Samuel Macdonell, C.R., LL.D., DCL, premier maire de Windsor et lieutenant-colonel commandant le 2nd Essex Battalion. Son grand-père paternel était l'honorable Colonel Alexander Macdonell of Collachie, d'Invernesshire, en Écosse, qui a combattu avec les Royal Highland Emigrants (84th Foot) durant la Révolution américaine et qui a plus tard, durant la guerre de 1812, occupé le poste de trésorier adjoint. Son arrière-grand-père a aussi servi au sein des Royal Highland Emigrants et des Rangers de Butler (Butler's Rangers). Sa famille est celle des Macdonell de Glengarry, branche cadette du clan Donald, qui remonte aux Lords des Îles (Lords of the Isles) et au grand Somerled, qui a chassé les Vikings d'Écosse.
- 7 Cité dans R. G. C. Smith, directeur de la rédaction, *As You Were! Ex-Cadets Remember*, vol. I (Kingston, The RMC Club of Canada, 1984), p. 115-121.
- 8 *Ibid.*, p. 115-116.
- 9 *Ibid.*, p. 115-121; voir aussi la *Biography of Sir A.C. Macdonell* inédite d'A. E. Kennedy-Carefoot dans ANC, MG 30 E 20.
- 10 Service des archives de l'Université McGill, *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. 1, MG 2039 (Acc. NO. 2627), vol. I, lettre d'A. C. Macdonell à son neveu Hugh Wallis en date du 5 août 1914.
- 11 ANC, MG 30 E 20, *Macdonell Pocket Diary*, 1915.
- 12 Discours d'adieu à la 7 BIC du Major-général A. C. Macdonell non donné, 9 juin 1917. *Wallis Scrapbooks Collection*. Toutes les lettres citées tirées des albums de Hugh Wallis sont sauf indication contraire adressées à sa mère. Leur transcription n'est pas datée. On peut trouver diverses portions du discours du Général Macdonell dans les divers historiques régimentaires des unités de la brigade et il en existe un autre exemplaire, ANC, MG 30 E 20. *A.C. Macdonell Papers*, annoté de la main même du général « Le présent discours n'a pas été donné. Je ne le pouvais tout simplement pas. Je suis donc parti au galop ». Le texte se lit ainsi : « La brigade a toujours été pour moi une source de fierté et de joie et, quand le chagrin est entré dans ma vie et que mon fils unique a été tué au combat, c'est la brigade qui m'a sauvé – elle m'a fait passer au travers et m'a réconforté... Quand nous nous sommes rassemblés en premier au mont des Cats, ma tâche était de souder en une vraie brigade quatre des meilleurs bataillons que le Canada a envoyés à la guerre – d'en faire une machine militaire qui tourne bien, sans problème. Je tenais par-dessus tout à ce que la brigade soit une famille militaire que nous aimerions tous et dont nous serions tous fiers. »
- 13 G. W. L. Nicholson, *Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première*

Guerre mondiale, Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919, p. 145; Ralph Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry, 1914-1919*, vol. I (Londres, Hodder and Stoughton, 1923), p. 91-92; R. C. Fetherstonhagh, *The Royal Canadian Regiment, 1883-1933* (Montréal, The Royal Canadian Regiment, 1936), p. 218; C. B. Topp, *The 42nd Battalion (CEF) Royal Highlanders of Canada in the Great War* (Montréal, Gazette Printing Co. [1931]) 20; Stevens, p. 32-33.

14 Hodder-Williams, p. 94.

15 ANC, MG 30 E 149 *Agar Adamson Papers*, lettre à sa femme datée du 5 janvier 1916. Sauf indication contraire, toutes les lettres sont adressées à sa femme.

16 Archives du Black Watch, *Royal Ewing Letter Collection*, p. 28. Le Lieutenant-colonel Ewing commandait à la fin de la guerre le 42^e et ses lettres couvrant les quatre années durant lesquelles il a servi au front à titre de commandant de peloton, de capitaine-adjutant, de commandant de compagnie, de CmdtA du bataillon et enfin de commandant du bataillon donnent un précieux aperçu de ce bataillon de Montréal.

17 ANC, RG 9 IIIID 3, vol. 4938, *42nd War Diary*, 22 février 1916.

18 *Agar Adamson Papers*, lettre datée du 20 janvier 1916.

19 ANC, MG 30 E 20, Macdonell Pocket Diary 1915, 23 décembre 1915.

20 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettre datée du 6 janvier 1916.

21 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettres datées du 25 décembre 1915 et du 28 juin 1916.

22 B. A. H. Parritt, *The Intelligencers: The History of British Military Intelligence up to 1914* (Ashford, Kent, Int Corps Assoc., 1983), p. 1.

23 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettre datée du 30 mai 1916.

24 Fait à noter, le père de Cecil Critchley, Oswald, et son frère, Jack, étaient également tous les deux des officiers du Strathcona's; son père, âgé de 66 ans, s'était au début de la guerre engagé comme officier des mitrailleuses (OM) du régiment avec l'approbation du Colonel A. C. Macdonell. Son frère cadet Jack, qui était un officier de la Force régulière et un subalterne de rang supérieur, a servi pendant que Cecil exerçait lui-même les fonctions de capitaine-adjutant. Jack a atteint le grade de lieutenant-colonel et a commandé le Strathcona's mais a été mortellement blessé en mars 1917. Un deuxième frère, Walter, a été un major populaire, qui buvait sec, au sein du 10^e Bataillon de Calgary et il a plus tard été muté au RFC. Cecil allait, ainsi qu'on le verra plus loin, se faire connaître comme un instructeur exemplaire et il finira la guerre au grade de brigadier-général. A. C. Critchley, *Critch! The Memoirs of Brigadier-General A.C. Critchley* (Londres, Hutchison, 1961) et *passim*.

25 ANC, MG 30 E 20, *Macdonell Pocket Diary-1915*, entrées du 23 et du 28 décembre 1915.

26 ANC, MG 30 E 15, *Griesbach Papers*, dossier 11, lettre datée du 12 mai 1916.

27 Fetherstonhagh, p. 225.

28 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettres datées du 9 et du 29 octobre 1916.

29 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettres à Harold Wallis en date du 7 mars 1916 et du 16 avril 1916 respectivement.

30 William F. Stewart, « *Attack Doctrine in the Canadian Corps, 1916-1918* » [these de maîtrise inédite, University of New Brunswick, 1982], p. 42.

- 31 D.J. Goodspeed, « Prelude to the Somme: Mount Sorrel, June 1916 », dans *Policy By Other Means*, sous la direction de Michael Cross et de Robert Bothwell (Toronto, Clarke & Irwin, 1972), p. 147.
- 32 Nicholson, p. 161-162.
- 33 Hodder-Williams, vol. I, p. 99.
- 34 Nicholson, p. 163.
- 35 Stevens, p. 44.
- 36 *Ibid.*, p. 44-45.
- 37 Topp, p. 52 .
- 38 Hodder-Williams, p. 107-110.
- 39 ANC, MG 30 E 300, *Victor Odlum Papers*, vol. 21, lettre à John Nelson datée du 4 novembre 1917.
- 40 *49th War Diary*, « Rpt on Counter-Attack Mt Sorrel », en date du 8 juin 1916.
- 41 Macdonell cité dans Topp, p. 58.
- 42 ANC, MG 30 E 20, A. E. Kennedy-Carefoot, *Biography of Sir A.C. Macdonell*, inédite, p. 157; Service des archives de l'Université McGill, *Col Hugh M. Urquhart Papers*, Acc. No. 393, entrevue du Lieutenant-colonel Griesbach.
- 43 Goodspeed, *op. cit.*, p. 153.
- 44 Stevens, p. 45; Hodder-Williams, p. 133.
- 45 ANC, MG 30 E 20, *A.C. Macdonell Papers*, lettre du Lieutenant-colonel W. A. Griesbach datée du 11 février 1917 et lettre du Brigadier-général Griesbach datée du 21 février 1919.
- 46 *Ibid.*, A. E. Kennedy-Carefoot, *Biography of Sir A.C. Macdonell*, inédite, p. 155.
- 47 Nicholson, p. 185.
- 48 Major-général Lipset, cite dans Hodder-Williams, p. 165-166.
- 49 Topp, p. 77- 78 .
- 50 Critchley, *Critch!*, p. 68-69.
- 51 *Ibid.*, p. 69.
- 52 *Ibid.*, et *passim*.
- 53 Nicholson, p. 268-271.
- 54 Hodder-Williams, p. 213-214.
- 55 Nicholson, p. 268-271; Hodder-Williams, p. 213-214.
- 56 Jeffery Williams, *Byng of Vimy, General & Governor General* (Toronto, University of Toronto Press), p. 149; pour d'excellentes discussions du nouveau dispositif et des nouvelles tactiques de défense des Allemands, voir John A. English, *On Infantry* (New York, Praeger, 1984), p. 14-17; Paddy Griffith, *Forward Into Battle* (Ramsbury, Wilts, Crowood, 1990), p. 77-81, et Nicholson, p. 259-262.

- 57 Fetherstonhagh, p. 278-280; Hodder-Williams, p. 216-221; Topp, p. 123-124.
- 58 Archives du Black Watch, *42nd War Diary*, « Summary of Operations », en date du 13 avril 1916.
- 59 ANC, RG 9 III, vol. 2526, *1st Division WD*, chemise 52, dossier 7, « Rpt of 1st Division ».
- 60 « Congratulatory Order on the Capture of Vimy Ridge », dans G. G. D. Kilpatrick, *Odds & Ends from a Regimental Diary* (Montréal [hors commerce], n. d.), p. 26.
- 61 Stevens, p. 89-90.
- 62 Fetherstonhagh, p. 287-292.
- 63 *Wallis Scrapbooks Collection*, vol. I, lettre au Capt George Macdonald, PPCLI, en date du 11 juin 1916.
- 64 CBC, 49^e Bataillon, A. E. Fowlie.
- 65 Stevens, p. 90.
- 66 Journal de guerre (War Diary) du RCR, 10 juin 1917; *42nd War Diary*, « Summary of Casualties, June 1916 »; *49th War Diary*, 11 juin 1917.
- 67 Stevens, p. 91; voir aussi dans Nicholson, p. 281, le commentaire de Nicholson, qui qualifie le décompte des corps d'« excessif ».
- 68 S.J. Harris, *Canadian Brass: The Making of a Professional Army, 1860-1939* (Toronto, University of Toronto Press), p. 126.
- 69 Desmond Morton, *Billet pour le front : histoire sociale des soldats canadiens, 1914-1919*, Outremont, Québec, Athéna éditions, 2005, p. 139.
- 70 ANC, RG 9 III, v. 4024, f.8, Macdonell to 1st Canadian Division (le Général Macdonell à la 1^{re} Division du Canada), 27 juillet 1918.
- 71 Cité dans Wallace G. Breck, « The Careers of Lt. Gen. Sir Archibald Cameron Macdonell, KCB, CMG., DSO, LLD », *Historic Kingston*, vol. 45 (1997), p. 107.
- 72 *Ibid.*, p. 116.

CHAPITRE 4

« Une affaire brutale et déshumanisante »

Le Brigadier-général F. O. W. Loomis et la question de
« l'exercice impersonnel du commandement par les
généraux »

DAVID R. O'KEEFE

Le Major-général Fredrick Oscar Warren Loomis est mort dans son lit le 15 février 1937, deux semaines après son soixante-septième anniversaire, victime d'un malaise cardiaque dont les signes peu rassurants ont commencé à se manifester au cours des années qui ont suivi la guerre. Durant la Grande Guerre, l'entrepreneur des Cantons de l'Est du Québec a commandé le 13^e Bataillon (Royal Highlanders of Canada) durant les sanglants combats de 1915, la 2^e Brigade du Canada durant deux années des combats les plus exigeants, les plus éreintants et les plus cruels qui soient échus à des soldats dans l'histoire militaire occidentale et, enfin, la 3^e Division du Canada durant la dernière moitié de la légendaire période des « Cent Jours ». On l'a honoré en donnant son nom à un sommet de l'Alberta, Edgar Bundy l'a immortalisé dans *Landing of the First Canadian Division in St. Nazaire* et des généraux ont porté son cercueil recouvert d'un drapeau tandis que des proches du défunt faisaient à l'époque son éloge en le qualifiant de *grand* général canadien.

Quelques mois avant son décès, le Major-général J. F. C. Fuller, qui était un ancien officier des forces terrestres, un historien et un stratège très influent, a publié une monographie polémique de 106 pages intitulée *Generalship: Its Diseases and their Cure, A Study of the Personal Factor in Command*. Il parle dans son traité de la lame de fond, s'étendant sur une décennie, et du sentiment populiste à l'état brut qui ont accablé de la même façon d'une critique sarcastique et caustique les généraux

alliés et le rendement des généraux. Ils étaient considérés comme des « bouchers », des « bousilleurs » et des « ânes », mais on ne comprenait guère, et même pas du tout, les défis que le haut commandement a dû affronter durant la Première Guerre mondiale. Pour certains, les généraux formaient une « bande anonyme en uniforme » qui envoyait sans réfléchir les jeunes, les soldats non entraînés et les innocents au massacre d'un geste indifférent de la main. Leur manque de curiosité intellectuelle, leur tempérament intéressé et leur attitude froide et manquant de naturel étaient comme de raison une conséquence directe de leur place dans la société, de leur fréquentation des écoles privées et du déficit de matière grise nécessaire pour adapter des tactiques et méthodes victoriennes à l'aube de l'ère moderne¹.

Avançant en terrain miné, J. F. C. Fuller a mis en capsule à la fois la mise en accusation et l'alibi d'une génération : « La guerre associée à un leadership impersonnel, écrit-il, est une affaire brutale et déshumanisante » et sa nature impersonnelle est la cause première d'un piètre rendement des généraux². L'aspect central de son argument est son assertion que le rendement des généraux durant la Grande Guerre a souffert du fait qu'ils ne comprenaient pas la condition humaine en situation de combat, ce qui s'est traduit par une rupture fondamentale entre les leaders et la réalité que vivaient les hommes servant sous leurs ordres. Ces « généraux de château » ne bénéficiaient plus du contact étroit entre l'homme et le maître, contact qui a élevé les Wolfe, Moore et Wellington au sommet de la réussite en matière de leadership. De l'avis de J. F. C. Fuller, la Première Guerre mondiale s'est révélée un moment critique qui a fait plonger le leadership militaire dans un malaise moral qui a de son côté réduit le général au rang de « directeur général » ou de « souffleur travaillant dans les coulisses de la guerre »³. C'est l'indifférence caustique à l'égard du contexte de la guerre, et d'un monde en transition, qui a provoqué le courroux de J. F. C. Fuller. « Ni les pays ni les armées, écrit-il, ne sont des choses mécaniques; ce sont plutôt des êtres vivants faits de chair et de sang et non pas de fer et d'acier » et l'impuissance des généraux à reconnaître l'existence d'une guerre nouvelle, à la comprendre et à s'y adapter a réduit les « généraux de château » à rien de plus que des « fantômes qui pouvaient provoquer la terreur mais se matérialisaient rarement »⁴. Pour lui, les piliers qui font « un bon général » sont solidement implantés dans une attitude qui favorise la créativité plutôt que le conformisme; un esprit qui a la finesse nécessaire pour mettre en

contexte l'expérience de la guerre industrialisée du début du vingtième siècle et d'un monde pris dans une transition turbulente. D'après J. F. C. Fuller, l'art d'être général va beaucoup plus loin que simplement « faire s'exercer les troupes »; il exige un courage de type physique, intellectuel et moral et la capacité de se préparer et de prévoir, de « jeter un coup d'œil de l'autre côté du mur » et de « découvrir l'âme de son ennemi ». Pour redevenir un « vrai maître », le général doit « être fait de chair et de sang, être capable de voir, d'entendre, de surveiller, de ressentir, de jurer et de sacrer, de louer et d'acclamer et, par-dessus tout, de risquer sa vie avec ses hommes; il ne doit pas simplement donner mécaniquement des ordres depuis quelque quartier général bien caché à des milles et des milles à l'arrière »⁵.

Grâce à la redécouverte récente de son journal de guerre personnel oublié depuis longtemps, le traité de J. F. C. Fuller joue le rôle de test décisif et provocateur menant à une réévaluation, qui aurait dû avoir lieu il y a longtemps, de cet aspect du travail des généraux canadiens durant la Première Guerre mondiale et de celui, en particulier, du Général Loomis. Cela étant, le chapitre qui suit se concentre sur son commandement de la 2^e Brigade en 1917 durant « l'année du professionnalisme » du Corps canadien – année au cours de laquelle sa brigade a joué des rôles clés dans les tumultueuses batailles de Vimy, d'Arleux, de la cote 70 et de Passchendaele.

REGARD SUR LA CONDITION HUMAINE

« La présente époque de guerre moderne et de massacre scientifique n'est pas, pour les généraux, une partie de plaisir; la moindre faute ou erreur de calcul peut signifier le sang et la vie de milliers de bons hommes. » C'est l'air visiblement las du Maréchal Douglas Haig durant une inspection de la 2^e Brigade faite après la bataille de la cote 70 d'août 1917 qui a provoqué cette citation pénétrante que le Général Loomis a alors consignée. À ses yeux, l'allure de son commandant en chef trahissait « les lourdes responsabilités... qui reposent sur ses épaules » et le fait que le Maréchal Haig « a (avait) l'air d'un homme qui saisit (saisissait) tout le poids de ses responsabilités... (et)... qui a le courage de les affronter résolument et de les surmonter »⁶. Connu pour son humeur changeante, son caractère sévère et son exercice exigeant mais compétent du commandement, le Général Loomis n'a jamais enlevé en public son « masque de commandant » durant ou après la guerre⁷. Ce qui saute toutefois aux yeux dans divers passages de son journal de guerre

personnel, c'est que le Général Loomis comprenait tout à fait que les mérites et la fragilité de la condition humaine constituent la constante principale au combat. En fait, la capacité que le Général Loomis avait de mettre en contexte l'expérience du simple soldat et du civil par rapport aux responsabilités du commandement est une de ses plus grandes qualités en tant que leader. Tout a découlé de ce regard sur la condition humaine; le résultat de cette perception a été la création d'une 2^e Brigade confiante, cohérente, combative et, surtout, fructueuse.

Ainsi qu'en témoignent les passages concernant son arrivée dans le secteur de Lens à l'été de 1917, le Général Loomis était manifestement conscient de l'impact de la guerre totale industrialisée moderne sur la condition humaine. « Quand une attaque d'envergure sera lancée dans ce secteur-ci, il y aura assurément un holocauste si les civils ne sont pas envoyés à l'arrière. Il faut nettement s'attendre, même durant la bataille relativement minime que nous préparons, à ce que ces villes ne soient pas des lieux sûrs⁸. » Creusant davantage la question de leur sort, il écrit ce qui suit :

...la manière incertaine et sporadique dont les Allemands tirent... des obus de petit calibre entrecoupés de temps en temps le jour et la nuit, à des intervalles irréguliers, d'obus de gros calibre accroît la terreur des gens et il est très facile de comprendre l'angoisse des mères dont les enfants jouent à l'extérieur dans les rues quand elles commencent à entendre le hurlement qui signale l'arrivée d'un obus⁹.

C'est toutefois à Liévin, en banlieue de Lens, que toute l'énormité de la guerre moderne a fait mouche :

La ville..., vue de jour, présente un portrait lugubre mais frappant de la terrible efficacité du tir de l'artillerie moderne et de la dévastation et de la destruction que la guerre a fait entrer dans les foyers de nos alliés français... le spectacle fend le cœur. Ce qui a déjà été des rues grouillantes de mineurs et de commerçants assidus courant entre des rangées de boutiques prospères et de maisons paisibles n'est maintenant rien de plus qu'un paysage interminable de chemins criblés de trous d'obus bordés d'amoncellements repoussants de décombres et de débris, de briques brisées et de morceaux de maçonnerie, de gravats, de plâtre et de détrit

jetés par les habitants des caves situées en dessous... Des berceaux et des jouets en pièces, les chiffons et les lambeaux dont avait déjà été vêtue la prunelle des yeux de quelque pauvre mère, des articles ménagers, des meubles de maison et de bureau, des œuvres d'art et des éléments industriels – tout ce que l'on pourrait en fait s'attendre à trouver dans une grande ville minière prospère et civilisée peut être vu éparpillé et irrémédiablement mutilé parmi des tas de maçonnerie en état de désintégration et de déchets constitués de boîtes de conserve et de bouteilles vides... La scène que l'on contemple en allant par une journée tranquille d'une maison à l'autre pour voir les décombres est vraiment indescriptible et remplit involontairement l'esprit d'images saisissantes des horreurs qu'éprouvent les habitants de la ville et l'on s'interroge sur leur sort¹⁰.

Comme le Général Loomis n'était clairement pas un automate unidimensionnel, les préparatifs de la bataille de la cote 70 ont évoqué un mélange de fierté et de pressentiments qui l'ont submergé et qui ont trahi son empathie souvent dissimulée pour le simple soldat et le sort de l'être humain. Le terrain étant préparé et « tous les acteurs à leur place attirée », le Général Loomis comprenait que les plus récents « drames de guerre du monde... allaient amener de nombreux hommes en présence du moment le plus critique de leur vie et les mettre à l'épreuve comme jamais avant ». Il concluait sobrement que « certains vont rencontrer la mort, une mort glorieuse en dépit de son masque sordide de boue et de vase, et d'autres vont rencontrer la souffrance et l'agonie sous de multiples formes... » Le Général Loomis réagissait de même au caractère inhumain du combat et son journal de guerre personnel est parsemé de passages poignants d'émotion contenue. Il a dans un cas regardé avec un respect mêlé d'admiration des avions allemands et canadiens se livrer dans le ciel un duel pour finalement voir un avion canadien tomber en flammes « comme un oiseau blessé »¹¹. La descente violente a éjecté un pilote qui a plongé jusqu'à sa mort tandis que l'autre restait coincé dans les débris en feu de l'avion tombé à 150 pieds du brigadier. « Mon ordonnance... a transporté le corps de l'officier... qui était tombé plus tôt de l'avion, écrit-il. C'était un pauvre type horriblement blessé et brûlé... J'ai depuis appris que c'était le Lt John May¹². » Dans un autre cas, quand un obus allemand a mis le feu à une pile de munitions, près de son quartier général, ce qui a fait 40 morts et blessés, il a noté que « certains

des morts... étaient horriblement carbonisés et mutilés; leurs vêtements ont brûlé complètement, tout comme leurs cheveux et leur peau, etc. »¹³. Durant une tournée des tranchées de première ligne faite au cœur de la bataille, un incident a fait prendre pleinement conscience au Général Loomis de sa propre mortalité quand plusieurs obus ont éclaté à très faible distance, tuant un soldat « qui était debout si près... que mon veston portait encore les taches de son sang quand je suis retourné chez moi »¹⁴. Confronté une autre fois aux horreurs de la guerre moderne plus tard ce jour-là, il a noté un mélange de choc et de pathétique quand il a vu quatre lignes de fantassins allemands avançant sans interruption dans le no man's land sous un intense tir de mitrailleuses, de fusils et d'artillerie. « Le massacre était affreux, observe-t-il. En quelques secondes, on a pu voir les quelques Allemands qui restaient retourner en se dépêchant et en rampant dans leurs lignes, mais très peu d'entre eux ont pu se rendre en lieu sûr¹⁵. » Plus tard cet automne-là, juste avant l'attaque de la 2^e Brigade à Passchendaele, le fardeau du commandement et la nature du combat pesaient lourdement sur sa conscience :

Un examen du terrain récemment pris aux Allemands montre très clairement les diverses étapes de notre attaque et laisse une très vive impression du caractère terrible de la guerre moderne. Quand nous nous approchons du secteur pris au cours de la première phase de la progression, nous voyons des carcasses d'avions plus ou moins démolis; certains sont presque intacts, quand le pilote blessé a réussi à bien se poser, d'autres se sont comprimés en tombant et d'autres, enfin, ne sont qu'un tas de métal tordu, de fil de fer et de toile carbonisés. Des chars détruits, percés facilement par des obus et enfouis plus qu'à moitié dans la boue, marquent le parcours que ces monstres ont suivi au cours des efforts qu'ils ont faits pour déloger l'ennemi de ses casemates et de ses centres de résistance. Jusque-là, le champ de bataille a été assez bien nettoyé, mais, plus à l'avant, à l'endroit où, jusqu'au moment où nous avons emporté la crête, il était soumis à une observation constante, nous n'avons pas pu le faire et nous trouvons des signes plus horribles des combats. Des corps de morts amis et ennemis gisant dans des trous d'obus et partiellement enfoncés dans la boue sous leur propre poids indiquent les premières étapes de l'attaque alors que l'on peut reconnaître les étapes ultérieures à l'apparence plus fraîche des cadavres et aux taches

de sang qui marquent encore le terrain et qui colorent l'eau à l'endroit où ces hommes ont fait le sacrifice suprême pour leur pays. Près de la ligne de front se trouvent les corps encore chauds de ceux qui sont tombés il y a quelques jours et qui ont payé de leur vie le prix de la victoire canadienne de Passchendaele. Il faut espérer qu'après avoir chassé l'ennemi du terrain surélevé que nous sommes sur le point d'attaquer il sera possible de récupérer ces dépouilles héroïques et de leur donner la sépulture décente à laquelle a droit tout soldat tué au combat.

Cette vision bien équilibrée et cette empathie s'étendaient également à la vie du soldat qui est en première ligne et à l'état-major. Le Général Loomis a en de nombreuses occasions, au cours de ses visites régulières des premières lignes, commenté les particularités du service militaire et de la vie dans les tranchées. En décembre 1916, près de la ville inondée de Brouay, il a été « choqué et surpris » de voir que « les soldats refusaient absolument de se laisser décourager... et il était réconfortant de voir l'excellente manière dont ils acceptaient des conditions très éprouvantes »¹⁶. Un peu moins d'un an plus tard, dans la mer de boue de Passchendaele, il notait que la pluie rendait les conditions « extrêmement pénibles » et qu'elle accroissait « infiniment la complexité de la tâche déjà difficile à laquelle les hommes faisaient face ». Le « silence continu » de l'ennemi précédant l'attaque canadienne est, outre les conditions météorologiques, un autre aspect auquel son imagination a réagi :

Il faut en déduire un trait plutôt particulier du caractère du soldat qui est à n'en pas douter attribuable au fait qu'il est toujours soumis à une tension constante : si ça chauffe, il maugrée parce que l'ennemi ne nous laisse pas tranquilles et, si rien ne se passe, il s'inquiète de ce que l'ennemi nous prépare; en fait, je pense que nos hommes sont plus heureux quand il tombe quelques obus (pas trop près), car ils ne craignent alors rien de pire tandis que, quand tout est tranquille, leur imagination se met au travail, et cette guerre a produit des méthodes si diaboliques de tuer et de torturer les gens qu'on peut leur pardonner de se demander si les Allemands ne sont pas en train de concevoir quelque nouvelle monstruosité.

Malgré cette sensibilité, le masque du commandement est resté en place et le Général Loomis a mis en équilibre d'un côté ses émotions et sa compassion et de l'autre ses responsabilités et les exigences du commandement et du leadership. Pendant son commandement de la 2^e Brigade, au moins deux soldats ont été traduits en cour martiale et été condamnés à mort. Il a dans un cas été soulagé de signaler que, malgré le verdict, des circonstances atténuantes ont permis de commuer la peine en emprisonnement¹⁷. Dans l'autre, il a toutefois refusé de fléchir parce que l'accusé avait joui d'une peine réduite relativement à des infractions antérieures à cet égard. « C'était une cause particulièrement mauvaise, écrit-il. Il n'y avait pas de circonstances atténuantes » et « le Soldat H. Kerr, du 7^e Bataillon, a subi la peine suprême¹⁸. » Sa décision ne lui étant d'aucun réconfort, le Général Loomis s'est consolé en se disant que « (c'est) heureusement la première fois que ma brigade a dû recourir à cette mesure »¹⁹.

Il a parfois exprimé sa frustration à l'égard du fait qu'il n'a pas su vaincre les diverses bizarreries et petites manies de la condition humaine telles que la « crainte superstitieuse » du vendredi 13 ou, ce qui est plus important, le fait que certains ne se conforment pas rigoureusement aux ordres, ce qui provoque des pertes inutiles²⁰. Mêlant le pathétique, le dégoût et le paternalisme, le Général Loomis a commenté le fait que certains soldats ne se sont pas retranchés après leur attaque de la cote 70. « Au lieu de travailler, ils sont restés dans la tranchée allemande que l'ennemi a par la suite très fortement bombardée, ce qui a provoqué un très grand nombre de pertes dans les rangs des occupants tandis qu'un peloton qui s'était retranché comme on le lui avait dit et qui n'avait pas hésité à utiliser ses pelles s'en est tiré presque sans pertes. » Plus tard, tempérant cette évaluation, il a admis « [qu']amener un soldat à travailler fort après que la fièvre de l'attaque est tombée et lorsqu'il commence à relaxer est une des choses les plus difficiles qui soient, mais c'est une des plus importantes et il faut faire comprendre à tous les soldats que c'est pour leur sécurité personnelle autant que pour celle des positions dont la prise leur a coûté si cher ».

Ainsi que les passages qui précèdent le révèlent, le Général Loomis comprenait les effets de la guerre sur la condition humaine et l'application pratique de celle-ci à la poursuite fructueuse de la guerre, et était fasciné par tout cet aspect. La clé du

succès qu'il a eu en matière de leadership a toutefois été sa capacité de jauger cette nature parfois contradictoire du commandement et de la condition humaine.

L'INSTRUCTION ET LA PRÉPARATION AU COMBAT

La campagne de la Somme, qui est considérée comme une des batailles les plus sanglantes et les plus futiles de l'histoire moderne, a servi de catalyseur à la formation d'une armée canadienne plus professionnelle qui a à la fois englouti et absorbé le Général Loomis. Les amères leçons de cette bataille ont eu pour résultat un niveau accru de compétence découlant de l'instruction et de la réorganisation de même que de l'application de moyens technologiques et de tactiques nouveaux ou en cours d'élaboration, ce qui convenait parfaitement au tempérament réceptif et à la curiosité intellectuelle naturelle du Général Loomis²¹. Pleinement conscient des nouveaux défis du leadership, le trait caractéristique du commandement du Général Loomis était sa capacité de se préparer et de s'organiser en vue du combat. Un coup d'œil à ses ordres d'opération, à ses journaux de guerre officiels ou à son journal de guerre personnel montre clairement son penchant presque légendaire pour l'organisation et le détail, les pierres angulaires du succès au combat. Tout comme Arthur Currie, il croyait que si l'instruction est bien faite, si le leadership est ce qu'il doit être et si les préparatifs sont complets, les hommes peuvent tout faire²². Répondant à une question concernant les leçons tirées de la bataille de la Somme, le Général Loomis a présenté une évaluation sans équivoque : « La solution..., c'est L'INSTRUCTION, une instruction qui va non seulement garantir la discipline et de meilleures connaissances techniques, mais aussi donner des officiers, des sous-officiers et des hommes pleins de ressources²³. »

Ainsi que les programmes d'instruction du Général Loomis l'indiquent clairement, il comprenait la nature évolutive de la guerre livrée par l'infanterie dans le contexte du début du vingtième siècle. Conçue pour développer « l'esprit d'initiative de l'individu ainsi que ses muscles », l'instruction faisait en sorte que les hommes soient « tout à fait au courant de chacune des nouvelles petites combines qui se présentent sans cesse » et s'attaquait aux fondements du combattant efficace – ce qu'il appelait le « soldat polyvalent »²⁴. Le Général Loomis croyait fermement que le nouveau programme d'instruction libérait « l'esprit de tous les officiers des régiments des vieilles idées et obsessions relatives à la guerre de tranchées » et faisait

remarquer que les unités ne s'inquiétaient plus de leurs flancs et qu'elles poursuivaient plutôt la progression²⁵. La conséquence de ce changement, c'est l'acceptation enthousiaste et la promotion des concepts de la souplesse, de l'initiative et de la combativité – chose qui ne se voyait pas à l'époque de l'armée de [lord] Kitchener mais que le Général Loomis et d'autres membres du Corps canadien ont facilitée sérieusement²⁶. Le programme d'instruction du Général Loomis incluait dès août 1916 des habiletés de niveau avancé telles que le « lancement des grenades », le « tir à la mitrailleuse », la « signalisation », le « travail d'éclaireur et [l'] observation » de même que l'instruction normale concernant la « mousqueterie », le « combat à la baïonnette » et les « tactiques du tirailleur »²⁷. Plus tard cet été-là, le Général Loomis a opposé ses bataillons les uns aux autres dans une série d'exercices combinant l'attaque et la défensive dans des conditions ressemblant « à celles qui existeraient dans une vraie situation de combat »²⁸. Pour le Général Loomis, la grande leçon de la bataille de la Somme était toutefois la nécessité d'utiliser la puissance de feu directe et indirecte de façon astucieuse et efficace, et il a aussitôt ordonné de nombreux exercices « illustrant les principes de l'attaque... de l'utilisation de l'artillerie et des mitrailleuses, des communications, de l'utilisation du terrain... de la conduite du tir... et des tirs de flanc »²⁹. D'autres séances d'instruction insistaient sur une rédaction et une diffusion rapides des appréciations, des ordres et des comptes rendus de même que sur une coopération interarmes étroite et la reconnaissance; elles mettaient aussi en garde contre les dangers des exercices stéréotypés et de l'assignation d'un trop grand nombre de tâches aux sous-unités³⁰. Chaque exercice tactique sans troupes (ETST) se concluait par une synthèse, faite par le Général Loomis, qui avait pour but de garantir que tout le personnel comprenait l'instruction et que l'on n'avait pas raté des points essentiels ou retenu des leçons erronées³¹.

L'année suivante, la 2^e Brigade a entrepris de nouveau un programme d'instruction « vigoureux » en vue de faire de 1917 « l'année primordiale, à tous les points de vue, de l'histoire de l'unité »³². Le modèle canadien d'instruction et de préparation avait alors atteint le niveau opérationnel de la guerre en raison de l'élaboration d'une doctrine d'attaque qui intégrait des changements technologiques, tactiques et organisationnels³³. Conscient de la subordination du « commandement au combat » aux « préparatifs de combat », le Général Loomis était d'accord avec le

Brigadier Victor Odlum, selon qui « nos combats sont gagnés ou perdus avant même de commencer », et adoptait tout à fait le mantra du Général Julian Byng selon lequel « l'instruction en temps de paix est la partie la plus importante des activités militaires... En temps de guerre, elle ne cède la place qu'aux opérations et la qualité des opérations dépend directement de l'efficacité de l'instruction³⁴. » En ce qui concerne le nouveau système, le Général Loomis croyait que l'efficacité et la force de frappe de ses bataillons ne pouvaient être maintenues durant les rudes combats à venir que « par l'organisation la plus minutieuse et la plus judicieuse et par une instruction et une discipline d'un haut niveau »³⁵. Il est bon, pour illustrer cette attention au détail, de se concentrer sur un aspect des préparatifs qu'il a faits en vue de l'offensive de Vimy au printemps de 1917. Mécontent des cartes préparées par la division, le Général Loomis s'est plaint amèrement du fait qu'elles étaient « entièrement inadéquates pour assurer la compréhension et l'instruction nécessaires... pour une opération de cette envergure ». Il a donc pris l'initiative de faire aussitôt préparer par ses dessinateurs de nouvelles cartes qui incluaient le travail fait et le travail en cours à ce moment-là. Les résultats ont été exhaustifs et impressionnants : du côté allemand, tout y était, à savoir les emplacements, les postes d'observation, le matériel, les dépôts, les abris, les tranchées et les couloirs existant dans les barbelés, les positions et la nature des tranchées, les secteurs couverts par le tir des mitrailleuses et des mortiers de tranchée. Du côté canadien, la liste était exhaustive : les positions de rassemblement de l'infanterie canadienne, les tranchées de départ, la configuration du terrain, les objectifs, les positions de consolidation et les limites de la brigade. De plus, les tranchées principales de communication, les dépôts de munitions et de matériel du génie, les tranchées de communication, les tunnels, les chemins muletiers, les itinéraires de tramway, les postes de secours, les quartiers généraux, les emplacements, les dépôts de nourriture chaude, les abris profonds, les postes d'observation et les tranchées de tir ont tous été compilés pour « être le plus utiles possible le moment venu »³⁶.

À cheval sur les détails, le Général Loomis s'est aussi révélé un maître très exigeant. À l'occasion d'une des nombreuses inspections des tranchées de première ligne faites avant la bataille de Vimy, le « manque d'intérêt » manifesté par certains officiers et hommes relativement aux « travaux d'amélioration et d'importance tactique » l'a peiné. « Peu d'entre eux, écrit-il, semblaient comprendre que ces

“équipes de travail” sont dans l’intérêt des hommes eux-mêmes... (et) ... que le travail nécessaire est conçu pour sauver des vies et rendre les opérations défensives et offensives plus efficaces³⁷. » Trois jours avant l’assaut principal du 9 avril, il était encore « déçu » de l’entretien minime fait concernant les tranchées de communication : « Même si j’ai bien regretté l’avoir fait », avoue-t-il dans son journal de guerre personnel, « j’ai fait appel à de grandes équipes de travail pour remettre les tranchées en état avant l’attaque. » Ce n’est pas le simple succès qui a poussé le Général Loomis à agir ainsi, mais plutôt le fait qu’un « travail de ce genre est synonyme de vies humaines sauvées et il va de soi qu’il est vital »³⁸. En fin de compte, au moment où l’opération approchait, il a d’un air satisfait exprimé la conclusion suivante :

On a porté une grande attention à l’organisation de nos unités, aux mesures visant à garantir des réserves d’eau, de nourriture et de munitions abondantes et faciles d’accès, à l’approvisionnement en matériel du génie adéquat pour la consolidation des positions capturées, à l’évacuation rapide des malades et des blessés, à l’établissement de dépôts de nourriture chaude à des endroits commodes et à beaucoup d’autres aspects. Des dispositions ont été prises en vue de situations d’urgence de presque tous les genres et des équipes vont à tout moment être en état d’alerte et vont attendre des instructions pour ce qui est du transport des munitions et de la nourriture aux endroits requis.

Le Général Loomis n’est pas le seul qui était satisfait. Contrairement à d’autres brigades à l’égard desquelles le Général Currie a fait en moyenne 20 commentaires, ils se limitaient à cinq dans le cas de la 2^e Brigade. D’après le Lieutenant-colonel Kenneth Radley, qui a rédigé l’histoire la plus complète de la 1^{re} Division du Canada, son plan était « tout simplement bien conçu » et il a éventuellement contribué à la remarquable victoire remportée à Vimy³⁹. Le succès s’est manifesté de nouveau à la mi-août quand le Corps canadien a pris et tenu la cote 70, éliminant du coup cinq divisions allemandes. Pour le Général Loomis, cette victoire a confirmé et renforcé la leçon vitale de Vimy : « Préparez-vous à fond et en détail, entraînez-vous fort et établissez des moyens de contrôle et de communication redondants. La consolidation était un facteur clé. Si l’attaque n’avait pas été aussi bien planifiée et dotée en ressources, ce qui a permis une consolidation rapide, des

contre-attaques déterminées auraient pu réussir dans une certaine mesure⁴⁰. » D'après le Lieutenant-colonel Radley, la bataille de la cote 70 a été « un modèle de tactiques judicieuses et d'une superbe planification » et les préparatifs et la planification du Général Loomis se sont révélés bien pensés, complets, organisés et présentés de façon logique, et ont conservé une clarté qui a donné le ton à l'opération elle-même⁴¹. Clair, net et exempt de toute ambiguïté, le plan mettait l'accent sur la vitesse et un cycle serré de prise des décisions; ses bataillons devaient non seulement devancer le tir de barrage allemand, mais aussi le cycle de prise de décision des Allemands. Son assaut en quatre vagues était planifié de façon méthodique pour que les forces et le rythme des combats restent sous son contrôle et aussi assez souple pour garantir, au niveau du bataillon, de la compagnie et du peloton, que l'on fasse preuve d'initiative. Encore une fois, comptant sur les innovations les plus récentes en matière de tactique et d'instruction, le Général Loomis a incité ses forces à ne pas s'arrêter et à plutôt recourir à la manœuvre pour vaincre ou contourner les obstacles à l'aide des armes et des ressources dont elles disposaient. Ainsi que cela allait devenir la norme dans l'ensemble du Corps canadien et s'est révélé si fructueux à Vimy, le Général Loomis a ordonné la construction, à partir de photographies aériennes, d'une réplique exacte des tranchées et des défenses allemandes. Il n'a pas pu contenir son excitation à l'idée que les hommes se familiarisent avec « chaque détail » du terrain à couvrir : « Nos hommes vont savoir où chercher les mitrailleuses, les mortiers de tranchée, les abris de l'infanterie et ainsi de suite et savoir quelles tranchées il faut bloquer. Cette maquette a en fait donné aux hommes une énorme confiance, de sorte qu'ils ont l'impression d'attaquer sur un terrain connu, ce qui multiplie par cent les chances de succès⁴². » Le Général Loomis a de plus envoyé en première ligne un officier d'état-major identifier les traits caractéristiques naturels ou artificiels situés le long des lignes de progression prévues pour guider les hommes sortant des tranchées. « Un des plus grands dangers d'une attaque exécutée dans une guerre moderne, lorsque les traits caractéristiques artificiels et végétaux ordinaires sont tous rasés ou transformés considérablement au cours d'un bombardement unique, écrit-il, c'est de perdre le sens de l'orientation et d'ainsi laisser des trous dans la ligne et provoquer des regroupements dangereux dans les rangs des attaquants⁴³. »

Le Général Loomis souligne dans ses instructions spéciales l'importance de recevoir de l'information en temps opportun, ce qui démontre clairement qu'il était

conscient de la nécessité de réduire le brouillard de la guerre à une simple brume⁴⁴. Il insistait pour que, une fois installés dans les positions capturées, les bataillons soient toujours en contact et qu'ils envoient quand c'était possible des comptes rendus clairs et concis. Pour suivre de près le déroulement des événements avant et pendant l'assaut, la brigade a posé 700 verges de lignes et aménagé divers postes d'observation et centres de compte rendu, et un quartier général avancé disposant d'un essaim de messagers pour que le Général Loomis soit toujours personnellement au courant de la situation à l'avant. Quand ces dispositions n'ont pas donné des résultats adéquats au moment le plus crucial de la bataille, il est allé à l'avant lui-même faire une reconnaissance personnelle des nouvelles positions, en soi un acte de bravoure et une démonstration de l'exercice du commandement par un général qui lui a valu des éloges publics du commandant de la division. Une fois sur place, il comptait sur la préparation et l'innovation pour s'attaquer aux problèmes plus complexes du nettoyage, des équipes de transport et des brancardiers, trois aspects qui ont mené au désastre durant la bataille du mont Sorrel. Ce qui inquiétait le Général Loomis relativement à l'opération de la cote 70, c'est le fait que la grande étendue assignée à la 2^e Brigade exigeait le recours à la quasi-totalité des troupes d'assaut pour garantir un approvisionnement adéquat en matériel. Pour lui, « le nettoyage [était] une question sérieuse » et il a décidé en réaction à l'utilisation par l'ennemi de nouvelles tactiques telles que les « trous d'obus défendus » et les « centres de résistance isolés » que la meilleure solution à ce problème résidait dans le chevauchement de ses forces d'assaut pour ainsi garantir que les hommes terminent le travail après la prise de leurs objectifs. Sa prévoyance et son approche innovatrice ont bien fonctionné dans un contexte des plus difficiles; le Général Loomis et ses commandants de bataillon étaient tous satisfaits de cette solution parce qu'elle permettait de relever les bataillons de tête – qui avaient subi de lourdes pertes – et leur permettait de conserver leur cohésion et de reprendre vite l'attaque à l'heure H⁴⁵.

De même, l'instruction et les préparatifs faits en vue de la campagne de Passchendaele étaient « à la pointe du progrès ». Tenant compte de la nature du terrain et des défenses allemandes attendues, les tâches spécialisées telles que l'attaque des casemates, des maisons fortifiées et des centres de résistance, l'utilisation des cisailles contre les barbelés et l'instruction sur la protection contre les gaz ont fait l'objet d'une attention particulière. S'appuyant sur des fondements réalistes, le Général

Loomis a fusionné d'une part la nature du terrain, le combat et les objectifs visés et d'autre part la nature de la défensive allemande pour créer un paradigme assurant le succès⁴⁶. La cohésion était le fil conducteur. Pour la garantir, son état-major a fabriqué une maquette en pâte à modeler de la zone d'assaut que chaque officier et sous-officier de la brigade a examinée avant l'attaque et qui montrait les limites, les objectifs, le plan d'attaque, la nature du terrain et les réactions allemandes probables⁴⁷. Des officiers ont chaque jour évalué la situation et fait une reconnaissance du terrain jusqu'à l'assaut du 10 novembre et le Général Loomis a présenté à ses commandants de bataillon (cmdt bon) une information à jour sur le déroulement de la bataille à l'avant et traité de questions telles que la formation d'attaque, les dispositions relatives au nettoyage et aux communications, l'équipement qu'il fallait emporter, les équipes de transport, l'horaire du tir de barrage, la consolidation et la relève, mais a laissé les précisions sur les limites, la largeur du front et la profondeur de l'attaque à la division⁴⁸. Le temps alloué pour l'instruction et les préparatifs permettait au commandant de chaque bataillon d'assaut de se familiariser avec le terrain et avec le plan du Général Loomis de même qu'avec la forme et le ton généraux du plan que demandaient tous les paliers de commandement. Les troupes ont elles aussi eu plus d'un jour complet pour s'adapter au terrain et faire les derniers préparatifs. Tout le personnel en cause s'est en fait retrouvé au même niveau de préparation et le succès ne s'est pas fait attendre⁴⁹.

Pour le Général Loomis, cette préparation détaillée améliorait la procédure de combat ainsi que le commandement et contrôle, c'est-à-dire deux éléments qui se sont révélés particulièrement décisifs dans les conditions existantes de boue et de sang. Quand le tour de la 2^e Brigade est arrivé, le 10 novembre, l'assaut du Général Loomis exécuté par deux bataillons avait pris et tenu son objectif à midi, seulement six heures après l'heure H. L'infanterie n'a pas exécuté de contre-attaque; c'est plutôt un violent et très long tir de barrage qui a secoué la 2^e Brigade sans toutefois la chasser de ses positions du carrefour de Vindictive et de la ferme Aventure⁵⁰. Le Général Loomis estime que les deux aspects saillants de l'opération ont été le caractère continu et l'intensité des tirs d'artillerie de l'ennemi et « l'effet démoralisant » du repli de l'unité qui protégeait son flanc gauche. Il écrit dans son rapport officiel que le fait que sa brigade a encaissé un tir intense d'artillerie et de mitrailleuses et qu'elle a tenu ses objectifs malgré l'effet démoralisant du

désengagement... semble suffire pour justifier un programme d'instruction et des méthodes judicieux⁵¹. Le commandant de la division, le Major-général Macdonell, était d'accord avec cette évaluation et il a ajouté que le succès découlait de la liberté laissée à chaque brigade d'étudier son propre problème, de concevoir le meilleur plan et d'accorder à tous les intéressés beaucoup de temps pour l'étudier et connaître leur place dans la chaîne de commandement⁵². Si de fait, ainsi qu'Ian McCulloch le suggère, le commandant de brigade compétent est « posé, calme et serein » et « travaille en coulisse pour garantir un effort coordonné... pour s'assurer que ses troupes (sont) au bon endroit au bon moment et dotées des bonnes ressources », il était clair en 1917 que le Général Loomis avait réussi sous ce rapport.

L'ESPRIT INNOVATEUR

En 1917, emboîtant le pas à Julian Byng, Arthur Currie a suscité au sein du Corps canadien une atmosphère positive et réceptive qui favorisait la libre circulation d'idées venant de la base et a inculqué le même esprit à ses commandants subordonnés. Le Général Loomis, qui avait un esprit curieux, s'est révélé un des brigadiers canadiens les plus innovateurs⁵³. Le fait que les nouvelles technologies et les nouvelles méthodes plaçaient le commandement et contrôle tactique dans les mains des subalternes est une leçon qu'il a tirée de l'expérience de la Somme et il cherchait constamment des manières d'exploiter les nouvelles technologies et les nouvelles tactiques afin d'améliorer le rendement de ses troupes et de neutraliser les tactiques allemandes en constante évolution⁵⁴.

Le Général Loomis n'était pas un intellectuel confus ou un technocrate séduit par la technologie pour elle-même; sa nature utilitaire et pratique garantissait qu'il ne se perdait pas dans les détails. Il est clair qu'il comprenait l'existence d'une relation symbiotique entre la réalité que ses troupes vivaient en première ligne et le besoin technologique lié au succès. Le mortier de tranchée et la mitrailleuse Lewis ont en particulier capté son attention en raison de leurs capacités multiplicatrices de la force et de leur relation fondamentale avec les tactiques de l'infanterie. Le Général Loomis a durant l'automne de 1916 noté que « dans la mesure où c'était possible dans les conditions existantes, la brèche présente sur notre ligne de front était fermée au moyen de petits groupes d'hommes installés dans des trous d'obus indépendants et armés de mitrailleuses Lewis avant que la responsabilité de la ligne

soit cédée »⁵⁵. Il a, avant l'opération de la cote 70, étudié les mérites d'un nouveau modèle de mitrailleuse Lewis. Notant que l'invention d'un soldat du 7^e Bataillon procurait le « très grand avantage... que représente surtout le fait de tirer avec l'arme suspendue par la bretelle tout en avançant », dont le grand intérêt découlait du fait qu'elle « n'oblige plus le numéro 1 à enlever le chargeur vide en plein combat, ce qui lui permet de rester concentré sur sa cible »⁵⁶.

En ce qui concerne le mortier de tranchée, le fait que ces mortiers pouvaient « tirer de près sur les équipes de travail ennemies qui étaient très occupées à réparer les dommages que ces mortiers causaient continuellement » s'est révélé le facteur intéressant⁵⁷. Plus tard, à Clarency, le Général Loomis a exploité la puissance de frappe de mortiers Stokes utilisés en groupe pour faire cesser les activités des tireurs d'élite⁵⁸. Il a dans ce cas donné à ses éclaireurs et à ses observateurs instruction, de concert avec son officier du renseignement, « [d']être très attentifs » aux endroits d'où les tirs provenaient. Quand un poste de tireur d'élite ennemi était repéré avec exactitude, une « pluie directe et destructrice d'obus » provenant des mortiers Stokes suivait. « On a constaté », écrit avec un air de satisfaction le Général Loomis, « que cela réduisait l'ennemi au silence »⁵⁹.

La prise de Liévin, avec ses caves et ses bâtiments renforcés, ses barricades fortifiées et les trous à canon installés ici et là dans la ville, a offert au Général Loomis, qui cherchait sans cesse à améliorer le rendement sur le champ de bataille, un terrain de jeu intellectuel de « la plus grande valeur » d'un point de vue tactique, stratégique et technique.

Nous avons pu, grâce à notre connaissance directe des deux côtés de la question, juger admirablement l'effet du tir de notre artillerie, calculer la valeur de différents genres de protection contre les tirs d'artillerie, vérifier la valeur jusque-là incertaine du béton armé en tant que matériau résistant aux obus, déterminer le moyen le plus efficace de renforcer les caves et les maisons, et déterminer les meilleures pièces, les meilleurs obus et les meilleures fusées à utiliser pour les détruire. Nous avons sûrement, aussi, emprunté beaucoup de petits trucs nouveaux touchant la construction des trous à canon et des postes d'observation en examinant les nombreux modèles abandonnés de l'ennemi et les

exemples de son ingéniosité défensive restés intacts après la retraite précipitée de ses troupes⁶⁰.

Un autre exemple de son naturel innovateur s'est manifesté durant la période précédant l'opération de la cote 70 quand sa surveillance constante des équipes de travail allemandes a révélé que « l'ennemi... profite des intervalles durant lesquels l'artillerie, les mortiers de tranchée ou les mitrailleuses ne sont pas actifs sur notre front »⁶¹. En réaction, le Général Loomis a conçu un programme de tir qui coordonnait toutes les armes afin de couvrir toute la zone au moyen d'un tir de harcèlement 24 heures par jour. Pour le Général Loomis, les raisons sont évidentes :

L'ennemi a récemment été très actif pour ce qui est de réparer et de réorganiser ses défenses là où nos récentes préparations d'artillerie les ont endommagées et lorsque le report de notre opération lui en a donné l'occasion, notre tir ayant diminué, de sorte qu'une bonne part du travail a dû être reprise. En vertu de ce nouveau plan, lorsque nous endommageons ses défenses, il va être pour lui coûteux en hommes de les réparer en raison de nos tirs coordonnés, ce qui va avoir un effet considérable sur son moral parce que, lorsque l'artillerie ne tire pas, notre brigade de mitrailleuses, ou la division, va tirer et que s'il ne se passe rien de ce côté, les mortiers de tranchée moyens ou les mortiers Stokes vont couvrir la zone; ce tir va s'étendre sur les 24 heures de chaque journée jusqu'à ce que l'attaque soit lancée et le tout se fera suivant un horaire⁶².

La division a vite approuvé ce plan sans hésitation ni réserve.

Le début de la guerre des gaz et l'impact de l'aviation sur le champ de bataille ont vivement impressionné le Général Loomis. Manifestement, il comprenait directement la nature et l'impact de cette arme difficile à manier et abominable puisque, en avril 1915, il avait subi la première attaque de gaz de l'histoire quand il était commandant du 13^e Bataillon. Son retour au saillant d'Ypres, un an plus tard, a réveillé d'amers souvenirs de cette arme très sinistre. « Il est absolument inutile de prévenir les Canadiens de la nature meurtrière de cette arme de la guerre moderne, car c'est dans ce même saillant que, il y a seulement un peu plus d'un an, sans protection de quelque genre que ce soit, ils ont soutenu et repoussé la première

attaque lancée par les Allemands de derrière un écran de gaz⁶³. » Son innovation dans ce domaine a pris la forme d'« alertes au gaz » qui sont devenues une instruction permanente d'opération au sein de la brigade lorsque les conditions météorologiques étaient favorables à une attaque de gaz. Les *alertes au gaz* différaient des alarmes au gaz qui signalaient une attaque réelle. L'*alarme au gaz* était donnée au premier endroit où le gaz se montrait. Quelques secondes plus tard, tout le secteur s'animait du « son de gongs, de bouts de rail, d'avertisseurs et de tous les dispositifs possibles pour transmettre l'alarme... ». Tout le personnel, tous grades confondus, mettait alors le masque à gaz et adoptait les précautions réglementaires contre le gaz. Si, toutefois, l'*alerte au gaz* n'avait pas précédé l'*alarme au gaz*, les précautions prises auraient été sans grand effet, car le Général Loomis a calculé qu'un nuage de gaz se déplace si vite qu'on ne dispose que de quelques rares secondes avant l'arrivée des vapeurs nocives; un écart de 9 à 20 secondes sépare normalement l'émission du gaz et l'arrivée du nuage. Dans ce cas, écrit-il, « les pertes seront sûrement nombreuses si le masque à gaz n'est pas à portée de la main »⁶⁴.

Dans le ciel, l'aviation, en particulier pour ce qui est de la photographie aérienne, a capté l'imagination tactique du Général Loomis⁶⁵. Durant la phase de planification de chacune des opérations majeures de la brigade en 1917, il a abondamment recouru à la photographie aérienne sans perdre de vue le fait qu'une technologie naissante est une arme à double tranchant. « L'avantage temporaire que le nouvel avion rapide des Allemands leur procure dans les airs, c'est qu'il leur permet de repérer bon nombre de nos positions de pièces, de nos dépôts et de nos itinéraires, de sorte que l'artillerie les bombarde plus ou moins⁶⁶. » En réaction, le Général Loomis a permis à un subordonné d'essayer d'utiliser un mortier Stokes comme arme antiaérienne et son unique tentative a été relativement fructueuse⁶⁷. Au moment de la bataille de Passchendaele, le Général Loomis comprenait clairement le nouveau rôle de la puissance aérienne en tant que multiplicateur de force en lien avec les opérations terrestres – ou, dans ce cas, la probabilité de missions ennemies d'interdiction et de reconnaissance en réaction à l'assaut canadien. C'est pourquoi il a averti ses commandants de bataillon (cmdt bon) de s'attendre à être survolés par des avions de reconnaissance allemands et leur a ordonné de « faire tirer toutes les mitrailleuses Lewis et le plus grand nombre de fusils possible » pour les tenir à l'écart et « nuire le plus avantageusement à l'utilisation, par les Allemands, de leur

bataillon de contre-attaque »⁶⁸. En prévision de cette situation, il s'est entendu avec le Royal Flying Corps pour que des avions volent à portée de fusil du sol au-dessus des bataillons d'infanterie pendant que ceux-ci s'entraînaient. « Cela », écrit le Général Loomis, « a donné à chaque homme une bonne idée des circonstances où il devrait, et ne devrait pas, tirer sur un avion⁶⁹. »

Toujours un vif critique des innovations techniques et tactiques, le Général Loomis ne craignait jamais de faire connaître son opinion ou de partager de façon judicieuse les résultats d'une expérience avec les personnes en cause. Dans la foulée de la bataille de la Somme, il a assisté à une démonstration faite par la 3^e Division du Canada « censée illustrer la consolidation d'une tranchée après sa destruction par des tirs d'artillerie », mais les résultats étaient selon lui « décevants ». Sa consternation découlait d'un manque de professionnalisme de la part des organisateurs de la démonstration, car « on n'a fait aucun effort pour aller en profondeur et le travail a été fait dans l'indifférence »⁷⁰. Un peu plus d'une semaine plus tard, il a organisé pour l'artillerie de la brigade une épreuve surprise au cours de laquelle le 10^e Bataillon allait demander un bombardement surprise très intense exécuté par toutes les pièces disponibles contre des sections précises du réseau de tranchées de l'ennemi à trois moments prédéterminés. L'idée était d'évaluer à quel point l'artillerie était prête à coopérer dans une situation d'urgence, par exemple dans le cas d'une demande soudaine faite à l'improviste ou d'un appel à l'aide. « Les deux premiers tirs sont loin d'avoir été satisfaisants, note-t-il, et le troisième... laissait beaucoup à désirer. » Sa déception à l'égard des résultats découlait du fait qu'une batterie a bombardé des positions canadiennes alors que d'autres ont dans l'ensemble visé les mauvaises cibles. Non impressionné par « le pointage négligent des pièces », il a noté d'une façon sous-entendue « [qu']une meilleure liaison avec l'artillerie et de meilleures communications avec l'OOA [officier observateur avancé] sont nécessaires »⁷¹.

Le Général Loomis pouvait aussi, en dépit de son humeur changeante, être discret et faire preuve de tact dans ses critiques. En réponse à un résumé renseignement du corps d'armée fait durant la bataille de la cote 70 qui prétendait avec insistance que le tir de barrage du 17 août avait été « très fructueux », il a écrit que bien que ce soit globalement correct, le barrage n'avait pas été efficace sur la contre-pente de son deuxième objectif parce que les obus avaient explosé « environ 100 pieds trop

haut » et n'ont pas, pour cette raison, neutralisé l'ennemi⁷². Il ne s'agissait pas de plaintes sans signification ou de tentatives de se distancer du très grand nombre de pertes subies au cours de l'attaque (il a envoyé le rapport à l'état-major des opérations et non pas au commandant de la division), mais bien d'une critique constructive qui révélait sa maîtrise de la doctrine canadienne d'attaque constamment en évolution. On en voit un excellent exemple durant la période de l'automne 1917 où la 2^e Brigade se préparait à aller dans le secteur de Passchendaele. Cette fois, la cible de la critique du Général Loomis était le barrage d'artillerie roulant qui ne correspondait pas complètement aux besoins de l'infanterie durant la bataille de la cote 70. Il a dans ce cas remarqué que le barrage s'est révélé « plus efficace aux premiers stades du combat et lorsque celui-ci se déroulait à une moins grande distance » qu'il ne l'a été sur les objectifs plus éloignés. Le résultat a été une dispersion du barrage et des trous dans les tirs de protection qui ont permis aux garnisons ennemies d'entrer en action et de retarder la progression des troupes qui se devaient de suivre le tir de barrage. Sa solution comportait deux volets : d'abord, les artilleurs devaient accroître une plus grande attention sur les objectifs éloignés et produire une plus grande concentration sur eux , durant leur période de préparation et, en second lieu, comprimer l'horaire et faire progresser le barrage de sorte qu'il corresponde à la configuration du terrain et au rythme de l'infanterie avançant d'un trou d'obus à l'autre⁷³.

D'après le Général Loomis, la leçon « la plus importante » de la bataille de la cote 70, dans le contexte de la nouvelle doctrine d'attaque, était la question de la relève immédiate des forces d'assaut et, ultimement, de la brigade elle-même. Une consolidation rapide et les préparatifs de défense du terrain nouvellement conquis étaient le pivot du plan du corps d'armée pour défaire les inévitables contre-attaques allemandes. Le Général Loomis concentrait en conséquence son attention sur la relève des forces d'assaut et comprenait que la nature des combats empêchait la relève de la brigade elle-même, de sorte que celle-ci devait résoudre le problème *par elle-même*⁷⁴. « Les troupes qui ont livré un dur combat, écrit-il, ont nécessairement perdu une partie de leurs effectifs, de leur force physique, de leurs munitions, de leur eau et de leurs approvisionnements. Si les combats sont continus, ajoute-t-il, il est impossible que les équipes de transport réussissent à faire l'aller-retour. » Pour lui, la solution résidait dans des troupes spécialement entraînées à relever et à défendre les positions conquises et montant au front à la première occasion chargées

d'approvisionnement, de matériel du génie, d'eau et de rations. Selon lui, « ces troupes vont travailler avec entrain, vont vite renforcer la défense et... vont tenir la position », d'où un nombre réduit de pertes par rapport à ce qui s'est vu dans le cas de la bataille de la cote 70.

À Passchendaele, le Général Loomis a recouru à une solution bien conçue à un problème tactique lié au terrain et aux conditions météorologiques. Étant donné la configuration de la crête et des éperons secondaires et le fait que, entre les éperons, le terrain lui-même était infranchissable à cause de la boue et de l'eau, il était d'une « importance vitale » de progresser en gravissant les éperons sur un terrain restreint que l'ennemi connaissait bien. Le Général Loomis avait prévu que, dans cette zone d'abattage, les Allemands semblaient, durant le tir de barrage, diriger le tir des mitrailleuses vers le bas des pentes, le long des contours de l'éperon, lesquels reproduisaient « presque parfaitement » la trajectoire des projectiles. Pour remédier à ce problème, il a étudié la possibilité de retarder davantage le rythme de la progression pour permettre aux forces d'assaut d'avancer lentement en profitant des trous d'obus, en rampant littéralement d'un trou à l'autre et en restant le plus possible à plat au sol. Pour appuyer l'attaque, le Général Loomis a ordonné un tir de barrage allant et venant, conçu de manière à balayer la zone avant en commençant par un bombardement de six minutes sur la ligne, un tir de deux minutes 100 verges plus loin, puis un retour en arrière de quatre minutes sur la ligne originale et enfin un tir permanent 100 verges à l'avant, après quoi l'infanterie avancerait sur les 100 verges en question.

Après la campagne de Passchendaele, le Général Loomis a produit un rapport de 33 pages sur la capture du carrefour de Vindictive et de la ferme Aventure. Les leçons tirées de l'opération indiquent qu'il connaissait et comprenait l'art opérationnel en développement. D'après le Général Loomis, le succès venait de « l'esprit d'initiative » et de « l'ingéniosité » manifestés par tous les commandants, du niveau du peloton en montant, qui ont engendré l'approche systématique au nettoyage des positions allemandes isolées et contournées. Il a de plus noté que la progression par bonds des forces et le rythme lent du tir de barrage (qui permettait aux officiers subalternes et aux sous-officiers de choisir un couvert, de synchroniser leurs courses et de s'occuper des goulets d'étranglement et d'autres obstacles) étaient des caractéristiques remarquables de l'opération⁷⁵. Une partie de

l'« énorme » succès qu'il mentionne découlait de l'effort spécial déployé pour faire comprendre globalement à chaque personne prenant part à l'attaque les objectifs généraux et le rôle de son bataillon, de sa compagnie et de son peloton ainsi que son propre rôle⁷⁶. On a de plus rappelé à chaque soldat la nécessité de rester près du tir de barrage, de se mettre face contre terre dans les zones en angle mort et les trous d'obus quand il ne courait pas vers l'avant, de prendre et tenir les objectifs en vitesse et de choisir pour la consolidation la meilleure position tactique lui permettant de se retrancher, de tenir et de ne pas céder de terrain⁷⁷. D'après le Général Loomis, les nombreux cas où des militaires du rang ont pris le commandement de pelotons et où des sous-officiers ont pris celui de compagnies et ont accompli la tâche avec intelligence, sagesse et jugement sont des exemples de l'« instruction dispensée avec soin » et du principe mis de l'avant par Arthur Currie qui consiste à mettre tout le personnel dans le coup⁷⁸.

CONCLUSION

Rien ne démontre peut-être mieux la compréhension que le Général Loomis avait de la condition humaine par rapport à l'exercice du commandement par les généraux que le compte rendu d'opération qu'il a rédigé après la sanglante bataille de la cote 70. C'est un compte rendu intelligent des événements et des leçons retenues, mais le Général Loomis a aussi exploité ce document pour faire connaître et renforcer l'effort collectif total qu'il souhaitait au sein de sa brigade. Il lui donne habilement un ton cohésif et renforce les vertus de la coopération interarmes en mentionnant de façon particulière les efforts des unités autant que des individus. Son objectif sous-jacent était à n'en pas douter d'offrir une méthode menant au succès – c'est-à-dire un contrepois aux vives critiques, aux remarques lourdes de sous-entendus et à l'humeur changeante qui étaient sa marque. Il fait d'abord et avant tout l'éloge de l'artillerie de la division et du corps d'armée pour « la préparation de la zone en vue de l'attaque » et pour son « très efficace » barrage mobile, ainsi que pour la « célérité avec laquelle elle a tout au long de l'opération répondu aux demandes de tir urgentes ». Il cite en outre la 1^{re} Brigade de mitrailleuses motorisées pour son tir de harcèlement durant l'étape de la préparation et mentionne également la 2^e Compagnie de campagne du Génie du Canada, qui a aménagé des tranchées de communication et posé des lignes.

Après avoir traité des actions des unités d'appui, le Général Loomis tourne son attention vers les personnes sous ses ordres. Son major de brigade reçoit la part du lion du crédit; le Général Loomis mentionne de façon particulière son inspection exhaustive du secteur des premières lignes et son incursion dans le no man's land, en plein jour, pour examiner une tranchée de départ proposée. Il cite de la même manière en exemple son capitaine d'état-major chargé du renseignement pour sa bravoure personnelle et son travail d'état-major, qu'il qualifie de « très louable ». Il cite en particulier ses deux « précieuses missions de reconnaissance » de la zone avant faites après l'attaque, sous un bombardement très intense », et dont les résultats se sont révélés « très utiles ». Il passe ensuite au travail des responsables des fonctions A et Q, de l'approvisionnement des dépôts, de la pose des lignes et de la protection contre les gaz et traite après cela des officiers de liaison et des officiers observateurs avancés, du transport des blessés, de l'aménagement des centres de résistance, de la neutralisation des champs de mines et des pièges, des équipes de transport, du renseignement, du marquage des cartes, des fonctions de sentinelle et de guide, des communications, de la préparation et de la diffusion des ordres d'opération et même des personnes qui, à la cuisine de la brigade, ont préparé 6 000 repas. Le Général Loomis garde toutefois la majeure partie de ses éloges pour ses bataillons, en particulier en ce qui concerne leur processus de prise de décision, leur courage, leur commandement et contrôle, leur esprit d'initiative et leur prévoyance de même que leur aptitude à agir et à réagir en conséquence dans une situation donnée de stress extrême et à maintenir les communications avec son quartier général. La compréhension et la sympathie que le Général Loomis témoigne à l'égard de leurs efforts, sa reconnaissance bien méritée et son appréciation sans réserve du travail d'équipe et sa capacité de communiquer subtilement et indirectement ses éloges à ses subordonnés constituent aux yeux de tout observateur le modèle solide comme le roc qui a ouvert la voie au succès que la 2^e Brigade a connu en 1917.

1 Fuller, J. F. C., *Generalship: Its Diseases and Their Cure: A Study of the Personal Factor in Command* (Harrisburgh, PA, Military Service Publishing, 1936).

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 General F.O.W. Loomis Battle Diary (LBD) [journal de guerre personnel du Général F. O. W. Loomis (ci-après JGPL)], 24 août 1917.

7 Canadian Letters and Images Project, Diary of Alfred Herbert John Andrews (projet de lettres et d'images canadiennes, journal d'Alfred Herbert John Andrews) <www.canadianletters.ca>, consulté le 1^{er} mai 2008. « Le 24 oct, nous étions comme d'habitude à l'extérieur quand le Brigadier-général Loomis est arrivé à cheval. Il nous a observés un moment et m'a ensuite demandé comment je tirais sur les avions. Je lui ai dit que j'avais posé cette question à tous ceux que j'envoyais à l'école et qu'aucun d'entre eux n'en avait la moindre idée et que la seule chose que je pouvais suggérer était d'établir un barrage devant l'avion et d'espérer qu'il le traverserait en volant. J'ai aussi dit que j'étais sûr que c'était uniquement une question de chance si une mitrailleuse Lewis abattait un avion. Il m'a demandé combien de viseurs antiaériens j'avais et j'ai dit trois. Il s'est tourné vers son officier des mitrailleuses de la brigade et a dit : « N'en avons-nous pas distribué quatre? » J'ai admis que quatre avaient été distribués mais que seulement trois étaient des viseurs de Lewis et que le quatrième était destiné à la mitrailleuse Vickers. L'officier de la brigade a soutenu qu'il n'y avait pas de différence. J'ai respectueusement dit que je n'étais pas d'accord avec lui mais le général a dit qu'il préférerait accepter l'affirmation de son officier et que si je dirigeais une entreprise de la façon dont je dirigeais mes mitrailleuses, je ferais faillite en un mois. Il m'a engueulé de façon générale devant les soldats et est ensuite reparti sur son cheval. »

8 JGPL, 19 juillet 1917.

9 *Ibid.*

10 JGPL, 10 septembre 1917.

11 JGPL, 23 janvier 1917.

12 *Ibid.*

13 JGPL, 9 août 1917.

14 JGPL, 16 août 1917.

15 *Ibid.*

16 JGPL, 11 décembre 1916.

17 JGPL, 25 août 1916.

18 JGPL, 21 novembre 1916, et Godefroy, A. B., *For Freedom and Honour? The Story of the 25 Canadian Volunteers Executed in the Great War* (Nepean, Ontario, CEF Books, 1998).

19 JGPL, 21 novembre 1916.

20 JGPL, 13 juillet 1917.

21 Bibliothèque et Archives Canada (BAC). McCulloch, Ian, *The Fighting Seventh: The Evolution and Devolution of Tactical Command and Control in a Canadian Infantry Brigade of the Great War* (CMR, 1997), p. 144.

22 BAC, Radley, Kenneth, *First Canadian Division, CEF 1914-1918: Ducimus (We Lead)*, p. 3.

- 23 BAC, RG 9 III C3, vol. 4051, Loomis to Division (le Général Loomis à la division), cité dans BAC, Radley, p. 246.
- 24 JGPL, 27 janvier 1917.
- 25 BAC, Raley, p. 367.
- 26 JGPL, 27 janvier 1917.
- 27 JGPL, 2 août 1916.
- 28 JGPL, 24 août 1916.
- 29 McCulloch, p. 144.
- 30 BAC Radley, p. 324.
- 31 *Ibid.*
- 32 JGPL, 2 janvier 1917.
- 33 McCulloch, p. 183.
- 34 Critchely, A. C., *Critch!: The Memoirs of a Brigadier General* (Londres, Hutchison, 1961).
- 35 JGPL, 5 septembre 1917.
- 36 JGPL, 31 mars 1917.
- 37 JGPL, 18 mars 1917.
- 38 JGPL, 6 avril 1917.
- 39 BAC Radley, p. 137.
- 40 BAC Radley, p. 239.
- 41 *Ibid.*
- 42 JGPL, 17 juillet 1917.
- 43 JGPL, 14 août 1917.
- 44 BAC, RG 9 III, War Diary 2nd Infantry Brigade, September 5th 1917, Operation Order 212 (Hill 70) (Journal de guerre – 2^e Brigade d'infanterie canadienne, 5 septembre 1917, Ordre d'opération 212, Cote 70).
- 45 *Ibid.*
- 46 JGPL, 26 octobre 1917.
- 47 JGPL, 7 et 9 novembre 1917.
- 48 JGPL, 7 novembre 1917.
- 49 BAC Radley, p. 241.
- 50 *Ibid.*, p. 242.
- 51 BAC, RG 9 III D3, vol. 4872, WD 2nd Canadian Brigade November 1917 (Journal de guerre – 2^e Brigade d'infanterie canadienne, novembre 1917).
- 52 BAC, RG 9, vol. 4833, 1st Division Report on Passchendaele Ridge Operations November

4-12 1917 (Rapport de la 1^{re} Division sur les opérations de la crête de Passchendaele du 4 au 12 novembre 1917).

53 Radley, p. 370.

54 Mc Culloch, p. 168-169.

55 JGPL, 11 septembre 1916.

56 JGPL, 7 août 1917.

57 JGPL, 12 décembre 1916.

58 JGPL, 16 novembre 1916.

59 *Ibid.*

60 JGPL, septembre 1917.

61 JGPL, 7 août 1917.

62 JGPL, 7 août 1917.

63 JGPL, 8 août 1916.

64 JGPL, 8 août 1916.

65 JGPL, 17 juillet 1917.

66 JGPL, 27 mars 1917.

67 *Ibid.*

68 JGPL, 4 novembre 1917.

69 BAC, RG 9 III D3, vol. 4872, WD 2nd Canadian Brigade November 1917 (Journal de guerre – 2^e Brigade d'infanterie canadienne, novembre 1917).

70 JGPL, 2 août 1916.

71 JGPL, 11 août 1916.

72 Radley, *Ducimus*, p. 143.

73 BAC, RG 9 III D3, WD 2nd Canadian Brigade Lessons Learned from the Battle of Hill 70 September 5th 1917 (Journal de guerre – 2^e Brigade d'infanterie canadienne – Leçons découlant la bataille de la cote 70 – 5 septembre 1917).

74 *Ibid.*

75 BAC, RG 9 III D3, vol. 4872, WD 2nd Canadian Brigade November 1917 (Journal de guerre – 2^e Brigade d'infanterie canadienne, novembre 1917).

76 *Ibid.*

77 *Ibid.*

78 *Ibid.*

PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR, AVEC LA GRACIEUSE PERMISSION DE M. GLENLYON CAMPBELL



Le commandant du 107^e Bataillon du CEC,
le Lieutenant-colonel Glen Campbell.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-1370

Le major-général moderne. Sir Arthur William Currie.



Les généraux (inconnu), Arthur Currie, Victor Odlum et David Watson.



Planification de l'action suivante. Le Lieutenant-général Arthur Currie discute de son plan d'attaque contre Lens et la cote 70 en août 1917.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-007580

Le Brigadier-général George Tuxford et le Major-général Frederick Loomis échantent quelques mots à Londres.

PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR. SOURCE : ARCHIVES DU BLACK WATCH REGIMENT, FO12-1



Photographie contemporaine autographiée du
Major-général Frederick Loomis.



PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR. SOURCE : ARCHIVES DU BLACK WATCH REGIMENT, P012-2

Le Major-général Frederick Loomis debout au milieu du personnel souriant de son quartier général.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-002619

Le Major-général Archibald Macdonnell assis au milieu de son état-major divisionnaire.

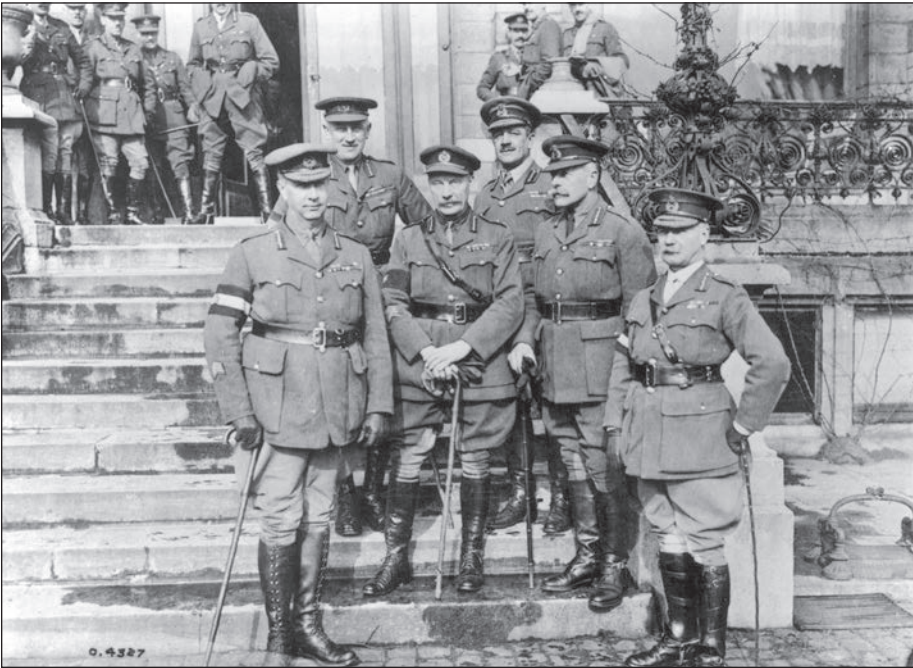


L'insigne de coiffure du 107^e Bataillon « Timberwolf » du CEC.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-1574

Une des rares photos du Lieutenant-général Arthur Currie à cheval.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-4254

Le Major-général David Watson, au centre, en illustre compagnie.
À sa gauche, le Lieutenant-général Arthur Currie et debout, juste derrière,
l'OGC de la 2^e Division du Canada, le Major-général Harry Burstall.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-6315

Le Lieutenant-général Richard Turner, VC.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-2116



Le soldat journaliste, le Major-général David Watson.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-034110



Le Major-général A. G. L. McNaughton.



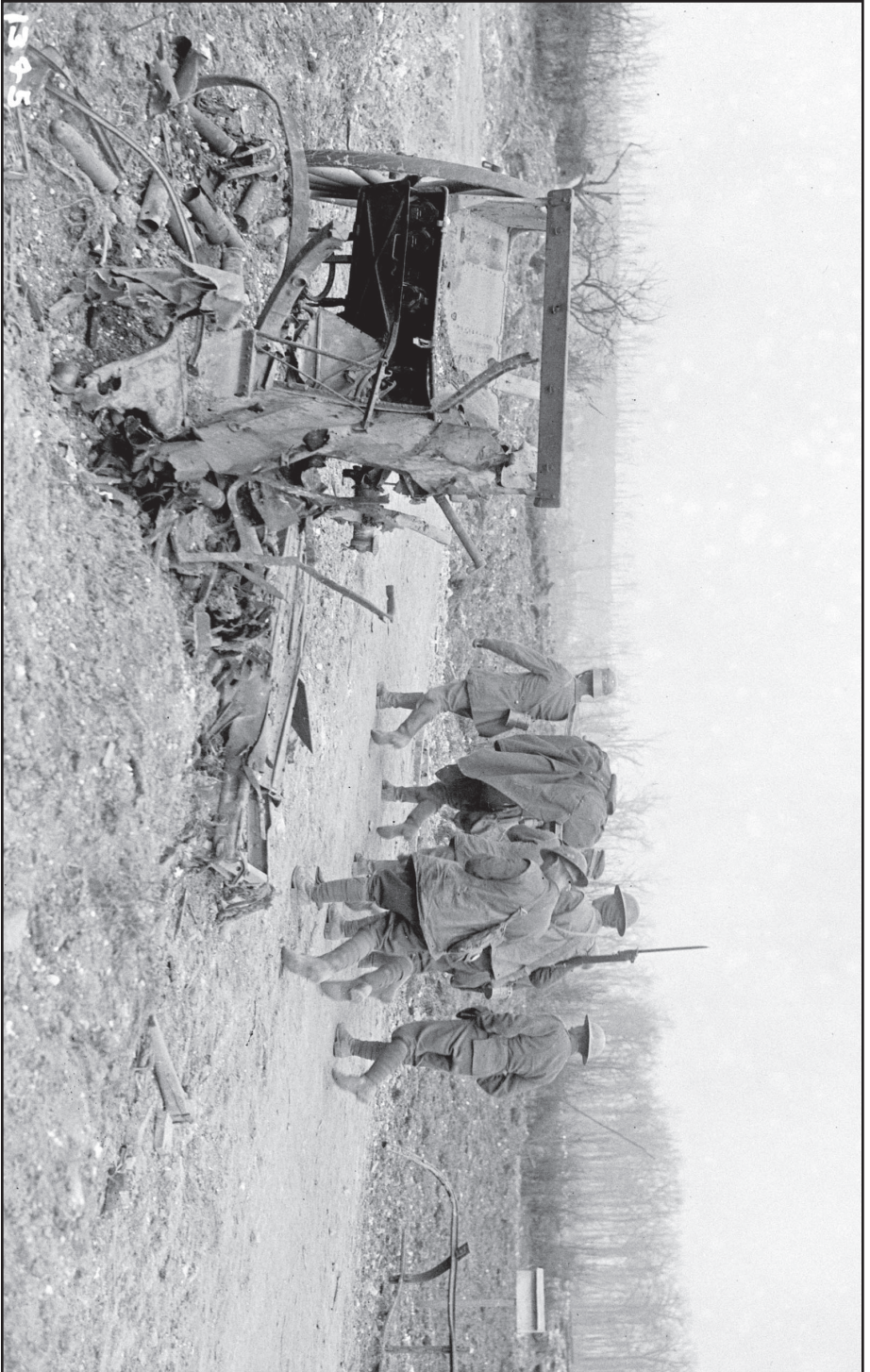
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-004543

Abri de QG divisionnaire canadien typique durant la bataille d'Amiens, en 1918. Nette contradiction du mythe de la vie de château des généraux.



PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR

La porte de Lille à Ypres. La ville était le pivot de tout le secteur nord du front occidental et a été l'objet de nombreuses années de combat qui l'ont touchée directement.



Des soldats canadiens, des prisonniers allemands et des blessés passent près de débris du combat sur la route de Menin.



BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES CANADA PA-001189

Des soldats canadiens observent le terrain en direction de Hooge, en 1916.



Des soldats canadiens fouillent des prisonniers allemands capturés après la bataille sur la crête de Vimy.



Canadian Official Copyright
Canada, tous droits réservés

Sanctuary Wood after June 2, 1916 / Le bois du Sanctuaire après le 2 juin 1916.

PHOTO FOURNIE PAR L'AUTEUR

Le bois du Sanctuaire après le grand bombardement allemand.

CHAPITRE 5

Le Major-général David Watson

Évaluation critique du rendement des généraux
canadiens durant la Grande Guerre

PATRICK BRENNAN

La carrière de commandant d'unité et de formation de David Watson couvre toute la guerre. La combinaison d'un grade élevé dans la milice d'avant-guerre, de liens professionnels et sociaux dans la communauté anglophone du Québec et de sa loyauté envers le Parti conservateur l'a assuré du commandement d'un bataillon au déclenchement du conflit. Ce qui n'était cependant pas garanti, c'était son superbe leadership à la tête du 2^e Bataillon durant la deuxième bataille d'Ypres. Le commandement d'une brigade a suivi et, après seulement huit mois, on l'a choisi pour commander la nouvelle 4^e Division d'infanterie alors en cours de formation, qu'il a par la suite menée au combat, des derniers stades de la bataille de la Somme jusqu'à l'Armistice. Durant la guerre, le fringant, ambitieux et riche David Watson a joué à merveille le jeu politique complexe de l'avancement professionnel. Il devait sa sélection au poste de commandant de la 4^e Division autant à ses amitiés bien cultivées avec Max Aitken et Sam Hughes qu'à son potentiel militaire. Lorsque le moment est arrivé, David Watson a rompu avec Sam Hughes pour se révéler un ferme sympathisant d'Arthur Currie. Son courage personnel de chef militaire n'a jamais été mis en doute, mais son jugement l'a été dans certains milieux. Justement ou injustement, David Watson et sa division restent à jamais associés à certains des revers les plus coûteux qu'a subis le Corps canadien, à savoir le tristement célèbre raid qui a eu lieu six semaines avant la bataille de la crête de Vimy, le massacre qui a eu lieu plus tard sur la cote 145 au cours de cette attaque, l'assaut malheureux contre Lens et le sanglant revers subi sur la ligne Drocourt-Quéant. Il existe au combat une mince ligne entre d'une part une combativité admirable et d'autre part la recherche téméraire de la gloire. Il faut en fin de compte considérer David

Watson comme un général qui n'était ni grand ni mauvais, mais plutôt juste assez bon.

Quand l'appel aux armes s'est fait entendre en août 1914, David Watson était un père de trois filles heureux en ménage âgé de 44 ans. Mesurant 5' 11", il était grand pour l'époque, mince et athlétique, portait une fière moustache et avait des yeux bleus perçants et un sourire engageant. Il travaillait dans le journalisme, mais du côté de l'exploitation, celui où le journalisme était payant – dans ce cas à titre de directeur de la rédaction du quotidien de langue anglaise de Québec, le *Chronicle*. David Watson avait bien réussi financièrement et sa famille et lui vivaient très bien. « Journalisme » était un terme large dans le Canada d'avant la Grande Guerre et il aurait été tout aussi exact de dire que la politique, du moins la forme qui se pratique dans les coulisses, était sa profession¹. David Watson et son journal étaient tous deux des piliers de l'aile québécoise du Parti conservateur, ce qui n'est pas un mince avantage pour qui désire devenir officier au sein du Corps expéditionnaire canadien. Même si d'autres hommes d'affaires et membres des professions libérales qui ont servi sous les drapeaux avaient des liens politiques impressionnants, aucun de ceux qui allaient occuper un poste supérieur de commandement sur le front occidental ne pouvait égaler ceux de David Watson ou l'adresse avec laquelle il s'en servait. Tout comme la plupart des membres de l'élite masculine canadienne-anglaise de sa génération, David Watson baignait dans l'idéologie de « virilité et [de] militarisme » courante de cette époque², il était impérialiste et il était officier dans la milice. Un homme dans sa situation aurait pu encourager les autres; un homme de son tempérament et de sa mentalité se devait de s'enrôler.

Les luttes intestines relatives aux postes de niveau supérieur qui se livraient au Camp Valcartier étaient presque aussi violentes que la guerre en vue de laquelle ceux qui voulaient commander s'entraînaient et David Watson était au cœur de la mêlée. Les répercussions politiques étaient telles que le premier ministre a même dû intervenir à l'occasion, apparemment, dans un cas, en faveur de David Watson³. Grâce à des antécédents de compétence dans la milice établissant son sérieux, pour ne pas mentionner une amitié de longue date avec Sam Hughes, la cause de David Watson ne pouvait manquer de progresser. Quand le premier contingent a appareillé pour l'Angleterre à la fin d'octobre, le Lieutenant-colonel Watson commandait le 2^e Bataillon d'infanterie⁴.

Le Lieutenant-colonel Watson et ses hommes ont d'abord combattu en avril 1915 à l'occasion de la deuxième bataille d'Ypres. D'après l'opinion générale, il s'est très bien comporté durant ce sanglant engagement en va-et-vient de trois jours au cours duquel de nombreux autres officiers supérieurs ont manifesté un manque de sang-froid et de compétence sous le feu⁵. David Watson était fier de son rendement, mais également très affligé par le prix que ses hommes avaient payé – puisque les deux tiers du bataillon ont été tués ou blessés⁶. Il avait même ramené sur son dos un de ses blessés⁷.

Les commandants de bataillon prometteurs ne pouvaient manquer d'être remarqués et, à plus forte raison, les commandants de bataillon prometteurs jouissant de liens politiques de tout premier ordre. Pour améliorer ses chances, David Watson est devenu un proche de la cabale des copains de Sam Hughes – en particulier de Max Aitken et du Major-général J. W. Carson – qui, avec l'approbation de Sam Hughes, dirigeaient en réalité les activités de l'armée canadienne en Angleterre durant les deux premières années de la guerre⁸. En août 1915, quand Sam Hughes a sagement décidé de remplacer le Brigadier-général J.-P. Landry, qui était un choix faible mais aussi l'officier canadien-français le plus élevé en grade disponible, à la tête de la nouvelle 5^e Brigade de la 2^e Division, juste avant l'embarquement de celle-ci pour la France, il a fait appel à David Watson – en partie en raison de son mérite et en partie à cause d'une utilisation subtile de ses relations. Le fait que le commandant de la 2^e Division, le Major-général Richard Turner, venait aussi de Québec et était un ami augurait bien.

La 2^e Division a combattu pour la première fois à l'occasion de la tristement célèbre bataille des cratères de Saint-Éloi, en avril 1916, et a été rudement malmenée par les Allemands, mais la 5^e Brigade de David Watson n'a cependant pas été mêlée aux pires aspects de la bataille⁹. Celui-ci a toutefois fait croître sa réputation de « batailleur » en manifestant son enthousiasme habituel pour l'attaque, ce qui révoltait beaucoup au moins un de ses commandants de bataillon, le Lieutenant-colonel J. A. Gunn. Celui-ci, à qui le Général Watson avait passé un savon parce qu'il n'avait pas été assez combatif et qu'il avait contesté les ordres de son commandant de brigade, a menacé de porter l'affaire devant leurs supérieurs. Espérant clairement être sur les rangs pour succéder à Richard Turner si, ainsi qu'on le supposait largement, ce dernier était cassé pour son exécution brouillonne

à Saint-Éloi ou si, plutôt, ou pour prendre le commandement de la nouvelle 4^e Division, David Watson a reculé devant la perspective d'une controverse et a réglé le problème en coulisse avec le Lieutenant-colonel Gunn¹⁰. En fin de compte, la carrière de commandant de formation de Richard Turner a été sauvée – pour un temps – et la réputation de David Watson n'a pas été entachée.

Sam Hughes avait décidé, au début de 1916, d'envoyer une quatrième division en France et la rumeur voulait que le fils du ministre, Garnet, la commande¹¹. Les seuls rivaux de Garnet étaient David Watson, que le Général Alderson considérait comme le meilleur brigadier canadien disponible, et Henry Burstall, le commandant de l'artillerie du Corps canadien¹². Sam Hughes était soumis à une pression croissante pour éliminer le chaos dans lequel se trouvaient l'instruction et les autres activités de l'armée en Angleterre dont il était bien entendu en grande partie responsable et il désirait en même temps obtenir la 4^e Division pour son fils. Pour arriver à ces deux objectifs, il a conçu l'idée d'établir en Angleterre un nouveau « conseil » chargé de diriger les activités de l'armée et sous la férule de David Watson à titre, en quelque sorte, d'« inspecteur général » des forces canadiennes en Grande-Bretagne. David Watson avait fait ses preuves en campagne, la plupart au moins de ses officiers collègues, y compris Arthur Currie, de même que les Britanniques et le premier ministre le respectaient et, à en juger par son approbation du fusil Ross, qui était l'épreuve décisive de loyauté au ministre, sa loyauté à l'égard de Sam Hughes était considérée comme acquise¹³. David Watson était suffisamment professionnel pour être fermement convaincu de la nécessité de réformer les activités de l'armée en Angleterre et il a accepté d'y participer, mais ce seulement jusqu'à ce que la 4^e Division lui soit confiée. L'agent de Sam Hughes dans ces négociations – sir Max Aitken – ne l'a pas compris, a pensé qu'il était possible de déjouer les plans de David Watson ou a été induit en erreur¹⁴. Celui-ci avait en fait l'avantage, car, peu importe l'opinion canadienne, les Britanniques n'auraient jamais accepté Garnet Hughes comme commandant de division. Au début d'avril, Sam Hughes et Max Aitken avaient promis la 4^e à David Watson – c'est le War Office qui avait en fait le pouvoir de le nommer – et David Watson avait à contrecœur accepté de s'occuper temporairement de toutes les troupes canadiennes en Angleterre, à condition que « toutes les questions militaires relèvent uniquement » de lui¹⁵, c'est-à-dire à condition que les incompetents de haut rang

quittent leur poste. Qu'il ait conclu que les chances de succès des entreprises de Sam Hughes étaient minces ou compris que l'influence du ministre déclinait, David Watson, la 4^e Division tant convoitée en main, a vite abandonné le conseil¹⁶.

David Watson s'est mis à rassembler les unités de sa nouvelle formation avec enthousiasme. Le War Office a détaché un jeune officier d'état-major très capable, et tout aussi ambitieux que lui, à titre d'OEMG1, le Lieutenant-colonel Edmund Ironside. Au cours des 20 mois suivants, les deux allaient modeler la 4^e Division dans le cadre d'une relation de travail surtout productive, mais parfois problématique tant pour la division que pour la réputation de David Watson. La 4^e Division représentait la dernière occasion, pour des bataillons d'infanterie levés au Canada, de rejoindre le front en unités intactes et d'éviter d'être démembrés pour fournir des remplaçants. Les bataillons avaient tous été levés avec la promesse implicite de servir principalement en France, tant les commandants que les officiers et les hommes. Le Général Watson et le Lieutenant-colonel Ironside avaient le choix et la lutte pour être choisi – de même que les luttes intestines « politiques » – était vive. David Watson, qui estimait avoir soutiré aux responsables canadiens et britanniques supérieurs la promesse qu'il aurait carte blanche pour organiser la division, allait être déçu¹⁷.

David Watson et Edmund Ironside ont ratissé les camps d'entraînement, en Angleterre, pour trouver des bataillons adéquats. La composition éventuelle de la division changeait presque chaque jour, ne serait-ce qu'à cause des interventions incessantes de Sam Hughes. Les priorités habituelles du ministre – à savoir les facteurs politiques nationaux et son attitude à l'égard d'un commandant de bataillon – étaient à la source des « suggestions » du ministre. David Watson prenait toutefois sa tâche très au sérieux. Même s'il ne répugnait guère à tenir compte des réalités « politiques », il avait appris en campagne qu'un commandant doit être entièrement libre de nommer ses subordonnés et il a lutté fort pour obtenir ce qu'il voulait¹⁸. Quand Sam Hughes, J. W. Carson et Max Aitken ont insisté pour que soit formée une 10^e Brigade provenant entièrement de l'Ouest du pays, ce qui imitait commodément la composition de l'ancienne 2^e Brigade de David Watson, Edmund Ironside et lui ont été d'accord, mais l'affectation de bataillons adéquats aux deux autres brigades s'est révélée plus compliquée¹⁹.

Max Aitken a au début suggéré le 53^e Bataillon (de la Saskatchewan), le 54^e (de la Colombie-Britannique) et les 74^e et 75^e (de l'Ontario) pour la 11^e Brigade et le 51^e (de l'Alberta), le 72^e (de la Colombie-Britannique), le 81^e (de l'Ontario) et le 87^e (du Québec) pour la 12^e²⁰. Le 45^e (du Manitoba), le 65^e (de la Saskatchewan), le 66^e (de l'Alberta) et les 77^e et 84^e (tous deux de l'Ontario) ont par la suite été suggérés et inspectés consciencieusement. Recherchant avant tout l'aptitude au combat, David Watson et Edmund Ironside n'aimaient pas toujours ce qu'ils voyaient sur le terrain de parade et la plupart de ces unités n'ont pas été jugées acceptables.

David Watson était très heureux quand il a appris que le Lieutenant-colonel Peers Davidson avait catégoriquement refusé que son 73^e Bataillon soit démembré – comme tous les bataillons de Montréal, il avait des protecteurs influents dans le milieu politique et le milieu des affaires au sein de la puissante élite anglophone de la ville et des pressions presque irrésistibles s'exerçaient pour que les bataillons de ce genre aillent au front. [C']est un bon régiment doté de bons officiers et discipliné et il constituerait une très bonne acquisition... », disait-il avec enthousiasme²¹. En ce qui concerne le 72^e Bataillon et le 87^e, « les deux sont splendides », écrivait-il après les avoir passés en revue à Shorncliffe²², mais le 87^e posait un autre problème. David Watson et Edmund Ironside ne faisaient ni l'un ni l'autre confiance à son commandant inexpérimenté de 31 ans, le Lieutenant-colonel Irving Rexford, qui avait depuis peu été promu du poste de commandant adjoint et qui se trouvait être le gendre du Général Carson. Celui-ci voulait que le bataillon et son commandant soient tous les deux choisis, mais, comme Sam Hughes était indifférent, David Watson a rappelé au général qu'il avait l'intention « [d']être très franc à ce sujet »²³. Il a en fin de compte gardé le 87^e et obtenu pour le commander un nouveau lieutenant-colonel, bien que ce soit le Général Carson, et non lui, qui l'ait choisi²⁴. David Watson a fixé son choix sur le 102^e Bataillon (de la Colombie-Britannique) après une performance impressionnante au cours d'une de ses nombreuses inspections – « de loin le meilleur » des quatre qu'il avait vus ce jour-là – de même que sur le 78^e (Winnipeg Grenadiers)²⁵.

Au début de l'été, la composition de la 4^e Division était réglée, mais les retards accumulés au cours du processus – dont aucun n'était de la faute de David Watson – ont sensiblement ralenti l'entraînement²⁶. David Watson avait fait de son mieux

pour s'assurer que le mérite s'impose dans le choix de ses unités d'infanterie, au risque, considérable, d'aliéner divers intérêts au sein de l'armée et à l'extérieur de celle-ci²⁷. Ses considérables habiletés diplomatiques avaient été très utiles pour écarter l'intervention de Sam Hughes et de ses associés²⁸, mais le processus de sélection des bataillons était également supervisé par le War Office, ce qui était à n'en pas douter sage étant donné la désorganisation et le copinage qui passaient pour une « administration » militaire canadienne. L'aide de Max Aitken, qui était le confident de Sam Hughes et des Britanniques, avait été extrêmement utile dans les deux cas. Le général canadien s'était donné du mal pour cultiver le soutien de Max Aitken et ces efforts avaient beaucoup rapporté durant le processus de formation de la 4^e Division, ce dont David Watson était très reconnaissant²⁹. Cela dit, le fait de collaborer de près avec Max Aitken l'avait aussi convaincu qu'on ne pouvait absolument pas se fier au magnat de la presse et entremetteur extraordinaire³⁰, mais il a gardé ce sentiment pour lui. Après tout, Max Aitken était peut-être un ami peu fiable, mais mieux vaut un ami peu fiable qu'un ennemi, et cet ami pourrait de toute façon se révéler utile plus tard³¹.

À un moment où le Corps canadien réclamait à grands cris des remplaçants pour l'infanterie, l'armée ayant perdu 20 000 hommes seulement en juin 1916, les efforts de David Watson pour garder en Angleterre pour sa 4^e Division les bataillons de réserve les mieux entraînés ont semblé à certains de ses contemporains (et depuis ce temps à plus d'un historien) un sens des priorités peu judicieux ou, pis encore, une ambition intéressée³². En toute justice, ce n'est pas lui qui a décidé d'accorder la priorité à la formation de la 4^e Division et d'ensuite retarder à plus d'une reprise les décisions relatives à sa composition, ce qui a eu pour effet de confiner un grand nombre de bataillons dans un « no man's land » administratif, même s'il était assurément d'accord. Il n'était pas non plus responsable du manque non pas d'hommes mais d'hommes *entraînés* en Angleterre, ce qui, à la fin du printemps de 1916, a réduit l'acheminement des remplaçants à presque rien : ce sont plutôt Sam Hughes et les généraux Carson, Steele et MacDougall qui peuvent revendiquer cet honneur. Au milieu du mois, toutefois, suite à l'intervention directe du War Office, David Watson a été forcé de regarder, sans pouvoir rien faire, des mois de dur labeur s'évaporer tandis qu'on envoyait en France des groupes successifs des hommes qu'il avait choisis³³.

Si David Watson avait en grande mesure réussi à rassembler les bataillons (et les commandants de bataillon) qu'il voulait, la sélection de ses brigadiers allait être une autre histoire. Sam Hughes, qui s'imaginait savoir choisir les généraux et qui était beaucoup plus susceptible de connaître et par conséquent d'aimer (ou ne pas aimer) les personnes en cause, était moins disposé à céder du terrain relativement à ces choix. Quand J. W. Carson a reçu les premières suggestions de David Watson, il a fortement laissé entendre « que le ministre allait les nommer ». David Watson pouvait seulement faire remarquer « [la] gravité de tout changement apporté lorsque les recommandations reposent uniquement sur le mérite »³⁴. Non découragé, Sam Hughes a fixé son choix sur trois hommes qui représentaient tout l'éventail des talents disponibles : Frederick Loomis, qui était un brigadier chevronné et très capable qui commandait alors la 7^e Brigade, lord Brooke, un ancien officier britannique de l'armée régulière et un copain de Sam Hughes qui avait brièvement commandé la 4^e Brigade du Canada en France en 1915 et qui avait par la suite été chargé de diriger le camp d'entraînement de Bramshott, et enfin le frère cadet de Sam Hughes, le Lieutenant-colonel St. Pierre Hughes, qui commandait alors le 21^e Bataillon³⁵. David Watson a accepté lord Brooke pour la 12^e Brigade, sans doute (en vain) pour essayer d'éviter la présence du frère de Sam Hughes dans la 10^e. Frederick Loomis aurait été tout à fait acceptable s'il n'avait pas eu une si basse opinion d'Edmund Ironside, en qui David Watson avait une totale confiance. Quand Frederick Loomis est parti par consentement mutuel après une brève période à la tête de la 11^e Brigade, David Watson a accepté avec joie Victor Odlum, que J. W. Carson recommandait et qu'il savait bien vu du nouveau commandant du Corps canadien, le Général Byng³⁶. Riche homme d'affaires de Vancouver, Victor Odlum était un commandant de bataillon chevronné qui avait une réputation de « batailleur ». En attendant, David Watson a opposé à St. Pierre Hughes un autre ancien officier britannique de l'armée régulière, le Lieutenant-colonel Edward Hilliam, qui avait commandé un bataillon sous les ordres de David Watson³⁷, mais celui-ci a vu tous ses efforts contrariés. Quand la 4^e Division est partie pour la France en août, St. Pierre Hughes était un de ses brigadiers³⁸. Le sort était toutefois du côté de David Watson. Un mois seulement après son arrivée dans les tranchées, lord Brooke a été grièvement blessé et remplacé à titre permanent par un officier d'état-major expérimenté, James MacBrien, qui allait se révéler un excellent brigadier. Pour remplacer St. Pierre Hughes, il fallait que celui-ci se

montre indigne de son poste, ce qu'il a fini par faire sur la Somme, et que la capacité de sir Sam Hughes de protéger son frère soit éliminée, ce que le premier ministre a fait à peu près au même moment en l'excluant du cabinet.

David Watson avait pendant les 18 premiers mois de la guerre fait partie du groupe d'officiers supérieurs de l'armée qui appuyait largement sir Sam Hughes³⁹. Il a par la suite lentement commencé à couper ses liens. Quand son association avec Sam Hughes a cessé de faire progresser la carrière d'un officier ambitieux et qu'elle lui a plutôt nui, il devient impossible pour quiconque veut faire du CEC une force professionnelle et écraser le Boche de soutenir « la guerre à la manière de Sam Hughes » – c'est-à-dire le copinage et l'administration inefficace et chaotique qui l'accompagnait inévitablement. Aucune joie ne transparait dans le passage du journal où il note la démotion du ministre; il mentionne simplement que « cette décision va vraisemblablement se révéler sage pour tous les intéressés »⁴⁰.

En décembre 1916, David Watson pressait énergiquement le Général Byng de renvoyer St. Pierre Hughes et il n'a accepté qu'à contrecœur le conseil du commandant du corps d'armée de mettre St. Pierre Hughes en garde au moyen d'une réprimande sévère. Un mois plus tard, David Watson revenait encore plus fort à la charge, accusant St. Pierre Hughes de n'avoir manifesté aucune amélioration et d'avoir gravement compromis l'aptitude au combat de sa brigade. Le Général Byng, cette fois d'accord; a dûment autorisé le renvoi de St. Pierre Hughes et a nommé Edward Hilliam à sa place⁴¹.

La 4^e Division était partie pour la France en août, alors que la campagne de la Somme entrait dans son deuxième mois. Selon l'habitude des soldats, qui est si incompréhensible pour les civils (et les historiens militaires), le moral des officiers et des hommes était élevé, tous ayant très envie « d'en faire voir de toutes les couleurs au Boche ». David Watson était naturellement content⁴². La 4^e Division a jusqu'à la fin de septembre été assignée à une partie tranquille du front dans le saillant d'Ypres. David Watson s'est appliqué lui-même à superviser l'entraînement – qui consistait en exercices du niveau du bataillon et ensuite de la brigade, et incluait comme de raison les inévitables raids destinés à « donner le baptême du feu » aux officiers subalternes et aux hommes⁴³. Exception faite d'une poignée d'officiers supérieurs qui avaient l'expérience du combat, la division

était terriblement « inexpérimentée » et son général le savait. En fait, le temps ne permettait guère d'inculquer plus que les rudiments. Edmund Ironside et lui ont visité l'école du corps d'armée pour y trouver des officiers et ont noté que la visite « a été très intéressante et que nous en avons tiré beaucoup d'idées nouvelles ». David Watson a aussi visité son ancien quartier général de la 5^e Brigade peu après l'attaque de celle-ci contre Courcelette « et la pensée de tous les officiers que je connaissais et qui sont disparus m'a rendu malade »⁴⁴. Pour se familiariser avec son nouveau champ de bataille, il s'est aussi organisé pour visiter les environs de Pozière, où les Australiens avaient payé un si lourd tribut : « Il n'y avait pas un pied du terrain qui n'ait pas été bombardé et il y avait une quantité effrayante de fusils, de bombes, de grenades, d'équipement, de crânes, de bras, de jambes et ainsi de suite⁴⁵... »

La division de David Watson a pris le train pour le secteur de la Somme dans la nuit du 2 au 3 octobre, à destination de la portion du front correspondant aux hauteurs de l'Ancre, où la 1^{re} Division du Canada et la 3^e versaient tant de sang pour prendre la tranchée Regina. La 4^e Division était attachée à l'Armée de réserve de la BEF (qui allait sous peu devenir la 5^e Armée) commandée par Hubert Gough, un ancien cavalier et un favori du Général Haig dont les Canadiens connaissaient déjà le penchant excessif pour une attaque mal planifiée. La bataille de la Somme avait procuré aux Canadiens des résultats mitigés au moment où la 4^e Division a exécuté sa première attaque – les proverbiaux milliers de pertes pour quelques acres de boue. La veille de la bataille, la 11^e Brigade de Victor Odlum était pour David Watson sa formation la plus compétente et la 12^e de MacBrien était un peu derrière elle⁴⁶. La 10^e Brigade – que St. Pierre Hughes commandait toujours – demeurait une inconnue. Dans le cadre d'un assaut anglo-canadien donné le 21, avec un excellent appui de l'artillerie, les bataillons de Victor Odlum ont pris leur objectif – une section de la tranchée Regina – en peu de temps et au prix de pertes légères⁴⁷. C'était un début prometteur pour la « Green Patch ». L'attaque de suivi, qui devait avoir lieu trois jours plus tard mais a été retardée de 24 heures par une pluie torrentielle soutenue, était façonnée, ainsi que l'histoire officielle du CEC le suggère, par un optimisme injustifié. Tragique ironie, le plan de la 10^e Brigade, selon lequel un bataillon unique devait prendre une section de la tranchée Regina qui avait échappé à l'attaque de la 3^e Brigade environ deux semaines plus tôt, était

imprimé au verso de formulaires de testament de l'armée. Quand le tir de barrage s'est révélé inégal et inefficace, les mitrailleurs allemands ont creusé des trous béants dans les rangs des Manitobains en tuant ou blessant près de la moitié tandis que ceux-ci avançaient en trébuchant dans la boue. Pas un soldat n'a atteint l'objectif. St. Pierre Hughes s'est plus tard plaint que les commandants de l'artillerie lui avaient dit que le réglage de la plupart de leurs pièces ne serait pas terminé à l'heure H, et a affirmé en avoir personnellement informé le Général Watson, se disant que l'attaque serait retardée⁴⁸. Quelques jours après l'attaque, David Watson et James MacBrien ont fait une reconnaissance de différentes parties de la tranchée Regina. « C'était une tâche épouvantablement difficile et nous étions souvent enfoncés jusqu'à la taille dans la gadoue et la vase », raconte-t-il dans son journal. « J'étais entièrement couvert de boue et trempé jusqu'aux os [et] j'ai vu tout autour beaucoup de corps dans toutes sortes de positions⁴⁹. »

Les conditions météorologiques se sont alors détériorées; la pluie tombait presque sans arrêt et d'autres attaques étaient prévues mais ont été annulées à plusieurs reprises. Le Général Haig était tout de même déterminé, pour impressionner les Français à l'occasion d'une conférence qui se préparait et secouer les Roumains, à exécuter une poussée de plus – et le Général Gough était disposé à suivre⁵⁰. En guise de prélude, la 4^e Division a reçu l'ordre de préparer un assaut contre les portions de la tranchée Regina qui étaient encore aux mains des Allemands. L'attaque nocturne exécutée par les hommes de Victor Odlum a été couronnée d'un succès éclatant, encore une fois dans une large mesure grâce à un barrage d'artillerie dévastateur dont David Watson a fait l'éloge⁵¹. L'attaque britannique qui a suivi a aussi été une réussite, ce qui a malheureusement incité le Général Gough à organiser une attaque de suivi au cours de laquelle la 10^e Brigade et la 11^e (plus un bataillon de la 12^e) de la 4^e Division devaient prendre la tranchée Desire, seulement un demi-mille au nord de la tranchée Regina. Comme d'habitude, le Général Gough avait précipité et mal coordonné ses préparatifs, et les conditions météorologiques étaient épouvantables, même selon les normes du secteur de la Somme. L'attaque a été lancée le 18 novembre et, comme la neige, la giboulée et la pluie réduisaient la visibilité, l'infanterie s'est perdue et les artilleurs ne pouvaient pas voir leurs objectifs. Même si les choses ont au début bien été pour la brigade de Victor Odlum, elles se sont aussitôt effondrées pour la force de St. Pierre Hughes et la

brigade britannique située sur le flanc de Victor Odlum et, à la tombée de la nuit, après 1 250 pertes pour les Canadiens, le commandant du corps d'armée a annulé l'attaque⁵². C'est une initiation qui avait été difficile. Plusieurs attaques de la 4^e Division avaient échoué en partie ou en totalité et pourtant, dans les conditions météorologiques les plus épouvantables, d'autres s'étaient très bien déroulées et la 11^e Brigade s'était montrée particulièrement prometteuse. Un commandant de division n'était pas autonome et la plupart des problèmes que les hommes de David Watson ont affrontés n'étaient certainement pas attribuables à de mauvais calculs de sa part. Pour une formation inexpérimentée et un commandant de division – et un chef d'état-major – dont c'était la première bataille, les résultats étaient acceptables.

Les mornes mois d'hiver qui ont suivi la bataille de la Somme ont été une période d'introspection pour la British Expeditionary Force et ses formations des dominions. Des esprits plus perspicaces des divers commandements ont tiré des maladresses et du carnage des mois précédents de nombreuses leçons qui, sous la direction du GQG, ont alors servi à élaborer une nouvelle doctrine tactique – la genèse de l'attaque « prendre et tenir »⁵³. Nulle part cette innovation n'a été plus activement poursuivie que dans le Corps canadien du Général Byng. Une quinzaine de jours avant l'attaque de la 4^e Division contre la tranchée Desire, le brigadier-général à l'état-major général du corps d'armée, le Brigadier-général Percy Radcliffe, a envoyé aux quatre divisions une note de service les invitant à lui communiquer :

... les leçons qu'il faut tirer des [récentes] opérations... pour que la précieuse expérience que le Corps a acquise puisse être mise le plus avantageusement à profit au cours d'opérations ultérieures. Il faut traiter des points d'intérêts qui se rapportent aux tactiques, à l'organisation et à l'administration et présenter des propositions visant à améliorer les méthodes adoptées⁵⁴.

David Watson, Edmund Ironside et leurs subordonnés ont fait leur part, mais, en ce qui concerne une des questions majeures – à savoir la réorganisation du peloton de combat en une formation autonome de sections spécialisées qui a fini par être adoptée dans l'ensemble de la BEF – les deux hommes jugeaient que ce changement n'apportait rien⁵⁵. David Watson pourrait passer pour aveuglément traditionnel si

ce n'était du fait que Louis Lipsett, généralement considéré comme le deuxième meilleur commandant de division derrière Arthur Currie, était totalement d'accord avec le jugement de David Watson.

Comme dans le cas du Brigadier Hughes, le combat et la préparation au combat en disaient beaucoup sur les forces et les faiblesses du leadership militaire à tous les niveaux. À la fin de l'année, David Watson avait fait en sorte que trois de ses 12 commandants de bataillon, dont deux de la 10^e Brigade, soient remplacés. Les trois avaient eu un rendement inadéquat et avaient très mal supporté la tension associée au commandement de leur bataillon au combat. David Watson s'est montré impitoyable à cet égard, car il avait appris comme commandant de bataillon que les manifestations d'« humanité » envers les officiers dont le rendement était médiocre revenaient hanter leur commandant et tuer leurs hommes⁵⁶.

À la fin de l'hiver, à l'instar du reste des officiers supérieurs du corps d'armée, David Watson passait de longues heures à se préparer à l'attaque à venir contre la crête de Vimy, préparation dont le point culminant a été la grande victoire de la semaine de Pâques. Au début de 1917, les raids étaient devenus une manie canadienne et, activement encouragées par le quartier général du corps d'armée, les quatre divisions s'adonnaient toutes à ces attaques de petite unité qui avaient pour but de dominer le no man's land, de terroriser l'ennemi, d'obtenir un renseignement précieux (du moins sur les défenses de première ligne des Allemands) et de cultiver « la combativité »⁵⁷. David Watson et Edmund Ironside, qui avaient connu du succès dans ces petits raids, ont décidé d'en lancer un plus ambitieux en comptant principalement sur le gaz, plutôt que sur un bombardement d'artillerie, pour neutraliser les positions allemandes attaquées. Leur objectif était la cote 145, sur la crête de Vimy. Il est clair, quand on examine le plan, que ni l'un ni l'autre ne comprenaient les aspects pratiques de la guerre des gaz offensive. La façon dont les gaz toxiques, qui sont plus lourds que l'air, devaient progresser peu à peu vers le haut de la pente et vaincre les défenseurs allemands ne leur apparaissait pas problématique. De plus, les préparatifs associés au lancement de l'attaque au gaz étaient une entreprise technique si considérable qu'il était impossible de les cacher à l'ennemi, d'où une perte de l'effet de surprise. On a de plus négligé la règle d'or du corps d'armée – un entraînement soigneux. Quand les commandants de deux des quatre bataillons affectés à l'attaque – les Lieutenants-colonels Arnold Kemball

et Sam Beckett – ont fait connaître leurs doutes au Général Odlum, il s’est lui aussi alarmé et a communiqué leurs craintes à Edmund Ironside, qui les a repoussées avec dédain.

Le raid a eu lieu le 1^{er} mars – avec des résultats désastreux. Quand les gaz n’ont pas donné l’effet recherché, les attaquants ont été massacrés. Les pertes – incluant les Lieutenants-colonels Beckett et Kemball, tous deux tués – se sont élevées à 687, soit juste un peu moins que la moitié de la force d’assaut. Le tiers des bataillons d’infanterie de la division avait été décimé en pure perte à peine un mois avant une attaque majeure. James MacBrien et Victor Odlum étaient atterrés; le deuxième était particulièrement furieux que le raid se soit poursuivi quand le tir nourri des fusils indiquait de façon évidente que le gaz n’avait eu que peu ou pas d’effet sur les défenseurs allemands⁵⁸. Les événements de la journée ont assommé David Watson, qui a simplement noté en des termes énormément euphémiques « [qu’]à notre surprise, le gaz n’a pas eu l’effet prévu et le Boche nous attendait »⁵⁹. Le lendemain de l’attaque, il a eu la prévenance d’envoyer Victor Odlum à Londres annoncer personnellement à madame Beckett la mort de son mari⁶⁰. S’il semble avoir été vraiment affligé par les lourdes pertes chez ses officiers et ses hommes, il ne semble pas s’être senti personnellement responsable, du moins au-delà de la responsabilité d’un commandant qui a fait de son mieux pour préparer une attaque qui a échoué. Quelque chose d’irréel entourait assurément la planification du raid, ainsi que le conclut Tim Cook :

David Watson et Edmund Ironside ont fermé les yeux sur les échecs très réels et documentés des gaz parce qu’ils souhaitaient sa réussite... et ils ont [en conséquence] succombé à cette étrange illusion qui se manifeste quand tout joue contre vous et que vous faites fi de toute prudence⁶¹.

Dans son analyse du rôle de David Watson dans la débâcle, il a laissé entendre que le problème sous-jacent était qu’Edmund Ironside, « qui était suprêmement plein d’assurance et énergique et qui avait des opinions bien arrêtées », a impressionné le général au point de l’intimider. Il existe à tout le moins des signes indirects substantiels que cela s’est produit, à tout le moins dans la première partie du commandement de David Watson. Ainsi que Max Aitken l’a noté, il pouvait se montrer indécis lorsque des supérieurs ou des hommes à la forte personnalité le

bousculaient, ce qui n'est pas la meilleure qualité pour un commandant de formation⁶². De plus, bien que fringant et plein d'assurance en public, David Watson était un homme remarquablement peu sûr de lui qui semble avoir rêvé de l'approbation de ses supérieurs. Comme il l'écrit de façon poignante dans son journal seulement quelques semaines avant l'attaque, « [je] trouve étrange que le Gén[éral] Byng soit venu me voir seulement une fois en un mo[is] et demi, et ce, seulement pour me servir inutilement une critique sévère ». Seize jours plus tard, quand le Général Byng a visité son quartier général, David Watson écrivait en jubilant « [qu'il] était très content de la division et de tout le travail et des raids qui ont été faits (souligné par l'auteur) »⁶³. David Watson a supervisé la planification générale du raid, a rencontré ses officiers d'état-major et ses brigadiers pour en discuter et a même, à un moment donné, menacé de l'annuler si un appui d'artillerie suffisant n'était pas garanti, preuve qu'il estimait exercer une supervision adéquate⁶⁴. Malheureusement, son évaluation de ce qui serait « suffisant » était, comme tant d'autres choses, en deçà des besoins; un des comptes rendus de l'opération soulignait précisément que le barrage d'artillerie n'était « pas assez concentré et n'a pas réduit les tirs ennemis »⁶⁵. Ce que David Watson pensait qu'il faisait et ce qu'il faisait réellement étaient toutefois deux choses différentes. Le fait est que la préparation du raid s'est faite au hasard et a mis au jour une certaine rigidité dans la culture opérationnelle de la division, en particulier l'incapacité de tenir compte des avertissements donnés par des officiers de première ligne expérimentés⁶⁶.

Trente-neuf jours après le raid malheureux du 1^{er} mars, les hommes de David Watson prenaient encore une fois d'assaut la crête de Vimy. La 4^e Division avait dans cette attaque la tâche la plus difficile, à savoir prendre les hauteurs fortement défendues de la cote 145 et « le Bourgeon », et on s'attendait à ce qu'elle ait le plus de difficulté. En fait, les bataillons d'assaut de la 11^e Brigade de Victor Odlum ont pratiquement été annihilés aux premiers stades de l'attaque, perdant des centaines de morts et de blessés, et ceux de la 12^e de James MacBrien ont aussi subi de très lourdes pertes. L'issue de l'attaque de la 4^e Division a de fait, pendant un certain temps, semblé incertaine. La cote 145 a fini par être emportée le 11 avril une fois la résistance des Allemands épuisée par une série d'attaques très coûteuses et « le Bourgeon » a été pris le lendemain. David Watson et son état-major semblent avoir tiré les leçons évidentes du raid de mars. L'infanterie a eu une instruction

approfondie sur les nouvelles tactiques de combat en peloton, dont David Watson est devenu un grand adepte⁶⁷. Fait plus important, ils avaient dressé des plans pour que l'artillerie qui appuyait la division écrase les défenses allemandes au moyen d'un ouragan de métal et d'explosifs. Un secteur isolé situé sur le parcours de l'attaque de la 11^e Brigade n'a toutefois pas été touché – des éléments peu concluants suggèrent que, probablement sans demander l'autorisation du quartier général divisionnaire, Victor Odlum pourrait avoir annulé le tir de barrage visant cette section de tranchée allemande dans l'espoir de la capturer intacte pour son quartier général avant⁶⁸. Le matin du 9 avril, les tirs de mitrailleuse et de fusil nourris provenant de ces positions allemandes intactes avaient arrêté net les Canadiens. Malgré ce mauvais calcul épouvantable, Victor Odlum était un brigadier compétent qui avait l'admiration des généraux Watson, Byng et Currie, et sa carrière n'en a pas souffert. La responsabilité de l'erreur a plutôt été imputée au commandant du 87^e Bataillon, le Major Harry Shaw, dont la carrière et la réputation ont toutes deux été ruinées⁶⁹. Ainsi que c'était inévitablement le cas durant la Grande Guerre, le chaos croissant et l'effondrement des communications ont rendu impossible pour David Watson la tâche de contrôler les premiers stades de l'attaque. Même si la bataille est demeurée une *mêlée* sanglante, son rôle est devenu plus clair à compter de la deuxième journée et son rendement révèle beaucoup de sang-froid et un bon jugement.

Dans la foulée de la bataille de Vimy, David Watson fait remplacer trois autres commandants de bataillon, y compris le Major Shaw mentionné plus haut. Les deux autres étaient les Lieutenants-colonels Charles Worsnop, un officier aux bons états de service qui avait temporairement pris le commandement du 75^e quand Sam Beckett a été tué, mais qui était épuisé et qui, selon Victor Odlum, n'était plus à la hauteur⁷⁰, et William Winsby, du 47^e. Celui-ci avait depuis le milieu de mars, en raison de nombreux rapports négatifs du Brigadier Hilliam, eu de David Watson l'ordre de « s'amender ». La patience de ce dernier était dorénavant à bout. De plus, la dissolution du 73^e Bataillon, dans le cadre d'une réorganisation des forces de renfort, lui avait aussi fait perdre le Lieutenant-colonel Herbert Sparling⁷¹. Sachant ce que c'était que d'être entouré d'hommes qu'il n'avait pas choisis lui-même, David Watson faisait assez confiance au jugement de ses trois brigadiers pour accepter leur opinion concernant les remplaçants, même si la décision finale

relevait du Général Byng⁷². Après six mois au front, David Watson était très satisfait de ses commandants de formation et d'unité. Les brigadiers Hilliam, Odlum et MacBrien étaient tous des hommes capables ayant l'expérience du combat avec lesquels il s'entendait bien, tandis que la moitié des commandants de bataillon avaient été choisis depuis qu'il avait pris le commandement de la division et que les six dont il avait hérité avec leur bataillon en 1916 et qui étaient encore en poste s'étaient tous révélés compétents.

Le grand changement, après la bataille de Vimy, a été le départ du Lieutenant-général Julian Byng pour la Troisième Armée. Celui-ci avait hérité d'une force dont le corps des officiers supérieurs était divisé en nombreuses factions et politisé, et qui comptait beaucoup d'officiers promus au-delà de leur niveau de compétence; dont l'administration souffrait d'inefficacité; et dont le rendement sur le champ de bataille était médiocre et montrait peu de signes d'amélioration. À peine un an plus tard, le Corps canadien s'était transformé en une formation de combat de premier ordre caractérisée par son professionnalisme et son *élan*⁷³. Le mentorat des officiers supérieurs avait été une des contributions singulières du Général Byng (et du Brigadier-général Percy Radcliffe, même si le brigadier-général à l'état-major général allait rester en poste encore six mois). David Watson avait fini par admirer le Général Byng, en grande partie pour cette raison, et il a veillé à que la 4^e Division organise des adieux appropriés quand le commandant sortant du corps d'armée l'a visitée une dernière fois le 8 juin. « Il a été très touché », ainsi que l'a noté dans son journal un David Watson content de lui-même⁷⁴. Le départ du Général Byng était évoqué depuis plusieurs mois. Ami du Lieutenant-général Turner – les deux étaient originaires de Québec, David Watson avait appuyé la mutation de ce dernier en Angleterre en novembre 1916, laissant entendre qu'il « va être un choix splendide, car il comprend tout à fait nos besoins », à savoir des réformes majeures touchant l'administration et l'instruction⁷⁵. Pour beaucoup d'autres, la « promotion » du Général Turner était davantage un moyen d'écartier un commandant de formation médiocre, ce qu'il était, et de l'empêcher d'être candidat à la succession du Général Byng⁷⁶. Le commandant de la 1^{re} Division, Arthur Currie, était la solution de rechange évidente au Général Turner et avait nettement la cote auprès des Britanniques⁷⁷. Au début de février, deux mois avant la bataille de la crête de Vimy, et avec l'approbation du Général Byng, Arthur Currie a

commencé à consulter les commandants de division canadiens concernant une stratégie qu'ils pourraient suivre collectivement, le moment venu, pour garantir que leur point de vue soit entendu. Quand le commandant de la 2^e Division, Henry Burstall, a abordé David Watson pour lui demander d'assister à une réunion au quartier général d'Arthur Currie, David Watson s'est dérobé – peut-être craignait-il l'aspect « politique ». Il a plutôt invité Arthur Currie au quartier général de la 4^e Division, où les deux hommes « ont eu une longue conversation et [je] lui ai dit ce que je pensais sur la question de l'officier canadien », ce qui ressemblait sans doute à ce qu'il avait déjà dit à Henry Burstall, à savoir que son invité « faisait partie du groupe de nos officiers capables, efficaces et de grande envergure [qui] pouvaient se démarquer n'importe où »⁷⁸. Sachant fort bien qu'il n'était pas dans la course, David Watson avait une position claire : le poste devait aller à un Canadien et comme Arthur Currie était le meilleur Canadien, c'était à lui qu'il revenait⁷⁹.

Quand Arthur Currie a enfin décroché le poste, en juin, la crainte que le scandale de détournement de fonds d'avant la guerre auquel il était mêlé se retrouve sur la place publique menaçait tout. C'est l'empressement de Victor Odlum et de David Watson, qui étaient riches, de lui prêter l'argent nécessaire pour liquider sa dette qui a sauvé le plus grand chef militaire du Canada et a évité une crise de leadership préjudiciable au sein du Corps canadien⁸⁰. David Watson désirait par-dessus tout sauver la carrière d'Arthur Currie – c'était l'action d'un patriote déterminé à garantir que le Canada joue son plein rôle dans la guerre et rien ne semble infirmer cette affirmation. Il terminait aussi, de ce fait, un revirement de situation complet – l'allié de Sam Hughes en était devenu un adversaire farouche et le jeune commandant brillant aux yeux de Sam Hughes était devenu quelqu'un qui pouvait péremptoirement être qualifié d'« inapte »⁸¹. La nomination d'Arthur Currie au poste de commandant du corps d'armée et le départ de Sam Hughes du cabinet ne signifiaient pas la fin du jeu politique au sein du Corps canadien – ils en changeaient simplement la nature. Ce n'était pas l'ancien régime sous une nouvelle forme, car, dorénavant, le mérite comptait. La situation d'Arthur Currie n'a tout de même jamais été vraiment sûre jusqu'à la fin de la guerre, – le scandale antérieur à la guerre restait suspendu au-dessus de sa tête, même si la dette avait été réglée, et il aurait encore pu le faire tomber. La faction aigrie de Sam Hughes était une menace constante contre laquelle Arthur Currie avait besoin d'alliés et il est resté soupçonneux à l'égard de toute personne qu'il ne juge pas fiable relativement à la

question « Hughes »⁸². S'il ne se révélait pas incompetent, David Watson était dorénavant en terrain sûr.

La bataille de la cote 70 et de Lens, qui a été l'engagement majeur suivant du corps d'armée et le premier dirigé par Arthur Currie, ne s'est pas bien déroulée pour la 4^e Division. L'attaque canadienne, retardée à plusieurs reprises à cause du mauvais temps, avait pour but d'éloigner les réserves allemandes de l'offensive de Passchendaele. L'histoire de la diversion canadienne est bien connue – Arthur Currie, qui avait eu l'ordre d'attaquer la ville d'exploitation charbonnière de Lens, a plutôt, après avoir fait personnellement une reconnaissance du terrain, insisté pour prendre les hauteurs dominantes de la cote 70. Exécutant une opération « prendre et tenir » classique, les 1^{re} et 2^e divisions ont réussi à emporter leur objectif le 15 août; elles ont ensuite repoussé pas moins de 22 contre-attaques allemandes qui avaient pour but de reprendre la hauteur et ont ce faisant infligé de très lourdes pertes à l'ennemi⁸³. Ce fut une victoire remarquable, la plus inégale remportée jusque-là par le corps d'armée. Malheureusement, les choses ne se sont pas arrêtées là. Poussé par les Britanniques à continuer jusqu'à Lens et à y entrer, Arthur Currie semble avoir mis son jugement en veilleuse et avoir exécuté une attaque, malgré un renseignement suffisant indiquant que la ville en ruines était fortement défendue, une étendue urbaine désolée parsemée de centres de résistance et de réseaux de tunnels qui garantissaient que tout assaut dégénérerait vite en un « combat de rues » rapproché où les avantages du Canada en termes de puissance de feu de l'artillerie seraient dans une grande mesure annulés. Il est revenu surtout à la 4^e Division de David Watson – et surtout aux quatre bataillons de sa brigade commandée par Edward Hilliam – d'exécuter ce plan secondaire, ce qu'elle a tenté au cours d'une période de quatre jours de combats durs et très coûteux. Arthur Currie a fini par y mettre fin le 25 août, mais pas avant que la 4^e Division ait subi 4 000 pertes, y compris un bataillon entier anéanti quand il a essayé de prendre et d'ensuite tenir un terril de charbon appelé le « Crassier vert »⁸⁴. Le manque de temps pour un entraînement axé sur la tâche, l'absence générale de renseignement adéquat (et le fait qu'on n'a pas tenu compte du renseignement de bonne qualité obtenu), un excès de confiance (qui, dans la chaude sensation de bien-être qui a suivi les opérations de la cote 70 et de la crête de Vimy, devait envelopper toute la formation) et un sentiment général « d'urgence » ont tous contribué à cette entreprise vouée à l'échec. Ces facteurs peuvent cependant être davantage attribués

à un mauvais jugement et aux erreurs commises au quartier général du corps d'armée qu'imputés personnellement à David Watson et à Edmund Ironside. Après avoir rencontré ses officiers et examiné le champ de bataille, David Watson a, avec l'aide d'Edmund Ironside, préparé un rapport soulignant ce qui avait mal été et a du moins indirectement assumé la responsabilité de certains des mauvais calculs et de la mauvaise qualité des communications, ainsi qu'il se devait de le faire. Edward Hilliam méritait aussi une part du blâme, surtout à l'égard du fiasco du Crassier vert, car David Watson avait pour pratique de laisser à ses brigadiers une marge de manœuvre considérable dans la façon dont ils livraient « leurs » combats – marge qui, dans ce cas, était peut-être trop grande⁸⁵.

La 4^e Division est ensuite partie avec le reste du corps d'armée pour le saillant d'Ypres et Passchendaele, où les conditions matérielles étaient les pires que les hommes de David Watson avaient rencontrées jusque-là. Elle a néanmoins exécuté sa part de l'attaque d'Arthur Currie à peu près aussi parfaitement que c'était possible dans les circonstances et Arthur Currie et le Général Plumer l'ont félicitée sans retenue⁸⁶. David Watson avait toujours été un commandant très actif sur le plan physique – il ne se contentait pas de visiter ses quartiers généraux de brigade et de bataillon mais examinait aussi les premières lignes. Il consacrait maintenant beaucoup plus de temps aux détails tels que les plans relatifs aux barrages d'artillerie et à d'autres tâches du même genre et cela semblait rapporter. Il avait toujours manifesté une aptitude à apprendre et il mûrissait manifestement en tant que commandant.

Au moment de l'opération de Passchendaele, son opinion du Brigadier-général Hilliam s'était détériorée – ce dernier avait des qualités, mais diriger des hommes n'était pas du nombre. Le résultat est que ses relations avec l'état-major divisionnaire et ses commandants de bataillon étaient toujours tendues. Si on lit entre les lignes, il semble qu'Edward Hilliam pourrait avoir eu une approche « trop anglaise », ce qui était toujours une source de problèmes possible quand des officiers britanniques travaillaient avec des Canadiens. David Watson lui a laissé le choix entre s'amender ou être muté à l'armée britannique, après quoi une réprimande sévère d'Arthur Currie a réglé la question. Edward Hilliam a été remplacé par le Brigadier-général Ross Hayter, qui faisait partie de l'armée britannique régulière, même s'il avait grandi au Canada, et qui avait servi comme officier d'état-major avec les Canadiens,

le plus récemment dans le poste d'OEMG 1 de la 1^{re} Division⁸⁷. Arthur Currie savait que Ross Hayter était sur le point d'être rappelé pour commander une brigade au sein de la BEF et, comme c'était « un officier très précieux..., le corps d'armée pouvait difficilement se permettre de le perdre »⁸⁸. David Watson était d'accord. Ross Hayter a commandé la 10^e Brigade presque jusqu'à la fin de la guerre et s'est révélé supérieur à Edward Hilliam à tous égards.

Le mois de décembre 1917 a été morne. – « La pensée du foyer et de tous les êtres qui me sont chers et qui y sont ne cesse de me submerger toute la journée », confie David Watson à son journal. « Cette guerre est une chose cruelle et pénible⁸⁹. » Il occupait son temps en inspectant des unités et en assistant à des conférences. Homme sociable, il passait la plupart de ses soirées avec ses officiers quand il n'était pas enfoui sous la paperasse. La camaraderie semble avoir soutenu son moral. Il en va de même de la victoire des Unionistes aux élections, David Watson écrivant fièrement que 17 000 membres de sa division avaient voté, et probablement « pas plus de 5 p. 100 pour l'opposition »⁹⁰. À la fin de l'année, Edmund Ironside était lui aussi parti et avait été remplacé par le Brigadier-général Édouard Panet. Celui-ci, qui était un artilleur de la Force permanente d'avant la guerre, avait, à 36 ans, 11 ans de moins que David Watson. En 1913, il avait suivi le cours du collège d'état-major britannique à Camberley. Comme les officiers d'état-major ayant eu une formation professionnelle supérieure étaient presque inexistantes au sein du Corps expéditionnaire canadien, Édouard Panet avait servi presque exclusivement à ce titre. Il avait été dès le début avec la 4^e Division, en premier à titre d'adjudant général et quartier-maître général et, plus tard, d'« officier d'état-major en apprentissage » sous Edmund Ironside⁹¹. David Watson avait fortement compté sur Edmund Ironside pour des conseils pratiques sur les questions militaires et son avis – pour beaucoup, dans une trop grande mesure. Ils formaient de toute façon, aux yeux de David Watson, une équipe qui avait du succès. Au moins, en 1918, personne ne pourrait dire que « Tiny » Ironside dirigeait la 4^e Division du Canada⁹².

La dernière année de la guerre a débuté par une des « prises de bec » acrimonieuses avec un officier subordonné qui semblaient se produire périodiquement au sein de la formation de David Watson. Dans ce cas, l'officier mécontent était le Lieutenant-colonel John Warden, qui avait levé le 102nd (North British Columbia) Battalion en 1915 et qui le commandait depuis ce moment. John Warden était un excellent

commandant de bataillon, dur mais juste, combatif, quelqu'un qui appelait les choses par leur nom et qui, à tous les égards, était très aimé de ses hommes. C'était toutefois, aussi, le genre de personne qui prend les autres à rebrousse-poil, qui confondait l'ambition et la duperie, et qui détestait les habiletés « politiques » que Victor Odlum mettait si facilement en pratique. John Warden et Victor Odlum se parlaient à peine et le premier a fini par demander une mutation à l'extérieur du Corps canadien, mais Victor Odlum a refusé de transmettre la demande parce que, d'après John Warden, Arthur Currie aurait dû ordonner une enquête dont les résultats auraient été très embarrassants pour beaucoup. John Warden s'est donc adressé lui-même à Arthur Currie, accusant Victor Odlum et David Watson d'être des « mercenaires » résolu à se servir de leur poste pour acquérir la célébrité. Victor Odlum était le plus habile des deux, « un chasseur de décorations des plus avides », résolu à obtenir le poste de David Watson sans que ce dernier soit « assez intelligent pour s'en rendre compte »⁹³. Arthur Currie a semblé indifférent à l'incident et on ignore toujours à quel point l'opinion de John Warden était répandue au sein des officiers de la 4^e Division.

Le Corps canadien a passé la dernière partie de l'hiver et le printemps de ce qui s'est avéré la dernière année de la guerre à tenir des positions défensives et à s'entraîner à une guerre semi-ouverte et aux offensives qu'il espérait. La 4^e Division n'est pas intervenue pour stopper les offensives allemandes du printemps, même si la possibilité d'un engagement, durant les sinistres semaines de la fin de mars et du début d'avril, n'a jamais été loin des pensées. Durant une visite au quartier général de Victor Odlum avec Édouard Panet, David Watson a dit d'un ton sinistre à la blague que « nous nous sommes tous exercés à tirer au revolver » juste au cas où les choses tourneraient vraiment mal⁹⁴. L'attente n'était cependant pas synonyme de temps perdu. David Watson a forcé ses officiers et ses hommes à rester vigilants au moyen d'un calendrier particulièrement chargé de visites de ses brigades et de ses bataillons pour observer leurs préparatifs et maintenir de façon générale un niveau de préparation et un moral élevés. Il embrassait manifestement l'idée d'Arthur Currie voulant que c'était durant les mois et les semaines précédant le moment où leurs forces engageaient l'ennemi, quand les commandants subordonnés et les officiers d'état-major pouvaient de manière exhaustive préparer sous leur direction les hommes et prévoir chaque éventualité, que les généraux pouvaient avoir le plus grand impact sur une bataille de la Grande Guerre⁹⁵. Une lecture de l'horaire de

David Watson de la mi-mai à la mi-juillet le montre plongé dans ce genre d'activités; 31 entrées indiquent qu'il a assisté à des exercices d'entraînement et à des exercices tactiques organisés par ses bataillons d'infanterie ou ses brigades de l'artillerie ou du génie, ou qu'il a discuté avec ses brigadiers et ses commandants de bataillon ou leur a donné des briefings⁹⁶.

Le jugement final sur la compétence du Général Watson allait être écrit durant les grandes batailles de la période finale des Cent Jours. C'est seulement le 29 juillet qu'Arthur Currie lui a appris que le Corps canadien allait prendre part à « une vraiment grosse affaire »⁹⁷. Le 1^{er} [août], il a donné à ses brigadiers un briefing sur les grands traits du plan, après quoi il est parti secrètement avec son quartier général, le 3 août, pour le secteur d'Amiens, l'ensemble de la force et de son équipement les suivant peu après. Le lendemain, Arthur Currie a personnellement téléphoné à David Watson pour lui exposer le rôle de la 4^e Division et a ensuite rassemblé ses commandants de division pour un briefing détaillé sur le plan d'attaque, après quoi David Watson en a à son tour donné un au commandant de son artillerie divisionnaire, le Brigadier-général William King. Le 6 août, il a eu un long entretien avec Arthur Currie et son brigadier-général à l'état-major général, le Brigadier-général Norman « Ox » Webber, pour régler d'autres détails et a ensuite, avec Édouard Panet, discuté du tout avec Victor Odlum, James MacBrien et Ross Hayter de même qu'avec Louis Lipsett, puisqu'il allait collaborer avec sa 3^e Division⁹⁸. L'opération d'Amiens a été la plus grande opération canadienne de la guerre; dans ce cas, le Corps canadien a disposé de moins d'une semaine pour se préparer plutôt que des mois comme pour la bataille de Vimy. La preuve de l'efficacité de l'armée canadienne, et de la compétence de ses généraux n'aurait pas pu être plus claire.

Le rôle de la 4^e Division était de quitter la réserve pour avancer à l'heure H (à la première lueur, juste après 4 h), les brigades de Victor Odlum et de James MacBrien côte à côte, et de traverser les rangs de la 3^e Division peu après midi avant de continuer jusqu'à l'objectif final de la journée, à savoir une ligne de progression capturée par des troupes britanniques et canadiennes à cheval. Tous les objectifs avaient pratiquement été pris à la tombée de la nuit. Des changements apportés cette nuit-là aux intentions de la Quatrième Armée ont provoqué une grande confusion, car il a fallu modifier les plans canadiens à la dernière minute, de sorte que les opérations de la deuxième journée ont commencé en retard, ce qui a

procuré à l'ennemi un moment de répit qui lui a permis de consolider ses défenses fracassées. La division de David Watson a néanmoins continué à bien progresser. Le troisième jour de l'opération, la 4^e Division a attaqué de nouveau, mais, cette fois, les 10^e et 12^e brigades ont fait face à une très vive résistance et elles ont subi de lourdes pertes. L'intervention opportune de David Watson, qui a fait avancer une force d'artillerie substantielle pour qu'elle s'occupe des centres de résistance allemands, a permis à ses bataillons épuisés de prendre leurs objectifs et de repousser des contre-attaques déterminées, mais l'attaque canadienne avait perdu son élan⁹⁹. L'après-midi du 14 août, tandis que les événements récents étaient encore frais, David Watson a rassemblé tous les officiers supérieurs disponibles pour examiner « les nombreuses leçons tirées jusqu'à maintenant des combats »¹⁰⁰. Deux jours plus tard, il en a discuté en long et en large avec le commandant du corps d'armée.

Quelques jours plus tard, le Corps canadien faisait face à une tâche encore plus intimidante – percer la ligne Hindenburg entre Arras et Cambrai, plus précisément la formidable position Drocourt-Quéant. Il revenait aux 2^e et 3^e divisions, au cours d'une série d'attaques préliminaires commençant le 26 août, d'user les défenses allemandes et d'occuper des positions de départ appropriées en vue de l'assaut principal prévu pour le 2 septembre qui allait lancer les 1^{re} et 4^e divisions contre la ligne Drocourt-Quéant proprement dite. Selon le plan d'Arthur Currie, tel que le quartier général du Général Haig l'envisageait en gros, les Canadiens devaient non seulement percer les défenses de la ligne Drocourt-Quéant mais aussi foncer rapidement sur Cambrai et, en particulier, saisir des points de franchissement sur le Canal du Nord¹⁰¹. David Watson, qui avait déjà, dans le passé, exécuté des attaques risquées, a néanmoins été décontenancé quand Édouard Panet et lui ont assisté le 29 août à un briefing, et il a noté dans son journal que « c'est un programme très ambitieux et je doute qu'il puisse être réalisé au point où ils l'ont prévu... »¹⁰² Daniel Dancocks, qui est l'auteur de la biographie hagiographique d'Arthur Currie, critique David Watson (de même que l'officier d'état-major responsable des tirs de contre-batterie, le Lieutenant-colonel Andrew McNaughton, qui entretenait lui aussi des doutes concernant le plan) parce qu'ils n'ont pas fait connaître leurs préoccupations¹⁰³. Comme Arthur Currie avait la réputation d'encourager des échanges francs à l'occasion des briefings de ce genre, il est tout à fait possible qu'ils aient exprimé des objections et que celles-ci aient été contestées puis rejetées. La clé, pour percer la ligne Drocourt-Quéant, c'était de prendre

d'assaut le secteur du mont Drury qui dominait la ligne de crête sur laquelle et derrière laquelle l'armée allemande était retranchée¹⁰⁴.

Édouard Panet et un David Watson souffrant, qui, comme beaucoup de ses officiers et de ses hommes, était atteint de dysenterie, ont donné aux brigadiers de la 4^e Division un briefing tard dans l'après-midi du 30 août. L'état-major du renseignement de la division était d'avis que l'ennemi allait « tenir bon et livrer au besoin un combat défensif déterminé »¹⁰⁵. Selon le plan original élaboré au quartier général de David Watson, la brigade de James MacBrien devait franchir la crête au cours d'une attaque et saisir son objectif de la ligne Rouge sur la contre-pente. Les deux autres brigades allaient alors passer à l'avant pour réaliser une percée et l'exploiter. En dépit des ordres constants d'Arthur Currie selon lesquels la 4^e Division « devait passer à l'avant », des changements de dernière minute été imposés à David Watson ont réduit de moitié la force du deuxième échelon, qui n'était plus constituée que de la brigade de Victor Odlum¹⁰⁶.

Dans le plan final, la brigade de James MacBrien, maintenant réduite d'un bataillon, devait profiter d'un barrage d'artillerie intense pour atteindre son objectif de la ligne Rouge. Malheureusement, cet objectif était à l'extrême limite de la portée de la majeure partie de l'artillerie de campagne, sauf une batterie qui avancerait automatiquement au moment de l'attaque. Les tirs à longue portée de l'artillerie seraient en fait suspendus – même le tir d'obus fumigènes était interdit – dans un corridor de 1 000 verges de largeur, le long de la route Arras-Cambrai, pour permettre à la force indépendante du Brigadier-général Brutinel¹⁰⁷ de passer dans la brèche ouverte par l'infanterie de la 4^e Division et de foncer devant pour saisir une tête de pont de l'autre côté du Canal du Nord (la ligne Verte, qui était l'objectif de la 11^e Brigade), à une distance d'environ 3 ½ milles. Étant donné l'expérience du passé, David Watson avait une foi limitée dans le déploiement, de façon indépendante et en masse, des unités de mitrailleuses motorisées dans des opérations offensives¹⁰⁸. Elles promettaient toutefois une victoire facile qui pourrait sauver des vies plus tard et le Général Brutinel et sa technologie avaient capté l'intérêt d'Arthur Currie¹⁰⁹. Tous les préparatifs ainsi faits pour faciliter la poussée de la force mobile ont simplement garanti qu'un grand nombre de pièces d'artillerie et de mitrailleuses allemandes serait en mesure de tirer sans encombre sur les véhicules, les chevaux et l'infanterie. Contre cette possibilité, les ordres exigeaient simplement

que l'on surmonte pareille résistance « avec la plus grande vigueur »¹¹⁰. Il fallait quand même, pour que la course soit seulement possible, que l'attaque de la 12^e Brigade réussisse en moins de trois heures. Si la ligne Rouge, y compris le mont Drury lui-même, n'était pas capturée, ni les bataillons de Victor Odlum ni la force indépendante ne pourraient passer à l'action et il ne serait pas non plus possible de faire avancer l'artillerie en appui. L'optimisme du quartier général du corps d'armée était clair dans les derniers ordres donnés à la 11^e Brigade. Les Canadiens allaient « exploiter les succès obtenus et prendre le terrain surélevé situé à l'est du Canal du Nord ». En ce qui concerne les forces ennemies présentes entre la ligne Drocourt-Quéant et le canal, elles allaient être « jetées dans la confusion par l'attaque, [isolées]... et vaincues rapidement » par les Canadiens en poursuite¹¹¹.

Le fait que même les meilleurs corps d'armée font des erreurs quand leurs préparatifs sont précipités, qu'ils sont en présence de positions défensives formidables et qu'ils sont remplis d'un excès de confiance a été démontré clairement à l'occasion de la désastreuse attaque que la 4^e Division a exécutée le 2 septembre. La force de James MacBrien a bien progressé au début et, bientôt, une part substantielle de celle-ci avait franchi la crête et descendait l'autre versant, hors de vue. Là, son infanterie s'est retrouvée en présence de « la pire opposition venant de mitrailleuses » qu'elle n'avait jamais rencontrée. Sous un feu dévastateur, et ne jouissant que d'un maigre couvert, des groupes d'hommes désespérés ont réussi à progresser sur encore 600 verges jusqu'à la ligne Rouge, à laquelle ils se sont accrochés très difficilement. Victor Odlum, qu'on avait autorisé à attaquer s'il « savait clairement ce qui était devant [lui] »¹¹², ignorait tout cela. Même s'il ne le « savait [pas] clairement », il s'impatientait de passer à l'action, mais David Watson – moins certain, plus prudent ou simplement indécis – a retardé l'attaque de 90 minutes, ce qui n'a rien changé au résultat. L'infanterie de Victor Odlum a fini par franchir la ligne de crête, est devenue invisible et a été taillée en pièces. Les communications se sont complètement effondrées¹¹³ sous l'effet des bombardements ennemis et même si les deux brigadiers ont fait de vaillants efforts pour reprendre la bataille en main, leur tâche était impossible¹¹⁴. Des tentatives ont été faites pour atténuer la crise en lançant la force indépendante dans la mêlée, mais en vain en raison des intenses tirs d'artillerie et de mitrailleuses des Allemands auxquels aucun tir de barrage canadien ne ripostait¹¹⁵. Par bonheur, l'ennemi s'est retiré durant la nuit du côté est du Canal du Nord. La moitié des officiers et le tiers des militaires

du rang, sur les 2 800 hommes de la brigade de James MacBrien envoyés au combat, avaient été tués ou blessés et les pertes de Victor Odlum n'étaient que légèrement inférieures. L'histoire officielle a à juste titre qualifié l'attaque de la 4^e Division « d'infructueuse[s], [même] si les résultats [globaux] n'en furent pas moins éminemment satisfaisants », ce qui était aussi l'avis du Général Currie¹¹⁶. Une analyse ultérieure de l'attaque faite par David Watson et ses brigadiers a souligné les raisons pour lesquelles elle avait si mal tourné. Qu'il suffise de dire qu'elles étaient évidentes et déjà connues, à commencer par la sottise d'envoyer des hommes sur un terrain complètement dépourvu de couvert et balayé par des tirs de mitrailleuses sans un barrage d'artillerie convenable – voire sans aucun barrage – ainsi qu'on l'avait appris deux ans plus tôt sur la Somme. Il était impossible de comprendre une telle manœuvre dans l'espoir douteux qu'un convoi d'autos blindées, de camions et de cavaliers réussisse à prendre des têtes de pont, ce qu'une attaque d'infanterie, planifiée et appuyée comme il se doit, aurait pu réussir en deux ou trois jours. Les généraux Currie et Webber, et des officiers britanniques d'un rang encore plus élevé, portent l'essentiel du blâme, tandis que David Watson et Édouard Panet sont sensiblement moins coupables, puisque le plan qu'ils ont eu l'ordre d'exécuter était fondamentalement mauvais¹¹⁷. Aucun « pilonnage », si intense qu'il soit, ne pouvait compenser un jugement déficient.

L'attaque du Canal du Nord qui a commencé le 27 septembre a été la dernière opération majeure du Corps canadien. Le plan d'attaque était complexe et audacieux – certains auraient employé des termes plus forts – mais constituait néanmoins un hommage à la confiance qu'il avait dans les prouesses de ses formations au combat et dans la faiblesse croissante des Allemands. Attaquant avec la 1^{re} Division, la 4^e devait franchir de force le canal proprement dit et ensuite poursuivre sa progression pour nettoyer le bois Bourbon, qui était proche. Même si la 11^e et la 12^e brigades ont fait face à une résistance opiniâtre et ont dû se soucier d'un flanc qui était exposé parce qu'une division britannique n'avait pas réussi à suivre le rythme, la plupart des objectifs avaient été atteints à la fin de la journée et les Allemands reculaient. Le 29 septembre, les deux divisions ont repris leurs attaques mais n'ont réalisé que de modestes gains. Le lendemain, un barrage d'artillerie qui a échoué et une vive résistance des Allemands ont entravé davantage la progression de la 4^e Division – « une journée infernale », note David Watson dans son journal. Seulement une semaine plus tôt, il était en congé à Londres¹¹⁸. Durant

l'après-midi du 30 septembre, Arthur Currie a rassemblé ses commandants au quartier général de David Watson et a bricolé pour le lendemain une dernière poussée exécutée par des éléments des quatre divisions, mais elle n'a à peu près rien donné et l'infanterie s'est retrouvée complètement épuisée. Moins de 24 heures plus tard le Général Horne a sagement annulé l'opération¹¹⁹. Les objectifs plus ambitieux d'Arthur Currie n'ont pas été atteints, mais la bataille a tout de même été une grande réussite. Étant donné les tâches difficiles et une résistance étonnamment opiniâtre, Arthur Currie estimait que David Watson et sa 4^e Division s'étaient bien comportés¹²⁰.

La fin de la guerre étant maintenant en vue, David Watson n'avait aucun désir de « sacrifier des hommes inutilement »¹²¹. La résistance allemande diminuait et, bien des jours, il s'agissait plus d'une tâche de libération que de combats acharnés. Le 20, ses hommes et lui sont entrés à Denain, dont la population civile « [était] simplement folle de joie ». Le maire a fait une belle allocution et lui a présenté un grand *drapeau tricolore*. David Watson a répondu en faisant lui-même un discours en français, pour la plus grande joie des habitants¹²². Le 27 octobre, le prince de Galles ainsi que les généraux Currie et Watson et leur état-major respectif ont assisté dans la cathédrale de Denain à une grand-messe d'action de grâce. Immortalisés dans une photo célèbre, David Watson avait l'air épuisé mais affichait un sourire épanoui et même Arthur Currie avait au visage l'esquisse d'un sourire¹²³.

Le 6 novembre, la 4^e Division a enfin été relevée – la guerre était terminée pour elle. Le lendemain, ni David Watson ni ses officiers n'étaient présents à la cérémonie officielle organisée par le Général Horne pour marquer la libération de Valenciennes par la 4^e Division cinq jours avant. Accompagné d'une poignée de ses soldats qui étaient à la toute fin du défilé, Arthur Currie a assisté à « une cérémonie très froide » seulement parce que le Général Horne le lui avait ordonné¹²⁴.

Le matin du 11 novembre, David Watson a reçu un appel du quartier général du corps d'armée lui confirmant l'armistice. « Nous avons rassemblé les musiques de la 10^e Brigade... et, à 11 heures précises, le maire a hissé le drapeau français et les musiques ont joué la *Marseillaise*. C'était une scène très inspirante du fait que, après quatre ans de guerre, nous avons remporté une victoire complète sur l'ennemi¹²⁵. » David Watson est rentré à Québec tard dans la soirée du 1^{er} juillet 1919 et a été

accueilli par Mary et ses trois filles. La dernière entrée de son journal se lit simplement ainsi :

Ainsi, après presque cinq ans de service actif, je suis de retour au foyer, sain et sauf, après de terribles expériences et d'épouvantables épreuves et souffrances¹²⁶.

Quel jugement pouvons-nous porter sur la carrière militaire du Major-général David Watson? Comme acteur du jeu politique en temps de guerre, il n'avait pas son pareil au sein du Corps canadien. Pour ce qui est de son rôle de chef militaire, Stephen Harris a dit de lui qu'il était un des « joyaux » de Sam Hughes et Desmond Morton qu'il était un des « officiers supérieurs les plus compétents » du Corps. À l'inverse, Tim Cook le considère comme « l'un des commandants de division canadiens les plus faibles de la guerre, même s'il a servi le plus longtemps »¹²⁷.

En 1917-1918, David Watson servait dans une très bonne armée. Le magnifique talent qui existait au niveau du Corps a permis à de bons officiers de paraître supérieurs et aux officiers ordinaires de paraître bons. Pour le reste, il a eu la chance particulière de compter sur des subordonnés très compétents. Son premier OEMG 1, le brillant et arrogant William Ironside, est censé l'avoir tant dominé que c'est lui qui dirigeait effectivement la division. Des années plus tard, il s'est plaint en disant que la 4^e Division aurait dû « avoir un meilleur homme que le vieux David Watson, [qui] ne pouvait pas supporter la responsabilité du commandement »¹²⁸. Étant un commandant de division inexpérimenté – et David Watson était très inexpérimenté en 1916 et en 1917 – celui-ci aurait sûrement dû rendre des comptes s'il ne s'en était pas souvent remis à lui. Édouard Panet était aussi un officier d'état-major très compétent et il avait de plus une personnalité moins difficile et, en 1918, David Watson était devenu un leader plus mûr et sans doute plus sûr de lui. Malheureusement pour les historiens, Édouard Panet n'a pas laissé de documents indiquant ce qu'il pensait des mérites de David Watson comme général, mais, tout comme dans le cas de William Ironside, les deux semblaient bien travailler ensemble. David Watson a aussi profité d'excellents brigadiers. En janvier 1918, Arthur Currie a inclus Victor Odium et James MacBrien dans les cinq brigadiers qu'il jugeait aptes à commander une division¹²⁹. Edward Hilliam a rendu de bons services à David Watson et, après avoir été muté depuis un poste d'état-major, Ross

Hayter en a fait autant. La qualité était aussi présente parmi les commandants de bataillon, tels que James Clark, Eric Harbottle, Herbert Dawson, Lionel Page, James O'Donahoe, Reginald Davies, Ralph Webb, Herbert Keegan, Robert Palmer, Alfred Carey, Guy Kirkpatrick, James Kirkaldy, Kenneth Perry, Fred Lister et Layton Ralston. En d'autres termes, David Watson a obtenu une bonne équipe dont il a exploité les capacités et que, de manière générale, il n'a pas entravée. La poignée d'officiers désenchantés est plus que compensée par le grand nombre qui a continué de servir de plein gré sous les ordres de David Watson. Celui-ci était loyal envers ses hommes, du moins lorsqu'ils l'étaient envers lui, et il s'est souvent intéressé à leur bien-être personnel et à l'avancement de leur carrière¹³⁰. Le moral, aux niveaux supérieurs de sa division, semble avoir été aussi élevé qu'ailleurs au sein du Corps. Il n'a assurément jamais dû affronter une quasi-mutinerie de brigadiers qui en avaient assez de ses tendances autoritaires, comme c'est venu près d'être le cas pour Louis Lipsett¹³¹. Quant aux soldats, il est fort possible qu'ils aient maugréé, mais rares sont les commandants qui évitent cette situation et rien n'indique que, dans la troupe, le moral n'était pas bon¹³². Même William Ironside, qui est le principal critique de David Watson, considérait la 4^e comme « une des meilleures [divisions] que j'ai jamais vues dans n'importe quelle campagne »¹³³.

David Watson n'était pas, en tant que penseur militaire, un Arthur Currie, mais les autres commandants de division nés au Canada ne l'étaient pas davantage. David Watson était un « guerrier amateur » dans le sens canadien le plus pur – un guerrier dont les antécédents militaires, avant août 1914, se limitaient à la milice, c'est-à-dire des antécédents militaires presque nuls. Il s'est avéré être très brave, disposé à apprendre (et capable de le faire), et il s'est montré compétent sur le champ de bataille, même s'il n'a jamais brillé. Malgré ses imperfections de tempérament – épisodes d'indécision et de piètre jugement combinés à une tendance à courir des risques et à une ambition criante – il s'est amélioré. Bref, David Watson n'a été ni incompetent, ni doué. La meilleure manière de décrire la façon dont il a exercé le commandement comme général, c'est de dire qu'il a été compétent – assez bon pour faire le travail exigé et pas plus. Ce genre de général peut gagner des guerres – et l'a fait.

- 1 Paul Rutherford, *A Victorian Authority: The Daily Press in Late Nineteenth-Century Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 1982).
- 2 Mark Moss, *Manliness and Militarism: Educating Young Boys in Ontario for War* (Toronto, Oxford University Press, 2001).
- 3 Ronald Haycock, *Sam Hughes: The Public Career of a Controversial Canadian, 1885-1916* (Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University/National Museums of Canada, 1986), p. 184. *Ibid.*, p. 183-187.
- 4 L'amitié politique et personnelle de David Watson avec Sam Hughes au début de la guerre est bien établie et Ronald Haycock et Desmond Morton en parlent tous les deux. Si Sam Hughes n'avait pas décidé de le nommer commandant du 2^e Bataillon, qui avait été levé à partir d'unités de milice dans l'Est de l'Ontario, la chance aurait pu ne pas sourire à David Watson. La population anglophone de sa région natale de Québec n'a jamais été suffisante pour soutenir un bataillon.
- 5 Tim Cook, *At the Sharp End: Canadians Fighting the Great War, vol. I: 1914-1916* (Toronto, Viking, 2007), p. 153-154, et Nathan Greenfield, *Baptism of Fire: The Second Battle of Ypres and the Forging of Canada, April 1915* (Toronto, Harper Collins, 2007), p. 258. Voir aussi G.W.L. Nicholson, *Histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale. Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963, surtout aux pages 78-88. En ce qui concerne le rendement de David Watson, voir Desmond Morton, *A Peculiar Kind of Politics: Canada's Overseas Ministry in the First World War* (Toronto, University of Toronto Press, 1982), p. 41.
- 6 Watson Papers, MG 30, E 69, Bibliothèque et Archives Canada (BAC), Diary, bobine de microfilm M-10, 24 avril 1915.
- 7 Greenfield, p. 260. Watson Papers, Diary, 26 avril 1915.
- 8 Morton, chapitres 2 à 4. Les rencontres de David Watson avec Max Aitken et leurs échanges de correspondance étaient fréquents. Voir par exemple Watson Papers, Diary, 2, 3, 11 et 27 août 1915.
- 9 Nicholson, p. 148-158.
- 10 Cook, *Sharp End*, p. 340-341.
- 11 Beaverbrook Papers, BAC, MG 27 II G 1, bobine de microfilm A-1764, Aitken to Hughes (lettre de Max Aitken à Sam Hughes), 19 janvier 1916. Haycock, p. 281.
- 12 Watson Papers, Diary, 1^{er} mars 1916. Stephen Harris, *Canadian Brass: The Making of a Professional Army, 1860-1939* (Toronto, University of Toronto Press, 1988), p. 118. Henry Burstall était un militaire de l'armée régulière d'avant la guerre, ce qui, en soi, l'aurait condamné aux yeux du ministre.
- 13 Morton, p. 60 et 68. En ce qui concerne le respect d'Arthur Currie pour David Watson, voir Beaverbrook Papers, A-1764, Aitken to Hughes (lettre de Max Aitken à Sam Hughes), 16 octobre 1915. David Watson disait pour ce qui est du fusil Ross qu'il n'avait « aucun rapport indiquant que les hommes ne font pas confiance au fusil Ross », soulignant correctement que, dans la boue de Saint-Éloi, toutes les armes s'étaient enrayées. Deux de ses quatre commandants de bataillon n'étaient toutefois pas d'accord avec lui. *Ibid.*, A-1765, *Opinions of Brigade and Battalion Commanders on the Ross Rifle*, non daté [début de mai 1916].

14 *Ibid.*, A-1764, Aitken to Hughes (lettre de Max Aitken à Sam Hughes), 20 janvier 1916. *Ibid.*, A-1765, Watson to Aitken (lettre de David Watson à Max Aitken), 10 et 26 mars 1916.

15 Watson Papers, Diary, 4 avril 1916. *Ibid.*, 5 avril 1916.

16 Haycock, p. 292-294, et Morton, p. 63-69. Max Aitken a plus tard révélé avoir informé les Britanniques que le poste d'inspecteur général des forces canadiennes en Angleterre devait être un « poste symbolique », information que l'on soupçonne les questions indiscretes de David Watson d'avoir arrachée durant leurs discussions en coulisse. Beaverbrook Papers, A-1764, 10 mai 1916. L'astucieux Max Aitken a plus tard confié à Sam Hughes que beaucoup estimaient que « W[atson] ne voulait même pas être en Angleterre et que le poste n'avait jamais été rien de plus qu'un tremplin pour la France ». *Ibid.*

17 Watson Papers, Diary, 28 avril 1916. *Ibid.*, p. 23, 25, 26 et 27 avril 1916.

18 Ministère de la Milice et de la Défense, BAC, RG 9, III A 1, v. 44, dossier 8-5-8E, Watson to Currie (lettre de David Watson à Arthur Currie), 12 mai 1916. Voir aussi Beaverbrook Papers, bobine de microfilm A-1765, Watson to Aitken (lettre de David Watson à Max Aitken), 8 août [1916].

19 *Ibid.*, A-1764, Aitken to Hughes (lettre de Max Aitken à Sam Hughes), 4 mai 1916.

20 *Ibid.*

21 Watson Papers, Diary, 4 mai 1916. Le Lieutenant-colonel Ironside était tout à fait d'accord. Beaverbrook Papers, A-1765, Ironside to Aitken (lettre d'Edmund Ironside à Max Aitken), 8 mai 1916.

22 Watson Papers, Diary, 8 mai 1916.

23 *Ibid.*, 30 juin 1916 .

24 *Ibid.*, 30 juin et 8 et 10 juillet 1916. Le Lieutenant-colonel Rexford a accepté de céder la place seulement si on lui permettait de reprendre son poste de commandant adjoint, ce qui a été accepté.

25 *Ibid.*, 30 juin 1916. *Ibid.*, 1^{er} juin 1916.

26 Beaverbrook Papers, A-1765, Watson to Carson (lettre de David Watson au Général Carson), 8 mai 1916.

27 *Ibid.*, Aitken to Watson (lettre de Max Aitken à David Watson), 5 juillet 1916.

28 Max Aitken, qui n'avait rien d'un amateur quand il s'agissait des arts subtils de la flatterie, de l'insinuation et de la persuasion, pour ne pas mentionner la promotion de soi, avait déjà commenté de façon favorable « la grande diplomatie et l'excellent jugement » grâce auxquels David Watson avait obtenu la démission d'un commandant de sa brigade qui n'était pas à la hauteur. *Ibid.*, A-1764, Aitken to Hughes (lettre de Max Aitken à Sam Hughes), 16 octobre 1915.

29 *Ibid.*, A-1765, Watson to Aitken (lettre de David Watson à Max Aitken), 10 août 1916. *Ibid.*, A-1764, Watson to Aitken (lettre de David Watson à Max Aitken), 8 août [1915]. *Ibid.*, Aitken to Ironside (lettre de Max Aitken à Edmund Ironside), 9 mai 1916.

30 Watson Papers, Diary, 6 juin 1916.

31 Il avait au moins confiance en lui quand il était question d'argent, car Max Aitken achetait encore des actions pour David Watson en décembre 1916. Beaverbrook Papers, A-1765, Watson

to Aitken (lettre de David Watson à Max Aitken), 1^{er} décembre 1916. David Watson a aussi gardé le fils de Max Aitken, le Capitaine Alan Aitken, à titre d'OEMG 3 de son quartier général. Andrew Godefroy, « The Fourth Canadian Division: "Trenches Should Never Be Saved" », sous la direction de Geoffrey Hayes *et al.*, *Vimy Ridge: A Canadian Reassessment* (Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007), p. 214.

32 Harris, p. 113.

33 Watson Papers, Diary, 16 juin 1916. *Ibid.*, 17 juin 1916. En ce qui concerne l'opinion britannique, voir Beaverbrook Papers, A-1765, Wigham to 4th Division HQ (Wigham au QG de la 4^e Division), 7 juin 1916. L'acheminement des remplaçants provenant de la 4^e Division a commencé par un premier groupe de 2 500 hommes le 8 juin et a été suivi d'un second de 1 075 neuf jours plus tard. Watson Papers, Diary, 8 et 9 juin 1916. À la fin, quelque 8 000 hommes ont été pris. Andrew Godefroy, « Fourth Division », p. 214. Max Aitken a essayé de le consoler en suggérant que, comme il avait fait sa part de sacrifices, les autorités canadiennes et le War Office tiendraient probablement encore plus favorablement compte des besoins en personnel de la 4^e Division. Watson Papers, Diary, 10 juin 1916.

34 *Ibid.*, 12 mai 1916.

35 Beaverbrook Papers, A-1764, Hughes to Aitken (lettre de Sam Hughes à Max Aitken), 9 mai 1916. Leopold Guy Frances Maynard, lord Brooke, servait en 1914 dans la milice canadienne et était, du point de vue de Sam Hughes, le bon genre de Britannique, c'est-à-dire un aristocrate et un admirateur de Sam Hughes.

36 *Ibid.*, Hughes to Aitken (lettre de Sam Hughes à Max Aitken), 24 juin 1916.

37 Watson Papers, Diary, 10 mai 1916. *Ibid.*, 8 mai 1916. En ce qui concerne la brouille de David Watson avec Frederick Loomis, voir *ibid.*, 13 mai 1916.

38 Certains affirment que sir Sam Hughes a retardé le déploiement de la division en France pour se donner plus de temps pour faire nommer les brigadiers qu'il désirait. Harris, p. 117. Une fois la division partie d'Angleterre, la nomination des officiers aurait relevé uniquement du commandant du corps d'armée, le Lieutenant-général Byng, car c'est une des conditions qu'il avait arrachées en acceptant le poste à la fin de mai, ainsi que Sam Hughes le savait fort bien. Patrick Brennan, « The Other Battle: Imperialist versus Nationalist Sympathies within the Officer Corps of the Canadian Expeditionary Force, 1914-1919 », dans Douglas Francis et Phillip Buckner (dir.), *Rediscovering the British World* (Calgary, University of Calgary Press, 2005), p. 253-254.

39 Les autres auraient inclus les Brigadiers Griesbach et Ketchen et le Général Turner.

40 Watson Papers, Diary, 15 novembre 1916.

41 Morton, p. 119. Watson Papers, Diary, 22 novembre, 4 et 7 décembre 1916 et 10 janvier 1917. Comme on pouvait s'y attendre, le Brigadier St. Pierre Hughes a soutenu que David Watson était animé par une hostilité politique et le besoin de masquer sa propre incompétence – la décision du Général Byng soutient clairement la version de David Watson.

42 Beaverbrook Papers, A-1765, 10 août 1916.

43 Nicholson, p. 204-205.

44 Watson Papers, Diary, 22 septembre 1916. *Ibid.*, 18 septembre 1916.

45 *Ibid.*, 23 septembre 1916.

46 *Ibid.*, 28 septembre 1916. Son journal, qui est détaillé, mentionne beaucoup plus de visites au quartier général de Victor Odlum qu'à ceux de James MacBrien ou de St. Pierre Hughes. Victor Odlum et David Watson n'étaient pas que des collègues; ils étaient vite devenus des amis proches. La relation de David Watson avec James MacBrien était plus d'ordre professionnel. La relation avec St. Pierre Hughes était inexistante; il n'y avait que de la suspicion et du mépris.

47 C'est dans Cook, *Sharp End*, chap. 38, que l'on trouve le meilleur compte rendu des actions de la 4^e Division durant la bataille de la Somme.

48 Nicholson, p. 207.

49 Watson Papers, Diary, 2 novembre 1916.

50 Nicholson, p. 208.

51 *Ibid.*, p. 210.

52 *Ibid.*, p. 210-214.

53 Patrick Brennan et Thomas Leppard, « How the Lessons Were Learned: Senior Commanders and the Moulding of the Canadian Corps after the Somme » dans Yves Tremblay (dir.), *L'histoire militaire canadienne depuis le XVII^e siècle : actes du Colloque d'histoire militaire canadienne, Ottawa, 5-9 mai 2000*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 2001, p. 138-139 et Bill Rawling, *Survivre aux tranchées : l'armée canadienne et la technologie, 1914-1918*, Outremont, Québec, Athéna éditions, 2004, chap. 4.

54 BAC, RG 9 III C 1, v. 3954, chemise 93, dossier 3, 3 novembre 1916.

55 *Ibid.*, v. 3964, chemise 99, dossier 4, Watson report on re-organization in the Canadian Corps (rapport de David Watson sur la réorganisation au sein du Corps canadien). 20 décembre 1916. *Ibid.*, Lipsett report on re-organization in the Canadian Corps (rapport de Louis Lipsett sur la réorganisation au sein du Corps canadien).

56 Watson Papers, Diary, 26 mai 1915.

57 *Ibid.*, 22 février 1917.

58 BAC, RG 9 III C 1, v. 3858, chemise 83, dossier 4, Odlum report (rapport de Victor Odlum), 17 mars 1917. Tim Cook, « "A Proper Slaughter": The March 1917 Gas Raid at Vimy Ridge », *Canadian Military History*, 8, 2 (printemps 1999), p. 14-19.

59 Watson Papers, Diary, 1^{er} mars 1917.

60 *Ibid.*, 2 mars 1917. David Watson semble avoir été vraiment affligé par les lourdes pertes subies chez ses officiers et ses hommes.

61 Brian Bond, « Ironside », dans *Churchill's Generals*, sous la direction de John Keegan (Londres, Warner Books, 1991), p. 18. Cook, « Proper Slaughter », p. 20-21. Voir aussi Tim Cook, *No Place To Run: The Canadian Corps and Gas Warfare in the First World War* (Vancouver, UBC Press, 1999), 97-98 et notes 25 et 36, p. 256.

62 Beaverbrook Papers, A-1765, Aitken to Borden (lettre de Max Aitken au premier ministre Borden) (ébauche), 10 septembre 1916. Tout en reconnaissant sa « réputation reconnue » en campagne, Max Aitken écrit que « son indécision mène invariablement à la confusion ». Il l'a

éliminée de la lettre qu'il a envoyée au premier ministre.

63 Watson Papers, Diary, 22 février 1917, *Ibid.*, 6 février 1917.

64 *Ibid.*, 18 février 1917. Malheureusement, l'évaluation que David Watson a faite du barrage d'artillerie minimum nécessaire était trop faible au départ ou a par la suite été réduite. *Ibid.*, 14 février 1917.

65 BAC, RG 9 D III, vol. 4952, War Diary, 54th Battalion (Journal de guerre – 54th Canadian Infantry Battalion – 54^e Bataillon d'infanterie canadien), 1^{er} mars 1917.

66 Cook, « Proper Slaughter », p. 21.

67 RG 9 III C 1, dossier 16, Watson to Corps (lettre de David Watson au corps d'armée) au sujet des pelotons à Vimy, 9 mai 1917.

68 Godefroy, « Fourth Division », p. 222. *Ibid.*, p. 217-220.

69 Nicholson, p. 282. Godefroy, « Fourth Division », p. 221 et note 26, p. 224.

70 Richard Turner Papers, BAC, MG 30 E 46, vol. 11, dossier 80, Manley-Sims to Turner (lettre de Manley-Sims à Richard Turner), 28 avril 1917.

71 C'est le 85^e Bataillon de la Nouvelle-Écosse, que commandait le cousin du premier ministre, le Lieutenant-colonel Arthur Borden, qui a remplacé le 73^e.

72 Watson Papers, Diary, 8, 10 et 20 mars et 16 et 18 avril 1917.

73 Patrick Brennan, « Julian Byng and Leadership in the Canadian Corps », Geoffrey Hayes (dir.) *et al.*, *Vimy Ridge: A Canadian Reassessment* (Waterloo, Ontario, Wilfrid Laurier University Press, 2007).

74 Watson Papers, Diary, 8 juin 1917.

75 *Ibid.*, 27 novembre 1916.

76 On avait suggéré David Watson pour le poste, mais selon Perley, qui était le représentant du premier ministre Borden en Angleterre, « il manque d'ancienneté et continue d'acquérir une grande expérience en restant au front ». Morton, p. 97.

77 Le seul rival d'Arthur Currie (au sein du Corps canadien) était le Major-général Louis Lipsett, qui faisait partie du CEC depuis le début de la guerre, avait gravi les échelons à partir du poste de commandant de bataillon et était aussi un militaire britannique de la force régulière et, par conséquent, inacceptable du point de vue politique. Bien sûr, le fils « du grand vizir fou », le Major-général Garnet Hughes, se profilait à l'arrière-plan, mais tous s'entendaient pour dire que sa sélection était inconcevable.

78 Watson Diary, 5 février 1917. *Ibid.*, 4 février 1917.

79 Quand Edmund Ironside a d'un ton neutre déclaré que le Général Byng estimait qu'il fallait que son remplaçant soit « Currie ou un Britannique », David Watson a rejeté d'emblée cette dernière option. *Ibid.*, 8 juin 1917.

80 Morton, p. 122-123, et AMJ Hyatt, *General Sir Arthur Currie: A Military Biography* (Toronto, University of Toronto Press, 1987), p. 74.

81 Beaverbrook Papers, A-1764, Hughes to Aitken (lettre de Sam Hughes à Max Aitken), 17 août 1917.

82 William Griesbach en est un bon exemple. Promu par le Général Byng pour commander la 1^{re} Brigade en février 1917, il est resté en poste jusqu'à la fin de la guerre mais ne faisait pas partie du cercle fermé d'Arthur Currie et une promotion n'a jamais été envisagée. On savait que William Griesbach avait continué de correspondre avec Sam Hughes après que celui-ci a été exclu du cabinet.

83 Nicholson, p. 309-318.

84 *Ibid.*, p. 318-324, et Geoffrey Jackson, « "Anything but Lovely": The Canadian Corps at Lens in the Summer of 1917 », *Canadian Military History*, 17, 1 (hiver 2008).

85 *Ibid.*, p. 17-19. RG 9 III C 1, vol. 3851, chemise 63, dossier 9, « 10th Canadian Infantry Brigade Operations, 29 August 1917 ».

86 « A truly magnificent performance », a noté le Général Currie. Arthur Currie Papers, BAC, MG 30 E 100, vol. 43, dossier 194, Personal diary (journal personnel), 26 octobre 1917. Watson Papers, Diary, 28 et 29 octobre 1917.

87 *Ibid.*, p. 2 et 6 novembre 1917.

88 Currie Papers, vol. 2, dossier General Correspondence (correspondance générale), 1915-18, M-R, Currie to Perley (lettre d'Arthur Currie à Perley), 10 novembre 1917.

89 Watson Papers, Diary, 2 décembre 1917.

90 *Ibid.*, 17 décembre 1917. *Ibid.*, 19 décembre 1917.

91 CEF Personnel Records, BAC, RG 150, n° de contrôle 1992-93/166, dossier E de B Panet.

92 Les entrées de journal de David Watson sont souvent très révélatrices de ses émotions – il n'y a qu'une brève entrée mentionnant « les adieux d'[Edmund] Ironside ». Watson Papers, Diary, 26 décembre 1917. Le Corps canadien avait pour politique de « canadieniser » la totalité des postes supérieurs; autrement dit, dès qu'un Canadien compétent avait été formé, il prenait la relève à titre permanent. En termes simples, le moment d'Édouard Panet était venu.

93 John Warden Papers, BAC, MG 30 E 192, Diary – 1918, 2 janvier 1918. *Ibid.*, 1^{er} janvier 1918. Le journal de David Watson ne mentionne ni l'incident, ni ses antécédents, pas plus que le journal d'Arthur Currie ou les documents de Victor Odium ne le font.

94 Watson Papers, Diary, 27 mars 1918.

95 Brennan and Leppard, p. 139-141.

96 Watson Papers, Diary, entrées diverses, du 13 mai au 12 juillet 1918.

97 *Ibid.*

98 *Ibid.*, 1, 3, 4, 6-7 août 1918.

99 Nicholson, p. 427-430 et p. 437-454.

100 Watson Papers, Diary, 14 août 1916. *Ibid.*, 16 août 1918.

101 Currie Papers, vol. 43, Personal diary (journal personnel), 1914-1919, 24 août 1918.

102 Watson Papers, Diary, 29 août 1918.

103 Daniel Dancocks, *Spearhead to Victory: Canada and the Great War* (Edmonton, Hurtig, 1987), p. 108.

104 Nicholson, p. 470.

105 BAC, RG 9 III D 3, vol. 4905, War Diary, 11th Brigade, vol. 4905, General Staff Report for period 17 August to 22 August 1918, rédigé par Victor Odium le 22 août 1918. Aussi *ibid.*, vol. 4861, War Diary, 4th Division, *Report on Scarpe Operations/Second Battle of Arras*, 2. Voir aussi *ibid.*, vol. 4909, War Diary, 12th Brigade, *Report on Scarpe Operation – Capture of Drocourt-Queant Line 2nd September 1918*, p. 1-2. *Ibid.*, vol. 4861, War Diary, 4th Division, 30 août 1918.

106 Currie Papers, vol. 43, dossier 195, General Notes, non daté [fin août 1918]. KG 9 III D 3, vol. 4861, War Diary, 4th Division, *Narrative of Operations of 4th Division from 26th August to 4th September 1918*, p. 6-7.

107 La force indépendante était une unité mixte constituée d'autos blindées, de mortiers installés à bord de camions, de cyclistes, de cavaliers britanniques et canadiens, et des deux brigades canadiennes de mitrailleuses motorisées.

108 Watson Papers, Diary, section des notes, 8 août 1918.

109 Turner Papers, vol. 8, dossier 51, Currie to Turner (lettre d'Arthur Currie à Richard Turner), 29 mars 1918.

110 BAC, KG 9 III D 3, vol. 4987, War Diary, 2nd Motor Machine Gun Brigade, Canadian Independent Force report. *Ibid.*, vol. 4861, War Diary, 4th Division, *Report on Scarpe Operations/Second Battle of Arras*, p. 3.

111 *Ibid.*, vol. 4905, War Diary, 11th Brigade, Operation Order No. 150 [ordre d'opération n° 50], 1^{er} septembre 1918.

112 *Ibid.*, appendice 2, *Narrative of Operations carried out between Sept. 2nd and Sept. 5th, 1918 ...*, p. 2.

113 Un obus allemand a détruit le poste radio du quartier général de la 11^e Brigade moins de cinq minutes après le début de l'attaque et, par la suite, les lignes terrestres n'ont fonctionné que de façon intermittente, ce qui a effectivement privé les Généraux Watson et Panet de toute information. Voir aussi Watson Papers, Diary, 2 septembre 1918.

114 BAC, KG 9 III D 3, vol. 4905, War Diary, 11th Brigade, appendice 2, *Narrative of Operations carried out between Sept. 2nd and Sept. 5th, 1918...*, p. 2-7. *Ibid.*, vol. 4861, War Diary, 4th Division War, *Report on Scarpe Operations/Second Battle of Arras*, article III, p. 6.

115 Nicholson, p. 473.

116 *Ibid.*, p. 474. Currie Papers, vol. 43, Personal diary (journal personnel), 1914-1919, 2 septembre 1918.

117 Dancocks impute la majeure partie du blâme au mauvais rendement de David Watson comme général. Dancocks, p. 115 et 117 et pages suivantes.

118 Watson Papers, Diary, 29 septembre 1918. Durant la guerre, David Watson a pris seulement quatre fois des congés d'une durée de deux semaines ; il a refusé beaucoup d'autres occasions.

119 Nicholson, p. 482-491.

120 Watson Papers, Diary, 3 octobre 1918.

121 *Ibid.*, p. 26, octobre 1918.

122 *Ibid.*, p. 20, octobre 1918. Des patrouilles de la 4^e Division avaient « pris » Denain la veille, ce qui a été le point culminant de la plus longue progression accomplie en un jour durant la guerre par le Corps canadien, soit quelque 12 000 verges (près de sept milles). Le fait que les progressions se comptaient encore en verges est un triste reflet de l'héritage de la guerre des tranchées.

123 *Ibid.*, p. 27, octobre 1918. Douze jours plus tôt, on avait offert à David Watson pour après la guerre le commandement du District militaire de Montréal, assorti d'une solde de 6 000 dollars. *Ibid.*, 15 octobre 1918. Beaucoup d'offres de ce genre ont été faites à des officiers supérieurs au cours des derniers mois de la guerre, le gouvernement Borden ayant en apparence eu l'intention d'honorer (et de récompenser) ces hommes pour lesservices rendus au pays (et pour le temps coûteux durant lequel ils ne s'étaient pas consacrés à leurs affaires et à leur profession). On avait par exemple plus tôt offert à Victor Odlum le poste d'inspecteur des douanes à Vancouver.

124 Currie Papers, vol. 43, Personal diary (journal personnel), 1914-19, 7 novembre 1918. *Ibid.*, 5 novembre 1918, et Watson Papers, Diary, 7 novembre 1918. Il existait durant les dernières semaines de la guerre une friction remarquable entre d'une part Arthur Currie et le Corps canadien et d'autre part le Général Horne et son état-major de la Première Armée attribuable davantage à des questions touchant la fierté professionnelle des Canadiens et ce qui constituait une reconnaissance appropriée des réalisations du Corps qu'à un « nationalisme » canadien naissant. Brennan, « Other Battle », p. 255-257.

125 Watson Papers, Diary, 11 novembre 1918.

126 *Ibid.*

127 Harris, p. 119; Morton, p. 91, et Cook, *Sharp End*, p. 341.

128 William Ironside Papers, IWM 92/40/1 [Imperial War Museum], Ironside to Lindsey (lettre de William Ironside à Lindsey), 15 mars 1946.

129 Turner Papers, vol. 8, dossier 51, Currie memorandum (note de service d'Arthur Currie), non datée [janvier 1918].

130 En juillet 1917, David Watson a appuyé la décision de Victor Odlum de retirer au Lieutenant-colonel Valentine Harvey le commandement du 54^e Bataillon quand ce dernier est passé en cour martiale pour s'être absenté de son bataillon, ainsi que son commandant adjoint, quand l'unité était en réserve. Un mois plus tard, David Watson a demandé à Arthur Currie de ne pas renvoyer Valentine Harvey au Canada en disgrâce, comme c'était la pratique, mais de l'employer de façon utile en Angleterre et il était même prêt à le voir revenir à la 4^e Division dans des fonctions spéciales. « Harvie [sic] est un officier exceptionnellement bon, souligne David Watson, et, j'en suis certain, il n'oubliera jamais la peine qui lui a été infligée pour son erreur. » Currie Papers, vol. 2, General Correspondence (correspondance générale), 1915-18, S-Z, 31 août 1917.

131 *Ibid.*, v.1, General Correspondence (correspondance générale), 1915-1918, A-F, Elmsley to Currie (lettre d'A-F Elmsley à Arthur Currie), 17 septembre 1918.

132 Sur 25 exécutions dans le Corps, il n'y en a eu que trois au sein de la 4^e Division. Andrew Godefroy, *For Freedom and Honour: The story of the 25 Canadian Volunteers executed in the Great War* (Nepean, Ontario, CEF Books, 1998). David Watson se voulait pragmatique quand il s'agissait de problèmes possibles de moral. Rejetant les plaintes de membres importants du clergé protestant,

selon qui il était trop tolérant envers les aumôniers catholiques de certains de ses bataillons, un David Watson exaspéré (qui était presbytérien) s'est, une fois, échappé en disant : « Mais j'ai beaucoup de soldats catholiques! » En ce qui concerne les sentiments de David Watson sur la stupidité des divisions religieuses au sein de l'armée, voir Watson Papers, Diary, 16 septembre 1917.

133 Ironside Papers, Ironside to Lindsey (lettre de William Ironside à Lindsey), 20 octobre 1955.

CHAPITRE 6

Leadership et innovation

Andrew McNaughton et le bureau d'état-major
responsable des tirs de contre-batterie

PAUL DICKSON

Quand l'année 1916 a pris fin, peu auraient imaginé qu'ils avaient semé les germes d'une victoire alliée sur le front occidental en 1918. La boucherie de la Somme et de Verdun avait convaincu beaucoup d'observateurs, et de participants, que la guerre n'allait pas se terminer de sitôt. L'armée britannique et l'armée française étaient cependant en train de tirer les dures leçons des combats des années précédentes et de les appliquer à l'organisation et aux tactiques. Des expériences touchant de nouvelles technologies et des utilisations innovatrices de technologies anciennes étaient lentement en train de transformer les opérations. Ces changements avaient un caractère évolutif; il s'agissait d'une réaction aux conditions et ils partaient de la base, même si certains ont plus tard été normalisés et diffusés à partir du sommet.

Le Corps canadien était un acteur de premier plan de ce mode d'apprentissage, méthode à laquelle nous donnons aujourd'hui le nom d'analyse après action et de processus des leçons retenues¹. La raison de cet état de choses a été l'objet de bien des débats. À mesure que s'accumulaient les connaissances sur ce qui s'est passé durant la Grande Guerre dans les forces de la Grande-Bretagne et des dominions, la question centrale est passée des efforts faits pour chasser les vieux stéréotypes des « lions dirigés par des ânes » ou des « imbéciles aux pattes de collet rouges » à ceux visant à déterminer les origines de l'innovation et de l'excellence militaire démontrées par tant de commandants et d'officiers d'état-major². Y avait-il des cultures nationales ou professionnelles qui prédisposaient les Canadiens et les Australiens à apprendre et à innover? Qui ralentissaient l'apprentissage dans l'armée

britannique? Ces facteurs dépendaient-ils des leaders? Ou plutôt des circonstances particulières auxquelles chaque organisation faisait face? Qu'a-t-on, par exemple, gagné de la stabilité organisationnelle et des longues périodes passées sur un front? L'évolution du bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie (BEMCB) éclaire quelque peu ces questions.

Des études récentes qualifient la mise au point des techniques de contre-batterie d'essentielle aux succès des forces de la Grande-Bretagne et des dominions durant les deux dernières années de la guerre, et d'exemplaires dans la transformation de la pensée traditionnelle selon laquelle les militaires de métier ont échoué à s'adapter aux exigences de la guerre des tranchées. L'évolution du BEMCB démontre plutôt l'interaction de l'innovation, du leadership, de la personnalité et du professionnalisme naissant qui a exploité la technologie et la science pour créer une méthode opérationnelle interarmes qui s'est avérée capable de rétablir un semblant de mobilité sur le champ de bataille. Ainsi qu'un auteur le laisse entendre, le BEMCB était « un reflet du dynamisme de l'expérimentation des Britanniques et de leur détermination à trouver des solutions à l'impasse sur le front occidental »³. Au cœur de l'élaboration des techniques de contre-batterie au sein du Corps canadien se trouvait un futur commandant d'armée, le premier officier d'état-major du tir de contre-batterie (OEMCB), le Lieutenant-colonel A. G. L. « Andy » McNaughton.

La période de 1914-1916 a été riche en leçons; certaines ont été observées et retenues, d'autres non. L'émergence de l'artillerie en tant qu'arme décisive est une leçon que tous les combattants ont assimilée lentement, car elle a été entravée, principalement par le manque de pièces d'artillerie, d'obus et de décideurs capables de comprendre les changements que la mitrailleuse, l'artillerie, les barbelés et la pelle avaient provoqués; en 1916, il commençait à devenir évident que ceux qui tiraient le mieux le maximum des capacités de l'artillerie obtiendraient l'avantage que les deux camps recherchaient si désespérément. C'était également une question très étroitement liée aux capacités et au potentiel industriels et technologiques des combattants, à la tolérance de leur armée à l'innovation et au changement et, peut-être le plus important, à l'émergence de personnes clés incarnant ce dernier aspect et comprenant le premier. Andrew McNaughton était une de ces personnes. Nous ne cherchons pas dans le présent chapitre à laisser entendre qu'il a été le premier à comprendre le potentiel des outils qui étaient à sa disposition; il était, au sein des

forces impériales britanniques, une personne, parmi d'autres, qui a fini par comprendre le tout. Il a toutefois, comme officier d'état-major du tir de contre-batterie au sein du Corps canadien, pu atteindre un niveau de succès qui a échappé à ses homologues des autres corps d'armée et il a pu le faire beaucoup plus tôt, avant avril 1917. C'est aussi, en partie, le succès qu'il a obtenu et la crédibilité que conféraient des victoires telles que celle de Vimy au tir fondé sur des principes scientifiques, ou les « lubies d'artilleur dans une situation statique de siège » telles que le repérage par la lueur et par le son, les comptes rendus météorologiques et l'arpentage, qui ont convaincu même les plus réticents à adopter ces méthodes dans l'ensemble de l'armée britannique⁴.

Aucune armée n'était entièrement préparée pour les opérations fondées sur l'artillerie qui allaient caractériser la guerre et en fin de compte la gagner pour l'Entente occidentale. Malgré les images persistantes de vagues d'hommes fauchés par les mitrailleuses, l'artillerie était de loin l'arme la plus meurtrière de la guerre et réduire les canons de l'ennemi au silence est devenu la condition nécessaire du succès dans toutes les opérations. La guerre franco-prussienne semble avoir exercé la plus grande influence sur l'organisation, la doctrine et les tactiques de l'artillerie avant 1914. On a soutenu que les deux grandes leçons tirées de ce conflit étaient la nécessité de masser l'artillerie et l'importance de détourner l'attention de l'artillerie ennemie, c'est-à-dire le « duel d'artillerie ». Ces principes étaient enracinés dans quelques hypothèses élémentaires, qui découlaient de la technologie de l'époque et de la prédominance de l'artillerie de campagne dans cette arme. Les principales hypothèses étaient que l'artillerie ne pouvait détruire que ce qu'elle voyait et que son rôle dépendait du plan de l'infanterie; ce sont ces hypothèses qui, en dépit des progrès technologiques, ont amené l'artillerie en 1914⁵.

Jusqu'en 1916, les tirs de l'artillerie avaient leurs limites. En 1914-1915, l'armée britannique n'était pas capable d'organiser des barrages d'artillerie efficaces et encore moins des opérations de contre-batterie⁶. Le manque d'artillerie lourde est bien documenté, tout comme le sont les problèmes touchant la quantité et la qualité des obus. En août 1914, les Britanniques avaient un total de 504 pièces; quand la guerre a pris fin, ils en avaient 6 406, dont plus de 2 200 pièces lourdes⁷. Le manque de cartes de bonne qualité, de moyens de détection, d'aéronefs d'observation et d'un système de communication de bonne qualité était tout aussi

important. Les lacunes qui réduisaient l'efficacité de l'artillerie ont en 1915-1916 été aggravées par l'hostilité générale envers les innovations scientifiques qui résultaient de la prédominance de l'artillerie de campagne en tant que complément principal de l'infanterie; les membres de l'artillerie de siège et de garnison, qui dominaient l'artillerie lourde et qui étaient depuis longtemps habitués à une méthode primitive de repérage par la lueur et de prise en compte des conditions météorologiques, étaient considérés, au sein de l'artillerie, comme des cousins excentriques. L'adoption d'une organisation et de pratiques de meilleure qualité a aussi souffert de l'absence d'un système adéquat de commandement et contrôle de l'artillerie. Même les officiers d'artillerie les plus élevés en grade servaient de conseillers aux commandants de formation; ils ne pouvaient pas imposer leurs plans à l'ensemble des unités d'artillerie et encore moins aux commandants de formation qu'ils conseillaient. La pleine mesure de la faiblesse du barrage d'artillerie en tant que système dans l'armée britannique a été clairement démontrée le premier jour de la bataille de la Somme. On avait supposé que le manque de pièces et d'obus avait été comblé avant le 1^{er} juillet 1916, mais il était évident – « dans un triste tableau de sol retourné et d'hommes assassinés » – que ce n'était pas le cas⁸.

La recherche de solutions a commencé avant la fin de la bataille et la mise sur pied du bureau responsable des tirs de contre-batterie, que dirigeait un officier d'état-major, illustre une des conclusions les plus importantes : l'affirmation du fait que le quartier général du corps d'armée était la principale unité opérationnelle, en particulier en ce qui concerne le contrôle de l'artillerie. Fait tout aussi important, la mise sur pied du bureau représentait la création d'un système d'arme. En soi, la constitution d'un bureau efficace responsable des tirs de contre-batterie nécessitait l'évolution de plusieurs technologies, systèmes et pratiques complémentaires qui, avant 1914, étaient à des stades rudimentaires ou n'existaient pas. La mise au point des systèmes d'arme en question était assurément la condition nécessaire pour que les tirs de contre-batterie soient couronnés de succès et qu'ils soient un facteur crucial dans la victoire⁹.

L'information, le renseignement et les communications étaient les piliers sur lesquels le bureau responsable des tirs de contre-batterie allait être édifié¹⁰. Pour que les artilleurs puissent tirer sur des objectifs qu'ils ne pouvaient pas voir, ils devaient déterminer leur position. Tirer en fonction de la carte, sans repérage ou

détermination des corrections, nécessitait une information et des cartes assez détaillées – c’est-à-dire une compréhension des positions des pièces et des objectifs les uns par rapport aux autres – qui n’existaient pas en 1914. En 1914, les Royal Engineers de l’armée britannique étaient responsables de l’arpentage et la seule section de topographie se trouvait au sein du GQG. En 1915, on a produit 32 millions de cartes. En 1917, il y avait une section d’arpentage par corps d’armée et des cartes arpentées précises et d’une échelle de plus en plus grande sont devenues essentielles pour élaborer des tactiques d’artillerie et d’infanterie efficaces. En 1918, des arpenteurs spécialisés se sont ajoutés aux divisions. Au sein du Corps canadien, la section de topographie était une sous-section de la section d’arpentage du Corps canadien relevant de la section du renseignement. Cette section de topographie fournissait l’information nécessaire sur les cartes à toutes les formations du corps d’armée, tâche que, sans la rendre simple, simplifiant tout de même la situation relativement statique du front occidental¹¹. Le Corps canadien a fait des expériences encore plus poussées en matière de spécialisation; il a constitué des bataillons du génie attachés aux divisions. Pour le commandant du Corps canadien, le Général sir Arthur Currie, ces bataillons ont été un des facteurs les plus importants dans la victoire¹².

Des cartes précises tracées à la bonne échelle, indiquant l’emplacement de l’artillerie, avaient tout de même encore besoin d’informations sur les objectifs et sur le paysage toujours changeant des dispositifs défensifs du front occidental. Avant la guerre, l’armée française et l’armée britannique n’avaient ni l’une ni l’autre envisagé une organisation qui rassemblerait, évaluerait et diffuserait des informations destinées particulièrement à l’artillerie. Les Français et les Britanniques ont eu vite fait de créer respectivement le « Service de renseignement de l’artillerie » et le « Reconnaissance Service ». À partir de 1914, l’information en question est principalement venue de photographies aériennes précises et récentes, source qui dépendait de la maîtrise de l’air. Le lien entre la supériorité aérienne et l’accès au renseignement et à la surveillance est devenu évident tôt au cours de la guerre; peu à peu, des améliorations touchant la technologie des communications et de la photographie, et les procédures de communication – provoquées en bonne partie, jusqu’en 1916, par les besoins des états-majors de contre-batterie – ont procuré des sources d’informations qui étaient indispensables pour l’efficacité des opérations de

contre-batterie¹³. L'efficacité des techniques canadiennes et britanniques de contre-batterie n'aurait pas été pleinement réalisée sans la maîtrise de l'air obtenue en 1918, une contribution non négligeable.

Les communications sont un autre problème qu'il fallait régler pour obtenir un système de contre-batterie efficace. En général, les problèmes de communication tourmentaient les combattants des deux camps et, pour citer une évaluation particulièrement bonne, étaient « un problème quasi insoluble »¹⁴. C'était vrai en ce qui concerne le commandement et contrôle des troupes durant les opérations, mais le problème était moins insoluble pour l'artillerie et il s'est révélé difficile mais pas impossible pour l'artillerie lourde déployée sur des fronts statiques. La technologie a fourni une partie de la solution, mais il s'agissait en fin de compte d'une question de quantité et la redondance est devenue la meilleure garantie de communications efficaces : la quantité était en soi une qualité. En 1915, les communications étaient échelonnées; durant les batailles de la Somme, elles se sont faites par téléphone, par pigeon, par signaux visuels à l'aide de lampes et de fanions, et par messenger¹⁵. On a utilisé des communications sans fil à Vimy, mais l'état de la technologie a amené Arthur Currie à conclure que les communications sans fil étaient au mieux une méthode complémentaire aux autres moyens de communication¹⁶.

Andrew McNaughton a déterminé qu'un « système de commandement souple » était une des clés de l'efficacité des activités de contre-batterie, conclusion à laquelle d'autres sont aussi arrivés quand ils ont évalué le bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie à la fin de la guerre¹⁷. Il y avait une corrélation entre l'importance de l'artillerie et la transformation des postes que ses commandants occupaient, au départ simplement conseillers, puis commandants avec pleins pouvoirs, même s'il subsistait à la fin de la guerre une certaine ambiguïté. En 1914, l'artilleur principal, au niveau du corps d'armée, était le brigadier-général de la Royal Artillery [Artillerie royale] (BG, RA), qui était un conseiller et n'avait aucun pouvoir sur les pièces lourdes de la Royal Garrison Artillery (Artillerie royale de garnison), lesquelles étaient contrôlées au niveau de l'armée. Comme une bonne part de la science qui est au cœur de la dominance de l'artillerie provenait de cette subdivision, c'était une séparation qui risquait d'avoir des conséquences désastreuses à différents points de vue¹⁸. L'expérience a prouvé à quel point elles pouvaient

l'être et, dans la foulée de la bataille de Loos, à l'automne de 1915, le BG, RA a été élevé au rang d'officier général commandant l'Artillerie royale (OGC AR), ce qui était une amélioration mais restait un petit pas. La création du poste de commandant de l'artillerie lourde (Commander, Heavy Artillery, ou CHA), en mars 1916, un autre poste du niveau du corps d'armée destiné à établir un pont entre le contrôle de l'artillerie lourde par l'armée et la réalité du fait que le contrôle des batailles s'exerçait au niveau du quartier général du corps d'armée, montre à quel point ce pas était timide¹⁹.

L'incapacité de détruire l'artillerie allemande et l'utilité évidente de l'artillerie lourde durant les batailles de la Somme en 1916 se sont révélées cruciales pour la transformation de la structure de commandement et contrôle de l'artillerie. Tout au long de l'hiver de 1916-1917, les Britanniques ont officialisé beaucoup des leçons tirées de la bataille de la Somme. Le GQG a publié différents documents afin de diffuser les leçons en question²⁰. Le quartier général du corps d'armée a été reconnu comme le quartier général opérationnel principal; on a en même temps reconnu que, dans la situation statique du front occidental, l'artillerie était la clé pour déverrouiller les impasses. Le GQG a en conséquence essayé de normaliser les tableaux de dotation, et donc les innovations, au sein des quartiers généraux de corps d'armée dans l'ensemble de l'armée britannique. Au début de 1917, le GQG a ordonné l'expansion des quartiers généraux de corps d'armée. Il a décidé que l'OGC AR du corps d'armée allait dorénavant contrôler la totalité des ressources d'artillerie, même si c'est le commandant du corps d'armée qui déciderait en fin de compte de l'utilisation. Un OEMG2 Renseignement et un officier des mitrailleuses du corps d'armée sont au nombre des ajouts dignes de mention au quartier général. L'élévation de la fonction du renseignement et la centralisation des ressources sous le contrôle du corps d'armée étaient aussi à l'origine de l'ajout, à l'état-major de l'OGC AR, d'un lieutenant-colonel comme officier d'état-major du tir de contre-batterie, assisté d'un capitaine d'état-major et d'un aide de camp exerçant les fonctions d'officier de reconnaissance. Fait révélateur, la fonction du renseignement, que le GQG contrôlait auparavant, était dorénavant centralisée au sein de l'artillerie lourde, sous la responsabilité de l'officier d'état-major du tir de contre-batterie²¹.

L'origine d'une organisation spécialisée responsable des tirs de contre-batterie dans l'ensemble de l'armée britannique remonte à ces mesures prises durant l'hiver de 1916-1917, même si certains de ses éléments étaient évidents dans le Corps canadien et d'autres corps d'armée avant qu'elle soit formée et obtienne un tableau de dotation en bonne et due forme. Ainsi que l'ordre de mise en œuvre le laissait entendre, c'était « en raison de l'importance d'un système efficace de contre-batterie, ainsi que la bataille de la Somme l'a démontré » et en reconnaissance du fait « [qu'] "une bonne organisation" était le principal facteur dans l'efficacité des tirs de contre-batterie »²². La capacité, sinon l'organisation, se reconnaissait dans le V^e Corps d'armée britannique, qui était sous la tutelle du Lieutenant-colonel A. G. Haig. On peut à juste titre l'appeler le père du bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie. Un auteur, au moins, lui attribue le fait d'avoir inspiré la décision du GQG de constituer des bureaux d'état-major responsables des tirs de contre-batterie dans l'ensemble de l'armée britannique²³. Il semble que le III^e Corps d'armée britannique a établi le premier bureau officiel en novembre 1916; quand, en janvier 1917, le GQG a ordonné à tous les quartiers généraux de corps d'armée d'en établir un, c'est le VIII^e Corps d'armée britannique qui a été le premier à le faire²⁴. Quoiqu'il en soit, chercher à découvrir qui a été le premier masque le point plus important concernant la mise sur pied des bureaux : la culture d'innovation et le partage des leçons qui ont caractérisé la façon dont la Grande-Bretagne et les dominions ont abordé les opérations dans la foulée de la bataille de la Somme. De plus, la recherche des origines n'explique pas pourquoi certains bureaux de corps d'armée ont évolué plus vite que d'autres.

Le Corps canadien a réagi plus lentement, mais il est manifeste que son bureau se distinguait et qu'il est vite devenu un des plus compétents. Le Lieutenant-colonel McNaughton a fait remarquer que, en 1918, « les méthodes et le fonctionnement général [du bureau du Corps canadien]... étaient substantiellement différents de ce qui se faisait dans d'autres bureaux »²⁵. Quand les Américains sont entrés en scène dans la dernière partie de la guerre, ils ont, après avoir examiné les pratiques utilisées dans l'ensemble de l'armée française et de l'armée britannique, modelé leur bureau responsable des tirs de contre-batterie sur « celui des Britanniques ou, plus précisément, celui du I^{er} Corps d'armée britannique et du Corps canadien, qui ont servi de modèles »²⁶. D'un point de vue opérationnel, le bureau du Corps canadien

surpassait la plupart de ses homologues en efficacité, tant pour ce qui est de l'exécution des tirs de contre-batterie que, peut-être aussi, de la recherche et de la diffusion systématiques du renseignement. Comment cela s'explique-t-il? Andrew McNaughton a été le catalyseur de l'efficacité du bureau. Il a abordé de façon systématique la mise sur pied de son bureau, faisait preuve de curiosité à l'égard des idées nouvelles, était disposé à faire des expériences et a amené le bureau avec vigueur là où il voulait qu'il aille. Les piliers de son succès ont été un système de renseignement très organisé et la concentration du contrôle des ressources d'artillerie qu'il a réussi à obtenir. La clarté de ses idées a aidé à faire disparaître une partie de l'ambiguïté entourant son nouveau poste. Il a de plus profité du climat organisationnel qui existait au sein du Corps canadien et de la confluence résultante de personnes animées des mêmes idées disposées à le laisser mener tant que le succès était au rendez-vous.

La création d'un climat organisationnel au sein du Corps canadien favorisant l'apprentissage et l'innovation est bien établie. Le climat d'une organisation s'applique par nature au court terme, ce qui le distingue de la culture. Certains ont laissé entendre que le climat est l'aspect plus « malléable et adaptable » d'une culture plus profonde, et est sensible aux « pressions immédiates et aux directives d'orientation ». Les leaders jouent un rôle crucial dans la mise en place du climat au moyen d'un système transparent de récompenses et de punitions, à partir des valeurs et des priorités sur lesquelles ils insistent et d'après la manière dont ils définissent et mesurent les progrès. C'est un concept utile parce qu'il englobe la manière dont l'organisation pense, pas seulement ce qu'elle pense, et qu'il traduit la manière dont une organisation réagit aux circonstances auxquelles elle est exposée, bref la manière dont elle apprend²⁷. Il est difficile de tracer le processus par lequel une organisation évolue et est encouragée à penser et à apprendre, mais il est clair que le climat organisationnel qui s'est développé au sein du Corps canadien de 1916 à 1918 était un climat d'ouverture aux connaissances et aux idées nouvelles²⁸.

Sir Sam Hughes a établi certains des éléments clés du climat du Corps canadien; il a encouragé, et même exigé, que l'on rompe avec les conventions courantes de l'armée britannique. Le rejet des conventions n'a pas rendu le corps d'armée non conventionnel ou même innovateur, mais il a donné le ton²⁹. Le premier officier

général commandant (OGC) de la 1^{re} Division du Canada, le Lieutenant-général Edwin Alderson, qui était un officier britannique, s'est aussi montré disposé à prendre des décisions par lui-même. Il a cultivé cette façon de faire chez ses officiers. Le Général sir Julian Byng s'est appuyé sur cette attitude en créant, comme le dit une étude, « un environnement propice à la communication des leçons tactiques aux échelons supérieurs de la chaîne de commandement ». Le Général sir Arthur Currie a officialisé ce processus et la culture connexe en récompensant l'innovation et les expériences. La même étude conclut judicieusement que « le résultat a été rien de moins qu'un système qui permettait le maintien du but visé, un apprentissage intentionnel et une mémoire institutionnelle »³⁰.

Un principe clé qui sous-tend les innovations du corps d'armée est le fait que le mérite, plutôt que les contacts politiques ou la nationalité, était le facteur principal dans les promotions. À partir de 1915, tandis que le Corps canadien grossissait, Arthur Currie s'est battu pour que le mérite devienne le seul critère de promotion, notant que la question n'était pas « de savoir si un homme est ou n'est pas Canadien, mais bien de trouver celui qui convient le mieux au poste »³¹. Un sous-produit de la décision de mettre les critères professionnels au-dessus de la nationalité est le fait que le Corps canadien, un symbole canadien emblématique, était aussi, après la guerre, vu par certains officiers comme un modèle prometteur de coopération impériale³². Si l'examen de la contribution des officiers d'état-major britanniques prêtés à la formation canadienne semble aller à l'encontre de l'esprit du corps d'armée, il reste utile de noter que la pratique des activités de contre-batterie soulève l'hypothèse que ces officiers se sont épanouis au sein du corps d'armée d'une façon dont ils n'auraient pas pu le faire dans des formations britanniques comparables. Ainsi que nous le notons plus bas, beaucoup des personnes qui ont innové dans le domaine des activités de contre-batterie tout en servant au sein de formations britanniques ont d'abord vu leurs idées exprimées dans un contexte opérationnel par l'entremise des applications d'Andrew McNaughton. La nationalité n'était pas un obstacle au sein du corps d'armée. Andrew McNaughton a pris son Capitaine-adjutant Lennox Napier, qui était un autre officier d'état-major britannique prêté, et il a reconnu que celui-ci l'avait aidé à créer le bureau³³. De plus, même s'ils en sont venus à se détester, le futur lord Alanbrooke est représentatif de la qualité globale des officiers d'état-major britanniques qui ont travaillé avec Andrew McNaughton et l'artillerie³⁴.

Quand Andrew McNaughton a été choisi pour établir le bureau au sein du Corps canadien, il a donc eu la chance de commencer dans un environnement et dans des circonstances où, soutenu par des gens capables et innovateurs, il pouvait faire ses propres erreurs. Il a saisi l'occasion. Il ne partageait absolument pas le scepticisme à l'égard du potentiel des nouveaux outils de détection que la science mettait à la disposition de l'artillerie, scepticisme qui, d'après certaines études, a nui à d'autres membres de la communauté de l'artillerie. Il était ingénieur de formation et, de cœur, un scientifique. Ce qui est peut-être plus important est qu'il n'a pas été confronté à la résistance que certains de ses homologues ont affrontée dans l'artillerie. La communauté canadienne des artilleurs était dominée par l'artillerie de campagne; le CEC qui est allé outre-mer en 1914 comptait dans ses rangs les artilleurs qui allaient façonner la culture du corps d'armée et de l'artillerie : McNaughton, le Général sir Arthur Currie, « Dinky » Morrison et « Harry » Crerar³⁵. Le Corps canadien était également chanceux parce que, dans le Général sir Julian Byng et le Général sir Arthur Currie, qui était artilleur, il a eu des commandants qui reconnaissaient la valeur de l'artillerie. Le rapport bien connu du Général Currie sur les innovations mises de l'avant par les Français durant les contre-offensives de Verdun insistait sur l'importance des tirs de contre-batterie; il concluait que, avant toute offensive, l'artillerie devrait avoir pour tâche principale de repérer et de détruire les batteries ennemies. C'était, à son avis, une « guerre de l'artillerie »³⁶.

Une fois chargé de mettre le bureau sur pied, Andrew McNaughton a visité des quartiers généraux français et britanniques, où il a recueilli les leçons des batailles de la Somme et de Verdun. Pendant qu'Andrew McNaughton recherchait dans les armées alliées les meilleures pratiques, le Brigadier-général à l'état-major général du corps d'armée, P. de B. Radcliffe, un officier britannique à qui Andrew McNaughton attribue une bonne part de l'efficacité au quartier général, l'a orienté vers le Lieutenant-colonel Haig, au V^e Corps d'armée britannique. Ainsi qu'Andrew McNaughton le dit, il était peu satisfait jusqu'à ce qu'il trouve en A. G. Haig un mentor qui égalait sa propre curiosité et son propre enthousiasme concernant l'application des principes scientifiques du tir. Interviewé des décennies plus tard, Andrew McNaughton a fait remarquer que « l'armée britannique et le Corps canadien doivent une très profonde gratitude au Colonel Haig, non seulement pour ses méthodes, mais aussi pour l'aide qu'il nous a apportée quant

à l'organisation »³⁷. C'était là une véritable entente profonde. Le biographe d'Andrew McNaughton attribue également au Lieutenant-colonel Haig le fait d'avoir attiré l'attention d'Andrew McNaughton sur les innovations les plus récentes touchant le repérage par le son et par la lueur, et la reconnaissance aérienne, et la façon dont ces méthodes étaient utilisées pour repérer les pièces de l'ennemi.

L'importance de l'enthousiasme avec lequel Andrew McNaughton a reconnu et saisi les multiples innovations technologiques était évidente dans le cas du repérage par le son, qui est remarquable à la fois pour ce qu'il montre de l'éventail des méthodes qu'il allait utiliser pour créer un des meilleurs systèmes de recherche de renseignements du front occidental et pour la manière dont il s'y est pris pour intégrer un équipement et des technologies nouveaux aux activités de contre-batterie. L'historien officiel du Régiment royal de l'Artillerie canadienne a comparé la manière dont Andrew McNaughton a accueilli le « petit groupe de scientifiques » venus d'Angleterre à celle dont d'autres d'officiers d'état-major du tir de contre-batterie et artilleurs l'ont fait dans l'ensemble de l'armée britannique. Selon lui, la plupart estimaient qu'il fallait être « fou » pour utiliser les délicats instruments de repérage par le son – c'est-à-dire un oscillographe qui enregistrait le son sur une pellicule – dans les tranchées. Il n'en était pas ainsi au sein du Corps canadien et l'innovation a encore accru l'efficacité du bureau responsable des tirs de contre-batterie en lui permettant un certain temps de disposer d'un moyen de détection qu'aucun autre corps d'armée n'avait. Le principal partisan du repérage par le son était un lauréat du prix Nobel de physique, le Lieutenant Lawrence Bragg, qui a commandé la première section de repérage par le son. Andrew McNaughton et lui allaient devenir de très bons amis.

Le talent d'Andrew McNaughton résidait aussi dans sa capacité de reconnaître les limites de la technologie. Son expérience du repérage par le son, entre autres innovations, l'a poussé à conclure que les activités de contre-batterie en particulier et de renseignement en général avaient absolument besoin de toute une gamme de moyens de détection. À l'occasion d'un exposé donné au collègue d'état-major de Camberly après la guerre et publié plus tard dans le *Canadian Defence Quarterly*, il a énuméré pas moins de 12 sources de « renseignement de l'artillerie »; il considérait l'information recueillie du haut des airs – par des observateurs et sous forme de photographies – comme la plus importante, le repérage par la lueur et par le son se

classant au troisième et au quatrième rangs, en partie parce qu'il leur accordait une « utilité limitée au cours des opérations mobiles »³⁸. Il n'était pas esclave de la technologie, car il a essayé d'utiliser des messagers et des pigeons voyageurs. C'est aux effets du système qu'il s'intéressait³⁹. La prédilection d'Andrew McNaughton pour l'équipement nouveau et l'innovation est bien connue et son empressement à recourir à la science pour obtenir une plus grande efficacité l'a fait reconnaître comme un des premiers qui se sont servis de la « recherche opérationnelle » pour analyser les opérations. Si anachronique que cette expression soit, elle montre bien l'importance de l'individu dans le façonnage d'un climat d'innovation enraciné dans l'expérimentation⁴⁰.

Le leadership d'Andrew McNaughton n'aurait peut-être pas été aussi utile s'il avait servi dans un corps d'armée britannique. L'organisation stable du Corps canadien l'a aidé à surmonter bon nombre des obstacles qui limitaient une utilisation efficace de l'artillerie dans l'ensemble de l'armée britannique. L'un de ces obstacles était la rigidité du système d'état-major qui « confinait l'officier supérieur de l'artillerie du corps d'armée à un rôle de conseiller, à l'extérieur de la chaîne d'exécution, et permettait de grandes différences dans les méthodes de l'artillerie utilisées à chaque niveau ». Dans le Corps canadien, un homme à la personnalité énergique et un innovateur tel qu'Andrew McNaughton pouvait accomplir de grandes choses, surtout quand ses supérieurs immédiats lui donnaient pleine liberté et l'autorisation à agir pratiquement en leur nom. Contrairement à la situation existant dans une formation britannique, où un Major-général de la Royal Artillery (MG, RA) de l'armée n'avait pas le droit de communiquer directement avec les groupes de contre-batterie et où le commandant de l'armée pouvait ne pas tenir compte de son opinion, Andrew McNaughton exerçait en pratique, sinon sur papier, des fonctions de commandement au sein du Corps canadien. La rotation des unités et des formations qui étaient sous les ordres du corps d'armée était un autre facteur; connaître le front et le personnel des autres armes aidait à promouvoir une relation de travail efficace avec le bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie et son état-major.

Les personnalités ont à cet égard joué un rôle clé. À partir de décembre 1916, le Major-général « Dinky » Morrison a été l'OGC AR; il a recommandé que le poste d'officier d'état-major du tir de contre-batterie soit confié à Andrew McNaughton.

Il lui a donné carte blanche, situation que d'autres ont reconnue. Harry Crerar reconnaît en Andrew McNaughton l'esprit qui était derrière la mise au point du tir fondé sur des principes scientifiques; il mentionnait dans une entrevue, dans les années 1960, « [qu']on doit entièrement à Andrew McNaughton la mise au point – au plus haut niveau – des activités de contre-batterie. Bien qu'admirable à d'autres égards, "Dinky" [le Général Edward] Morrison était en matière de techniques de tir resté à l'époque de la "guerre des Boers"⁴¹. » Andrew McNaughton l'appelait un « cher vieux gentleman » qui était devenu un administrateur.

C'est avec l'OGC de l'artillerie lourde, le Brigadier-général R. H. Massie, qu'a existé l'autre relation potentiellement controversée. Selon Andrew McNaughton, la maladie et le tempérament de R. H. Massie ont permis qu'une relation potentiellement impossible fonctionne et, de fait, celui-ci figure à peine dans de nombreuses études portant sur l'artillerie lourde; dans sa biographie d'Andrew McNaughton, John Swettenham ne lui fait même pas l'honneur d'utiliser les initiales correspondant à ses prénoms. Andrew McNaughton a en plusieurs occasions fait remarquer l'existence de bien des points sur lesquels des divergences auraient pu éclater : le fait qu'un artilleur de campagne commandait l'artillerie lourde, la structure de commandement peu commode, l'affectation d'un officier relativement subalterne à un rôle ordinairement associé à un grade plus élevé et même le fossé national entre les Britanniques et les Canadiens⁴². De plus, les mesures qu'il a prises quand il a été nommé OGC AR vers la fin de 1918 donnent à penser qu'il croyait que son autonomie et sa réussite en tant qu'officier d'état-major du tir de contre-batterie étaient, en partie, un accident heureux : il a refusé d'encourager l'arrangement selon lequel il avait travaillé et a plutôt placé le bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie directement sous l'autorité de l'OGC de l'artillerie lourde. Il a laissé entendre que cette décision était une conséquence des exigences de la guerre mobile, mais elle attire aussi l'attention sur le fait qu'il comprenait l'effort et la confluence particulière de personnalités et d'événements requis pour qu'une telle structure fonctionne. Andrew McNaughton pouvait, avec le consentement des généraux Massie et Morrison, agir lorsque c'était nécessaire comme si les trois postes n'en faisaient qu'un.

Leadership, circonstances, climat organisationnel et personnalités – chacun de ces facteurs importait, en particulier durant la période formative, en 1917. La

transformation officielle en bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie de ce qui avait été la pratique dans bien des corps d'armée a provoqué des problèmes, ce qui illustre, en particulier, l'importance de la personnalité et de la culture du corps d'armée. L'arrivée de l'officier d'état-major du tir de contre-batterie au sein du VI^e Corps d'armée a dérangé l'équilibre délicat créé par la négligence bénigne de l'OGC AR, le Brigadier au nom malheureux de Johnny Rotten, qui avait autorisé son officier du renseignement, un certain Capitaine Harold Hemming, qui est célèbre pour avoir innové en mettant au point le système du repérage par la lueur, à faire des expériences et à communiquer directement avec les batteries du corps d'armée. Le nouvel officier d'état-major du tir de contre-batterie a rapidement rejeté le travail de son officier du renseignement, faisant remarquer que les batteries n'allaient tirer que sur ce qu'elles pouvaient voir; l'information obtenue par d'autres moyens serait mise à la poubelle et Harold Hemming pouvait « s'en aller et ne pas revenir »⁴³. Il ne s'agit pas d'un cas typique, mais il indique que l'utilité de l'officier d'état-major n'était pas reconnue uniformément dans l'ensemble des armées britanniques. À l'inverse, ainsi que nous le notons plus haut, Andrew McNaughton a immédiatement reconnu la valeur de ce que faisait Harold Hemming, qui était comme lui un ancien de McGill et un Canadien. Leur intérêt réciproque a lancé une amitié qui a duré toute leur vie et qui s'est révélée très précieuse pour l'amélioration de l'efficacité des tirs de contre-batterie canadiens⁴⁴.

Aucune des circonstances qui ont donné à Andrew McNaughton la possibilité d'améliorer les techniques de contre-batterie n'aurait importé s'il n'avait pas obtenu de résultats et il a, à Vimy, eu un succès spectaculaire; les tirs de contre-batterie ont été responsables de 83 p. 100 des 212 pièces allemandes identifiées, statistique à laquelle on a alors et depuis accordé une certaine importance parce qu'on a jugé le fait crucial pour la victoire canadienne. Andrew McNaughton ne s'est pas arrêté là. La création du poste d'officier d'état-major du tir de contre-batterie avait normalisé la tâche principale de l'artillerie lourde et dans une certaine mesure son organisation dans l'ensemble de l'armée britannique. Chaque officier d'état-major avait un personnel minime, constitué d'un officier d'ordonnance et de commis et, plus tard, d'un aide de camp. L'utilisation ambitieuse des innovations techniques et pratiques dans le tir de contre-batterie par Andrew McNaughton durant la planification de l'opération visant la crête de Vimy a porté l'effectif de ce

bureau responsable des tirs de contre-batterie au sein du Corps canadien à 13 personnes au moment de l'attaque du corps d'armée, nombre qui a plus tard été jugé insuffisant. L'expansion des activités de contre-batterie et le nombre croissant des moyens de détection, ainsi que les exigences qui en découlaient sur le plan des communications, ont aussi mené à la constitution de la section des transmissions de l'artillerie lourde du corps d'armée. Andrew McNaughton a aussi fait du bureau le dépôt principal du renseignement du corps d'armée et il a veillé à ce que le renseignement se rende vers le haut jusqu'aux bureaux de l'Artillerie royale et du renseignement de l'armée, et vers le bas, en suivant la chaîne de commandement, jusqu'aux batteries. Sous Andrew McNaughton, le bureau est aussi devenu un agent de la coopération interforces doté de ressources aériennes particulières et de liens directs, dans les deux sens, avec les unités d'avions et de ballons de la RAF⁴⁵. Il était responsable de groupes de contre-batterie spécialisés. De plus, les premiers succès, comme ceux de la crête de Vimy, n'ont fait que confirmer le bien-fondé de cette confiance, alors que la plupart des formations de l'armée britannique ont jusqu'à la fin de 1917 été aux prises avec des doutes et des divisions. Pour la capture de la cote 70, il avait 111 pièces divisées en trois groupes et avait accès à un autre groupe d'artillerie lourde⁴⁶.

Après Vimy, son travail a servi de modèle pour certains et de source de motivation pour d'autres. Rares sont les corps d'armée britanniques qui semblent avoir été capables d'égaliser les avantages accordés à un bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie par les circonstances uniques qui existaient au sein du Corps canadien, mais il faudrait une étude plus complète pour pouvoir l'affirmer plus catégoriquement⁴⁷. Il existe des preuves anecdotiques, dont certaines sont mentionnées plus haut, que des doutes subsistaient concernant ce poste d'état-major et la science des activités de contre-batterie. Les rotations, au sein du corps d'armée, n'aidaient pas, même si certains corps d'armée britanniques ont pris l'habitude, lorsque le quartier général se déplaçait, de laisser le personnel du bureau derrière afin d'atténuer l'impact des rotations constantes au sein des corps d'armée⁴⁸. Il y a aussi eu des revers durant la troisième bataille d'Ypres, surtout parce que les conditions, sur le terrain et dans les airs, ont démontré les limites de l'efficacité du bureau reposant sur le renseignement, mais les succès obtenus en novembre à l'occasion de la bataille de Cambrai semblent avoir vaincu les dernières résistances;

à partir de ce moment, les bureaux britanniques ont commencé à obtenir des succès considérables⁴⁹. Les bureaux du Corps canadien et du III^e Corps d'armée britannique allaient être pris pour modèles par les Américains qui arrivaient dans le théâtre.

Au sein du Corps canadien, Andrew McNaughton a vite incarné l'esprit d'innovation qui caractérisait le quartier général du corps d'armée et il en a profité⁵⁰. Son leadership a donné l'exemple dans tout le corps d'armée. Si l'engagement de ressources constituait la preuve ultime de l'ouverture à l'expérimentation, les exemples susmentionnés montrent bien le succès qu'il a connu au quartier général du corps d'armée. Ailleurs, nous pouvons voir des exemples des techniques et de l'organisation utilisés par le bureau se répandre dans le corps d'armée. En août 1917, Harry Crerar a passé la majeure partie d'une période de 10 jours pendant laquelle il était attaché « en apprentissage » au quartier général de l'artillerie de la 4^e Division à travailler avec Andrew McNaughton à organiser les batteries de mortiers Newton de six pouces de la Brigade des mortiers de tranchée en unités de contre-mortier en vue de l'attaque de Lens⁵¹. En 1918, il a examiné et appliqué l'organisation des mortiers de contre-batterie à l'artillerie de la 5^e Division. Selon ses souvenirs, il a improvisé une unité « grâce à un peu d'organisation et en “soutirant” et empruntant de l'équipement et du personnel pour établir les communications nécessaires ». Les précédents établis au quartier général étaient importants; il pouvait faire appel à des ressources précieuses pour faire des expériences avec une arme souvent traitée comme la « Cendrillon » de l'artillerie et de l'infanterie⁵². C'était là le début d'une des relations les plus importantes de l'histoire de l'armée canadienne.

Le sommet de l'organisation et de l'efficacité du bureau a été atteint à l'automne de 1918 durant la progression des Cent Jours lorsque les exigences de la guerre mobile ont exposé les limites du réseau de moyens de détection et de communication établi en 1917 et en 1918. L'information provenait des airs (avions et ballons d'observation), de photographies, du repérage par la lueur et par le son, de postes d'observation, des premières lignes et des prisonniers de guerre; un standard de 12 lignes était relié directement aux sources d'information et complété par des postes sans fil et des estafettes⁵³. La guerre mobile de l'automne a diminué l'efficacité d'un grand nombre de sources d'information, mais les pratiques et les méthodes mises

au point par la section du renseignement du bureau ont fait de celui-ci, presque par défaut, le « centre avancé de compte rendu du corps d'armée »⁵⁴. L'expansion de son effectif et de son influence traduisait l'importance croissante, et en fait le rôle central, de la fonction de renseignement du bureau. Le bureau est devenu la plaque tournante d'un réseau de moyens de détection; il recueillait systématiquement l'information et communiquait ensuite le renseignement non seulement à l'artillerie, mais aussi au corps d'armée en général. La réussite du bureau était enracinée dans ce qui était en quelque sorte une révolution de l'information, elle-même enracinée dans la situation statique du front occidental. La réussite de cette guerre de l'information et du renseignement a aussi façonné les tactiques de contre-batterie. La destruction a cédé la place à la neutralisation et le rôle du bureau a grandi à mesure qu'il élaborait de nouvelles tactiques pour appuyer l'infanterie une fois l'assaut en cours.

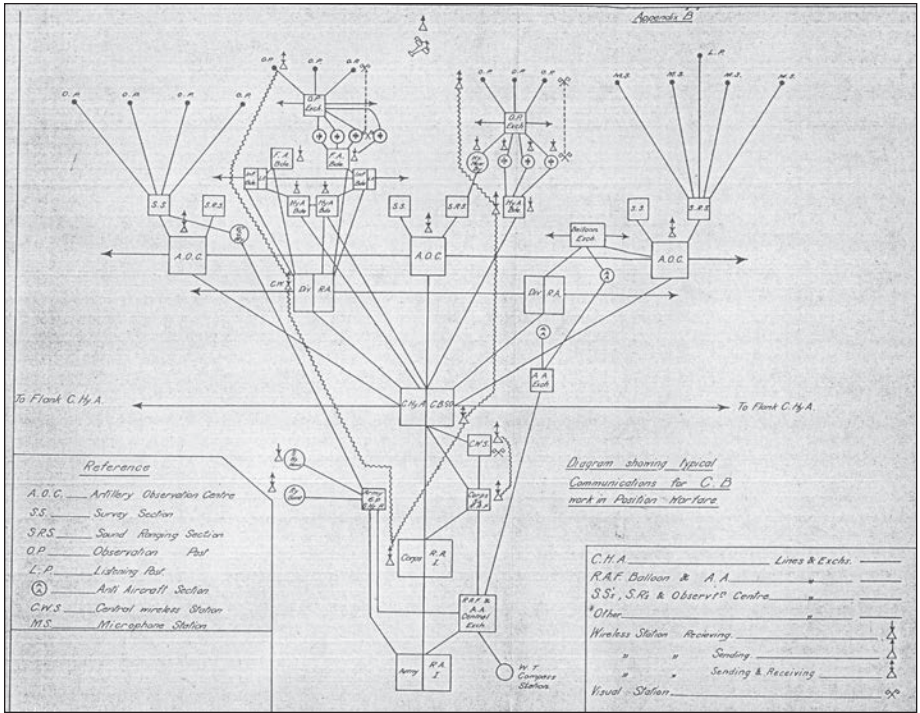
La compréhension accumulée de l'organisation, des tactiques et des méthodes de contre-batterie a été saisie dans deux rapports, un relatif à la guerre « des tranchées » et un relatif à la guerre « mobile », produits à la fin de la guerre par le deuxième officier d'état-major du tir de contre-batterie du Corps canadien, Harry Crerar. Ces rapports montrent à quel point le bureau était devenu la principale organisation de recherche, de regroupement et de diffusion du renseignement pour le Corps canadien; c'est une caractéristique dont, bien qu'elle ne soit pas distincte, Arthur Currie et ses commandants semblent avoir profité d'une manière qui n'est pas évidente dans d'autres quartiers généraux de corps d'armée. Harry Crerar laisse entendre que le « trait dominant » des fonctions du bureau responsable des tirs de contre-batterie, durant les opérations de 1918, était son « importance croissante en tant que centre du renseignement »⁵⁵. Cette caractéristique devait quelque chose à la culture, mais aussi à la mesure dans laquelle Andrew McNaughton avait su démontrer l'utilité et la souplesse du bureau et de son principal officier d'état-major; quand les conditions nécessitaient une décentralisation des ressources d'artillerie, ce qui va à l'encontre du parcours des deux années précédentes, le bureau était encore perçu comme une composante essentielle des dernières opérations. C'est cette adaptabilité qui constitue peut-être le testament final de son leadership⁵⁶.

La période de septembre 1916 à avril 1917 a probablement été la plus importante de la guerre pour ce qui est de donner le ton de l'évolution du Corps canadien et on peut en dire autant concernant toutes les formations britanniques sur le front occidental. Elle a été un point tournant dans la compréhension de la meilleure manière d'organiser et de synchroniser les innovations touchant les tactiques, l'équipement et la technologie nées au cours des deux années précédentes, car les armées commençaient à penser en termes de systèmes d'arme. Ce fait était reflété dans les modifications au quartier général du corps d'armée apportées durant l'hiver de 1916-1917 quand l'armée britannique a constitué le bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie et posé les fondations d'une approche gagnante des opérations basée sur l'artillerie. En qualité d'organisme du niveau du corps d'armée responsable de l'intégration du renseignement de l'artillerie dans la planification opérationnelle, le bureau était la manifestation de différentes innovations liées les unes aux autres. C'est tout de même au sein du Corps canadien en général, et du bureau en particulier, que le plein potentiel des innovations en question a été réalisé.

Andrew McNaughton devrait obtenir une grande partie du crédit pour ce résultat. Le climat établi en 1917 au quartier général du Corps canadien a été un élément crucial de ses succès. Ce climat a été un facteur dans la mise au point d'un système efficace de commandement de l'artillerie; au sein du Corps canadien, l'officier d'état-major du tir de contre-batterie était traité comme un commandant. C'était en partie un résultat des personnalités en cause, mais aussi un reflet de la manière dont la culture du corps d'armée récompensait l'utilité et l'efficacité. Les innovateurs étaient récompensés par des promotions et avaient droit à un degré d'autonomie qui n'était pas évident dans les formations comparables. Andrew McNaughton est un bon exemple de la façon dont le système fonctionnait et des facteurs qui lui permettaient de si bien fonctionner⁵⁷. Il était toutefois, aussi, un acteur de premier plan; ses premiers succès, en particulier à Vimy, ont été essentiels pour cimenter ce climat au sein du corps d'armée. Le leadership et les résultats importaient parce qu'on leur a permis d'avoir plus d'importance que les protocoles de commandement et d'état-major, ce qui est une marque de toute organisation axée sur l'apprentissage et l'innovation. De plus, le succès se nourrit du succès. Dans la BEF, qui comptait cinq armées et 19 corps d'armée, le problème était l'absence d'une uniformité et

d'une normalisation exécutoires, en particulier parce que les divisions passaient d'un corps d'armée à un autre. Du point de vue de l'élaboration de tactiques de l'artillerie, la structure ambiguë de commandement et contrôle britannique aggravait le problème⁵⁸. L'autonomie et le pouvoir discrétionnaire que le quartier général du corps d'armée avait pour distiller et diffuser les leçons ont miné l'efficacité de la BEF dans son ensemble, mais ont bien servi le CEC parce qu'elles se mariaient bien au climat du corps d'armée. Le Corps canadien était imprégné, du sommet à la base, d'une volonté d'apprendre, d'innover et de récompenser le mérite. La stabilité du personnel des quartiers généraux et du commandement, à partir de l'automne de 1916, n'a fait qu'ajouter à ces avantages.

En tant que reflet du leadership, l'histoire du bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie illustre la maxime selon laquelle le leadership varie selon la situation. La mise sur pied du bureau peut avoir été le résultat d'une initiative britannique, mais l'évolution de ce poste dépendait de différents facteurs, dont le moindre n'était pas la mesure dans laquelle l'officier d'état-major du tir de contre-batterie a saisi les occasions qu'offraient des innovations simultanées et a pu composer avec un poste ambigu. Les traits qui ont entraîné la réussite d'Andrew McNaughton au sein du Corps canadien – une curiosité portant sur des points variés, une personnalité énergique et concentrée, l'insistance sur les pratiques les plus efficaces, indépendamment du grade ou des précédents – faisaient partie de ceux que les critiques ont jugés être la source de problèmes quand, durant la Seconde Guerre mondiale, il a commandé la Première Armée canadienne. Il faut être prudent quand on compare deux situations différentes – et il est intéressant de se demander si les traits qui ont joué contre Andrew McNaughton dans l'atmosphère politique tendue provoquée par des années passées à s'entraîner et à attendre un déploiement au Royaume-Uni l'auraient mieux servi comme commandant d'armée prenant part à des opérations – mais cela confirme aussi que le contexte est crucial quand on évalue la relation entre le leadership et l'innovation.



ORGANIGRAMME DE L'ARTILLERIE DU CORPS CANADIEN. SOURCE : REPORT OF THE MINISTRY OVERSEAS MILITARY FORCES OF CANADA (LONDON, PRINTED BY AUTHORITY OF THE MINISTER, OVERSEAS MILITARY FORCES OF CANADA, 1918).

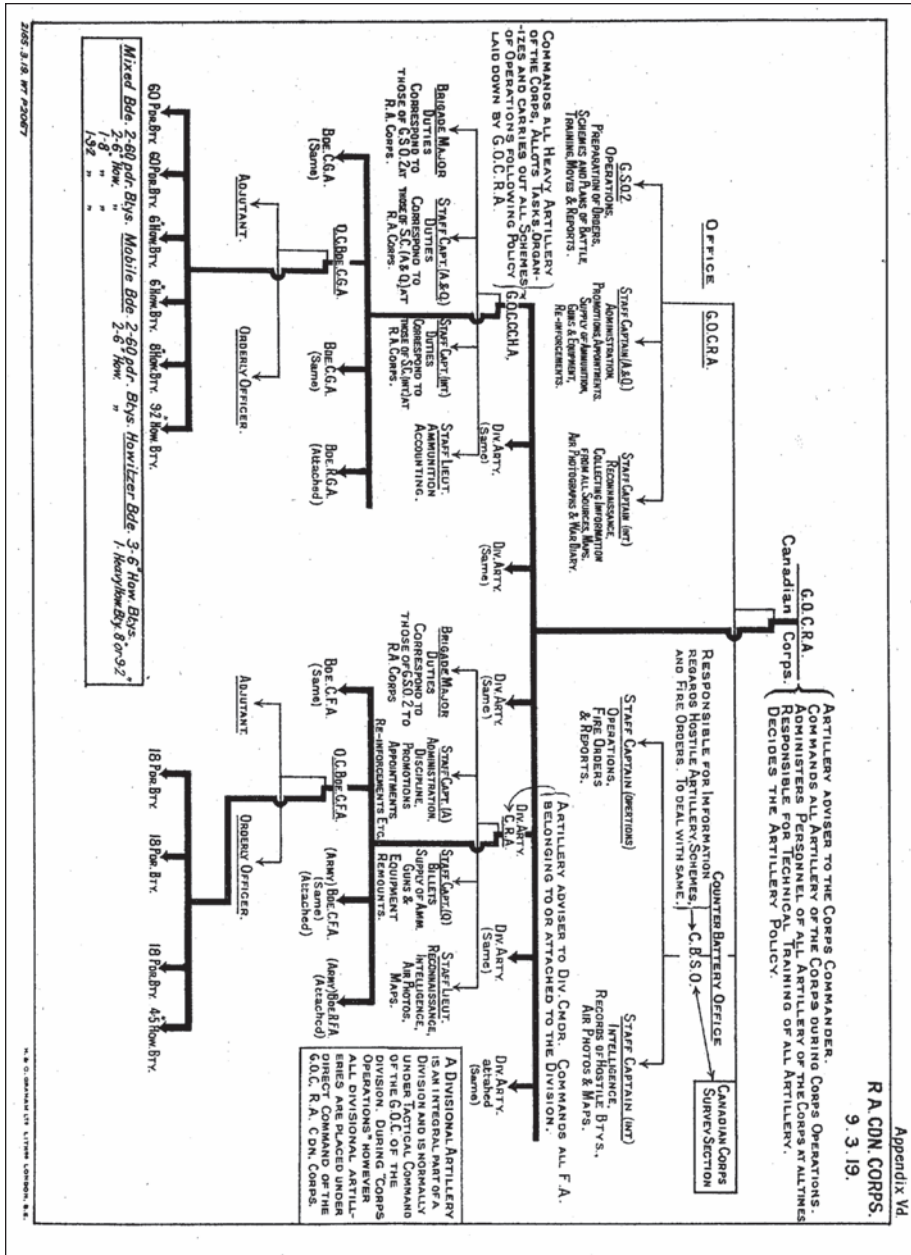


FIGURE TIRÉE DE « COUNTER-BATTERY WORK », PAR A. G. L. MCNAUGHTON, CANADIAN DEFENCE QUARTERLY (1926).

- 1 Patrick Brennan et Thomas Leppard, « How the Lessons Were Learned: Senior Commanders and the Moulding of the Canadian Corps after the Somme », dans Yves Tremblay (dir.), *L'histoire militaire canadienne depuis le XVII^e siècle : actes du Colloque d'histoire militaire canadienne, Ottawa, 5-9 mai 2000*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 2001, p. 141.
- 2 La deuxième citation est de Desmond Morton, dans « L'évolution de la doctrine opérationnelle au sein du Corps canadien en 1916-17 », *Le Bulletin de doctrine et d'instruction de l'Armée de terre*, 2 (hiver 1999), p. 42.
- 3 Albert P. Palazzo, "The British Army's Counter-Battery Staff Office and Control of the Enemy in World War I," *The Journal of Military History* 63 (janvier 1999), p. 74; Tim Travers, *How the War Was Won: Command and Technology in the British Army on the Western Front* (Londres, Routledge, 1992), et Travers, *The Killing Ground: The British Army, The Western Front and The Emergence of Modern War 1900-1918* (Londres, Allen & Unwin, 1987); Shelford Bidwell et Dominick Graham, *Fire-Power: British Army Weapons and Theories of War 1904-1945* (Londres, 1982).
- 4 Morton, dans « L'évolution de la doctrine opérationnelle au sein du Corps canadien en 1916-17 », p. 45.
- 5 Bruce Gudmundsson, *On Artillery* (Westport, Connecticut, Praeger, 1993), p. 1-5.
- 6 J. B. A. Bailey, *Field Artillery and Firepower: Combined Arms Library Volume 1* (Londres, Taylor and Francis, 1989), p. 51.
- 7 G. W. L. Nicholson, *The Gunners of Canada: The History of the Royal Regiment of Canadian Artillery, Volume I* (Toronto, McClelland and Stewart, 1967), p. 311.
- 8 Réflexion d'Edmund Blunden sur la fin de la première journée de la bataille de la Somme, citée dans Paul Fussell, *The Great War and Modern Memory* (New York, Oxford University Press, 1975), p. 13. « ... à la fin de la première journée, les deux camps avaient vu, dans un triste tableau de sol retourné et d'hommes assassinés, la réponse à la question. Pas de routes. Pas de rues. Aucune race n'avait gagné, ni ne pouvait gagner, la Guerre. La Guerre avait gagné et continuerait à gagner » (traduction).
- 9 Gary Sheffield, « How even was the Learning Curve? Reflections on the British and Dominion Armies on the Western Front, 1916-1918 », dans Yves Tremblay (dir.), *L'histoire militaire canadienne depuis le XVII^e siècle : actes du Colloque d'histoire militaire canadienne, Ottawa, 5-9 mai 2000* (Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 2001), p. 125-133; Andy Simpson, *Directing Operations: British Corps Command on the Western Front, 1914-1918* (Gloucestershire, R.-U., Spellmount Publisher, 2006), p. 63-65; Shelford Bidwell et Dominick Graham, *Fire-Power: British Army Weapons and Theories of War 1904-1945* (Londres, 1982), p. 106-107.
- 10 Point relevé par le Brigadier-général A. G. L. McNaughton, « Counter-Battery Work », *Canadian Defence Quarterly* 3 (juillet 1926), p. 382-383, et confirmé par des études ultérieures.
- 11 *Report of the Ministry Overseas Military Forces of Canada* (London, Printed by Authority of the Minister, Overseas Military Forces of Canada, 1918), p. 212-213.
- 12 Sanders Marble, "The Infantry Cannot do with a gun less": *The Place of the artillery in the BEF*

1914-1918 (New York, Columbia University Press, 2003); voir le chapitre cinq; Desmond Morton, *Billet pour le front : histoire sociale des soldats canadiens, 1914-1919*, Outremont, Québec, Athéna éditions, 2005, p. 201-202.

13 Bidwell et Graham, p. 101-102.

14 William Rawling, « Communications in the Canadian Corps, 1915-1918: Technological Prowess Revisited », *Canadian Military History*, 3 (automne 1994), p. 10.

15 Bill Rawling, *Survivre aux tranchées : l'armée canadienne et la technologie, 1914-1918*, Outremont, Québec, Athéna éditions, 2004, p. 109-110.

16 Rawling, *Survivre aux tranchées*, p. 165.

17 McNaughton, « Counter-Battery Work », p. 380; ANC, RG 9 III, vol. 3922, chemise 7, dossier 10, « Organization and Procedure of Counter-Battery Office », 25 janvier 1919.

18 Paddy Griffith, *Battle Tactics of the Western Front: the British Armies Art of Attack* (New Haven, Yale University Press, 1994), p. 151-152.

18 Simpson, *Directing Operations: British Corps Command on the Western Front, 1914-1918*, p. 25-30.

20 Albert Palazzo, *Seeking Victory on the Western Front: The British Army and Chemical Warfare in World War I* (Nebraska, University of Nebraska Press, 2000), p. 111-113.

21 Simpson, p. 62-64.

22 Sanders Marble, « *The Infantry Cannot do with a gun less* »: *The Place of the artillery in the BEF, 1914-1918* (New York, Columbia University Press, 2003), p. 100-121.

23 John Swettenham, *McNaughton: Volume 1, 1887-1939* (Toronto, Ryerson Press, 1968), p. 70-71.

24 Albert P. Palazzo, « The British Army's Counter-Battery Staff Office and Control of the Enemy in World War I », *The Journal of Military History* 63 (janvier 1999), p. 55-74.

25 Swettenham, p. 149.

26 Capitaine George Monagon et Capitaine James Bruce Field, « The Artillery Information Service », *The Field Artillery Journal* (septembre-octobre 1919), p. 438.

27 Allan D. English, *Understanding Military Culture: A Canadian Perspective* (Montréal, McGill-Queens University Press, 2004), p. 10-41; Paul Johnson, « Doctrine is Not Enough: The Effect of Doctrine on the Behavior of Armies », *Parameters* (automne 2000), p. 30-39.

28 Marc Osborne Humphries, « The Myth of the Learning Curve: Tactics and Training in the 12th Canadian Infantry Brigade, 1916-18 », *Canadian Military History*, 14 (automne 2005), p. 15-30; Paul Dickson, « The End of the Beginning: The Canadian Corps in 1917 », dans Geoffery Hayes, Andrew Iarocci et Mike Bechthold, *Vimy Ridge: A Canadian Reassessment* (Waterloo, Wilfrid Laurier University Press), p. 31-49.

29 Nicholson, *The Gunners of Canada*, p. 178-179.

30 Brennan et Leppard, « How the Lessons were Learned: Senior Commander and the Moulding of the Canadian Corps after the Somme », p. 141.

- 31 Hyatt, *Currie*, p. 51-52.
- 32 Crerar Papers (CP), vol. 9, D219, The Development of Closer Relations Between the Military Forces of the Empire, 30 janvier 1926.
- 33 C. P. Stacey, « The Staff Officer: A Footnote to Canadian History », *Canadian Defence Quarterly*, 3 (1973/74), p. 46-47; Stephen Harris, *Canadian Brass: The Making of a Professional Army, 1860-1939* (Toronto, University of Toronto Press, 1988), p. 127-130.
- 34 CP, vol. 20, Crerar to Lt-General Sir Otto Lund, 17 octobre 1952: King's College of Londres, Liddell Hart Centre (LHC), Alanbrooke Papers, 3/A/1, vol. 1, 60.
- 35 Kenneth Eyre, *Staff and Command in the Canadian Corps; The Canadian Militia 1896-1914 as a Source of Senior Officers*, thèse de maîtrise ès arts, Duke University, 1967, p. 112-115.
- 36 ANC, Currie Papers, MG30, E100, General Sir Arthur Currie, « Notes on French Attacks North-East of Verdun in October and December 1916 », janvier 1917; A. M. J. Hyatt, *General Sir Arthur Currie: A Military Biography* (Toronto, University of Toronto Press and the Canadian War Museum, 1987), p. 65.
- 37 Swettenham, vol. I, p. 70-71.
- 38 Brigadier-General A. G. L. McNaughton, « Counter-Battery Work », *Canadian Defence Quarterly* 3 (juillet 1926), p. 382-383.
- 39 Nicholson, *The Gunners of Canada*, p. 315.
- 40 J. S. Finan, W. J. Hurley, « McNaughton and Canadian Operational Research at Vimy », *The Journal of the Operational Research Society* 48, 1 (janvier 1997), p. 10-14.
- 41 ANC, Crerar Papers (CP), vol. 19, réponse de Harry Crerar aux « Questions For a Programme on Artillery Tactics », janvier 1962.
- 42 Swettenham, p. 136-137.
- 43 Griffith, p. 152-153; Swettenham, p. 71.
- 44 Paddy Griffith, « Tactical Reform in the British Army », dans Paddy Griffith (dir.), *British Fighting Methods in the Great War* (Londres, Frank Cass, 1996), p. 13-14.
- 45 Archives nationales du Canada, (ANC), RG 9 III, vol. 3922, chemise 7, dossier 9, « Notes on the Work of a Counter-Battery Office », 9 décembre 1918.
- 46 La première citation est de Shelford Bidwell et Dominick Graham, *Fire-Power: British Army Weapons and Theories of War 1904-1945* (Londres, 1982), p. 100-102; voir aussi Shane B. Schreiber, *Shock Army of the British Empire: The Canadian Corps in the Last 100 Days of the Great War* (Westport, Connecticut, Praeger, 2001), p. 23 et 44, et Nicholson, *The Gunners of Canada*, p. 294-296.
- 47 Sanders Marble « *The Infantry Cannot do with a gun less* »: *The Place of the artillery in the BEF, 1914-1918* (New York, Columbia University Press, 2003), voir le chapitre 5; Bidwell et Graham, *Firepower*, p. 100-103.
- 48 Marble, « *The Infantry Cannot do with a gun less* », p. 95-121.
- 49 Albert P. Palazzo, « The British Army's Counter-Battery Staff Office and Control of the Enemy in World War I », *The Journal of Military History* 63 (janvier 1999), p. 68-70; Simpson,

Directing Operations: British Corps Command on the Western Front, 1914-1918, p. 117-123.

50 ANC, CP, vol. 22, Memorandum on Artillery Notes on Operations of the Canadian Corps, 26 Aug-4 Sept 1918, 6 octobre 1918.

51 Swettenham, *McNaughton, Volume I*, 101: ANC, A. G. L. McNaughton Papers (MP), MG30 E133, vol. 108, Duguid to Crerar, 31 août 1922.

52 ANC, Crerar Papers (CP), vol. 19, Crerar to Grattan O'Leary, 1 août 1940; RG 9 III C4, vol. 4283, dossier 9, G 50/17/660 5th Can. Div. Arty., 26 avril 1918.

53 ANC, RG 9 III, vol. 3922, chemise 7, dossier 9, « Notes on the Work of a Counter-Battery Office », 9 décembre 1918.

54 ANC, RG 9 III, vol. 3922, chemise 7, dossier 9, CB831, CSBO to GOC, CCHA, 9 décembre 1918; Nicholson, *The Gunners of Canada*, p. 317.

55 ANC, RG 9 III, vol. 3922, chemise 9, dossier 10, Lt. Col. HDG Crerar, CBSO to GOC, RA, 25 janvier 1919.

56 ANC, CP, vol. 22, Memorandum on Artillery Notes on Operations of the Canadian Corps, 26 Aug- 4 Sept 1918, 6 octobre 1918.

57 ANC, RG 9 III, vol. 3922, dossier 10, chemise 7, « Organization and Procedure of Counter Battery Office, Jan 25, 1919 ».

58 Denis Winter, *Haig's Command: A Reassessment* (Londres, Viking Press, 1991), p. 146-147.

CHAPITRE 7

Les Lieutenants-colonels Glen Campbell et Andrew T. Thompson et l'évolution de la participation des Autochtones du Canada durant la Première Guerre mondiale

TIMOTHY C. WINEGARD

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale, à l'été de 1914, a fait voler en éclats près de 100 ans d'une paix relative en Europe. Depuis la défaite de Napoléon, en 1815, les grandes nations du continent avaient réussi à éviter tout conflit de grande envergure grâce à des traités, à des alliances et au désir de maintenir en Europe et dans les empires un équilibre de la puissance. Au lieu de faire la guerre, les armées européennes étaient déployées à la périphérie des empires pour réaliser des acquisitions territoriales dans le cadre de la course aux empires ou pour réprimer des rébellions indigènes dans les colonies existantes. En 1914, l'empire paneuropéen, que dominaient la Grande-Bretagne et la France, couvrait 84 p. 100 du globe, comparativement à 35 p. 100 en 1800¹. La Grande-Bretagne occupait à elle seule le quart des terres émergées de la planète. Les sujets et pupilles du roi George V étaient aussi diversifiés que leur environnement respectif et incluaient les Zoulous, les Xhosas et les Maoris, de même que les peuples autochtones de l'Australie et du Canada². Dans le contexte des normes sociales de l'ère victorienne et des idéologies ethnocentriques du darwinisme social, les peuples autochtones étaient vus comme une composante malheureuse du « fardeau de l'homme blanc ».

Au début de la guerre, aucun État impérialiste européen, sauf la France, ne considérait la population indigène de ses colonies comme une source d'effectifs

militaires³. La science contemporaine, les préjugés sociaux et l'opinion publique acceptaient l'idée selon laquelle certains groupes ethniques identifiables n'avaient pas l'intelligence, la discipline et l'intégrité nécessaires pour combattre dans une guerre moderne. On croyait que puisque ces groupes étaient aussi les sujets des vastes empires des belligérants européens à l'étranger, la prudence conseillait de ne pas leur permettre de combattre et de tuer un adversaire blanc dans une guerre européenne, ce qui aurait équivalu à renoncer à la suprématie raciale de l'homme blanc. La guerre était l'affaire et le privilège des races civilisées. Un nouveau conflit européen, dans une longue série, était initialement, du point de vue idéologique, censé être une guerre de l'homme blanc, mais cette convention honorable est vite devenue secondaire quand le rythme de la guerre s'est accéléré et que l'attrition est devenue le mot d'ordre.

En réalité, des troupes coloniales françaises du Maroc et de l'Algérie sont respectivement arrivées sur le front, en France, en août et en octobre 1914⁴. Des unités de l'armée britannique des Indes étaient sur le front occidental dès octobre 1914 et ont été envoyées en Mésopotamie et ensuite à Gallipoli en 1915. Le Premier Contingent de Maoris venant de Nouvelle-Zélande avait commencé à servir en Égypte à la fin de mars 1915 et avait débarqué dans l'anse ANZAC, sur la péninsule de Gallipoli, le 3 juillet 1915⁵. La Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Afrique du Sud ont toutes « recruté » des travailleurs indigènes, et dans une moindre mesure des troupes de combat ou Askari, durant les éreintantes campagnes africaines de 1914-1915. Le nombre croissant des pertes et le besoin croissant d'unités auxiliaires assurant par exemple le transport et le soutien ont amené les deux camps à exploiter leurs colonies comme source d'hommes et de matériel.

Le 8 octobre 1915, chacun des gouverneurs généraux et des administrateurs des dominions et des colonies britanniques a reçu du Colonial Office la note de service ci-après : « Le Cabinet a demandé un rapport sur la possibilité de lever en grand nombre des troupes indigènes dans nos colonies et protectorats pour le service de l'Empire. Ce que nous désirons, c'est une évaluation des effectifs qu'il serait possible de lever, du temps nécessaire pour l'instruction, une idée de leur valeur au combat et toutes les remarques pertinentes concernant des points tels que les restrictions climatiques touchant leur emploi, l'influence de la religion... et les problèmes d'encadrement de ces troupes par nos officiers⁶. » La guerre devenait un conflit

mondial impliquant des hommes venus directement des confins de l'empire, y compris des Autochtones du Canada.

Quelque 4 000 Autochtones du Canada, sur une population totale de 103 774, ce qui représente 35 p. 100 de la population mâle autochtone d'âge militaire, ont servi au sein du Corps expéditionnaire canadien (CEC) durant la Première Guerre mondiale⁷. Même si aucune unité du CEC n'était constituée uniquement d'Autochtones, l'effectif du 107^e Bataillon « Timber Wolf » (de Winnipeg, au Manitoba) du Lieutenant-colonel Glen Campbell et du 114^e Bataillon « Brock's Rangers » (du comté de Haldimand / de la réserve des Six Nations, en Ontario) du Lieutenant-colonel Andrew T. Thompson était constitué d'Autochtones à environ 50 p. 100 – ce qui est la proportion la plus élevée dans le CEC. Les chroniques de ces deux commandants uniques et de leurs bataillons, négligées par l'histoire, sont invariablement associées à la participation des Autochtones du Canada à la Première Guerre mondiale. Une fois les fondements de cette participation établis, les exploits des Lieutenants-colonels Campbell et Thompson peuvent être situés dans leur contexte légitime.

CONTEXTE

Au début de la Première Guerre mondiale, les Autochtones du Canada n'avaient pas les droits et les responsabilités qui vont de pair avec la citoyenneté. En conséquence, le gouvernement du Canada ne pouvait pas s'attendre à ce qu'ils prennent les armes dans une guerre étrangère. Les Autochtones du Canada restaient des pupilles de la Couronne et le gouvernement britannique était avec raison du même avis, affirmant « [qu']un appel de ce genre à la totalité des restes des tribus dispersées dans l'ensemble de l'immense domaine, dont le degré de civilisation varie, serait impossible d'un point de vue pratique »⁸. C'est une attitude que partageait aussi le ministre canadien de la Milice : « Les troupes britanniques seraient fières d'être associées à leurs compagnons de l'Empire, mais les Allemands pourraient refuser de leur accorder les privilèges d'une guerre civilisée⁹. »

De plus, durant les négociations portant sur les traités 1 à 6 (1871-1886) – qui s'appliquaient en gros à la moitié sud des provinces du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et à l'ouest de l'Ontario – les chefs autochtones ont posé des questions précisément sur le service militaire. En octobre 1873, durant les discussions portant

sur le traité numéro 3, un chef ojibway de Fort Frances, en Ontario, a dit ce qui suit au représentant du gouvernement, Alexander Morris : « Si vous êtes en conflit avec un autre pays, je ne veux pas m'avancer et exposer mes jeunes hommes pour vous aider dans une de vos guerres » et Alexander Morris a répondu ainsi : « Les Anglais ne demandent jamais aux Indiens d'aller outre-mer pour combattre dans leurs guerres¹⁰. » Alexander Morris a répété ce point de vue à des chefs cris à Fort Carlton et à Fort Pitt, en Saskatchewan, en août 1876, à l'occasion de consultations portant sur le traité numéro 6A : « Je les ai assurés qu'on ne leur demandera jamais de se battre contre leur volonté et j'espère que nous ne verrons jamais une guerre entre la Reine et le grand pays voisin [les États-Unis]... Mes paroles, lorsqu'elles sont acceptées, sont écrites et elles durent, ainsi que je l'ai dit à d'autres, tant que le soleil brille et que la rivière coule¹¹. »

D'un point de vue collectif, les traités ont été signés non pas par le Canada mais au nom de la reine Victoria; pour les nations autochtones, ils constituaient donc une allégeance à la Couronne par l'entremise du Canada, mais pas au Canada lui-même, ainsi que l'illustre une lettre écrite en août 1914 par le chef F. M. Jacobs de la réserve chippewa de Sarnia, en Ontario, au surintendant général des affaires indiennes, l'homme politique et poète Duncan Campbell Scott, dans laquelle il déclare que son peuple est disposé à offrir « à la mère patrie son aide dans sa lutte actuelle en Europe. Les Indiens sont en principe loyaux à l'Angleterre; cette loyauté est l'œuvre de la reine la plus noble qui ait jamais vécu, la reine Victoria¹². » Cette conviction découlait non seulement des traités mais aussi de la proclamation royale du roi George III datant du 7 octobre 1763. La proclamation soulignait les liens entre les Autochtones, la propriété des terres et les responsabilités de la Couronne. Elle déclarait que les affaires indiennes et les activités politiques éventuelles entre les nations autochtones et l'État demeuraient la responsabilité de la Couronne, ce qui était donc une reconnaissance historique du statut de nations indépendantes et souveraines des nations autochtones¹³.

En août 1914, des Autochtones se sont rués vers les dépôts de recrutement pour des raisons autres que la loyauté envers la Couronne britannique. Même si l'éthique du guerrier avait stagné en conséquence des pensionnats, de l'enseignement religieux et de l'isolement sur les réserves, elle n'avait pas été complètement éliminée. Si beaucoup se sont enrôlés, tout comme leurs compagnons blancs, pour

l'argent, l'aventure et le travail, beaucoup d'autres Autochtones l'ont fait pour faire renaître la tradition guerrière et obtenir un certain statut social au sein de leur communauté. Ils avaient entendu les histoires sur les exploits de leurs ancêtres, alors qu'ils étaient eux-mêmes confinés aux réserves. La guerre en Europe semblait offrir la possibilité de contourner les politiques du gouvernement et la Loi sur les Indiens tout en offrant une certaine liberté et un moyen de fuir la vie docile sur les réserves. Mike Mountain Horse, qui était un Blood de l'Alberta, s'est enrôlé en 1916 dans le 191^e Bataillon avec son frère Joe après la mort de leur frère aîné, le Lieutenant Albert Mountain Horse, pendant son voyage de retour au Canada après avoir été gazé durant la deuxième bataille d'Ypres (avril 1915). Mike a servi avec distinction tout au long de la guerre; il a atteint le grade de sergent et a reçu la Médaille de conduite distinguée (DCM) pour sa bravoure au combat :

L'homme rouge a dès le début de cette lutte colossale démontré de manière très convaincante sa loyauté envers la Couronne britannique... Mon oncle, le chef Bull Shield, avait été un grand guerrier des plaines. La guerre a toutefois prouvé que la vie dans les réserves n'a pas étouffé l'esprit combatif de ma tribu. Quand le devoir nous a appelés, nous étions là et, quand on nous a demandé de combattre pour la cause de la civilisation, notre peuple a fait preuve de toute la bravoure de nos guerriers d'autrefois¹⁴.

Les réserves indiennes, qui avaient pris naissance dans les années 1830 sous l'égide de la Couronne, avaient deux buts stratégiques : elles ouvraient des terres à un peuplement et à une industrie sans obstacles et elles établissaient aussi un cadre permettant d'intégrer la population autochtone ou du moins, dans le cas contraire, de la surveiller facilement. Ce programme comportait un concept d'instruction militaire passant par des pensionnats et des unités de milice locales, même si le tout, dans l'ensemble du Canada, n'avait absolument rien d'uniforme. William Hamilton Merritt, qui était chef honoraire de la réserve des Six Nations, a proposé dès 1896 au ministère des Affaires indiennes la formation d'une unité de l'armée régulière composée de garçons autochtones des pensionnats du Canada et renforcée par eux :

...sous la forme d'un corps impérial permanent recruté parmi nos Indiens... Je trouverais très bon de demander aux directeurs des écoles

industrielles comment ils verraient l'idée que leurs élèves soient, dans une proportion donnée, à la fin de leurs études à l'école, enrôlés dans un régiment et de leur demander à combien de recrues on pourrait chaque année s'attendre pour former pareil régiment, s'il était constitué. Certains soutiennent que les instincts innés du jeune Indien font de lui un candidat idéal pour le métier des armes... Je suppose qu'il ne serait selon vous pas difficile de recruter l'effectif d'un régiment parmi les Indiens du Canada qui parlent anglais, qui ont les qualités voulues pour faire d'excellents soldats et qui se sont avérés de vrais et loyaux sujets de la Couronne britannique.

Même si William Hamilton Merritt est allé jusqu'à s'adresser au War Office britannique à Londres, la proposition a été rejetée pour deux raisons. La première concerne les ressources financières requises pour instruire les garçons uniquement pour ensuite les envoyer exercer des fonctions militaires un peu partout dans le monde. Le fait d'envoyer outre-mer de « jeunes Indiens méritants » instruits et assimilés aurait essentiellement appauvri ce même groupe au Canada, ce qui aurait réduit l'effet qu'ils pourraient avoir sur d'autres membres de leurs communautés. En second lieu, on a déduit que le projet ressemblerait à un appel sous les drapeaux, sans l'approbation des Autochtones, et qu'il risquait de violer des dispositions des traités¹⁵. Certains pensionnats ont néanmoins effectivement institué un programme d'instruction de cadets, par exemple l'Elkhorn Industrial School, au Manitoba, et la Paul's School for Indian Boys, en Alberta, où les trois frères Mountain Horse, de même que d'autres jeunes hommes autochtones, ont officiellement fait l'exercice et reçu une instruction militaires¹⁶. Glen Campbell allait une nouvelle fois et avec plus de succès, durant la Première Guerre mondiale, proposer le recours aux pensionnats comme source de recrues autochtones canadiennes, mais avec plus de succès cette fois-là.

À l'instruction des cadets dans le réseau des pensionnats il faut ajouter des tentatives de former des unités de milice complètement constituées d'Autochtones au cours des décennies qui ont précédé la Première Guerre mondiale. Même si les États-Unis avaient formé des unités entièrement constituées d'Autochtones dès la guerre de Sécession (1861-1865) et jusqu'à l'expédition punitive du Général John Pershing pour capturer le révolutionnaire mexicain Pancho Villa en 1916, le

Canada n'avait pas d'antécédents semblables¹⁷. Les premières tentatives faites au Canada pour former une unité de milice entièrement constituée d'Autochtones ont coïncidé avec la deuxième guerre d'Afrique du Sud ou guerre des Boers (1899-1902)¹⁸.

En septembre 1866, le 37th Haldimand Battalion of Rifles, dont le quartier général était à Dunnville, en Ontario (près de la réserve des Six Nations), a été formé au sein de la Milice active du Canada par la réunion de compagnies indépendantes. Il était constitué de six compagnies dont quatre (celles de Dunnville, de Caledonia, d'Oneida et de Walpole) consistaient entièrement en Autochtones, exception faite d'une majorité d'officiers blancs. Étant donné la forte proportion d'Autochtones, le chef des Six Nations Josiah Hill a, en février 1896, adressé au ministère des Affaires indiennes, par l'entremise de son surintendant régional, le Capitaine D. E. Cameron, une pétition dans laquelle il demandait la formation d'un régiment sur la réserve :

Les Indiens des Six Nations estiment, étant donné leur loyauté envers la Couronne depuis plus de cent ans et le fait qu'ils ont combattu aux côtés de soldats de la Couronne au cours de la guerre de l'Indépendance et de la guerre de 1812-1814, que devrait être mis sur pied un régiment « royal des Six Nations » qui serait constitué d'Indiens et dont le quartier général serait à la maison du conseil de la réserve de la rivière Grand, régiment pour lequel plus de 1 000 hommes peuvent être recrutés au besoin... et qui serait commandé par le Capitaine D. E. Cameron, notre « agent des sauvages », que nous aimons¹⁹.

Le Capitaine Cameron a transmis la demande à son supérieur, Duncan Campbell Scott, y compris les dessins de l'uniforme régimentaire proposé (kilt et coiffure autochtone), du drapeau et d'un guidon portant les décorations de drapeau relatives à la guerre de l'Indépendance et à la guerre de 1812²⁰. Enthousiaste, Duncan Campbell Scott s'est adressé au sous-ministre de la Milice, le Colonel Charles E. Panet : « Je puis dire que notre ministère endosse chaleureusement le projet et est prêt, si l'idée devait recevoir de votre ministère un accueil favorable, à encourager et à aider les Indiens à le mener à bien. » Même si l'idée a été présentée en mars au gouverneur général du Canada, John Hamilton-Gordon, elle a été rejetée en raison de problèmes de financement et de logistique interministérielle²¹.

Lorsque les hostilités ont débuté au Transvaal en 1899 et que le Canada s'est engagé officiellement, le 13 octobre 1899, à envoyer un corps expéditionnaire, le chef des Six Nations Josiah Hill a écrit directement à la reine Victoria au nom de l'entité souveraine de la Confédération iroquoise : « Je me permets de transmettre humblement à Votre Très Gracieuse Majesté une décision des chefs du conseil des Six Nations... offrant à Votre Majesté un contingent de chefs et de guerriers, dirigé par des Indiens ou les personnes qui leur sont associées, pour servir Votre Majesté au Transvaal, conformément aux coutumes et aux usages de leurs ancêtres et aux traités existants conclus avec la Couronne britannique²². » Les réserves chippewas (ojibways) de Saugeen, de Nawash et de Sarnia (Aamjiwnaang), en Ontario, et les Cris de Duck Lake et Ojibways de la Saskatchewan ont aussi, en novembre, proposé par l'entremise des surintendants locaux des Affaires indiennes d'envoyer des guerriers²³.

Inondés de demandes arrivant de partout au Canada, le Colonial Office britannique et le gouvernement du Canada ont fini par rejeter les demandes. Le secrétaire britannique aux colonies, Joseph Chamberlain, a répondu directement au chef Hill au nom de la reine en février 1900 : « J'ai reçu une note de Sa Majesté, qui désire que vous communiquiez aux chefs des Six Nations le fait que nous exprimons Ses sincères remerciements pour la loyauté et les assurances amicales qui figurent dans la résolution et Son regret de ne pas pouvoir se prévaloir de leur offre à caractère patriotique. » Peu après, en avril, le ministère des Affaires indiennes a avisé tous les surintendants des réserves « [qu']aucun Indien visé par un traité ne peut s'enrôler », car il circulait des rapports et des rumeurs selon lesquels des Autochtones, principalement dans l'ouest du Canada, « désir[ai]ent se joindre aux Boers au Transvaal » par sympathie pour la répression de ceux-ci par les Britanniques. On craignait aussi que l'instruction militaire reçue et la formation de régiments autochtones puissent être utilisées sous une forme ou une autre contre le Canada lui-même²⁴.

L'exemple le plus évident de la politique britannique et canadienne consistant à empêcher les Autochtones de servir est celui d'un Mohawk de la réserve des Six Nations, John Brant-Sero :

J'arrive tout juste d'Afrique du Sud, déçu à bien des égards, mais je ne désire pas que ces lignes soient interprétées comme un grief. J'ai quitté

le Canada pour aller dans ce pays en espérant pouvoir m'enrôler dans la cavalerie (mounted rifles); cependant, n'étant pas d'ascendance européenne, on m'a refusé de servir la cause de Sa Majesté comme l'avaient fait mes ancêtres au Canada... Je suis un Canadien trop authentique²⁵.

Même si le gouvernement a interdit d'enrôler des Autochtones pour qu'ils servent en Afrique du Sud, quelques-uns ont réussi à échapper à ce protocole, et aux dispositions de la Loi sur les Indiens, pour participer aux campagnes canadiennes de la guerre des Boers. Comme l'enrôlement se faisait à titre individuel et que la « race » n'était pas inscrite dans les registres militaires officiels, le nombre précis des Autochtones qui ont servi est inconnu. Les archives et les documents historiques mentionnent toutefois les exploits de certains Autochtones qui ont fait partie des 7 368 Canadiens ayant servi durant la guerre des Boers. L'un de ces militaires était le Soldat George McLean, de la bande d'Okanagan de Colombie-Britannique, qui a servi en Afrique du Sud au sein du 2 CMR. Le Soldat McLean allait s'enrôler de nouveau durant la Première Guerre mondiale et recevoir la DCM à l'occasion de la bataille de la crête de Vimy (du 9 au 12 avril 1917). La citation qui s'y rattache indique que, bien que blessé, « à lui seul, il fit 19 prisonniers »²⁶.

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

En 1914, tout comme dans le cas de la guerre des Boers, la politique officielle du gouvernement interdisait l'enrôlement volontaire d'Autochtones dans le Corps expéditionnaire canadien en dépit du fait que beaucoup servaient au sein d'unités de milice. Beaucoup d'Autochtones ont néanmoins demandé à servir outre-mer. La plupart ont été rejetés sur-le-champ, tandis que beaucoup d'autres ont été libérés après qu'on a découvert qu'ils étaient des Indiens. Les unités de milice existantes ont toutefois, dans le cadre de « l'appel aux armes » du ministre de la Milice, sir Sam Hughes, recruté directement du personnel dans leur région sans que ce ministère ou celui des Affaires indiennes intervienne. Les officiers locaux de la milice avaient donc une discrétion absolue quant au personnel qu'ils enrôlaient²⁷. Même si la « race » n'était pas inscrite dans les documents d'enrôlement, certains officiers de recrutement inscrivaient « Indien » dans la section du formulaire d'attestation intitulée « Description (nom) au moment de l'enrôlement – Couleur de la peau »²⁸. Beaucoup d'Autochtones ont réussi à contourner la politique

officielle, avec ou sans la complicité de leur commandant. La 1^{re} Division du Canada, qui a débarqué en Angleterre le 14 octobre 1914, incluait bel et bien des soldats autochtones, y compris le célèbre tireur d'élite ojibway, le Caporal Francis Pegahmagabow, tout comme le bataillon canadien indépendant Princess Patricia's Light Infantry. Selon R. F. Haig du Fort Garry Horse, certains civils britanniques ont été déçus de constater que les soldats coloniaux qui arrivaient tout juste du Canada n'avaient pas tous la peau rouge, qu'ils n'étaient pas ornés et habillés de plumes et de fourrures et qu'ils ne portaient pas la coiffure traditionnelle²⁹.

Même si des Autochtones canadiens combattaient et mouraient en France et en Belgique au début de 1915, la politique officielle les privait toujours des privilèges de l'enrôlement³⁰. Peu après la déclaration de la guerre en août, on a fait de nombreux efforts infructueux pour créer des unités entièrement constituées d'Autochtones dans l'ensemble du Canada. Glen Campbell, qui était inspecteur en chef des agences indiennes pour l'ouest et le nord du Canada et qui avait combattu dans la milice à l'occasion de la rébellion du Nord-Ouest de 1885, a fait le premier effort en octobre 1914. Il a proposé la formation d'un corps d'éclaireurs ou de cavalerie irrégulière entièrement constitué d'Autochtones et semblable à l'unité d'infanterie à cheval au sein de laquelle il avait affronté les forces des Métis et des Cris durant le second soulèvement de Louis Riel. Pendant ce temps, en Alberta, le révérend John McDougall, un missionnaire méthodiste auprès des Autochtones de l'Alberta, a présenté au ministère des Affaires indiennes une pétition dans laquelle il laissait entendre que « les Indiens se sont battus à une certaine époque entre eux et certains d'entre eux sont les meilleurs éclaireurs du monde... Je propose de prendre un certain nombre d'Indiens de chaque tribu et de chaque réserve et de former un régiment d'environ 500 hommes³¹ ».

De même, en novembre 1914, le Colonel William Hamilton Merritt, qui était chef honoraire des Iroquois des Six Nations, a, comme il l'avait fait durant la guerre des Boers, essayé d'organiser avec le ministère de la Milice la formation d'un bataillon des Six Nations, qu'il a offert de financer personnellement. À Ottawa, le Conseil de la Milice a répondu que son offre était simplement « trop problématique »³². Le ministère des Affaires indiennes et celui de la Milice ont, dans les premiers mois de la guerre, conjointement rejeté toutes les tentatives de former des unités ou des sous-unités entièrement constituées d'Autochtones, y compris celle de Glen Campbell. En décembre 1914, Duncan Campbell Scott déclarait sans ménagements

« [qu']aucune unité composée uniquement d'Indiens ne va aller au front avec le contingent canadien »³³.

Malgré cette politique, des conseils de bande, des agents des sauvages et des particuliers continuaient d'envoyer, à la fin de 1914 et au début de 1915, au ministère de la Milice et au ministère des Affaires indiennes un grand nombre de demandes concernant l'enrôlement d'Autochtones ou la formation d'unités autochtones. En réponse, le ministère des Affaires indiennes a envoyé à la fin de décembre 1914 à tous les agents des sauvages une directive selon laquelle, si des hommes voulaient s'enrôler, il fallait les amener au bureau de recrutement ou le leur indiquer, et les agents eux-mêmes devaient s'abstenir de toute activité directe de recrutement³⁴. Cette directive n'a pas éliminé toute la confusion parmi les Autochtones, leurs surintendants des Affaires indiennes et même les commandants des districts militaires concernant la réglementation touchant à l'enrôlement des Autochtones, mais le ministère de la Milice a vite éliminé cette ambiguïté³⁵.

Le 6 décembre 1915, le ministère de la Milice a, avec l'appui du ministère des Affaires indiennes, abandonné son opposition au service des Autochtones du Canada outre-mer. Les commandants des unités militaires et des districts ont tous reçu instruction d'accepter des Autochtones pour le service tant qu'ils respectaient les exigences et les normes de la réglementation sur l'enrôlement³⁶. Cette décision n'était pas basée sur une idéologie d'éthique ou d'égalité. C'était simplement qu'on avait compris les besoins de recrutement pour fournir le personnel nécessaire pour livrer une guerre moderne caractérisée par des taux de pertes horribles. À Ypres, à Festubert et à Givenchy, en 1915, la deuxième bataille d'Ypres avait coûté à la 1^{re} Division du Canada 6 037 hommes en quatre jours seulement. En outre, le premier ministre canadien sir Robert Borden avait annoncé en décembre que, à compter du 1^{er} décembre 1916, le Canada enverrait 500 000 soldats sur les fronts d'Europe. En réalité, compte tenu des taux de pertes accusés, 300 000 nouvelles recrues par année seraient nécessaires pour respecter cet engagement.

LA FORMATION DU 114^E BATAILLON D'ANDREW THOMPSON ET DU 107^E BATAILLON DE GLEN CAMPBELL

Une fois autorisé, l'enrôlement des Autochtones du Canada en vue du service outre-mer, les commandants de bataillon et les officiers de recrutement n'ont pas

perdu de temps. La première unité qui a officiellement enrôlé des Autochtones a été le 114^e Bataillon basé à Cayuga, en Ontario, sur le territoire de la réserve iroquoise des Six Nations. Depuis sa formation, le 9 novembre 1915, son commandant, le Lieutenant-colonel Edwy Sutherland Baxter, et le ministère de la Milice avaient sans cesse correspondu concernant l'enrôlement des Autochtones parce que l'unité était proche de la réserve et, aussi, parce qu'elle était basée sur le 37th Haldimand Rifles, une unité de milice majoritairement constituée d'Autochtones³⁷. Même si c'est lui qui a initialement formé le 114^e Bataillon, le Lieutenant-colonel Baxter ne l'a commandé que pendant un peu plus de deux mois. Il est mort d'une maladie le 15 février 1916 à Cayuga et a été remplacé par le Lieutenant-colonel Andrew Thornburn Thompson, qui était né à Cayuga le 27 mai 1870. Descendant d'une riche famille aristocratique, Andrew Thompson avait auparavant servi dans la milice canadienne, du grade de soldat à celui de sergent fourrier, au sein du Queen's Own Rifles of Canada. Il s'est ensuite joint au 37th Haldimand Rifles à titre de capitaine en 1892 et a fini par commander le régiment pendant huit ans. Il a ensuite commandé la 5^e Brigade d'infanterie pendant quatre ans et le contingent canadien qui a pris part aux cérémonies de couronnement du roi Édouard VII en janvier 1902³⁸. Andrew Thompson, qui était de son état avocat et rédacteur en chef (il a pendant de nombreuses années été le rédacteur en chef de la *Canadian Military Gazette*), a aussi été député de la circonscription de Haldimand et Monck de novembre 1900 à novembre 1904 au sein de l'administration libérale du premier ministre Wilfrid Laurier³⁹.

Étant donné son service antérieur avec le 37th Haldimand Rifles et son expérience politique, Andrew Thompson était un choix logique pour commander le Bataillon, puisque celui-ci était constitué d'Autochtones. De plus, son grand-père avait combattu aux côtés de guerriers des Six Nations à l'occasion de la bataille de Queenston Heights avec le Major-général sir Isaac Brock, et les deux fils d'Andrew Thompson, Andrew et Walter, étaient des lieutenants en service actif, puisqu'ils s'étaient joints au 114^e le 8 décembre 1915. Andrew Thompson lui-même était chef honoraire des Six Nations; son nom iroquois était Ahsaregoah, c'est-à-dire « l'épée »⁴⁰. Ses soldats ont trouvé en lui un commandant qu'ils connaissaient et en qui ils avaient confiance. Même s'il n'a pas pris directement part à la guerre des Boers, il avait durant la période de Noël 1900, en qualité de député de l'endroit,

encouragé les membres de sa communauté, la réserve des Six Nations et son 37th Haldimand Rifles, à se rappeler « que des milliers de nos hommes brisés par la guerre sont encore à l'hôpital –VISITEZ-LES. Ne les laissez pas penser qu'ils sont oubliés et ne vous souvenez pas d'eux seulement le jour de Noël⁴¹. »

Comme il commandait le 114^e Bataillon depuis février 1916 et étant donné le décret du 6 décembre 1915, Andrew Thompson a eu la permission d'enrôler des Autochtones à l'intérieur et à l'extérieur des limites géographiques du bataillon et du district militaire. Il a aussi eu la possibilité d'organiser la mutation d'Autochtones servant dans d'autres unités qui désiraient se joindre au 114^e en vue de former un bataillon entièrement constitué d'Autochtones⁴². Il a à ce sujet reçu l'appui du commandant du District numéro 2 de Toronto, le Brigadier-général W.A. Logie, et de Duncan Campbell Scott : « J'ai pensé que je devrais vous [Logie] écrire et vous dire à quel point je m'intéresse au bien-être du 114^e Bataillon; j'espère voir une bonne moitié du bataillon constituée d'Indiens et ai confiance que le District numéro 2 peut les trouver. Il est à mon avis dans l'intérêt des Indiens que nous ayons au moins deux compagnies complètes d'Indiens. J'ai personnellement et officiellement fait tout ce qui est possible pour que cela arrive⁴³. »

Durant la période active de recrutement et dans les médias, le 114^e se présentait comme « l'unité indienne » et une douzaine de régiments, au moins, ont muté leurs recrues autochtones (et des « métis », ainsi qu'un bataillon le disait) au 114^e. Dans un geste de solidarité, le ministère des Affaires indiennes a prêté au 114^e Bataillon « le seul Indien de sexe masculin employé au ministère à Ottawa », à savoir Charles Cooke, un Iroquois, à titre d'officier du recrutement. Celui-ci, à qui on a donné le grade honoraire de lieutenant, a parcouru en 1915-1916 les réserves de l'Ontario, souvent avec le Lieutenant-colonel Thompson ou « un autre Indien commissionné » pour faire du recrutement pour le 114^e. À la fin de sa première semaine, Charles Cooke avait recruté 90 Autochtones⁴⁴. Les Autochtones enrôlés plus tôt ou depuis peu ne voulaient cependant pas tous servir au sein du 114^e Bataillon. Des Autochtones d'autres nations demandaient spécifiquement de ne pas être mutés, car ils préféraient « ne pas combattre aux côtés de Mohawks ». Historiquement, avant et après le contact avec les Européens, la Confédération iroquoise avait été la coalition autochtone dominante dans le nord-est de l'Amérique du Nord. Les guerriers iroquois avaient acquis une réputation de

farouches combattants en vainquant ou en assimilant d'autres nations autochtones, au point de provoquer une quasi-extinction, comme dans le cas des Hurons-Wendats et de la Confédération mohicane⁴⁵.

Après seulement deux mois de cette pratique, la mutation d'Autochtones au 114^e depuis d'autres unités a été abolie à cause des pressions et de plaintes des commandants d'autres bataillons qui essayaient aussi de combler les rangs de leurs unités. Un bataillon a même offert à des Autochtones une prime de recrutement de cinq dollars, en sus d'un voyage gratuit en Europe, au cas où la guerre prendrait fin avant leur traversée⁴⁶. Il y avait donc une concentration d'Autochtones au sein du 114^e, mais beaucoup d'autres étaient dispersés ici et là, au pays, dans d'autres bataillons⁴⁷. Le 114^e Bataillon outre-mer a néanmoins réussi à recruter 50 Mohawks de Kahnawake et de Kanesatake (Oka) au Québec, un nombre considérable de Mohawks d'Akwesasne / Saint-Régis, au Québec / en Ontario / dans l'État de New York et un certain nombre d'Autochtones du nord de l'Ontario et du Manitoba. Au total, 353 Autochtones (287 de la réserve des Six Nations) ont servi au sein du 114^e Bataillon, dont deux des quatre compagnies, y compris la plupart des officiers, étaient constituées d'Autochtones et figuraient en cette qualité dans les listes nominatives du bataillon. Une musique régimentaire de 35 musiciens, qui provenaient tous de la réserve des Six Nations, était attachée au bataillon. La musique a parcouru les îles Britanniques à des fins de recrutement et de soutien patriotique et incluait dans ses représentations des tenues traditionnelles et des danses guerrières⁴⁸.

Andrew Thompson n'a pas perdu de temps pour montrer son soutien et son allégeance à tous les membres de son bataillon, y compris ses soldats autochtones. Même si seulement deux compagnies étaient constituées d'Autochtones, dans une lettre au ministère de la Milice en date du 25 mars 1916, il demandait des concessions particulières :

Ce bataillon recrute surtout des Indiens des Six Nations. Plus de 200 d'entre eux, déjà, se sont enrôlés et je m'attends en toute confiance à 350 à 400 de plus. Les ancêtres de ces hommes ont combattu pour la Grande-Bretagne dans chaque bataille de la frontière du Niagara durant la guerre de 1812 et étaient en grand nombre avec le Général Brock quand il est tombé à Queenston Heights. Ils vénèrent encore aujourd'hui son

souvenir et le nom que je demande, « Brock's Rangers », accroîtrait considérablement notre prestige auprès d'eux et leur plairait énormément. La moitié « blanche » vient du comté de Haldimand, qui se trouve dans la péninsule du Niagara, et les ancêtres de beaucoup de ces hommes étaient aussi avec le Général Brock en 1812.

La permission d'utiliser le nom « Brock's Rangers » a été accordée deux jours plus tard⁴⁹.

L'insigne régimentaire montrait deux tomahawks croisés sous la devise régimentaire « For King and Country ». L'insigne portait aussi les mots « Brock's Rangers » et une couronne, le tout superposé à une feuille d'érable. La Ligue patriotique des femmes des Six Nations (Six Nations Women's Patriotic League) a aussi brodé un drapeau du 114^e Bataillon que les femmes ont orné de symboles iroquoiens. Andrew Thompson a ensuite demandé au ministère de la Milice et obtenu l'autorisation, pour son bataillon, de porter côte à côte ce drapeau, le drapeau du roi et le drapeau normal du régiment, car ces deux derniers étendards étaient les seuls reconnus par les forces de Sa Majesté⁵⁰. Le bataillon a été mobilisé le 29 septembre 1916 en vue de la traversée. Le Major-général F. L. Lessard a fait la dernière inspection au Camp Borden avant l'appareillage le 17 octobre 1916; il a conclu que « c'est un bon bataillon qui compte 300 Indiens... 15 hommes entraînés comme éclaireurs... qui sont de bons éléments en bonne santé »⁵¹.

Le 107^e Bataillon levé à Winnipeg, au Manitoba, en décembre 1915, peu après que le gouvernement a autorisé l'enrôlement d'Autochtones, est la seule autre unité du CEC qui ait reflété la composition du 114^e. Comme pour celui-ci, on envisageait une formation entièrement constituée d'Autochtones, exception faite de ses officiers. Le Lieutenant-colonel Glen Campbell, qui avait essayé de former une unité similaire en 1914, était responsable de la configuration et du recrutement du bataillon et il en est devenu le premier commandant. Si les Canadiens créaient des héros populaires légendaires comparables à ceux des États-Unis, Glen Campbell serait l'équivalent de l'homme des frontières, soldat et homme politique américain célèbre qu'est Davy Crockett.

Glenlyon Archibald Campbell est né le 23 octobre 1863 au poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson, Fort Pelly, en Saskatchewan. Le père de Glen, Robert

Campbell, un immigrant de Glen Lyon, en Écosse, a à diverses périodes, entre 1830 et 1871, été commerçant de fourrures pour la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBC)⁵². Au cours de ses expéditions de traite, il a aidé à dresser la carte des dernières portions du nord du Canada et a nommé de nombreux éléments géographiques du Territoire du Yukon. En fait, en 1840, il est devenu le premier homme blanc à entrer dans le bassin du fleuve Yukon en venant de l'est. L'actuelle route Robert Campbell (route 4) de 602 km de longueur, au Yukon, correspond en gros à son itinéraire des années 1840⁵³.

La vocation de Robert Campbell a tôt eu un impact sur la vie de son fils Glen. En 1870, Glen, son frère et sa sœur ont accompagné leur mère en Écosse, où elle est morte de la typhoïde peu après⁵⁴. Une tante a pris les enfants en charge à Perthshire et ils ont partagé leur temps entre l'Écosse et le Manitoba. Glen a alors fréquenté la Glasgow Academy et la Merchiston Castle School à Édimbourg. À 19 ans, Glen s'est retrouvé au Montana, à la demande de son père, pour travailler dans un ranch d'élevage de bovins et apprendre le métier d'éleveur. En 1884, Glen est retourné au Manitoba pour vivre avec son père sur le ranch de la famille près de Riding Mountain, dans le district de Russell, au Manitoba⁵⁵.

Contrairement à celui d'Andrew Thompson, le service militaire de Glen Campbell, avant le moment où il a pris le commandement du 107^e Bataillon, s'est limité à la rébellion du Nord-Ouest de 1885 menée par Louis Riel. Au début d'avril 1885, le Major Charles Arkoll Boulton a obtenu du gouvernement du Canada la permission de recruter une unité d'infanterie à cheval irrégulière dans la population du district de Russell-Birtle, au Manitoba. L'unité, appelée tantôt « Boulton's Mounted Infantry » (l'infanterie à cheval de Boulton), tantôt « Boulton's Horse » (la cavalerie de Boulton) et plus couramment « Boulton's scouts » (les éclaireurs de Boulton), comptait cinq officiers et 123 hommes, dont Glen Campbell. Elle a rejoint la colonne du Général Frederick Middleton, dont elle était l'avant-garde, en route vers Fish Creek et la capitale des Métis, Batoche. Le 13 mai, après la bataille de Batoche, le Major Boulton a promu Glen Campbell; les deux chefs de troupe précédents avaient respectivement été blessé et tué : « Je viens de nommer le Capitaine Campbell, qui est le fils d'un vieil agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson... Les hommes ont acclamé son installation⁵⁶. » En fait, les liens entre Glen Campbell et Louis Riel remontaient à la rébellion de la rivière Rouge

(1869-1870). Craignant que les Métis se livrent au pillage et à des représailles, le père de Glen, qui était alors devenu facteur en chef au sein de la Compagnie de la Baie d'Hudson, a envoyé son lot de fourrures de l'année à Londres, en Angleterre, en passant par le pays sioux (lakota), qui était englouti dans la guerre entre les États-Unis et les Sioux (1862-1890). Glen, sa mère, son frère et sa sœur ont accompagné l'escorte militaire à partir du Manitoba et ont débarqué à Londres. La Compagnie de la Baie d'Hudson a pour cette raison renvoyé Robert l'année suivante⁵⁷.

Après sa brève période de service militaire, Glen Campbell est retourné à l'élevage, à la chasse et au trappage et, en 1897-1898, durant la ruée vers l'or du Klondike, il a sans succès tenté de suivre le difficile itinéraire terrestre reliant Edmonton à Dawson City. Tout comme son collègue Andrew Thompson, il est lui aussi entré en politique. Après avoir échoué à obtenir le siège de Dauphin à l'Assemblée législative du Manitoba, en 1892 et en 1896, il a gagné la circonscription reconstituée de Gilbert Plains⁵⁸, en 1903 et de nouveau en 1907, sous la bannière du Parti conservateur. Aidé de son beau-frère, le député Clifford Sifton, il a été élu à la Chambre des communes dans la circonscription de Dauphin⁵⁹. D'après l'opinion générale, Glen Campbell, qui mesurait 6' 4", impressionnait les autres députés avec « sa taille imposante, sa figure cuivrée, ses grands yeux bruns, son chapeau de cowboy »⁶⁰. Même s'il ne parlait pas souvent, il a été mêlé à une violente discussion avec un député de l'Alberta le 17 mars 1911, affrontement considéré par le *New York Times* comme « une des situations les plus tendues et des scènes les plus excitantes jamais vues au Parlement du Canada »⁶¹. En une autre occasion, après avoir écouté le discours d'un député de l'Est qui s'exprimait avec éloquence dans un langage toutefois déconcertant, Glen Campbell a répliqué dans un mélange de cri et de latin⁶².

Même s'il représentait le Parti conservateur, Glen Campbell a été défait à l'occasion des élections de 1911 à la suite desquelles Robert Borden a remplacé Wilfrid Laurier comme premier ministre. La nouvelle administration conservatrice l'a toutefois nommé inspecteur en chef des agences, des réserves et des inspectorats du ministère des Affaires indiennes au Manitoba, en Saskatchewan, en Alberta et dans les Territoires du Nord-Ouest. En raison de ses activités d'élevage et de trappage, Glen Campbell avait de forts liens avec les collectivités autochtones du Manitoba. Il avait aussi, en 1886, épousé la fille du chef saulteurs Keeseekoowenin, Harriet

Burns. Glen Campbell a occupé ce poste au ministère des Affaires indiennes, basé à Winnipeg, jusqu'en juillet 1915⁶³.

Ainsi que nous l'avons mentionné, Glen Campbell a, en octobre 1914, demandé sans succès à Ottawa de lever une unité irrégulière d'éclaireurs autochtones similaire à celle dans laquelle il avait servi sous le Major Boulton durant la rébellion de 1885. Le 9 juillet 1915, à l'âge de 52 ans et virtuellement sans expérience militaire, il a toutefois été prêté par le ministère des Affaires indiennes au ministère de la Milice, qui lui a attribué le grade de major et l'a chargé d'aider à lever le 79^e Bataillon à Brandon, au Manitoba (à noter qu'il n'en était pas le commandant). Le 24 novembre, Glen Campbell a été muté du 79^e et chargé de lever le 107^e Bataillon à Winnipeg, et en a été nommé commandant au grade de lieutenant-colonel⁶⁴.

Chargé de cette tâche et profitant du décret gouvernemental du 6 décembre 1915 autorisant le recrutement et l'enrôlement de Canadiens d'origine autochtone, Glen Campbell a eu la possibilité de former une unité autochtone telle que celle qu'il avait souhaitée en 1914. Les règlements du ministère de la Milice et du ministère des Affaires indiennes interdisaient encore, toutefois, une formation autochtone homogène. Malgré cet obstacle, Glen Campbell s'est vite mis à enrôler autant d'Autochtones que possible dans son 107^e Bataillon. Le 3 février 1916, il a demandé à Duncan Campbell Scott la permission de recruter des Autochtones des écoles industrielles d'Elkhorn et de Brandon, au Manitoba. Étant donné son affinité pour la culture des Canadiens d'origine autochtone et le fait qu'il en était proche, Glen Campbell a soutenu que ces jeunes hommes autochtones « seraient sous une supervision plus étroite et plus bienveillante que dans tout autre bataillon dans l'Ouest... même s'ils n'ont pas tout à fait 18 ans »⁶⁵. Duncan Campbell Scott a endossé la proposition avec une vive agitation. Il a soutenu que les parents et les conseils de bande risquaient de se plaindre si le ministère des Affaires indiennes se servait de son influence pour persuader des élèves mineurs de s'enrôler mais a ajouté, dans une logique paradoxale, que ceux qui le feraient « manqueraient à leurs obligations issues des traités, car ils ont promis d'être des citoyens loyaux et il n'y a rien de loyal à empêcher le recrutement ». Il a ensuite déclaré « [qu']il devrait y avoir de bons éléments à Elkhorn », car les élèves apprennent l'exercice militaire dans le cadre de leurs études. Il a aussi encouragé Glen Campbell à visiter des réserves de l'Ouest pour recruter des candidats⁶⁶.

La campagne de recrutement de Glen Campbell visant à enrôler des soldats autochtones dans son bataillon a été un succès. Contrairement au 114^e Bataillon, qui était lié à l'unité de milice principalement autochtone qu'était le 37th Haldimand Rifles, le 107^e ne jouissait pas de ce genre de relation. Accompagné d'un corps de cornemuses et de tambours, sous la devise Follow Me! (« Suivez-moi! ») et au son de la marche régimentaire The Campbell's are Coming (« Les Campbell arrivent »), le Lieutenant-colonel Campbell a attiré 1 741 volontaires, autochtones et non autochtones, à se joindre à son bataillon. Il a rejeté plus de 600 de ces hommes et a atteint l'effectif complet moins de trois mois après la constitution du bataillon – soit 45 officiers et 861 militaires du rang. Plus de 500 de ces soldats étaient autochtones. Toutefois, contrairement au 114^e, la plupart des officiers, sinon tous, étaient blancs, ce qui ajoutait foi aux commentaires de l'inspecteur général selon lesquels « les sous-officiers et les hommes sont très bien, en bonne forme et d'une intelligence supérieure à la moyenne, même si peu d'entre eux détiennent des certificats »⁶⁷. Pour l'essentiel, au sein du CEC, une commission obtenue hors du champ de bataille nécessitait encore un certain niveau d'instruction, ce qui était hors de la portée de la plupart des Autochtones de l'Ouest. En 1914, selon le ministère des Affaires indiennes, seulement 3 143 des 10 290 Autochtones du Manitoba (31 p. 100) parlaient anglais, contre 17 744 des 26 419 (67 p. 100) Autochtones de l'Ontario, d'où venait le 114^e Bataillon⁶⁸.

Beaucoup des soldats autochtones du 107^e parlaient très peu ou pas l'anglais et ils venaient de tout un éventail de nations autochtones : Cris, Pieds-Noirs, Sioux et Ojibways du nord et de l'ouest, Iroquois, Delawares et Ojibways de l'Ontario et du Québec, et Micmacs des provinces Maritimes. Souvent, pour corriger cette situation, Glen Campbell faisait donner l'instruction, tenait des défilés et réglait les questions administratives et disciplinaires dans des langues autochtones, car il parlait couramment le cri et l'ojibway. Il semble aussi qu'on ait enseigné l'anglais aux soldats autochtones du bataillon⁶⁹. Tout comme les soldats autochtones du 114^e Bataillon, dans le cas du Lieutenant-colonel Thompson, les guerriers autochtones du 107^e avaient aussi en Glen Campbell un commandant qui tenait compte de leurs besoins et respectait leurs traits culturels particuliers.

Tout comme le 114^e Bataillon, le 107^e avait aussi un insigne de coiffure qui incarnait sa composition autochtone. L'insigne était composé d'une couronne portant le

numéro du bataillon et du mot « Winnipeg » inscrit sous le numéro sur un ruban, le tout sur un fond illustrant un loup solitaire à l'affût. Le 107^e est devenu officiellement le « bataillon “Timber Wolf” ». Steven A. Bell a expliqué l'origine de l'insigne et du sobriquet dans une note de bas de page de son article de 1996, « The 107th “Timber Wolf” Battalion at Hill 70 » :

Mon grand-père était éleveur dans l'Ouest canadien durant la Grande Guerre. Quatre des Canadiens d'origine autochtone qui travaillaient pour lui se sont enrôlés dans le 107^e. Un seul est revenu. Il a donné à ma famille un insigne du 107^e et nous a expliqué que le loup avait été choisi parce qu'il s'agissait d'un totem que beaucoup des soldats autochtones avaient en commun. Il utilisait l'expression « bataillon “Timber Wolf” » pour parler de l'unité. On ne trouve aucune autre explication concernant l'origine de l'insigne dans les registres des Archives nationales⁷⁰.

Selon une autre théorie que relate Glenlyon Campbell (l'arrière-petit-fils du Lieutenant-colonel Campbell), l'épouse saulteaux de Glen, Harriet, faisait partie du clan des loups et c'est pourquoi l'insigne incluait un loup. « Elle était la fille de pure race du chef ojibway Keeseekoowenin et sa famille appartenait au clan des loups. Je suppose que c'est pourquoi le 107^e avait un loup sur son insigne. Apparemment, sur le champ de bataille, Glen donnait aussi ses ordres en cri, en ojibway et en latin, car il parlait couramment toutes ces langues⁷¹. »

LES ALÉAS DE LA GUERRE

Après l'instruction au Canada, au cours de laquelle le 114^e Bataillon ainsi que le 107^e ont consacré un temps substantiel au travail d'éclaireur et à l'exercice à la baïonnette, d'après leurs journaux de guerre, les deux unités ont reçu l'autorisation de s'embarquer pour l'Angleterre⁷². La santé du Lieutenant-colonel Campbell s'est toutefois détériorée durant cette période d'instruction au Canada. Glen Campbell, dont le fils John s'était enrôlé comme lieutenant dans le 184^e Bataillon de Winnipeg, venait d'épouser une femme beaucoup plus jeune que lui et a passé des mois à l'hôpital, affligé d'une grave infection rénale. Selon son arrière-petit-fils, Glenlyon, « Glen a eu des problèmes rénaux pendant un bon nombre d'années avant d'aller outre-mer. Il avait essayé d'arrêter un attelage de chevaux en panique à l'occasion d'un défilé à Dauphin, avait été piétiné et ne s'en est jamais complètement remis.

Il aurait même refusé d'être anesthésié pour une opération à Winnipeg, afin de pouvoir observer l'intervention. » Il est néanmoins allé outre-mer avec son unité et son fils, qui avait peu avant demandé à être muté du 184^e pour servir sous son père⁷³.

Les 32 officiers et 965 militaires du rang du 107^e Bataillon ont quitté Halifax à bord de l'Olympic le 18 septembre 1916; Glen Campbell était l'officier le plus élevé en grade à bord du navire, qui est arrivé à Liverpool le 25 octobre. Les 30 officiers et 679 militaires du rang du 114^e Bataillon ont quitté Halifax peu après, soit le 31 octobre 1916, et ont débarqué à Liverpool le 11 novembre 1916. Malheureusement pour le 114^e Bataillon et le 107^e, ils n'allaient pas rester intacts avec leurs sous-unités autochtones. Comme beaucoup de bataillons canadiens, le 114^e a été démantelé peu après son arrivée en Angleterre et son personnel a été dispersé pour renforcer d'autres unités. Certains Autochtones, en particulier des officiers, ont été mutés au 107^e, mais la plupart ont été envoyés renforcer le 35^e Bataillon (de Toronto) et le 36^e (de Hamilton). De plus, la musique régimentaire du 114^e est partie en tournée jusqu'à la fin de 1917, puis elle a été dissoute, ses membres étant alors envoyés dans diverses formations⁷⁴.

Le Lieutenant-colonel Thompson n'allait jamais commander une unité du CEC au combat. Quand son bataillon a été dissous, il a été attaché au 36^e Bataillon pour coordonner et faire respecter les mesures disciplinaires. Du 27 décembre 1916 au 25 janvier 1917, il a visité diverses unités en Angleterre à titre de conseiller en matière d'instruction. Après un bref séjour à l'hôpital pour une urétrite, il a été nommé commandant du Dépôt régimentaire du Centre de l'Ontario dans le sud de Londres. Des problèmes de santé ont continué à affliger Andrew Thompson et il est retourné à l'hôpital le 29 octobre 1917 à cause de calculs rénaux et d'une infection grave. Il a été libéré de l'hôpital en juillet 1918 et renvoyé au Canada en août 1918. Il a obtenu une libération honorable du service militaire le 30 septembre 1918 et est retourné à Cayuga, où il est resté actif au sein de la communauté des Six Nations et dans les affaires politiques du conseil de bande.

En 1923, le gouvernement fédéral a chargé Andrew Thompson d'enquêter sur les organisations politiques et le conseil de bande de la réserve des Six Nations après une série d'affrontements et d'incidents violents mettant en cause des chefs rivaux,

leurs factions respectives, la Gendarmerie royale du Canada (GRC) et un groupe de la longue maison souveraine traditionnelle dirigé par le chef Deskaheh. Terminé en novembre 1923 mais publié seulement neuf mois plus tard, le rapport d'Andrew Thompson suggérait l'établissement d'un conseil de bande élu en vertu de la Loi sur les Indiens, soutenant que « le parti séparatiste [Deskaheh et ses partisans], si je puis le décrire ainsi, est exceptionnellement fort au sein du conseil des chefs; en fait, il le domine complètement. Ses membres soutiennent... que n'étant pas des sujets britanniques, ils ne sont pas soumis aux lois du Canada et que... la Loi sur les Indiens ne s'applique pas aux Indiens des Six Nations ». Sans consulter des représentants des Six Nations, le gouvernement a déposé le conseil héréditaire traditionnel de la longue maison et un nouveau conseil a été élu en octobre 1924 même si le taux de participation des électeurs a été extrêmement faible parce que les Iroquois traditionalistes ont boycotté l'élection⁷⁵. Quatre ans plus tard, Andrew Thompson et des amis ont parcouru « le Brésil... en “gentlemen” aventuriers » publiant l'année suivante à compte d'auteur les exploits de ce groupe⁷⁶. Andrew Thornburn Thompson est mort le 20 avril 1939 à l'âge de 68 ans⁷⁷.

Même s'il n'a jamais commandé son bien-aimé bataillon des « Brock's Rangers » au combat, trois de ses anciens officiers autochtones, les Lieutenants James David Moses, Oliver Milton Martin (tous deux des Mohawks des Six Nations) et le Mohawk John Randolph Stacey de Kahnawake, au Québec, ont tous servis comme pilotes dans la Royal Air Force après avoir passé un certain temps dans les 114^e et 107^e bataillons. Le Lieutenant Moses a été abattu et tué le 1^{er} août 1918. Le Lieutenant Stacey, qui était un ami de l'as canadien Billy Bishop, V.C., a été tué le 8 août 1918⁷⁸. Le Lieutenant Martin a continué à servir, éventuellement comme commandant d'une brigade d'infanterie durant la Seconde Guerre mondiale; il a atteint le grade de brigadier-général, le grade le plus élevé jamais détenu par un Autochtone dans les Forces canadiennes⁷⁹.

Le 107^e Bataillon et son commandant ont eu un meilleur sort qu'Andrew Thompson et le 114^e. À son arrivée en Angleterre, le 107^e a d'abord été démantelé, 382 hommes étant mutés en renfort aux 16^e Bataillon (de Colombie-Britannique / du Manitoba), 44^e (de Winnipeg) et 1^{er} Bataillon canadien de fusiliers à cheval (1 CMR) (de Brandon). L'évolution de la guerre a toutefois nécessité la formation

d'unités spécialisées additionnelles et, le 1^{er} février 1917, le 107^e est officiellement devenu un bataillon de pionniers. Les pionniers étaient principalement des fantassins entraînés à exécuter des tâches élémentaires du génie de combat en première ligne. Ils n'étaient cependant pas des troupes d'appui semblables aux bataillons de retranchement, aux compagnies de voies ferrées ou aux compagnies de sapeurs-mineurs, ni des sapeurs formés et qualifiés professionnellement comme les membres des compagnies de campagne du génie. Les pionniers étaient armés, entraînés aux tactiques de l'infanterie et utilisés dans des rôles de combat quand ils n'accomplissaient pas des tâches mineures du génie⁸⁰.

Glen Campbell lui-même maintenait catégoriquement que ses soldats convenaient très bien à ce genre d'activité et ses supérieurs pensaient que les Autochtones travailleraient mieux sous la direction de leurs propres officiers. À sa demande, on s'est efforcé de muter à l'unité de Glen Campbell les officiers autochtones (la plupart venant du 114^e Bataillon disparu) et les soldats autochtones d'autres unités, y compris la totalité des Autochtones envoyés peu avant en renfort des 16^e et 44^e bataillons, et du 1 CMR. Après une instruction spécialisée en Angleterre, Glen Campbell et ses pionniers ont débarqué à Boulogne, en France, le 25 février 1917. Le 1^{er} mars, ils s'étaient joints au Corps canadien dans la région de Vimy, au sein de la Première Armée britannique du Général Horne. Le 107^e est la dernière unité complète de l'ouest du Canada qui s'est jointe au Corps canadien⁸¹.

Même si les pionniers sont arrivés dans le théâtre des opérations à Vimy le 1^{er} mars, Glen Campbell, que la sécurité de ses hommes inquiétait, a refusé d'envoyer des équipes de travail de son bataillon dans les zones avant, car ses soldats n'avaient pas reçu de masque à gaz. Quand cet article vital a été distribué, le 4 mars, Glen Campbell a ordonné des drills obligatoires d'alerte au gaz pour les deux jours suivants, après quoi des équipes de travail du 107^e ont commencé à exécuter des tâches sur la ligne de front. L'unité a participé aux préparatifs de la bataille de la crête de Vimy et à la bataille elle-même, par exemple en enfouissant des lignes et du fil pour garantir des communications stables, en aménageant des postes d'évacuation sanitaire, en aidant à poser des voies ferrées légères, en creusant des tranchées et en mettant en place des obstacles défensifs et des barbelés. Le 9 avril, jour du début de l'offensive britannique d'Arras, trois compagnies avaient « l'ordre

d'aider à enfouir des lignes et à améliorer les communications à l'avant dans le NO MAN'S LAND ». Au cours des combats du Corps canadien à Vimy, l'unité a perdu 10 hommes, dont trois tués⁸².

Ayant perdu 25 hommes de plus en juillet, le vrai baptême du feu du bataillon a coïncidé avec la première opération du commandant nouvellement promu du Corps canadien, le Lieutenant-général sir Arthur Currie, contre la cote 70 (du 15 au 25 août 1917). Jusqu'à cet assaut, même s'il avait tenu une portion de la tranchée de première ligne de la fin de juin à la mi-juillet, le 107^e avait été affecté exclusivement à des tâches de pionnier. Durant l'attaque de la cote 70, le 107^e était en appui direct de la 3^e Brigade d'infanterie de la 1^{re} Division. Les premières troupes canadiennes sont sorties des tranchées à 4 h 25 le 15 août. Le 107^e a suivi les vagues de tête pour creuser des tranchées de communication dans les 300 à 500 verges de no man's land reliant les lignes de front canadiennes originales aux positions ennemies qui venaient d'être prises. Il avait pour tâches secondaires, si nécessaire, de servir de force de renfort principale aux unités d'infanterie à l'attaque et d'être prêt à défendre les positions ennemies capturées contre les inévitables contre-attaques. Soumis au tir de l'artillerie allemande, qui incluait des obus à gaz, les membres des trois compagnies avant du 107^e Bataillon se sont acquittés de leurs responsabilités assignées les 15 et 16 août, et ce, au prix de 21 morts et 140 blessés (dont neuf gazés) sur les 600 hommes engagés⁸³.

Dans la nuit du 17 au 18 août, le bataillon a reçu l'ordre de retourner à l'arrière, dans la zone de repos. Une compagnie s'est portée volontaire pour « chercher les blessés [sur le champ de bataille] et les ramener », offre que le Lieutenant-colonel Campbell a immédiatement acceptée. Elle a retrouvé et enterré 30 morts et ramené 25 blessés de plus aux postes de secours. Malheureusement, l'artillerie allemande a choisi ce moment pour exécuter un tir de barrage d'obus à gaz qui a empoisonné 84 membres de la compagnie et en a blessé quatre autres. Deux membres autochtones du 107^e, les soldats O. Baron et A. W. Anderson, ont reçu la Médaille militaire pour leur bravoure⁸⁴. Le Lieutenant-colonel Campbell a en outre reçu, le 28 août, une lettre du Lieutenant-colonel D. M. Osmond du 10^e Bataillon dans laquelle celui-ci remerciait le 107^e « de l'aide splendide que vous nous avez accordée dans la nuit du 17 au 18 août 1917... en vous occupant d'un certain nombre de nos blessés ».

Glen Campbell a reçu une seconde lettre de reconnaissance du supérieur direct de D. M. Osmond, le Brigadier-général O. W. Loomis, qui commandait la 2^e Brigade. Même le Lieutenant-général Currie était au courant de la mission de sauvetage et a écrit ce qui suit à Glen Campbell le 31 août : « Je veux vous dire que j'ai entendu, avec beaucoup de fierté et de satisfaction, les comptes rendus de la bravoure et de l'attachement au devoir... dont votre bataillon a fait preuve au cours des récentes opérations... mes sincères félicitations⁸⁵. » En réalité, Glen Campbell a joué un rôle clé dans le maintien de l'esprit de corps de son bataillon. Étant donné son caractère, il ne demandait à ses soldats rien qu'il ne ferait pas lui-même et on le voyait souvent en première ligne; il visitait aussi régulièrement ses soldats blessés dans les postes de secours et les hôpitaux⁸⁶.

Glen Campbell lui-même croyait que le rendement supérieur de son bataillon « Timber Wolf » était attribuable « au courage, à la discipline et à l'intelligence de ses soldats indiens..., à leur capacité de s'adapter sans se plaindre à des circonstances difficiles et aux intempéries, ce qui en faisait un bataillon de pionniers d'une efficacité nettement supérieure à la moyenne »⁸⁷. Il ressort clairement du journal de guerre du 107^e que les Autochtones qui le composaient étaient fiers de leur héritage et de ce qu'ils ont accompli en uniforme. En fait, ce qui est curieux, c'est l'absence de toute mention de problèmes disciplinaires; on ne relève que deux revues des contrevenants dans les entrées de toute une année. Pour maintenir un bon moral, Glen Campbell incluait souvent des exploits sportifs (au football, à la course et à la boxe) de son bataillon et d'autres bataillons dans les ordres courants. Le 26 juin 1917, il n'a pas perdu de temps à publier le fait que le Soldat Tom Longboat du 107^e, de la réserve des Six Nations, avait gagné la course de huit milles de la Première Armée britannique, entre Vimy et Arras, et le fait que le Caporal Joseph Keeper, un Cri de Norway House, au Manitoba, était arrivé cinquième⁸⁸.

La chance du 107^e et de Glen Campbell n'a pas duré. Le 9 octobre 1917, pendant que son unité commençait les préparatifs de l'offensive de Passchendaele, il a dû entrer à l'hôpital à cause de ses problèmes rénaux chroniques. Il a succombé le 20 octobre 1917 à une toxémie causée par une insuffisance rénale, trois jours avant de fêter ses 54 ans. Il est inhumé au cimetière militaire d'Étaples, en France, à côté de 1 144 autres Canadiens et de 9 628 soldats alliés morts durant la guerre. Durant sa brève carrière militaire, Glen Campbell a été cité deux fois à l'ordre du jour et a

reçu, le 1^{er} janvier 1918, à titre posthume, l'Ordre du service distingué pour le leadership avec lequel il a maintenu le moral de son bataillon. Le 23 novembre 1917, il a été remplacé par le Major Hugh C. Walkem à titre de commandant du 107^e Bataillon de pionniers. Le commandement du Major Walkem a cependant été éphémère. Le 28 mai 1918, le 107^e Bataillon de pionniers « Timber Wolf » a été dissous et ses membres ont été intégrés aux 1^{er}, 2^e et 3^e bataillons canadiens du génie de la 1^{re} Brigade du génie du Canada⁸⁹.

CONCLUSION

Malgré les efforts de Glen Campbell et d'Andrew Thompson, aucune unité canadienne formée durant la Grande Guerre n'était exclusivement constituée d'autochtones. Tout comme le 114^e Bataillon et le 107^e, différentes autres unités du Corps expéditionnaire canadien comptaient un pourcentage relativement élevé d'Autochtones, bien que les nombres en cause n'aient jamais été du même ordre. Des bataillons tels que le 135^e Bataillon de Middlesex (qui comptait des Ojibways, des Oneidas et des Munceys de London, en Ontario, et des environs), le 149^e de Lambton (qui comptait des Illinois et des Ojibways des réserves de Walpole Island, de Kettle Point / Stony Point et de Sarnia, en Ontario), le 160^e de Bruce (qui comptait 65 Ojibways et Potawatomis des réserves de Saugeen et du cap Croker, près d'Owen Sound, en Ontario), le 188^e stationné à Kamsack, en Saskatchewan (qui incluait des Nahannis de l'agence Pelly) et le 52^e « Bull Moose » (qui comptait 65 Ojibways et Cris du nord de l'Ontario) ont tous été envoyés outre-mer avec un groupe important d'Autochtones à leur effectif⁹⁰.

Diverses raisons expliquent pourquoi un bataillon entièrement constitué d'Autochtones ne s'est jamais concrétisé durant la Première Guerre mondiale. La première concerne la disponibilité de remplaçants volontaires adéquats, étant donné l'exclusion des Canadiens d'origine autochtone de la Loi du Service Militaire (d'août 1917). Étant donné les taux de pertes élevés et la population mâle autochtone d'âge militaire relativement peu nombreuse au Canada (environ 11 500), on estimait peu probable, en raisonnant bien, de pouvoir réunir un nombre suffisant de remplaçants pour soutenir un bataillon une fois celui-ci rendu outre-mer et engagé au combat. Ainsi, le bataillon de pionniers maoris de Nouvelle-Zélande a eu du mal à maintenir ses effectifs après la saignée de la Somme. C'est seulement grâce à des volontaires, à des mutations et à la

conscription qu'il a atteint un effectif complet (900 hommes) en 1917. Il a maintenu ce niveau durant toute la guerre et est le seul bataillon du corps expéditionnaire néo-zélandais qui est revenu intact dans ce dominion⁹¹.

La deuxième concerne la crainte, au sein du gouvernement du Canada, exprimée par le Chef de l'état-major général, le Major-général W. G. Gwatkin, que si une unité entièrement constituée d'Autochtones était formée progressivement à partir de diverses nations autochtones « que, s'ils proviennent de tribus différentes, ils se battent entre eux »⁹². De plus, beaucoup d'Autochtones ne parlaient pas anglais et il serait très difficile d'exercer un commandement et contrôle adéquat étant donné la multiplicité des langues autochtones parlées au sein d'une unité entièrement constituée d'Autochtones. Une troisième raison qui troublait les autorités supérieures de la Croix-Rouge canadienne était le fait bien documenté que les Canadiens d'origine autochtone étaient plus susceptibles à la tuberculose que les autres. Le taux de tuberculose était 20 fois plus élevé dans la population autochtone que dans le reste de la société canadienne⁹³.

Enfin, l'inspecteur général des agences indiennes pour le sud de la Saskatchewan, W. M. Graham, a soutenu que « s'ils vont au front ensemble au sein d'une unité et si, par hasard, ils combattent et subissent d'énormes pertes, leurs proches, au pays, auront toujours le sentiment que leurs fils ont été davantage exposés au danger que les Blancs. Il va de soi que ce ne serait pas le cas... l'Indien d'un certain âge est assez primitif et ne comprend pas les choses comme nous⁹⁴. » En rétrospective, même s'il renfermait des éléments de préjugés, le raisonnement de W. M. Graham était tout à fait remarquable. Les gouvernements des colonies, des dominions et du Canada (qui ne participaient guère aux décisions concernant leurs soldats, surtout avant 1917) ont jugé que le haut commandement britannique avait utilisé beaucoup de leurs unités comme « chair à canon » durant la Première Guerre mondiale.

Il faut aussi se rappeler que le ministre de la Milice, sir Sam Hughes, ne voulait pas non plus sanctionner le concept de bataillons entièrement constitués de Canadiens français; il s'est ainsi aliéné un grand nombre d'hommes canadiens-français qui, autrement, se seraient peut-être enrôlés. La population canadienne-française constituait environ 30 p. 100 de la population totale du Canada (soit environ deux millions de personnes) et dépassait de beaucoup celle des Canadiens d'origine autochtone. Le taux de recrutement était pourtant le plus bas par rapport à toutes

les provinces du Canada (5 p. 100 des hommes d'âge militaire) et les Canadiens français ne représentaient que 4 p. 100 de tous les volontaires canadiens (15 000 au total, dont la moitié étaient des Québécois de langue anglaise)⁹⁵. Si des unités entièrement constituées d'Autochtones avaient été formées, les Canadiens français auraient protesté et auraient exigé les mêmes conditions.

Même si aucun bataillon complet constitué d'Autochtones n'a vu le jour durant la Première Guerre mondiale, le 107^e Bataillon « Timber Wolf » et le 114^e Bataillon « Brock's Rangers » comptaient environ 50 p. 100 de Canadiens d'origine autochtone. Ces formations uniques ont été levées, entraînées et administrées par des commandants qui respectaient les communautés autochtones et qui, avant la guerre, avaient été actifs dans leur culture, leur vie politique et leurs affaires militaires. Le Lieutenant-colonel Glen Campbell et son homologue, le Lieutenant-colonel Andrew T. Thompson, soutenaient la composante et l'héritage autochtones de leur bataillon respectif et étaient fiers de mener leurs soldats à la guerre. Les deux ont veillé, ainsi que le dit l'ancien combattant autochtone Daniel Pelletier, « à ce qu'il n'y ait pas de discrimination "là-bas" et à ce que nous soyons bien traités »⁹⁶. Le soldat et homme politique Andrew Thorburn Thompson et l'homme des frontières, politicien et soldat Glenlyon Campbell incarnaient tous les deux les vertus, l'héritage et les fondements d'un passé canadien digne.

1 Un paix relative dans le sens que ni la guerre de Crimée (1853-1856) ni la guerre franco-prussienne (1870-1871) n'ont été livrées par un grand nombre d'États alliés et que les théâtres d'opérations ne couvraient pas de vastes régions de l'Europe continentale.

2 Les termes « indigène », « autochtone » (sous leurs différentes formes) et « Premières Nations » vont pour les besoins du présent chapitre être utilisés de façon interchangeable pour désigner les peuples originaux de l'Amérique du Nord (du Canada). Le terme « Indien » va être utilisé seulement lorsqu'il figure directement dans des citations ou dans des lois ou des politiques du gouvernement.

3 Hew Strachan, *The First World War Volume I: To Arms* (Oxford, University Press, 2001), p. 497. Le Général Charles Mangin prédisait dans son livre de 1910, *La Force noire*, que les Français pourraient enrôler 40 000 hommes de leurs colonies d'Afrique occidentale (4 p. 100 de la population totale de 10,65 millions). À la fin de la guerre, la France avait enrôlé 200 000 soldats de ces mêmes colonies.

4 Shelby Cullom Davis, *Reservoirs of Men: A History of the Black Troops of French West Africa* (Westport, Negro Universities Press, 1970), p. 143.

- 5 Christopher Pugsley, *Tē Hokowhitu A Tu: The Maori Pioneer Battalion in the First World War* (Auckland, Reed Publishing Ltd., 2006), p. 34-36.
- 6 House of Lords Record Office, Londres, R.-U., Andrew Bonar Law Papers, BL/55/16—Memorandum: Colonial Office to Governors-General and Administrators of British Dominions, Colonies and Protectorates, 8 octobre 1915.
- 7 Duncan Campbell Scott, *Report of the Deputy Superintendent General of Indian Affairs, Sessional Paper No. 27—Indians and the Great War* (Ottawa, ministère des Affaires indiennes, 1919), p. 13; Colonial Office, *The Colonial List, 1915* (Londres, Waterlow & Sons Ltd., 1914, 1915), p. 638. On ne connaît pas le nombre précis des Autochtones qui ont servi au cours de la Première Guerre mondiale. Beaucoup d'« Indiens inscrits » n'ont pas été enregistrés à ce titre au moment de l'enrôlement et les registres incluait rarement les Métis, les Inuits ou les Autochtones des Territoires et de Terre-Neuve / du Labrador (qui était une colonie britannique distincte qui ne s'est jointe à la fédération canadienne qu'en 1949).
- 8 « Canadian Indians and World War One », *Saskatchewan Indian Federated College Journal* 1, 1 (1984), p. 67.
- 9 BAC, RG 24, vol. 1221, dossier HQ 593-1-7. Letter 22 October 1915 from Deputy Minister of Militia Sir Eugene Fiset to W.R. Brown, Indian Agent Port Arthur, Ontario (lettre du sous-ministre de la Milice, sir Eugène Fiset, datée du 22 octobre 1915, à W. R. Brown, agent des sauvages, Port Arthur, Ontario).
- 10 Tel que cité dans L. James Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I* (Regina, University of Regina Press, 1999), p. 38-39.
- 11 Tel que cité dans le même ouvrage, p. 39. NOTA : Le texte laisse entendre qu'on ne demanderait aux Autochtones de combattre qu'en cas de guerre avec les États-Unis.
- 12 BAC, RG 10, vol. 6762, dossier 452-2-1. Letter of August 1914 from Chief F.M. Jacobs, Sarnia Chippewa Reserve to Duncan Campbell Scott (lettre du chef F. M. Jacobs, de la réserve Chippewa de Sarnia, datée du d'août 1914, à Duncan Campbell Scott).
- 13 Robert S. Allen, *His Majesty's Indian Allies: British Indian Policy in the Defence of Canada, 1774-1815* (Toronto, Dundurn Press, 1992), p. 193; Commission royale sur les peuples autochtones, *Conclure des traités dans un esprit de coexistence* (Ottawa, Groupe Communication Canada, Canada – Édition, 1995), p. 27-28. Pour Robert Allen, c'est la *Magna Carta* des droits des Autochtones au Canada. Les Autochtones du Canada la considèrent encore comme leur équivalent de la Charte canadienne des droits et libertés, puisqu'elle a été inscrite à l'article 25 de la Charte elle-même dans la Loi constitutionnelle de 1982. Il est peu connu que les Britanniques ont annulé la proclamation en 1768 parce que des habitants américains de la frontière passaient outre à l'ordre de ne pas s'établir plus à l'ouest sur les terres autochtones. Craignant une révolution, qui est inévitablement venue, les Britanniques, sous William Johnson, ont négocié un traité avec les Iroquois en novembre 1768, le Traité du fort Stanwix, concernant l'Ohio.
- 14 Mike Mountain Horse, *My People, The Bloods* (Calgary, Glenbow-Alberta Institute and the Blood Tribal Council, 1979), p. 139, 144.
- 15 BAC, RG 10, vol. 2837, bobine de microfilm C-11284, dossier 171,340. Lettre de W. Hamilton Merritt au sous-ministre des Affaires indiennes datée du 11 mai 1898. W. Hamilton était le petit-fils de William Hamilton Merritt, qui avait été un des premiers hommes politiques canadiens et qui était l'âme de la construction du canal Welland. Les Cayugas ont nommé

l'ancêtre Merritt chef honoraire en 1886. Il avait durant la guerre des Boers été commandant adjoint du 2^e Régiment de fusiliers à cheval.

16 Mountain Horse, *My People, The Bloods*, p. 139-140; Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 18.

17 Thomas A. Britten, *American Indians in World War I: At Home and at War* (Albuquerque, University of New Mexico Press, 1997), p. 102-103; Bruce White, « The American Army and the Indian », dans N. F. Dreisziger (dir.), *Ethnic Armies: Polyethnic Armed Forces from the Time of the Hapsburgs to the Age of the Superpowers* (Waterloo, Wilfrid Laurier University Press), p. 78-79.

18 BAC, RG 10, vol. 2837, bobine de microfilm C-11284, Files 171, 340, Composition 37th Haldimand Rifles, Canadian Militia.

19 BAC, RG 10, vol. 2837, bobine de microfilm C-11284, dossier 171,340. Letter of 14 February, 1896 from Chief Josiah Hill, Six Nations Reserve to Captain D.E. Cameron, Indian Affairs Superintendent (lettre du chef Josiah Hill, de la réserve des Six Nations, datée du 14 février 1896, au surintendant des Affaires indiennes, le Capitaine D. E. Cameron), Brantford, Ontario.

20 Capitaine D. E. Cameron, « The Royal Six Nations Regiment », *The Indian Magazine Brantford*, III, 4 (janvier 1896), p. 1-4.

21 BAC, RG 10, vol. 2837, bobine de microfilm C-11284, dossier 171, 340. Letter of 26 Feb. 1896 – D.C. Scott, Superintendent of Indian Affairs to Colonel Panet, Deputy Minister of Militia (lettre du surintendant des Affaires indiennes, D. C. Scott, datée du 26 février 1896, au sous-ministre de la Milice, le Colonel Panet).

22 BAC, RG 10, vol. 2991, bobine de microfilm C-11307, dossier 215, 977. Letter of 10 Nov. 1898 – Six Nation Council Chiefs (Josiah Hill) to Queen Victoria ((lettre du 10 novembre 1899 du chef de la réserve des Six Nations (Josiah Hill), à la reine Victoria).

23 BAC, RG 10, vol. 2991, bobine de microfilm C-11307, dossier 215, 977. Lettres diverses concernant la participation de troupes autochtones.

24 BAC, RG 10, vol. 2991, bobine de microfilm C-11307, dossier 215, 977. Letter of 13 February 1900 – Joseph Chamberlain, Colonial Office to Governor-General Lord Minto and Captain D.E. Cameron, Superintendent Brantford/Six Nations (lettre de Joseph Chamberlain, du Colonial Office, datée du 13 février 1900, au gouverneur général lord Minto et au Capitaine D. E. Cameron, surintendant à Brantford pour les Six Nations); BAC, RG 10, vol. 2991, bobine de microfilm C-11307, dossier 215, 977. Avis des Affaires indiennes du 22 avril 1900 adressé à tous les surintendants des réserves et chefs de secteur.

25 John Moses, *Un aperçu de la participation des peuples autochtones à l'histoire militaire canadienne*, Ottawa, Ministère de la Défense nationale, 2004, p. 61-62.

26 BAC, RG 38, A-1-a, vol. 76. Private George McLean – Personal Records South Africa 1899-1903; Janice Summerby, *Soldats autochtones, terres étrangères*, Ottawa, Anciens combattants, 2005, p. 15-16.

27 BAC, RG 24, vol. 1221, dossier 593-1-7. Lettres du ministre de la Milice et du ministre des Affaires indiennes, 1914-1915.

28 BAC, RG 150, boîte 2648 – 15-25. Personal Records for eight soldiers last name Doxtator,

1914-1919; BAC, RG 150, boîte 5135 – 5-7. Personal Records for three soldiers last name Kick, 1914-1919; BAC, RG 150, boîte 5885 – 54-55. Personal Records for two soldiers last name Maness, 1914-1919; BAC, RG 150, boîte 5910 – 1-27. Personal Records for 27 soldiers last name Maracle, 1914-1919; BAC, RG 150, boîte 7241 – 43-47. Personal Records for six soldiers last name Nawash, 1914-1919; BAC, RG 150, boîte 6307 – 1-15. Personal Records for 15 soldiers last name Montour, 1914-1919. Nous avons choisi ces noms parce qu'ils représentent surtout des noms strictement autochtones. La couleur de la peau indiquée dans 50 p. 100 des cas est « Indien » et « teint foncé » relativement à un autre groupe de 45 à 50 p. 100 des cas, tandis qu'on indique « noir » en ce qui concerne la couleur des cheveux et « brun » pour celle des yeux – dans tous les cas des traits autochtones.

29 Cook, *At the Sharp End: Canadians Fighting the Great War 1914-1916*, vol. 1, p. 71. Le Caporal Pegahmagabow est l'un des 39 Canadiens, seulement, qui ont reçu la Médaille militaire trois fois durant la guerre. Il compte à son crédit 378 morts non confirmés. Après la guerre, il est devenu chef de la bande ojibway de Parry Island et une figure influente de l'activisme relatif aux droits des Autochtones. Voir Adrian Hayes, *Pegahmagabow: Legendary Warrior, Forgotten Hero* (Sault Ste. Marie, Fox Meadow Creations, 2006).

30 Canadiens d'origine autochtone tués durant la deuxième bataille d'Ypres : les lieutenants Albert Mountain Horse (Alberta, Blood) et Cameron D. Brant (Ontario, Mohawk) et les soldats Albert Cook (Manitoba, Ojibwa) et Angus LaForce (Québec, Mohawk). Le Lieutenant Brant de la réserve des Six Nations était l'arrière-petit-fils du chef iroquois (et colonel britannique) Joseph Brant, qui a combattu durant la guerre de Sept Ans, la Révolution américaine et la rébellion de Pontiac et qui a fondé la réserve des Six Nations. Le Soldat LaForce de Kahnawake au Québec, est probablement le premier Canadien d'origine autochtone tué au cours de la Première Guerre mondiale à l'occasion de la première attaque aux gaz, le 22 avril 1915.

31 Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 19-24.

32 Moses, *Un aperçu de la participation des peuples autochtones à l'histoire militaire canadienne*, p. 63; Gaffen, *Forgotten Soldiers*, p. 20. Les Iroquois des Six Nations croyaient de plus qu'ils étaient une nation souveraine et des alliés de l'Angleterre et qu'une demande éventuelle devrait venir du roi d'Angleterre, pas du Canada.

33 Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 21.

34 *Ibid.*, p. 21.

35 BAC, RG 24, vol. 1221, dossier HQ 593-1-7. Letter of 25 October from Indian Affairs Superintendent A. J. Duncan to Deputy Minister of Militia, Sir Eugene Fiset (lettre du surintendant des Affaires indiennes, A. J. Duncan, datée du 25 octobre, au sous-ministre de la Milice, sir Eugène Fiset).

36 BAC, RG 24 Vol. 4380, dossier 34-7-89, vol. 1. Letter of 6 December 1915 from Minister of Militia Sir Sam Hughes to Colonel E.S. Baxter, Commanding Officer 37th Haldimand Rifles, Cayuga, Ontario (lettre du ministre de la Milice, sir Sam Hughes, datée du 6 décembre 1915, au Colonel E. S. Baxter, commandant du 37th Haldimand Rifles, Cayuga, Ontario).

37 BAC, RG 150, 1992-93/166, boîte 518-9 – Edwy Sutherland Baxter, First World War Service Records, BAC, RG 24 Vol. 4380, dossier 34-7-89, vol. 1. WWI Organization – 114th Overseas Battalion, Haldimand County.

38 BAC, RG 150, 1992-93/166, 9622 – First World War Service Records LCol. Andrew T.

Thompson. Cinq générations de Thompson (d'origine écossaise) ont vécu dans le domaine de Ruthven Park, à l'extérieur de Cayuga, de 1845 à 1993, y compris Andrew Thompson. Le domaine de Ruthven Park, qui a une superficie de 1 500 acres, est maintenant un lieu historique national du Canada.

39 Parlement du Canada, Sénateurs et députés – Andrew Thorburn Thompson. <<http://www.parl.gc.ca>>.

40 Scott, *Report of the Deputy Superintendent General of Indian Affairs, Sessional Paper No. 27 – Indians and the Great War*, p. 7.

41 Thompson tel que cite dans Marilyn Havelka, « Christmas at Ruthven Park », *Riversong: Lower Grand River Land Trust Newsletter* 8, 4 (décembre 2001), chapitre 8.

42 BAC, RG 24, vol. 4380, dossier 34-7-89, vol. 1. WWI Organization – 114th Overseas Battalion, Haldimand County.

43 BAC, RG 24, vol. 4380, dossier 34-7-89, vol. 1. Letter of 31 May 1916 from Duncan Campbell Scott to Brigadier-General W.A. Logie (lettre de Duncan Campbell Scott au Brigadier-général W.A. Logie datée du 31 mai 1916).

44 BAC, RG 150-1, vol. 95. Various Documents relating the 114th Overseas Battalion, James W. St. G. Walker, « Race and Recruitment in World War I: Enlistment of Visible Minorities in the Canadian Expeditionary Force », *Canadian Historical Review* LXX, 1 (1989), p. 13.

45 J.R. Miller, *Skyscrapers Hide the Heavens* (Toronto, University Press, 2000), p. 65-68.

46 Walker, « Race and Recruitment in World War I: Enlistment of Visible Minorities in the Canadian Expeditionary Force », p. 9, 13.

47 *Ibid.*, p. 14. En juillet 1916, quand le Colonel Mewburn a demandé un rapport sur les Autochtones enrôlés dans le District militaire numéro 2, dont le quartier général était à Toronto, le 114^e comptait 348 Autochtones, dont cinq officiers, alors que 211 se trouvaient dans 15 autres unités.

48 BAC, RG 9-II-B-10, volumes 31 et 38. Nominal Rolls, 114th Overseas Battalion; BAC, RG 24-C1-a, vol. 1562, dossier 1. Pay and Pay Sheets, 114th Overseas Battalion (solde et feuilles de solde, 114^e Bataillon outre-mer).

49 BAC, RG 24, vol. 1562, dossier HQ 683-173-2. Letter of 25 March 1916 from Lieutenant-Colonel A. Thompson to Adjutant-General, Ministry of Militia (lettre du Lieutenant-colonel A. Thompson à l'adjutant général, du ministère de la Milice, datée du 25 mars 1916).

50 Summerby, *Soldats autochtones, terres étrangères*, p. 8; BAC, RG 24, vol. 1562, dossier HQ 683-173-2. Letter of 25 March 1916 from LCol. A. Thompson to Adjutant-General, Ministry of Militia (lettre du Lcol. A. Thompson, datée du 25 mars 1916, à l'adjutant général du ministère de la Milice).

51 BAC, RG 24, vol. 1562, dossier HQ 683-173-2. Inspection Report, 114th Overseas Battalion, 17 October 1916 (Rapport d'inspection, 114^e Bataillon outre-mer, 17 octobre 1916).

52 Robert était un descendant du clan Campbell, dont des membres ont commis le massacre de Glencoe (en Écosse), le 13 février 1692, à l'époque de la Glorieuse Révolution et des jacobites. Soixante-dix-sept membres du clan MacDonald, dont des femmes et des enfants, ont été tués par le Capitaine Robert Campbell et ses partisans (ou sont morts des suites du massacre).

- 53 Grant MacEwan, *Fifty Mighty Men* (Saskatoon, Western Producer, 1958), p. 116-119; Kenneth Stephen Coates, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Robert Campbell*. <<http://www.biographi.ca>>.
- 54 Glen a aussi contracté la typhoïde à ce moment.
- 55 Desmond Morton, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Glenlyon Archibald Campbell*; MacEwan, *Fifty Mighty Men*, p. 116-118.
- 56 Charles Arkoll Boulton, *Reminiscences of the North-west Rebellions: with a record of the raising of Her Majesty's 100th regiment in Canada, and a chapter on Canadian social and political life* (Toronto, Grip Printing and Publishing Co., 1886), chapitre XIV-Batoche Captured; BAC, RG 150, 1992-93/166, 1434 – First World War Service Records Lt. Col. Glen Campbell.
- 57 Coates, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Robert Campbell*; Bruce Vandervort, *Indian Wars of Mexico, Canada and the United States 1812-1900* (New York, Routledge, 2006), p. 161-191.
- 58 D'après la ville de Gilbert Plains, au Manitoba, Glen Campbell a en 1884 franchi à cheval le mont Riding jusqu'à ce qu'on appelle maintenant Gilbert Plains, où il a trouvé un seul homme, le Métis Gilbert Ross, et sa femme, qui habitaient une petite cabane. Glen Campbell a échangé son cheval contre la cabane et s'y est installé. Voir O. E. A. Brown, *Settlers of the Plains* (Gilbert Plains, The Maple Leaf Press, 1953).
- 59 MacEwan, *Fifty Mighty Men*, p. 120-121; Morton, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Glenlyon Archibald Campbell*; Parlement du Canada, Sénateurs et députés – Glenlyon Archibald Campbell. Clifford Sifton était le député de Brandon, au Manitoba. Il a été ministre de l'Intérieur et surintendant général des Affaires indiennes de 1896 à 1905 dans le cabinet Laurier. Il a été largement responsable de l'afflux des Européens de l'Est (quelque trois millions) dans l'ouest du Canada au tournant du siècle. Le roi George V l'a fait chevalier le 1^{er} janvier 1915.
- 60 Morton, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Glenlyon Archibald Campbell*.
- 61 *The New York Times*, « Branded as Liar in Ottawa House », 18 mars 1911.
- 62 MacEwan, *Fifty Mighty Men*, p. 121. Selon une autre anecdote, Glen Campbell a reproduit pour les membres de la Chambre des communes l'exploit consistant à monter sur un orignal mâle.
- 63 BAC, RG 10, bobine de microfilm C-10204, vol. 4063, dossier 402890 – Correspondence Regarding the Appointment of Glen Campbell as Chief Inspector of Agencies, Reserves and Inspectorates in Manitoba, Saskatchewan, Alberta and the Northwest Territories. Aussi : Subsequent Work while on Loan to Department of Militia & Defence and Death as Lieutenant-Colonel in France. Les Sauteaux sont une branche de la nation ojibway au sein du groupe linguistique algonquien. On les appelle aussi Anishinaabe, Harriet Campbell (née Burns) est morte le 17 mai 1910 à 44 ans.
- 64 BAC, RG 150, 1992-93/166, 1434 – First World War Service Records Lt. Col. Glen Campbell.
- 65 L. James Dempsey affirme qu'il est possible que, au début, Glen Campbell ait simplement voulu recruter des Autochtones mineurs pour accroître l'effectif de son bataillon. Glen Campbell pourrait aussi s'être servi de son poste d'influence au ministère des Affaires indiennes et du ministère lui-même pour affaiblir les parents autochtones, les chefs et les conseils de bande ou les

inciter par l'intimidation à accepter cette politique.

66 Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 24-25; Colonial Office, Colonial List, 1915, p. 640. À cette époque, au Manitoba, 795 garçons autochtones étaient inscrits dans diverses « écoles et institutions indiennes ».

67 Morton, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Glenlyon Campbell*.

68 Colonial Office, Colonial List, 1915, p. 640. Les statistiques relatives au reste des provinces canadiennes sont les suivantes : Î.-P.-É. – 61 %; Nouvelle-Écosse – 62 %; Nouveau-Brunswick – 50 %; Québec – 26 % pour l'anglais, 48% pour le français; Saskatchewan – 22 %; Alberta – 15 %; C-B. – 33 %. Comme la plupart des membres autochtones du 107^e provenaient normalement du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, il est probable que la majorité parlait peu ou pas l'anglais.

69 BAC, RG 9, série III-D-3 Vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725. War diaries – 107th Pioneer Battalion = Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 25; Gaffen, *Forgotten Soldiers*, p. 23-24.

70 Steven A. Bell, « The 107th “Timber Wolf” Battalion at Hill 70 », *Canadian Military History* 5, 1 (printemps 1996), p. 78.

71 Entrevue de l'auteur avec Glenlyon Campbell (arrière-petit-fils du Lieutenant-colonel Glen Campbell), le 15 janvier 2008.

72 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War diaries – 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; BAC, RG 24, vol. 1562, dossier HQ 683-173-2. Inspection Report, 114th Overseas Battalion, 17 octobre 1916 (rapport d'inspection, 114^e Bataillon outre-mer, 17 octobre 1916).

73 Entrevue de l'auteur avec Glenlyon Campbell (arrière-petit-fils du Lieutenant-colonel Glen Campbell), le 15 janvier 2008; BAC, RG 150, 1992-93/166, 1445-26 – First World War Service Records Lt. John Robert Campbell (états de service du Lt. John Robert Campbell durant la Première Guerre mondiale); BAC, RG 150, 1992-93/166, 1434 – First World War Service Records LCol Andrew T. Thompson (états de service du Lcol Andrew T. Thompson durant la Première Guerre mondiale). Glen Campbell a en 1916 épousé Florence Wesley, de qui il a eu un fils (21 octobre 1917). Sa première épouse, Harriet (née Burns) Campbell, est morte le 17 mai 1910 à 44 ans. Les quatre enfants (trois filles et un garçon) qu'il a eus de Harriet l'ont persuadé d'exclure sa nouvelle épouse de son testament.

74 BAC, RG 9-II-B-10, vol. 31, 38. Nominal Rolls, 114th Overseas Battalion (listes nominatives, 114^e Bataillon outre-mer); BAC, RG 24-C1a, vol. 1562, dossier 1. Pay and Pay Sheets, 114th Overseas Battalion (solde et feuilles de solde, 114^e Bataillon outre-mer); BAC, RG 150, 1992-93/166, 1434 – First World War Service Records LCol Andrew T. Thompson (états de service du Lcol Andrew T. Thompson durant la Première Guerre mondiale).

75 Andrew T. Thompson, *Report by Col. Andrew T. Thompson Commissioned to Investigate and Enquire into the Affairs of the Six Nations Indians, 1923* (Ottawa, F.A. Acland, King's Printer, 1924), p. 12-13; Donald B. Smith, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Deskaheh (Levi General)*; Ronald Niezen, « Recognizing Indigenism: Canadian Unity and the International Movement of Indigenous Peoples », *Comparative Studies in Society and History* 42, 1 (janvier 2000), p. 123-124. Pendant ce temps, le chef de la longue maison traditionnelle Deskaheh allait à Genève demander

à la Société des Nations une reconnaissance internationale de la Confédération iroquoise des Six Nations comme nation indépendante, en vertu de l'article 17 du Pacte de la Société.

76 Andrew Thorburn Thompson, *The Odyssey of the Gentlemen Adventurers Travelling into the Brazils* (Ottawa, hors Commerce, 1928).

77 BAC, RG 150, 1992-93/166, 9622 – First World War Service Records LCol Andrew T. Thompson (états de service du Lcol Andrew T. Thompson durant la Première Guerre mondiale).

78 BAC, RG 9-II-B-10, vol. 31, 38. Nominal Rolls, 114th Overseas Battalion (listes nominatives, 114^e Bataillon outre-mer); BAC, RG 24-C1-a, vol. 1562, dossier 1. Pay and Pay Sheets, 114th Overseas Battalion (solde et feuilles de solde, 114^e Bataillon outre-mer); Scott, *Report of the Deputy Superintendent General of Indian Affairs, Sessional Paper No. 27 – Indians and the Great War*, p. 16-17.

79 Gaffen, *Forgotten Soldiers*, p. 24. Au total, 14 Canadiens d'origine autochtone, au moins, ont eu une commission d'officier durant la Première Guerre mondiale.

80 Bell, « The 107th “Timber Wolf” Battalion at Hill 70 », p. 73-74.

81 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War diaries – 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; Morton, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Glenlyon Campbell*.

82 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War diaries – 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers.

83 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War Diaries 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; Bell, « The 107th “Timber Wolf” Battalion at Hill 70 », p. 74-76.

84 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War Diaries 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; Scott, *Report of the Deputy Superintendent General of Indian Affairs, Sessional Paper No. 27 – Indians and the Great War*, p. 15. Le Canada a au cours de l'attaque de la cote 70, du 15 au 25 août, subi un total de 9 198 pertes. Six Croix de Victoria ont à cette occasion été décernées à des soldats canadiens.

85 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War diaries – 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers.

86 *Ibid.*

87 Scott, *Report of the Deputy Superintendent General of Indian Affairs, Sessional Paper No. 27 – Indians and the Great War*, p. 15.

88 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War Diaries 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; Bell, « The 107th “Timber Wolf” Battalion at Hill 70 », p. 77-78. Tom Longboat, qui était un Iroquois onondaga, avait gagné le marathon de Boston de 1907 en un temps record de 2 heures, 24 minutes, 24 secondes et avait aussi pris part aux jeux olympiques de Londres de 1908. Keeper, qui était aussi un coureur professionnel, a pris part aux jeux olympiques de

Stockholm de 1912.

89 BAC, RG 150, 1992-93/166, 1434 – First World War Service Records LCol Glen Campbell (états de service du Lcol Glen Campbell durant la Première Guerre mondiale); BAC, RG 9, III-D-3, vol. 5010, bobine de microfilm T-10859, dossier 725 – War Diaries 107th Pioneer Battalion – Journal de guerre – 107th Pioneer Battalion – 107^e Bataillon de pionniers; BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4990, bobine de microfilm T-10825, dossier 641 – War Diaries 1st Brigade Canadian Engineers – Journal de guerre – 1st Brigade, Canadian Engineers – 1^{re} Brigade, Génie canadien; Commonwealth War Graves Commission (Commission des sépultures de guerre du Commonwealth), *Casualty Details – LCol. Glenlyon Campbell*, <<http://www.cwgc.org>>.

90 BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4946, bobine de microfilm T-10753-10754, dossier 470. War Diaries – 160th Canadian Infantry Battalion – Journal de guerre – 160th Canadian Infantry Battalion – 160^e Bataillon d'infanterie canadien; BAC, RG 9, III-D-3, vol. 4941, bobine de microfilm T-10748, dossier 442-443. War Diaries – 52nd Canadian Infantry Battalion – Journal de guerre – 52nd Canadian Infantry Battalion – 52^e Bataillon d'infanterie canadien; Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 23: The (Regina, Saskatchewan) Leader, « Indians are doing their bit in the Great War », 18 novembre 1916.

91 Voir Pugsley, *Tē Hokowhitu A Tu: The Maori Pioneer Battalion in the First World War*; James Cowan, *The Maoris in the Great War* (Auckland, Whitcombe & Tombs Limited, 1926); P. S. O'Connor, « The Recruitment of Maori Soldiers, 1914-1918 », *Political Science* 19, 2 (décembre 1967), p. 48-83.

92 Major-général Gwatkin, tel que cité dans Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 22.

93 Lisa Sattenspiel et Dawn Herring, « Structural Epidemic Models and the Spread of Influenza in the Central Canadian Sub-Arctic », *Human Biology* (février 1998), p. 3.

94 W. M. Graham, tel que cité dans *ibid.*, p. 24; Britten, *American Indians in World War I: At Home and at War*, p. 74-75; Michael L. Tate, « From Scout to Doughboy: The National Debate over Integrating American Indians into the Military, 1891-1918 », *The Western Historical Quarterly*, 17, 4 (octobre 1986), p. 430. Les États-Unis avaient à l'égard de leurs soldats autochtones une politique très semblable à celle du Canada. Ils ont conservé une politique d'intégration aux unités blanches. Toutefois, comme le Canada, ils avaient effectivement des unités constituées surtout d'Autochtones, comme les 158^e et 358^e régiments d'infanterie. Le 142^e Régiment d'infanterie comptait plus de 600 Cherokees, Choctaws, Chickasaws, Creeks et Séminoles.

95 Musée canadien de la guerre, Ottawa. Le premier contingent du CEC comptait seulement une compagnie de Canadiens français. Le 22^e Bataillon, aussi appelé « Vingt-deux » ou encore « Vingt-deuxième », a été formé au début de 1915. Seulement 13 des 258 bataillons d'infanterie levés durant la guerre l'ont été au Québec. La plupart n'ont pas pu conserver l'effectif requis et ils ont tous été démantelés pour renforcer le 22^e ou leur personnel a été disséminé dans des bataillons de langue anglaise. De plus, près de la moitié des volontaires canadiens-français (15 000) venaient du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse et de l'Ontario. Sir Sam Hughes a été renvoyé en novembre 1916.

96 Dempsey, *Warriors of the King: Prairie Indians in World War I*, p. 50; Moses, *Un aperçu de la participation des peuples autochtones à l'histoire militaire canadienne*, p. 1. D'après Moses, en 2003, 1 200 Canadiens des Premières Nations, inuits et métis servaient dans les Forces canadiennes, ce qui représente 640 bandes et 55 dialectes de 11 familles linguistiques.

CHAPITRE 8

La création de chefs de combat au sein du Corps canadien

L'expérience du Lieutenant-colonel Agar Adamson

TOD STRICKLAND

Le fait que le succès complet (du moins dans le cas des petites unités) marque moins l'histoire qu'un échec ou une réussite partielle est un paradoxe déconcertant pour l'historien (traduction).

Ralph Hodder-Williams¹

Le Princess Patricia's Canadian Light Infantry a joué un rôle relativement mineur dans l'attaque canadienne de la crête de Vimy du point de vue plus global du Corps canadien². Le régiment a réussi à prendre ses objectifs avec des pertes relativement faibles, mais il n'était qu'un des 48 bataillons d'infanterie canadiens qui ont pris part à l'attaque contre les positions allemandes qui dominaient la plaine de Douai³. Il était placé au centre de la 7^e Brigade d'infanterie du Canada⁴, mais sa contribution (de même que celle de la 7 BIC et de toute la 3^e Division du Canada) au succès de l'entreprise n'a guère retenu l'attention. Les études se concentrent en général sur les événements plus dramatiques : les efforts coûteux déployés pour prendre la cote 145 et « le Bourgeon », ou la longueur de la marche à l'ennemi dans les secteurs des 1^{re} et 2^e Divisions du Canada. Si on la compare aux luttes qui se sont déroulées sur d'autres parties de la crête de Vimy, l'attaque du Patricia a nettement été une réussite qui s'est accomplie presque entièrement suivant le plan.

Au combat, le succès n'arrive pas simplement par lui-même, ainsi que la Première Guerre mondiale l'a clairement montré. Que ce soit au niveau stratégique, au niveau opérationnel ou au niveau tactique, la victoire a presque toujours été le produit d'une planification exhaustive, de préparatifs approfondis et d'un leadership

au combat fort. Les troupes les mieux équipées et les mieux entraînées étaient peu susceptibles de mener leurs tâches à bien en l'absence de bons commandants. Ce truisme vaut encore aujourd'hui.

Les chefs de combat ne sont pas devenus compétents du jour au lendemain. Ils étaient plutôt, et sont encore, le produit d'une longue formation et de l'expérience. Les commandants efficaces étaient le fruit des efforts formels et informels délibérément faits par des commandants supérieurs pour enseigner à leurs subordonnés l'art et la science de la guerre⁵. C'est un domaine dans lequel le Corps canadien a excellé durant la dernière moitié de la Première Guerre mondiale.

Une bonne part des ouvrages historiques canadiens négligent l'étude des commandants d'unité⁶. Au lieu d'exposer en détail les raisons du succès au niveau du bataillon, l'histoire canadienne de la Première Guerre mondiale regorge d'exemples au niveau de la division et du corps d'armée, peut-être parce que c'était la première fois que des officiers canadiens atteignaient ce palier de commandement. De même, on a beaucoup écrit absolument tout ce que le Canada a fait le 9 avril 1917. Il n'est pas exagéré de soutenir qu'on a beaucoup écrit sur *ce que* le Corps canadien a fait ce dimanche de Pâques et qu'on s'est bien peu intéressé à décrire *la manière* dont nos commandants d'unité sont parvenus à atteindre leurs buts. L'examen des actions, des préparatifs et de l'instruction des commandants d'unité éclaire les processus du commandement et les traits de leadership qui caractérisaient les commandants des bataillons d'infanterie au milieu de 1917.

Le Lieutenant-colonel Agar Adamson n'avait rien d'extraordinaire. Plus âgé que la plupart de ses pairs, borgne et fort de l'expérience acquise durant la guerre des Boers, il a commandé le PPCLI pendant 18 mois. Ce temps inclut la montée en puissance et les préparatifs qui ont précédé l'attaque de la crête de Vimy et les actions qui ont suivi jusqu'au printemps de 1918. Le présent examen du commandement exercé par Agar Adamson se concentre sur la période commençant au moment où il a assumé le commandement de l'unité, en octobre 1916, et se termine à celui où le régiment a terminé les tâches qui lui étaient assignées sur la crête, le 11 avril 1917. Mon but est d'expliquer comment on préparait les commandants en vue du rôle crucial qu'ils ont joué pour garantir le succès sur le champ de bataille durant la Première Guerre mondiale, et de démontrer que le

développement de l'excellence tactique était un processus à la fois formel et informel réalisé à tous les échelons par les commandants : ils devaient former leurs subordonnés tout en étant eux-mêmes en apprentissage.

Un bref examen de la vie d'Agar Adamson avant la guerre va souligner la nature profondément canadienne de l'homme. Une description du régiment au sein duquel Agar Adamson a avancé en grade et acquis de l'expérience permet de comprendre son milieu de travail et les expériences formatives qu'il a vécues avant d'être nommé commandant du régiment. Enfin, une étude de ce qui était attendu des commandants et de la manière dont on leur apprenait à jouer leur rôle va montrer que la situation, la formation ou les expériences d'Agar Adamson n'étaient pas uniques.

Avant de se plonger dans l'étude, il est utile de comprendre les nettes différences qui existent entre les termes « leadership » et « commandement », et d'examiner de plus près la manière dont on prépare les commandants à leur rôle. À l'heure actuelle, dans les Forces canadiennes, le leadership est « l'art d'influencer directement ou indirectement d'autres personnes, au moyen de pouvoirs officiels ou de qualités personnelles, afin qu'elles agissent conformément à notre intention ou à un objectif commun »⁷. Il est, à cet égard, relié au « commandement », qui peut être considéré comme un concept complémentaire. Bref, mener (ou exercer le leadership), c'est amener une autre personne à agir en fonction d'un but commun. Quand on dit de quelqu'un que c'est un leader, c'est que cette personne exerce une influence.

Par contraste, commander, c'est « exercer son autorité – sur des structures, des ressources, des personnes et des activités – dans un but précis »⁸. La différence, bien que subtile, est importante. Quand un commandant commande, il s'appuie en fin de compte sur les pouvoirs associés à son poste. Ce qui devrait être évident, c'est qu'un bon commandant devrait aussi être un leader – quelqu'un qui se sert de son influence pour atteindre les buts qui sont les siens et qui, au contraire, ne s'appuie pas strictement sur les pouvoirs qui lui ont été conférés⁹.

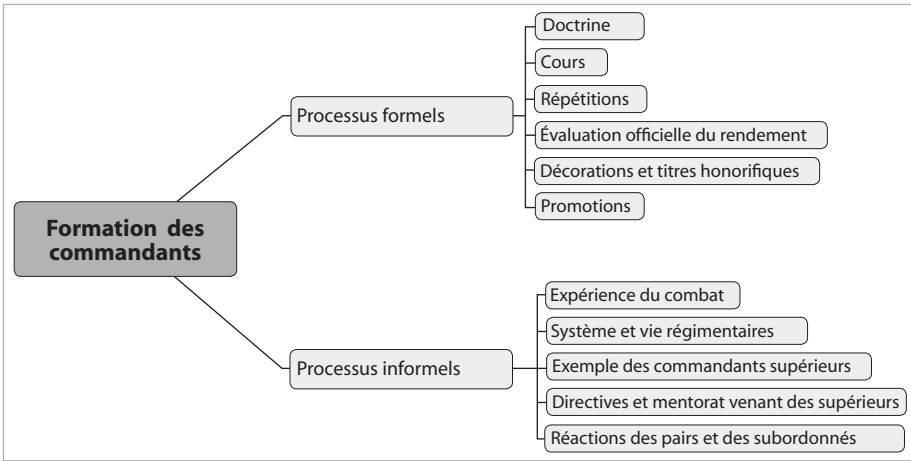


FIGURE 8.1 – FORMATION DES COMMANDANTS

La formation des commandants passe comme on le voit ci-dessus par des processus formels et informels. Du point de vue formel, les organisations militaires professionnelles forment leurs leaders en les exposant à une doctrine (sous forme écrite et sous d'autres formes) et en les obligeant à suivre une formation. Les leaders répètent les actions devant des officiers supérieurs pour confirmer qu'ils les comprennent et des séances de rétroaction servent à énoncer clairement la façon dont leur rendement est perçu. L'institution récompense les efforts particulièrement solides tant au moyen de promotions que par l'attribution de décorations ou de titres honorifiques. Le tout établit des critères de rendement que peuvent facilement percevoir tous ceux qui aspirent au commandement. Cette façon de faire renforce aussi systématiquement la conformité des actions d'un commandant aux souhaits de ses supérieurs.

Du point de vue informel, d'autres processus servent à instruire les commandants. L'expérience acquise au cours des opérations est particulièrement formative; l'enculturation des officiers qui accompagne l'appartenance à un régiment est tout aussi importante. C'est dans cette école informelle que le leader apprend ce qui est attendu de lui, la relation qui existe entre le commandant et ses subordonnés, et les subtilités et nuances de la tactique et de l'art de mener des soldats. De même, les commandants apprennent de l'exemple de leurs supérieurs. Conformément au truisme courant, les soldats imitent l'exemple qu'on leur donne, quel qu'il soit,

d'où l'importance que les doctrines militaires contemporaines sur le leadership accordent à la nécessité de donner l'exemple¹⁰.

Les directives et le mentorat venant des supérieurs, au travail comme dans les activités sociales, s'ajoutent à ce volet. Enfin, ce qui est peut-être plus important, il faut mentionner les réactions des pairs et des subordonnés. L'opinion sans fard qui vient des soldats, en particulier, décrit clairement et sans équivoque la qualité du rendement. Le bon commandant devrait au moins se demander comment est perçue la manière dont il exerce ses fonctions. Tous ces processus sont très évidents dans la vie d'Agar Adamson.

AGAR STEWART ALLEN MASTERTON ADAMSON

Agar est né à Ottawa, le jour de Noël 1865, et est « issu de la vieille gentry haut-canadienne »¹¹. On sait peu de choses de ses premières années outre le fait qu'il a grandi dans ce qui allait devenir la capitale nationale, où son père était devenu commis au Sénat¹². Après avoir étudié quelque temps à Cambridge, grâce à un oncle fortuné, et après avoir songé à devenir prêtre, il est retourné à Ottawa¹³, où, en 1890, âgé de près de 25 ans, il a suivi les traces de son père et est devenu commis subalterne au Sénat.

La première expérience militaire d'Agar Adamson a été son enrôlement dans les Governor General's Foot Guards en 1893. Le nouveau lieutenant inscrit dans la gazette est vite devenu un homme du monde et s'est lié socialement au gouverneur général et à son épouse. Ainsi que le fait remarquer l'auteur Sandra Gwyn, Agar Adamson était « l'un des favoris à la cour vice-royale un tantinet louche », ce qui lui a procuré des occasions qu'il n'aurait jamais eues comme commis¹⁴. Deux ans plus tard, en 1895, au retour d'un exercice d'entraînement militaire, il s'est arrêté à Toronto pour assister à un dîner; aussi présente était mademoiselle Mabel Cawthra. En 1899, après une relation « orageuse », les deux se sont mariés¹⁵.

Peu avant leur mariage, la guerre a éclaté en Afrique du Sud entre les Britanniques et les Boers. L'administration Laurier a presque aussitôt annoncé son intention d'envoyer un contingent canadien. Le Lieutenant Adamson a essayé d'aller outre-mer en janvier 1900 en s'enrôlant dans le Special Service Regiment qui avait été levé pour relever la garnison britannique à Halifax. Trois mois plus tard, on lui a

offert de se joindre au troisième contingent canadien qui était alors en train de lever (à ses frais) Donald Smith, c'est-à-dire lord Strathcona¹⁶. Agar Adamson a sauté sur l'occasion et est parti peu après rejoindre son nouveau régiment en Afrique du Sud.

Les expériences qu'il a vécues avec le Lord Strathcona's Horse ont joué un rôle fondamental dans sa formation d'officier de l'armée. Ainsi que le dit Sandra Gwyn :

Les expériences qu'Adamson connut dans le veld le transformèrent. Il servit avec efficacité et eut droit à une mention dans les dépêches. Naturellement doué pour le commandement, il avait un respect inné pour ses hommes¹⁷.

Ce point de vue se retrouve dans l'ouvrage récent de Craig Leslie Mantle, qui attribue une bonne part des succès ultérieurs d'Agar Adamson avec le PPCLI à son apprentissage professionnel de la guerre en Afrique du Sud¹⁸. Nous voyons dans l'expérience acquise par Agar Adamson durant la guerre des Boers les germes de bon nombre des traits qui allaient plus tard caractériser son style de commandement et de leadership au sein du Patricia : le respect de ses soldats et un intérêt constant pour leur bien-être, un fort sens de la discipline et le recours à la compétence comme principe directeur pour choisir ses chefs subordonnés¹⁹. Après être tombé gravement malade, ce qui était courant parmi les soldats de l'Empire britannique en Afrique du Sud, il a quitté le théâtre en novembre 1900 pour revenir au Canada²⁰.

Agar Adamson ne semble pas avoir été heureux en Ontario et hors du combat. Après des pressions substantielles, il est devenu capitaine subalterne au sein du 6^e Bataillon canadien de fusiliers à cheval. La guerre était terminée quand ses hommes et lui, embarqués à la mi-mai 1902, sont arrivés en Afrique du Sud. Comme on n'avait plus besoin de l'unité contre les Boers, elle est rentrée au Canada. La carrière militaire active d'Agar Adamson était terminée, pour le moment²¹. Approchant les 40 ans, il a quitté le Sénat en 1903 et est parti pour Toronto à titre de chef nominal d'une entreprise britannique de décoration²².

Quand on regarde l'homme lui-même, il est aussitôt apparent que c'était un extroverti charmant, ce qui se voit le mieux dans les termes que sa principale biographe, Sandra Gwyn, utilise :

Son charme était la plus mémorable de ses qualités... [il] incluait un sens de l'humour caractérisé à la fois par des farces et par l'ironie, une franchise désarmante et... une bonhomie tranquille... C'était le meilleur des hommes et il avait beaucoup de succès auprès des femmes²³...

On peut en trouver d'autres signes dans le réseau considérable de relations sociales qu'il a maintenues toute sa vie. Agar avait notamment connu le gouverneur général et son épouse, l'officier général commandant la Milice du Canada et lord Strathcona, quand il était jeune; il n'aurait pas pu le faire, et maintenir ces liens, n'eût été d'une grande confiance innée dans ses propres aptitudes.

La guerre des Boers où Agar Adamson a fait ses premières expériences militaires ont été importantes pour trois raisons. D'abord, elles l'ont situé fermement dans la moyenne, du point de vue de l'expérience militaire antérieure, parmi les hommes qui ont commandé des bataillons d'infanterie canadiens durant la Première Guerre mondiale. Ainsi que l'a noté l'historien Patrick Brennan, 160 des 179 hommes qui ont commandé des bataillons en France pendant une longue période avaient une « expérience militaire avant la guerre » avant de prendre le commandement. Dans ce groupe, 24 autres (environ un sur huit) avaient combattu dans le veld²⁴. Ces chiffres soutiennent l'assertion selon laquelle, en devenant plus tard commandant, Agar Adamson ne sortait pas de l'ordinaire.

Deuxièmement, le temps qu'il a passé au sein du Lord Strathcona's Horse durant la guerre des Boers a été la base de l'expérience de combat sur laquelle il allait s'appuyer au début de la Première Guerre mondiale. Cette guerre d'Afrique a été un élément crucial des aspects informels de la formation d'Agar Adamson. C'est là qu'il a pour la première fois vu comment un commandant agit et commande; une manifestation de cet art a d'ailleurs fait l'objet d'une critique sévère de sa part²⁵. C'est également là qu'il a subi son baptême du feu, qu'il a commis des erreurs tactiques et qu'il a pris confiance dans sa capacité de performer à un niveau acceptable sous le feu ennemi, cette compétence a été renforcée par une citation à l'ordre du jour.

Un dernier point à noter est que les expériences qu'il a vécues en Afrique du Sud ont aussi élargi le réseau social qu'Agar Adamson semble avoir cultivé tout au long de sa vie. Deux personnalités, en particulier, ressortent. La première est Julian Byng,

qui commandait le Corps canadien à l'occasion de la bataille de la crête de Vimy. Agar semble avoir travaillé directement pour lui au moment où il était attaché au South African Light Horse quand Julian Byng en était le commandant²⁶. L'autre est le futur commandant de brigade d'Agar Adamson au moment de la bataille la crête de Vimy, A. C. « Batty Mac » Macdonell. Les deux hommes se sont rencontrés quand ils servaient tous deux comme officiers au sein du Lord Strathcona's Horse; A. C. Macdonell était alors officier de cavalerie en Afrique du Sud²⁷.

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale a sorti Agar Adamson de la vie relativement confortable qu'il menait et, comme beaucoup de ses contemporains, l'a vu se porter volontaire pour se joindre aux Canadiens qui étaient sur le point de partir outre-mer. Le PPCLI est le régiment dans lequel il a choisi de s'engager²⁸.

LE « PATRICIA »

Si Agar Adamson était à bien des égards moyen, le PPCLI ne l'était pas. Formé quand la guerre a éclaté sur le continent européen par l'homme d'affaires montréalais Hamilton Gault (qui avait lui-même pris part à la guerre des Boers)²⁹, le régiment est la dernière unité levée par un particulier dans le Commonwealth. Il était différent dès le début, principalement parce que ses recrues provenaient de tout le Canada. Seul le Royal Canadian Regiment pouvait aussi prétendre qu'il recrutait aussi ses membres dans tout le pays. À l'inverse, la plupart des unités de milice étaient levées dans un bassin géographique donné dans les diverses provinces du pays.

La grande majorité des recrues du régiment était en outre constituée d'anciens combattants, ce qui faisait de lui un cas vraiment unique dans l'ensemble militaire canadien; aucune autre unité n'avait un effectif similaire. Ainsi que Ralph Hodder-Williams le note, le Lieutenant-colonel Farquhar (qui venait des Coldstream Guards et qui avait ensuite été le secrétaire militaire du gouverneur général) et son petit état-major ont choisi 1 100 hommes dans un groupe de 3 000 volontaires³⁰. Parmi les 1 100 hommes qui formaient le régiment original, 771 avaient reçu des médailles ou des décorations, 456 avaient déjà l'expérience du combat et 1 049 avaient une expérience militaire antérieure³¹. Ce fait allait être très avantageux quand l'unité est partie pour la guerre; il a abrégé la durée de la période d'instruction et a permis à l'unité de devenir le premier des bataillons d'infanterie du Canada à

servir en France, où elle est arrivée à la fin de décembre 1914 avec la 27^e Division britannique³².

Conformément à la doctrine tactique britannique la plus récente, le régiment était organisé en quatre compagnies de fusiliers comme le montre la figure 8.2. À l'époque, la compagnie de fusiliers était, selon la tactique classique, la plus petite unité tactique qui manœuvrait sur le champ de bataille. Les pelotons et les sections existaient pour faciliter l'administration, pas pour combattre seuls³³. Comme entité, le bataillon servait à une myriade de fins que l'historien Ian McCulloch a très bien décrites ainsi :

Le bataillon d'infanterie était aussi bien une unité administrative qu'une unité combattante; il entraînait et organisait ses membres en vue du combat, mais, également, les nourrissait, les payait et les habillait, il organisait leurs congés et il veillait à leur santé physique et spirituelle, et à leurs besoins récréatifs³⁴.

Même si le régiment a débuté son existence sous la forme prescrite par la doctrine britannique, celle-ci n'était pas immuable. Entre 1914 et la fin de la guerre, le régiment a évolué, à l'instar de tous les autres bataillons d'infanterie canadiens et britanniques. D'un point de vue organisationnel, le bras principal de la force canadienne qui combattait sur le front occidental s'est sans cesse adapté aux réalités de la guerre des tranchées. Des innovations telles que les sections de mitrailleuses, les sections de mortiers de tranchée et les sections de tireurs d'élite et de grenadiers ont toutes été mises au point dans le cadre d'un effort cohérent visant à accroître l'efficacité au combat de l'infanterie. L'intégration à une division britannique a permis au régiment d'entreprendre cette évolution plus tôt que n'importe lequel des autres bataillons qui étaient arrivés en même temps en Europe. Elle signifiait aussi qu'il n'aurait pas à utiliser le fusil Ross au combat, car il a plutôt reçu le fusil Lee-Enfield à la fin de 1914.

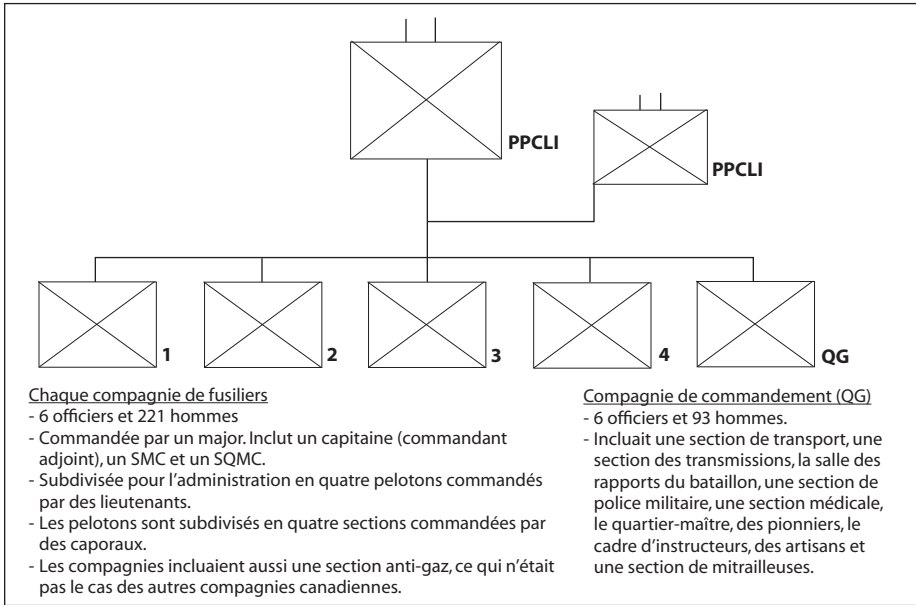


FIGURE 8.2 – ORGANISATION DU PPCLI (1914)³⁵

Après avoir obtenu l'autorisation de se joindre au régiment, Agar Adamson a été nommé capitaine dans la compagnie n° 3. À sa déception, le Capitaine Adamson a été laissé derrière quand l'unité a quitté la Grande-Bretagne pour la France tout de suite après Noël 1914 afin d'amener un groupe de remplaçants à l'avant³⁶. C'est toutefois à ce titre qu'il allait vivre au sein du régiment la première de trois expériences formatives qui allaient en fin de compte l'aider quand il a été chargé de le mener au combat.

Au début de 1915, le Capitaine Adamson a vu le groupe de remplaçants attribué au PPCLI redirigé vers un dépôt général de remplaçants canadiens. Il s'est en outre retrouvé isolé de son régiment par le commandant du dépôt, qui l'a placé dans un groupe d'officiers excédentaires³⁷. Après avoir protesté auprès du Colonel James, qui commandait le dépôt, Agar Adamson a fait preuve d'initiative. Il a commencé par faire connaître au Lieutenant-colonel Farquhar les actions du Colonel James³⁸. Il a ensuite envoyé un sergent qui avait de l'ancienneté et en qui il avait confiance voir le Lieutenant-colonel Farquhar et lui expliquer ce qu'il avait appris. Le Lieutenant-colonel Farquhar a sans délai réglé le problème et le Capitaine Adamson a repris la route de la France avec ses remplaçants. Ainsi qu'il l'a écrit à sa femme, ses actions « ont été soutenues et approuvées »³⁹.

Cet incident a obligé le régiment à prendre des dispositions concrètes concernant la manière dont ses remplaçants allaient être traités. Pour Agar Adamson, deux points majeurs s'appliquaient. Le premier est qu'il a démontré qu'il n'hésitait pas à confier des tâches importantes à ses sous-officiers. Ce qu'il a fait avec le Sergent Cork s'est répandu au sein du régiment, probablement en peu de temps, et a sans doute grandi sa réputation auprès des soldats. En second lieu, on l'a récompensé parce que, pour une question de principe, il a fait preuve d'initiative et n'a pas suivi la voie hiérarchique, ce qui montre bien les qualités de leadership du Lieutenant-colonel Farquhar. En effet, alors que d'autres auraient réprimandé un subordonné parce que celui-ci ne respectait pas les ordres, son style de commandement favorisait et récompensait plutôt l'initiative et une certaine audace. Ainsi que le Lieutenant-colonel Farquhar l'a écrit, « l'avenir est aux audacieux »⁴⁰.

Le deuxième élément de la vie régimentaire qui a aidé Agar tandis qu'il gravissait les échelons de la chaîne de commandement en 1915 et en 1916, c'est l'exemple que certains des premiers commandants du régiment lui ont donné. Deux d'entre eux, les Lieutenants-colonels Farquhar et Buller, ont été particulièrement importants. Après la nomination d'Agar Adamson à la tête de la compagnie n° 2, ses contacts avec le commandant sont probablement devenus plus nombreux et il a pu voir exactement ce que mener un régiment au combat représentait. Une de ses lettres montre clairement le genre de leader qu'était le Lieutenant-colonel Farquhar :

10 mars 1915... Le commandant est sorti avec une compagnie pour améliorer le n° 21 à une heure du matin. Je l'ai trouvé en train de parler aux hommes à une extrémité de ma tranchée... Personne, dans tout le régiment, ne s'est donné plus de mal que lui – dehors toute la nuit, rampant ici et là de tranchée en tranchée, toujours joyeux et en bonne forme⁴¹...

Le 21 mars, un tir a atteint le Lieutenant-colonel Farquhar tandis qu'il circulait dans les tranchées et montrait sa position au commandant de l'unité qui devait relever le Patricia. Il est mort trois heures plus tard dans un poste de secours⁴². C'est son capitaine-adjutant, le Capitaine H. C. Buller, promu par la suite directement au grade de lieutenant-colonel, qui l'a remplacé⁴³. Tout comme son prédécesseur,

H. C. Buller était à l'origine un officier britannique qui avait quitté le personnel du gouverneur général du Canada pour aller à la guerre avec le PPCLI. Agar Adamson note que les similitudes allaient plus loin. H. C. Buller a en une occasion démontré la même propension à se retrouver dans les tranchées à trois heures du matin (pour visiter Agar Adamson dans son QG de compagnie)⁴⁴; en une autre, il lui a envoyé un cheval pour l'aider à aller à l'arrière à partir du front⁴⁵. C'est une leçon de générosité qu'Agar Adamson lui-même allait imiter.

Six semaines plus tard, après 12 jours consécutifs au front, les soldats du Patricia ont occupé de nouvelles positions de réserve près du « secteur infernal » (Hell-Fire Corner). Là, le 5 mai, la période initiale pendant laquelle H. C. Buller a été commandant a été abrégée quand il a été touché par des éclats d'obus et a perdu l'usage d'un œil⁴⁶. C'est alors au fondateur du régiment, le Major Hamilton Gault, tout juste de retour après avoir été blessé plus tôt, que le commandement est passé et celui-ci a à son tour pris Agar Adamson comme commandant adjoint. Les batailles qui allaient être officiellement appelées bataille de Frezenberg et bataille de la crête de Bellewaerde étaient sur le point de commencer⁴⁷. Elles faisaient partie du contexte plus global de la deuxième bataille d'Ypres. La nuit suivante, le bataillon est retourné au sommet de la crête de Bellewaerde. Le 8 mai, les Allemands attaquaient.

Le régiment a fait face à d'intenses attaques allemandes successives appuyées par l'artillerie et des mitrailleuses. Blessé deux fois, la dernière très grièvement, le Major Gault a dû céder le commandement à son adjoint, le Capitaine Adamson. La situation était sinistre : le régiment se faisait tailler en pièces, il manquait de munitions et ce sont des sous-officiers qui commandaient maintenant les compagnies de fusiliers⁴⁸. Agar Adamson, alors lui-même blessé, a veillé à ce que les munitions soient redistribuées et a ensuite mené une contre-attaque visant une position située sur la gauche du front où les Allemands avaient réussi une percée. Autour du Patricia, les Allemands obtenaient un certain succès, mais, au sommet de la crête de Bellewaerde, la ligne a tenu.

Ainsi que l'histoire du régiment le note, Agar Adamson a très bien fait et Ralph Hodder-Williams écrit ceci :

Bien que souffrant de ses blessures, le Capitaine Agar Adamson a continué de diriger la défense avec le plus grand sang-froid, encourageant les hommes par ses paroles tandis qu'il circulait ici et là pour distribuer des munitions avec son bras valide⁴⁹.

Lorsque la brigade a envoyé des hommes d'autres unités à l'avant pour réapprovisionner les soldats du Patricia en munitions, Agar Adamson s'est servi d'eux pour renforcer ses effectifs qui ne cessaient de diminuer et empêcher les Allemands de prendre la crête⁵⁰. Une fois la nuit tombée et les blessés pris en charge, il a remis le commandement à un des rares officiers qui restaient et est allé faire panser ses blessures⁵¹. Pour ses actions la première fois qu'il a commandé l'unité, il a reçu l'Ordre du service distingué (D.S.O.)⁵². Il allait être absent du régiment, en convalescence, jusqu'en septembre.

Cette bataille et le fait qu'il a commandé une unité pour la première fois, même si brièvement, ont été importants pour son évolution en tant que commandant. Son rendement durant la journée du 8 mai avait été notable, ainsi que ses supérieurs l'ont fait remarquer et l'ont reconnu officiellement en lui attribuant le D.S.O. Il a acquis de la crédibilité auprès des soldats de l'unité et sa réputation s'est renforcée. C'est une facette du leadership qui est parfois négligée mais qui est d'une importance vitale pour un chef de combat. De plus, il est fort probable que le fait de commander et de mener des troupes dans certaines des pires circonstances imaginables et d'avoir, ce faisant, connu du succès a accru sa confiance en ses propres aptitudes, et ce, en contrepoint aux preuves indiquant qu'il estimait la guerre très mal gérée et que la qualité du rendement des généraux qu'il avait pu observer au sein de la 27^e Division britannique ne lui inspirait guère confiance⁵³.

Au cours de l'année suivante, le Major Adamson nouvellement promu allait occuper différents postes au sein du Patricia en campagne, au gré des besoins. À la fin de 1915, le régiment a été retiré de l'armée britannique pour être transféré à la 7 BIC au sein de la 3^e Division du Canada⁵⁴. En juin 1916, après les combats au bois du Sanctuaire, il s'est une nouvelle fois retrouvé au poste de commandant d'unité quand le Lieutenant-colonel Buller, de retour au régiment, a été tué. L'historien Jeffery Williams a consigné ce que Hamilton Gault pensait du fait qu'Agar Adamson prenne le commandement. Il a écrit que « Gault avait confiance

dans l'aptitude d'Adamson à commander, sentiment que ce dernier ne partageait pas ». Il a ensuite consigné les mots que Hamilton Gault a écrits à son ami pour essayer de « soutenir son moral » :

Tu as une opinion beaucoup trop modeste de toi, mon vieux. Essaie de te rappeler que nul n'est mieux que toi apte à commander le bataillon; de plus, il n'y a maintenant personne d'autre pour se charger de la tâche⁵⁵.

Agar Adamson a commandé le régiment jusqu'au début d'août, quand le Lieutenant-colonel Pelly a été ramené à l'unité⁵⁶. L'apprentissage d'Agar Adamson était à toutes fins pratiques terminé. La fois suivante qu'il commanderait le régiment, ce serait à titre officiel et non en remplacement d'un commandant tombé au combat.

L'EXERCICE DU COMMANDEMENT

Avant de passer en revue les actions des soldats du Patricia sur la crête de Vimy, il est bon d'examiner exactement ce qui était attendu des commandants du point de vue de la doctrine et les moyens mis à leur disposition pour commander. À l'instar des tactiques, les responsabilités des commandants n'étaient pas immuables. Elles évoluaient à mesure que l'on essayait des méthodes, un matériel et des techniques nouveaux pour briser l'impasse physique attribuable à la confrontation de tranchées continues. Ces nouveautés avaient une incidence directe sur ce qu'on attendait des commandants et sur la manière dont ils étaient censés répondre à ces attentes.

En dehors des rôles qu'ils jouaient sur le champ de bataille, les commandants de bataillon étaient un lien important dans les processus d'innovation tactique et d'éducation. C'est ce qu'ont observé Patrick Brennan et Thomas Leppard, qui soutiennent que les commandants étaient au centre de l'élaboration des nouvelles tactiques grâce aux comptes rendus « détaillés et francs » qu'ils faisaient aux quartiers généraux supérieurs sur ce qui fonctionnait et ne fonctionnait pas dans l'effort incessant déployé pour briser l'impasse. Ils notent aussi que les commandants étaient les personnes qui avaient la plus grande responsabilité à l'égard de l'instruction de leurs officiers subalternes⁵⁷. C'est par l'entremise du commandant que les leçons étaient observées, transmises aux échelons supérieurs et, en fin de compte, diffusées.

Sur le champ de bataille, la doctrine régissait leurs rôles et les moyens dont ils disposaient pour les remplir. La doctrine britannique, et par extension la doctrine canadienne, était très détaillée concernant ce qui était attendu des commandants de bataillon. Elle était aussi très claire quand aux principes que les commandants étaient censés respecter sur le champ de bataille, principes qui ont été exprimés au début de la guerre dans trois publications différentes⁵⁸. Le document *Infantry Training (4-Company Organization)* de 1914, publié par le War Office britannique⁵⁹, est le plus pertinent pour notre discussion. Cette publication pleine de renseignements pratiques donnait des conseils sur l'endroit où un commandant efficace devait se placer et sur sa capacité d'influer sur le combat une fois celui-ci engagé. En voici deux extraits :

Le commandant choisit en règle générale sa position de manière à voir une grande étendue du terrain. Sa position devrait être assez centrale pour faciliter la réception des comptes rendus et la diffusion des ordres... Les commandants de bataillon... se placent à l'endroit où ils peuvent le mieux superviser leurs forces, surveiller l'ennemi, recevoir et donner des ordres...

Durant les combats, le commandant d'un corps d'infanterie d'une taille considérable influe sur le cours des combats au moyen de ses ordres originaux et, par la suite, par l'emploi de sa réserve⁶⁰.

Plusieurs éléments de ces deux passages ressortent. La directive concernant la position choisie sur le champ de bataille est encore pertinente de nos jours. La publication met en outre fortement l'accent sur l'importance de bien interpréter les ordres reçus, ce qui semble réduire l'importance accordée à l'esprit d'initiative quand le commandant n'a pas d'ordres clairs. Enfin, la réserve était le seul moyen dont disposait le commandant pour influer sur le cours des combats. Selon la définition moderne, une réserve est une force qui n'est pas engagée sur le champ de bataille. Le commandant est donc libre de l'utiliser pour consolider le succès ou, dans le pire des cas, pour essayer d'empêcher la mission d'échouer. Son rôle ne semble pas avoir été exactement le même en 1914, car la publication précise « [qu'il] convient, chaque fois qu'on les rencontre, de rassembler les traînants et les blessés légers et d'en faire une réserve »⁶¹. *Infantry Training* insiste toutefois sur l'importance de la réserve :

L'utilisation de sa réserve locale est, après l'élaboration d'un plan d'attaque judicieux et la diffusion d'ordres clairs et détaillés aux commandants de compagnie, la tâche la plus importante d'un commandant de bataillon... C'est au moyen de cette réserve qu'il fait sentir son influence au combat⁶²...

La publication avait ses limites, car on n'avait pas prévu les changements qui allaient toucher les bataillons d'infanterie durant la guerre, par exemple l'ajout de nouveaux systèmes d'arme tels que les mortiers de tranchée et le nombre toujours croissant des mitrailleuses.

Elle renfermait aussi des directives précises concernant la manière dont un commandant était censé mener ses forces. Il fallait éviter la microgestion ainsi qu'un accent trop important sur l'exemple personnel et l'exercice d'un contrôle personnel sur « toutes les portions de la force ». On estimait que ces mesures détournaient l'attention d'autres tâches importantes dont un commandant était censé s'occuper, par exemple « protéger les flancs, affronter les contre-attaques, faire rapport au commandant supérieur ou communiquer avec lui et maintenir le contact avec l'artillerie et les unités voisines »⁶³.

En 1916, à cause des pertes massives et des problèmes associés à la guerre des tranchées, le rôle des commandants a changé de façon nette, ce que l'historien M. A. Ramsay a commenté ainsi :

Durant la bataille de la Somme, [le Général] Haig et ses commandants de corps d'armée ont refusé de permettre aux commandants des bataillons et des échelons supérieurs de participer à des attaques majeures afin de s'assurer qu'ils restaient disponibles pour communiquer avec leurs supérieurs même si cela les empêchait de diriger les troupes durant l'attaque⁶⁴.

Les conséquences de l'ordre du Général Haig étaient d'une grande portée. Manifestement, elles limitaient la capacité du commandant d'influer sur la bataille une fois celle-ci commencée et mettaient encore plus l'accent sur les ordres originaux du commandant de bataillon. Elles avaient aussi eu pour effet de déléguer la prise des décisions sur le champ de bataille à des officiers moins élevés en grade;

dorénavant, les décisions prises au gré de la bataille le seraient par des commandants de compagnie et de peloton. L'historien militaire Ian McCulloch a assez bien noté les impacts de cette décision sur le rôle du commandant de bataillon :

Le commandant restait ordinairement à l'arrière avec la compagnie de réserve et les ML [mitrailleuses lourdes] ou dans un abri proche. Au combat, le rôle du commandant de bataillon était d'être une sorte de centre avancé de compte rendu permettant à ses compagnies avant de faire rapport à l'arrière pour que l'information soit retransmise à l'arrière au brigadier ou latéralement aux unités situées sur ses flancs. Il... pouvait déplacer sa réserve et ses ML, demander des renforts ou l'appui de l'artillerie, communiquer latéralement avec les unités situées sur les flancs ou ordonner au besoin des désengagements ou une modification de l'alignement⁶⁵.

En toute justice, il y avait au moins une bonne raison de donner cet ordre. C'est principalement parce que, ainsi que Bill Rawling l'a noté dans son étude des tactiques de la guerre des tranchées, « [u]ne fois l'attaque lancée, le commandant de bataillon [était] pratiquement impuissant » et incapable d'influer davantage sur la bataille par sa présence⁶⁶. Il demeurait toutefois nécessaire d'assurer le leadership sur le champ de bataille et il fallait que les hommes voient leurs officiers supérieurs pour que ces derniers restent capables d'exercer sur eux une influence positive. Ce besoin a souvent amené les commandants de bataillon et leur commandant adjoint à alterner entre leur quartier général et le champ de bataille⁶⁷.

De plus, au moment de l'attaque de la crête de Vimy, le commandant avait une autre fonction à laquelle il ne pouvait échapper : choisir les membres de l'unité qui seraient laissés hors de la bataille (LOB) pour la reconstituer en cas de pertes excessives. Écrivant à son homonyme au régiment après la bataille de la crête de Vimy, Agar Adamson a consigné à la fois le raisonnement à l'appui de cette fonction et le fardeau qu'elle imposait :

Le GQG a peu avant la bataille de la Somme, en septembre [1916], décidé qu'il n'était pas souhaitable de faire participer plus de 23 officiers du bataillon à une attaque. Cette décision offre de nombreux avantages, en particulier pour la réorganisation après un engagement, mais a aussi

des inconvénients lorsqu'il faut laisser à l'écart des officiers de très grande valeur et qu'ils se sentent, après l'entraînement épuisant d'une compagnie, relativement frustrés; si c'est difficile pour eux, il est tout aussi difficile pour le commandant de faire ce choix. Le règlement veut que, quand une attaque a lieu, chaque bataillon doit laisser hors des tranchées le commandant adjoint, deux commandants de compagnie et deux commandants adjoints de compagnie, deux SMC, 30 p. 100 des spécialistes et un peloton de chaque compagnie⁶⁸...

Les moyens dont disposait un commandant pour exercer son commandement étaient relativement limités⁶⁹. La radio n'était pas encore utilisée de façon massive; on comptait plutôt sur des téléphones de campagne pour transmettre les ordres et les comptes rendus vers le haut et vers le bas de la chaîne de commandement. Bien qu'efficaces, ils avaient leurs limites. En offensive, ils étaient clairement difficiles à utiliser – obliger un soldat à transporter un téléphone vers l'avant tout en posant un fil relié à l'arrière à un quartier général de bataillon était une solution imparfaite. Quand un bataillon était dans une position défensive, le téléphone était un peu plus convivial, mais, dans un cas comme dans l'autre, les bombardements d'artillerie pouvaient couper les fils et les communications n'étaient jamais certaines.

Un deuxième moyen était l'omniprésente estafette, qui pouvait transporter des messages verbaux ou écrits vers l'avant ou vers l'arrière. C'était un rôle extrêmement dangereux à jouer sur le champ de bataille, car il exposait souvent le soldat choisi à de grands risques. Ce moyen était en outre loin d'être infaillible (surtout dans le cas des messages verbaux). L'histoire militaire est pleine d'exemples de messages embrouillés qui ont été envoyés et d'ordres non intentionnels qui ont été exécutés – souvent au prix de lourdes pertes. La tristement célèbre charge de la brigade légère qui a eu lieu durant la guerre de Crimée est un excellent exemple des problèmes associés à ce mode de transmission des ordres.

Les moyens visuels tels que les lampes, les fanions et les fusées étaient un autre outil possible. Il fallait toutefois qu'ils soient vus pour être compris. La brume, la fumée et l'obscurité pouvaient tous enlever aux fanions une grande partie de leur utilité. De même, la confusion qui existait sur le champ de bataille pouvait rendre les fusées plus dangereuses que le fait de ne pas les utiliser. Souvent, quand on utilisait

des fusées de signalisation, l'ennemi pouvait provoquer une erreur d'interprétation du signal en lançant ses propres fusées de couleur, ce qui était source de confusion pour le destinataire⁷⁰. Ainsi qu'Ian McCulloch l'a noté, les signaux visuels étaient bons seulement quand les choses étaient tranquilles et ils étaient peu utiles si on les utilisait durant l'assaut⁷¹.

Hors de la doctrine écrite officielle, on employait deux autres moyens pour communiquer aux commandants l'art de commander. Le premier consistait en cours réguliers qui se donnaient à l'extérieur du champ de bataille. Agar Adamson a suivi un de ces cours peu après avoir été nommé commandant en octobre 1916. Il a décrit l'expérience à Mabel dans une lettre :

Nous ne sommes que sept en tout et le Brigadier-général Charles, qui nous enseigne le jour et en soirée tout ce qu'un colonel devrait savoir, s'occupe particulièrement de nous... Nous commençons à 9 h et le dernier cours se termine à 21 h 30. Aujourd'hui, de 9 h à 13 h 30, nous avons fait le plan du terrain et avons rédigé des ordres concernant la formation d'un bataillon, la capture et la consolidation d'un segment de ligne, un travail dont nous allons faire la critique ce soir après le dîner...

Il a fait un vrai froid de canard. Nous avons marché toute la journée dans tout le secteur sous la direction du Général Charles; nous avons passé le temps à examiner le terrain, à élaborer des plans de guerre ouverte et à rédiger des ordres, ce qui était très intéressant. Le commandant du corps d'armée pense que, le printemps prochain, nous allons devoir remplacer les tactiques de guerre des tranchées par des opérations ouvertes et il veut que les officiers supérieurs les apprennent et s'y exercent avec leurs bataillons⁷²...

L'existence de ces cours, qui se donnaient près du quartier général du corps d'armée et qui duraient cinq ou six jours, démontre clairement l'intérêt que le Corps canadien portait à la formation de ses commandants de bataillon. Ainsi que la lettre d'Agar Adamson le montre clairement, le corps d'armée regardait loin devant. En commençant l'instruction relative à des opérations offensives six bons mois avant l'attaque de la crête de Vimy, il était proactif; il prévoyait les mesures qu'il aurait à prendre et entraînait ensuite ses commandants subordonnés en vue des rôles qu'ils

auraient à jouer. Il convient également de noter le fait que Julian Byng, qui commandait à l'époque le Corps canadien, a ouvert des écoles du corps d'armée à l'intention des commandants de peloton pour s'assurer qu'ils connaissaient, eux aussi, bien leur travail⁷³.

La deuxième forme d'instruction s'adressant aux commandants était celle que leur donnaient directement les commandants de brigade desquels ils relevaient. Dans le cas d'Agar Adamson, c'était le Brigadier-général A. C. Macdonell, de la 7 BIC. Ian McCulloch écrit que « le Brigadier-général Macdonell était peut-être un des officiers les plus excentriques, les plus indomptables et les plus aimés qui ont commandé des troupes au cours de la Première Guerre mondiale »⁷⁴. Agar Adamson était chanceux de l'avoir pour exemple, comme il l'a écrit à sa femme :

Je suis très heureux de notre brigadier, le Général Macdonell; il est toujours à l'œuvre, il semble connaître son travail et est très attentionné...

Nous pouvons compter sur lui pour user d'un bon jugement et ne pas prendre subitement une mesure injustifiée de façon intempestive et mal préparée⁷⁵.

« Batty Mac », ou Mac le timbré, ne faisait pas que donner l'exemple, car il donnait aussi à ses commandants des instructions très explicites concernant la manière dont il s'attendait à ce qu'ils fassent leur travail. Ian McCulloch a découvert dans le cadre de ses recherches sur le commandant de la 7 BIC un des vieux carnets où Mac le timbré avait inscrit ce qu'il jugeait important de transmettre à ses commandants subordonnés. Le moins qu'on puisse dire, c'est que leur lecture est instructive. Le contenu couvre une large gamme de sujets incluant la tactique, le commandement et le leadership. Voici quelques-uns de ses messages clés :

Commencez par vous éliminer... Laissez l'ambition agir pour le mieux pour [tous]... Prenez soin des hommes et pensez toujours à eux... Demandez-vous ce qu'il faut faire pour les garder au sec, les nourrir et leur éviter du travail, etc. Ceci devrait être une seconde nature... L'inspection des armes devrait être une seconde nature. Devoir de l'officier idem à l'égard des pieds des fantassins... Au combat, les habitudes sont tout... Le cmdt devrait rester en étroit contact avec le général... Les officiers ne devraient jamais rester collés aux QG; ils

doivent plutôt essayer de prévoir les événements en étant à l'avant.
 Essayez de prendre l'habitude de faire des visites régulières⁷⁶...

D'après ces axiomes, nous pouvons voir le type de commandant qu'était le brigadier et ce qu'il attendait de ses subordonnés. Le brigadier prêchait essentiellement l'adage « la mission, les hommes, moi »⁷⁷. L'important était de prendre soin de ses hommes, de leurs armes et de leur santé; les communications avec les échelons supérieurs et la compréhension de ce qui se passait sur le champ de bataille n'étaient pas moins importants. Ces aspects sont encore aussi pertinents aujourd'hui.

AGAR ADAMSON DEVIENT COMMANDANT

À la fin d'octobre 1916, Agar Adamson a appris qu'il était dorénavant le commandant du Patricia, car le Lieutenant-colonel Pelly était parti pour devenir instructeur dans une école de commandement en Angleterre⁷⁸. Après un dur été de combats sur la Somme, durant lequel le Lieutenant-colonel Buller avait été tué, les soldats du Patricia ont commencé à occuper des positions devant la crête de Vimy. Agar n'avait pas d'illusions concernant les exigences de son nouveau poste. Voici ce qu'il écrivait à sa femme en août, au moment où il était commandant par intérim :

... l'isolement d'un commandant est nécessaire mais très éprouvant pour une partie de mon tempérament. On s'adresse toujours à lui par son grade et il doit prendre des décisions concernant les moindres points et détails et le faire avec fermeté, sans s'expliquer à ce sujet. Il ne peut jamais se confier plus qu'à moitié même à des officiers supérieurs. Si quelque chose va mal, c'est de sa faute; si les choses se passent bien, peu importe l'attention qu'il y a portée, on considère que c'est dans l'ordre naturel des choses. Tu ne peux imaginer à quel point me manquent tes reproches domestiques⁷⁹...

Agar Adamson, affectueusement surnommé « Ack-Ack » par les hommes du régiment, n'a pas perdu de temps à imprimer sa marque au bataillon⁸⁰. Entre la mi-octobre 1916 et l'attaque du 9 avril 1917, le Patricia a servi 12 fois en première ligne sous les positions allemandes. Quand elle n'était pas en première ligne, l'unité passait son temps à s'entraîner et à se préparer; après la bataille de la Somme, il y avait beaucoup à faire⁸¹. Ainsi que l'historien Bill Rawling l'a noté, le Patricia ne

comptait plus, avant Vimy, que 150 de ses soldats du début⁸². Cela signifie qu'il y avait beaucoup de nouveaux soldats, et de nouveaux officiers, qu'il fallait entraîner.

Le mois de novembre 1916 a consisté en une série de rotations entre les tranchées et des cantonnements de repos. Les registres de la période du 19 au 21 novembre brossent un beau tableau : « Rassemblement des compagnies pour la solde, le bain, l'instruction concernant l'utilisation du nouveau masque à gaz... cours sur l'utilisation des grenades et de la mitrailleuse Lewis (sic). La compagnie de comédiens du PPCLI a donné des représentations pour le btn (sic)... Mercredi 22/11/16 – le bataillon marche jusqu'à AUBIGNY⁸³. » Le journal n'indique pas la raison de la marche – Agar Adamson avait décidé que les hommes avaient besoin d'une occasion d'acheter des cadeaux de Noël pour leur famille⁸⁴. Le soir suivant, ils étaient de retour dans les tranchées, exécutaient des raids et des patrouilles et les tâches habituelles dans les tranchées, et se familiarisaient avec le terrain qu'ils allaient franchir en avril. Le mois de décembre a été assez semblable, à un événement important près.

Le 9 décembre, le Corps canadien a donné des directives sur l'organisation et l'utilisation des pelotons de fusiliers. L'unité administrative de quatre sections que les pelotons avaient été au début de la guerre devait être transformée en une organisation tactique de trois sections, c'est-à-dire en sections de fusiliers, de fusiliers-grenadiers et de mitrailleuses Lewis⁸⁵. Cette modification avait pour but d'optimiser la puissance de frappe du peloton en donnant à l'officier responsable le pouvoir d'agir en fonction de la situation. Ce changement était aussi le résultat logique d'un autre aspect que les commandants avaient observé sur le champ de bataille. L'historien David Love décrit la raison pour laquelle on mettait dorénavant l'accent sur le peloton :

À mesure que la guerre progressait, les commandants canadiens ont reconnu qu'étant donné les problèmes de contrôle durant les combats, les lourdes pertes touchant les commandants de compagnie et les conditions associées à la guerre de position, le bataillon et la compagnie n'étaient plus appropriés comme les unités tactiques ou unités de combat de base⁸⁶...

Le 7 janvier 1917, Agar Adamson mentionne les changements apportés dans une lettre à sa femme : « On change toute l'organisation du bat. (sic). La nouvelle structure semble offrir de nombreux avantages⁸⁷. »

Des changements touchant les tactiques ont aussi accompagné ceux qui touchaient la structure organisationnelle. Ils découlaient logiquement de l'étude du rendement des Français que le Général Arthur Currie avait faite au cours de l'année précédente. J. L. Granatstein soutient que la décision du Général Byng d'envoyer le Général Currie étudier les méthodes françaises a été « l'étape clé qui a permis de changer et d'améliorer les tactiques du Corps canadien en attaque »⁸⁸. Les nouvelles tactiques avaient pour but de maximiser l'utilisation de l'artillerie pour « détruire les avant-postes et la zone de combat principale » que les Allemands tenaient; l'infanterie devait suivre de près l'artillerie pour saisir le terrain, l'occuper et repousser les contre-attaques éventuelles⁸⁹. Vimy allait être le premier test de ces nouvelles tactiques et allait en fin de compte être le précurseur des succès à venir durant les « cent derniers jours ».

Les tactiques défensives allemandes évoluaient pendant ce temps de leur côté. Après avoir examiné leur propre rendement en 1916, les commandants allemands ont remplacé les « lignes rigides faciles à identifier » par des zones de nature plus fluide. Cette défense « élastique » avait pour but d'absorber le choc de toute attaque dans une zone d'avant-postes, après quoi les Allemands devaient se servir de leur bonne connaissance du terrain pour lancer des contre-attaques d'envergure croissante dans la zone arrière ou la zone de combat principale⁹⁰. Une bonne portion des lignes allemandes était déjà passée à la défense élastique au début de 1917, mais les troupes installées sur la crête de Vimy suivaient encore l'ancienne doctrine défensive⁹¹. En conséquence, le Patricia, tout comme chacun des autres bataillons canadiens, a fait face à la défense statique plus traditionnelle, qui était elle-même un défi formidable. Le Colonel et historien G. W. L. Nicholson décrit bien cet aspect :

... les fortifications de campagne avancées, de cinq à sept cents verges de profondeur, consistaient en trois lignes de tranchées, munies d'abris profonds destinés aux garnisons de première ligne. Cette zone avancée était parsemée d'emplacements bétonnés de mitrailleuses, entremêlés de

barbelés, le tout étant relié par un réseau de tranchées de communication et de tunnels de raccordement⁹².

Selon le concept stratégique de l'Entente, les Français devaient attaquer au nord en franchissant l'Oise et l'Aisne. Selon la terminologie moderne, ils étaient la force appuyée. Les Britanniques, qui auraient été considérés comme la force d'appui, devaient frapper à l'est d'Arras et de Bapaume. L'effet combiné recherché de ces deux attaques était d'ouvrir une brèche que l'Entente pourrait alors exploiter. Le Maréchal Haig a décidé qu'il allait aussi, dans le cadre de ses attaques, prendre la crête de Vimy, qui dominait son flanc nord⁹³. Ainsi que G. W. L. Nicholson l'a fait remarquer, c'était par nature un plan axé sur l'attrition⁹⁴. Les premiers ordres donnés au Corps canadien pour commencer les préparatifs l'ont été le 2 janvier 1917⁹⁵.

Au cours des semaines qui ont suivi, les Allemands ont exécuté un désengagement général visant à raccourcir leurs lignes et à libérer des forces en vue de satisfaire d'autres besoins. Même si les forces en poste à Vimy sont restées en place, une bonne part de la logique stratégique de la saison des campagnes du printemps était disparue⁹⁶. L'Entente a toutefois persisté; l'attaque de la crête de Vimy allait avoir lieu. Le plan canadien était élégant dans sa simplicité, car il reposait sur deux idées fondamentales. Ainsi que Kenneth Macksey l'écrit, c'était « un assujettissement complet des tranchées ennemies sur la crête avant l'assaut et la planification la plus méticuleuse et une instruction spéciale de l'infanterie qui devait prendre part à l'assaut »⁹⁷. Il écrit de plus que :

[L]e plan d'attaque canadien n'avait rien d'élaboré. Les Canadiens entendaient prendre un terrain qui avait été neutralisé par les tirs de l'artillerie en fonçant tout droit, les quatre divisions de front⁹⁸...

Tandis que la planification continuait, les soldats du Patricia ont durant tout le moins de janvier poursuivi leurs rotations dans les tranchées; quand ils n'étaient pas en première ligne, ils se reposaient et s'entraînaient. L'entraînement relatif aux nouvelles tactiques de peloton occupait une large place⁹⁹. Il incluait l'utilisation d'un peloton spécial servant à démontrer la nouvelle organisation et son utilité. Un nouveau groupe de membres du Patricia est arrivé; il a défilé devant les couleurs avant d'être inspecté par Agar Adamson et d'aller dans les tranchées¹⁰⁰. Agar

Adamson a de plus été promu lieutenant-colonel le 21 janvier, ce qui a donné lieu à des célébrations considérables au sein du régiment. La lettre qu'il a écrite à Mabel mentionne un dîner au mess et l'atmosphère générale :

... Le cornemuseur-major jouait quelques minutes après chaque service... et à ma grande surprise s'est levé pour faire un discours... et m'a ensuite présenté une paire d'étoiles venant des sous-officiers et des hommes. Il m'a aussi demandé la permission de jouer à la cornemuse une pièce qu'il composait depuis juin dans l'espoir que se présente l'occasion de la jouer pour moi comme commandant. J'ai bien peur que, à mes oreilles, elle ait été très semblable à n'importe quelle autre pièce jouée à la cornemuse. Il y a eu quelques autres discours. J'ai passé toute la journée à parader et saluer, chaque fois que j'inspectais les baraquements et les cuisines, et même à l'occasion des rassemblements, et à remercier les hommes de leurs acclamations. L'esprit d'approbation de ma nomination m'encourage fortement à continuer. J'ignorais totalement que la grande majorité des hommes se souciait de son commandant, mais la fonction ne se résume pas à des acclamations. Il faut faire passer la discipline en premier et, cet après-midi, j'ai dû juger six subalternes parce qu'ils étaient en retard au rassemblement de 7 h 30 de ce matin et les consigner au camp pour deux jours, ce qui ressemble à un manque de gratitude¹⁰¹.

Au début de février, le bataillon a été relevé de ses responsabilités au front pour entreprendre une période d'entraînement intense de cinq semaines avant l'attaque prévue au début d'avril¹⁰². Au cours du mois suivant, l'accent a été mis sur l'entraînement même si des rassemblements pour service religieux, pour le bain et pour la soldé ont aussi occupé le temps. De plus, ce qui ne serait pas surprenant pour bien des soldats d'aujourd'hui, on recourait à des activités sportives pour combler le temps quand il n'y avait pas d'entraînement¹⁰³.

L'entraînement allait en profondeur. Le journal de guerre consigne les détails d'exercices d'attaque, d'entraînement de compagnie, de combat à la baïonnette et de concours de lancer de grenades, d'exercices de tir de grenades à fusil et d'inspections s'enchaînant les unes aux autres¹⁰⁴. Agar Adamson a noté le 20 février

qu'il avait « passé la journée à donner des exposés à différents pelotons... les nouvelles formations d'attaque sont très intéressantes et les hommes en aiment beaucoup chaque aspect »¹⁰⁵. Tandis que l'entraînement avait lieu, les échelons supérieurs de commandement poursuivaient leurs préparatifs détaillés – ils planifiaient l'assaut, stockaient le matériel et prenaient les dispositions qui mèneraient au succès. Le 5 mars, le Corps canadien a envoyé la version finale de son plan au commandant de la Première Armée pour que celui-ci l'approuve¹⁰⁶. Le plan indiquait de façon générale que la progression aurait lieu derrière un barrage d'artillerie roulant et consisterait en une série d'objectifs dont la prise successive serait facilitée par le remplacement des troupes d'assaut après chacun. Le Sergent A. A. Bonar, du Patricia, a consigné le portrait de ce qui l'entourait :

Tout était prêt pour le grand jour... Les routes étaient encombrées de pièces d'artillerie et d'avant-trains servant au transport des munitions. Les chevaux et les mules marchaient péniblement dans la boue, fumant de sueur dans la nuit étouffante. D'énormes camions de munitions dont le moteur vrombissait attendaient au bord de la route. Les grandes routes proches de la ligne de front étaient bordées de grosses pièces de marine et de puissants obusiers... Nous avons commencé à voir sur la chaussée des nouveaux postes de secours avancés, des ambulances motorisées stationnées tranquillement à côté. Sous le couvert de l'obscurité, de grands groupes de fantassins avançaient, pliant sous leurs lourdes charges¹⁰⁷.

L'entraînement en vue de l'assaut incluait aussi ce qu'on appellerait dans le langage moderne une « répétition du concept ». Essentiellement, tout le bataillon a pu faire une révision générale de son attaque sur une maquette de très grandes dimensions aménagée derrière les lignes. Durant la répétition, il s'est exercé à exécuter les parties cruciales de l'assaut, y compris le barrage d'artillerie, en recourant à des officiers à cheval munis de fanions pour simuler le rythme de la progression¹⁰⁸. Le Sergent Bonar a décrit l'entraînement et le raisonnement qui sous-tendait la modification des tactiques :

Le terrain était délimité par du ruban pour représenter les tranchées ennemies. Divers fanions étaient placés sur le terrain là où on estimait, d'après les photographies aériennes, qu'étaient les mitrailleuses et les

mortiers de tranchée, les entrées des abris, les centres de résistance et d'autres emplacements défensifs importants. Nous nous sommes exercés sur ce terrain à progresser derrière un barrage roulant imaginaire conformément à un horaire... Quand le tir de barrage est levé, les vagues d'hommes avancent d'un bond sur une certaine distance tout en restant près du barrage... Le grand avantage de ce type d'attaque est évident. Le feu roulant concentré de l'artillerie et des mitrailleuses empêche l'ennemi de sortir de ses abris profonds... Chaque peloton compte 50 hommes organisés en sections de mitrailleuses Lewis, de fusiliers-grenadiers, de grenadiers et d'attaque à la baïonnette et deux ou trois estafettes et brancardiers. Un peloton avance en deux vagues. Quand il travaille comme un tout, il est redoutable en attaque et capable de vaincre une opposition locale¹⁰⁹...

Près de la fin de mars, Agar Adamson est allé en congé à Paris¹¹⁰. Le bataillon a pris position devant les lignes allemandes situées sur la crête de Vimy et sous elle, dans ce qui avait été appelé le tunnel de la Grange¹¹¹. Creusé dans la craie de la crête elle-même, il offrait une protection qu'aurait enviée quiconque était obligé de rester à la surface. Ralph Hodder-Williams a décrit ainsi le réseau de tunnels de la Grange :

750 verges de longueur, trois sorties proches des tranchées de départ et un réseau de tramway passant près de son entrée ouest... le tunnel était partout à environ 25 pieds sous terre; il était éclairé à l'électricité et approvisionné en eau et on y trouvait de nombreux abris destinés aux quartiers généraux de bataillon, à l'hébergement des hommes, aux postes de secours et aux réserves de munitions des mortiers de tranchée et d'autres armes¹¹²...

Avant que les soldats du Patricia occupent leurs positions, s'occupent de leurs tranchées, exécutent des raids et se préparent en vue de l'assaut, le plan des feux du Corps canadien a commencé. Les tirs ont débuté le 20 mars, plus de trois semaines avant l'attaque proprement dite. Le plan a été exécuté par plus de 1 000 pièces d'artillerie et a utilisé « plus de 80 000 tonnes de munitions »¹¹³. Ainsi que Kenneth Macksey l'a décrit, l'effet de l'artillerie concentrée a été dévastateur. L'artillerie allemande a été neutralisée avant qu'un seul fantassin s'installe dans sa position

d'attaque, les communications entre les tranchées allemandes avant et les tranchées situées dans la profondeur ont été coupées et le réapprovisionnement a été ininterrompu ou entravé. Fait plus important encore, les Canadiens ont obtenu l'effet de surprise tactique parce que les artilleurs s'exerçaient chaque jour à exécuter des barrages roulants, de sorte qu'il était presque impossible aux Allemands de savoir quand le couper et allait tomber¹¹⁴.

Le 7 avril, le bataillon a reçu de la 7 BIC des ordres annonçant l'attaque, après quoi Agar Adamson a donné ses propres ordres au bataillon¹¹⁵. Le lendemain, à 5 h 30, Mac le timbré a prévenu la brigade que l'attaque allait commencer le matin du 9 avril¹¹⁶. Un subalterne du Patricia qui avait été choisi pour prendre part à l'assaut, le Lieutenant Lawrence Sladen, a écrit ceci à son père : « Nous nous entraînons depuis un certain temps et n'entrevoions rien d'autre que le succès¹¹⁷. »

Pour les soldats du Patricia, le plan était relativement simple. Grosso modo, les compagnies d'assaut allaient avancer en deux vagues; la compagnie numéro 1 (à droite) et la compagnie numéro 3 (à gauche) étaient chargées de prendre les objectifs intermédiaires dans le secteur de la tranchée FAMINE. Derrière la première vague, la compagnie numéro 2 et la compagnie numéro 4 (à gauche) suivraient la vague de tête, qu'elles devraient dépasser pour prendre les objectifs finals du bataillon environ 300 verges plus loin dans le secteur de la tranchée BRITT. Une fois les deux objectifs pris et tenus, le bataillon allait envoyer des patrouilles à l'avant, aménager des centres de résistance en prévision des contre-attaques allemandes et tenir jusqu'à ce qu'il soit relevé¹¹⁸. Le quartier général du bataillon devait rester dans le tunnel de la Grange jusqu'à ce que le premier objectif ait été pris et tenu, après quoi il devait avancer pour s'installer dans la tranchée FAMINE¹¹⁹.

Avant de passer à l'assaut, les hommes ont eu un repas chaud et une ration de rhum. À 4 h 30, le régiment était disposé en formation d'assaut et attendait « l'heure H »¹²⁰. La vague de tête était dans les tranchées de départ; pour sa part, la deuxième attendait son tour de monter à l'assaut dans le tunnel de la Grange. Le Sergent Bonar se rappelle le temps qu'il a passé dans les tranchées face aux Allemands :

Nous attendions là, les pieds pris dans la boue gluante, l'heure H à laquelle l'ordre serait donné de monter à l'assaut. Des nuages noirs

s'étaient rassemblés et la pluie tombait de façon intermittente, ce qui rendait le sol plus gluant que jamais... Certains hommes étaient appuyés contre les parois de la tranchée et d'autres étaient penchés ou assis dans la boue sur leur musette de grenades. On n'entendait à peu près aucune conversation dans cette masse silencieuse¹²¹.

L'assaut a commencé à 5 h 30. Consignant ses pensées près de 40 ans plus tard, le Soldat George Hancox se rappelle ceci :

... soudain, l'heure H a sonné et le crépitement de ce qui ressemblait à un millier de mitrailleuses s'est fait entendre, suivi, quelques secondes plus tard, des explosions du barrage d'artillerie. Après deux ou trois minutes, nous avons commencé à avancer, en suivant le bord du cratère, au-delà des avant-postes allemands qui avaient alors cessé d'exister. Lourdemment chargés, nous avons traversé pesamment, dans le dédale des trous d'obus, la première ligne allemande anéantie et avons dépassé des trous d'obus plus nombreux et plus gros jusqu'au moment où nous avons atteint la ligne de défense allemande principale, qui était le premier objectif¹²²...

C'était la première fois, et de fait la seule, où les soldats du Patricia sont montés à l'assaut de la manière qui est devenue l'image stéréotypée des combats de la Première Guerre mondiale¹²³. Les cornemuseurs du régiment jouaient pendant qu'ils montaient¹²⁴ et le bataillon avançait derrière le barrage impitoyable et avait pris ses premiers objectifs à 7 h 10¹²⁵. Peu après, le Lieutenant-colonel Adamson a décidé d'envoyer le Major McDougall à l'avant pour établir le quartier général avancé du bataillon dans la tranchée FAMINE¹²⁶.

L'opposition avait jusqu'à ce moment été relativement légère, même si les problèmes qui existaient sur le flanc nord de la division, où la cote 145 n'avait pas été prise, allaient causer des pertes croissantes à mesure que la journée avançait¹²⁷. À 9 h 45, le Patricia était fermement installé dans ses deux objectifs et il a envoyé des patrouilles à l'avant tandis que des estafettes étaient envoyées à l'arrière demander davantage de munitions pour armes légères et de grenades à main¹²⁸. Des communications téléphoniques ont alors été établies, vers 11 h 30, entre le quartier général avancé et le quartier général principal du bataillon¹²⁹. Moins d'une

demi-heure plus tard, le commandant a quitté le tunnel de la Grange et est allé à l'avant s'installer dans la tranchée FAMINE; il a de nouveau envoyé le Major McDougall à l'avant dans le secteur de la tranchée BRIDLE établir un nouveau quartier général avancé¹³⁰. Durant le reste de la journée, les combats ont continué dans la zone de responsabilité du Patricia tandis que des mesures étaient prises pour couvrir les flancs qui s'étaient formés en raison de la résistance plus forte que prévu aux environs de la cote 145. Même si les choses avaient remarquablement bien été, le régiment a perdu un peu plus de 200 hommes¹³¹, dont le Lieutenant Sladen, tué durant l'assaut initial¹³².

Après des mois de préparatifs, les soldats du Patricia ont connu le succès en moins de sept heures. En retour de leurs efforts, ils jouissaient d'une vue de la plaine de Douai. Le Soldat Hancox a été stupéfait quand il a vu l'autre côté de la crête :

Après un bref intervalle sur l'objectif final, qui était juste au-delà de la crête, j'ai vu la vaste étendue du territoire au loin. Des villages miniers en brique rouge parmi un grand nombre de crassiers et de carreaux de mine. Liévin, Avion, Méricourt et Lens même et d'autres villages, plus loin. À l'avant-plan se trouvaient Vimy et Petit-Vimy. Tous semblaient avoir été épargnés. Après des mois dans un désert, c'était vraiment une vision de la terre promise¹³³.

Les actions du Lieutenant-colonel Adamson, le 9 avril, ne sont pas bien consignées. Les lettres du 10 au 12 avril 1917 qu'il a envoyées à Mabel renferment quelques impressions importantes et quelques détails sur ce que le régiment a fait mais bien peu sur ce que lui, en particulier, a fait. De même, le journal de guerre n'indique à peu près rien outre certaines des décisions qu'il a prises, par exemple le choix du moment du déplacement de son quartier général. Il mentionne un cas où son ordonnance et lui sont partis à la recherche de souvenirs sur la crête et ont trouvé du soda tonique allemand qui, selon Agar Adamson, irait bien avec du scotch, mais il n'existe pas de compte rendu définitif sur ce qu'il a fait durant l'ensemble de la bataille¹³⁴. Nous devons à la place recourir à des suppositions éclairées, en nous basant sur la doctrine en vigueur et les tâches assignées au Patricia, pour déterminer les genres de choses qui auraient retenu son attention pendant l'attaque.

Comme commandant, les pensées d'Agar Adamson devaient porter sur quatre grands domaines : ce qui se passait dans son secteur et autour de lui, la capacité du régiment de poursuivre le combat, ce qui allait se passer ensuite et ses hommes. Les comptes rendus venant du champ de bataille devaient arriver au quartier général par estafette ou par téléphone, décrivant ce que les compagnies faisaient et voyaient, les problèmes qu'elles avaient et les demandes d'aide. La tâche de démêler le tout et d'essayer d'obtenir un portrait précis de la situation devait être une préoccupation principale. De même, Agar Adamson devait chercher à comprendre ce qui se passait sur sa gauche et sur sa droite, où le RCR et le Blackwatch combattaient de leur côté. Une étroite coordination devait être nécessaire pour éviter d'offrir des occasions aux Allemands, par exemple en exposant des flancs ou en laissant des brèches dans les tirs défensifs. De plus, le quartier général de la 7 BIC avait besoin de cette information.

La tâche de veiller à ce que le bataillon poursuive le combat devait aussi accaparer une bonne part de ses efforts. Il lui fallait par exemple veiller à ce que les blessés soient évacués, à ce que les groupes de nettoyage avancent et à ce que les prisonniers soient envoyés à l'arrière. Il devait de plus confirmer que l'eau et les munitions étaient envoyées à l'avant aux compagnies. Comme il savait qu'il fallait aménager des centres de résistance, Agar Adamson devait aussi s'assurer que les compagnies avaient assez de matériel de défense (tel que du fil barbelé, des outils et des sacs de sable) pour faire le travail.

La prudence entourant les déplacements du quartier général du bataillon plus loin à l'avant devait être un aspect important. Le déplacement d'un quartier général rend celui-ci vulnérable et Agar Adamson et le Major McDougall devaient s'entendre pour déterminer lequel des deux se déplaçait à quel moment et lequel des deux exerçait le contrôle du bataillon pendant que les combats se poursuivaient. Enfin, il devait s'intéresser particulièrement à l'état des mitrailleuses et des mortiers de tranchée que les compagnies utilisaient. Ces deux systèmes d'arme étaient les seules armes lourdes à la disposition immédiate du bataillon; il était vital qu'ils soient prêts à tirer en cas de contre-attaque.

Il est logique de déduire que comme Agar Adamson comprenait que les positions allemandes des environs de la cote 145 lui infligeaient des pertes, il devait être très

intéressé par ce qui se passait à cet endroit et par les mesures envisagées pour prendre cette position. Il est aussi juste de supposer qu'il voulait savoir à quel moment l'artillerie canadienne allait avancer. De même, il voulait sans doute aussi savoir combien de temps ses hommes étaient censés tenir leurs positions. Enfin, il voulait certainement savoir ce qui était advenu de chacun de ses hommes, c'est-à-dire savoir qui avait été tué ou blessé, ou manquait à l'appel.

Après seulement un peu plus d'une journée sur la crête, Agar Adamson a fait relever les compagnies qui étaient en tête par celles qui étaient en profondeur pour essayer de donner un peu de répit aux hommes qui étaient au front¹³⁵. Moins d'une heure plus tard, le Patricia a reçu de la 7 BIC des ordres selon lesquels il allait être remplacé en première ligne et devait se rendre dans la zone de soutien de la brigade¹³⁶. À 20 h 30, le 11 avril 1917, ce changement était en cours. Pour Agar Adamson et les soldats du Patricia, les opérations sur la crête de Vimy étaient terminées. Au cours des jours qui ont suivi l'attaque, il a écrit à sa femme Mabel. Une des lettres contenait « une primevère et une violette cueillies dans les bois devant la crête »¹³⁷.

Vimy a, à bien des égards, été le point culminant de sa carrière militaire. Après les batailles du dimanche de Pâques de 1917, Agar Adamson a continué à commander le bataillon et il l'a de nouveau mené au combat au cours de la boucherie qu'a été Passchendaele. Quand le régiment a quitté cette bataille, il ne restait qu'un autre des officiers « du début » – Charlie Stewart, qui allait plus tard remplacer Agar Adamson comme commandant¹³⁸. En soi, cela perpétuait l'instruction formelle et informelle qu'Agar Adamson avait lui-même reçue.

Agar Adamson a continué à commander jusqu'au début de janvier 1918 quand, ainsi que Ralph Hodder-Williams le note, il « a terminé sa longue carrière au sein du régiment en campagne sur l'avis d'une commission médicale qui a jugé qu'il n'était plus apte à servir en première ligne »¹³⁹. Pour Agar Adamson, la guerre était essentiellement terminée, même s'il est devenu par la suite « commandant de district » pour le Corps canadien¹⁴⁰.

APRÈS LES COMBATS

Six ans après la fin de la Première Guerre mondiale, certaines des leçons durement apprises sur le champ de bataille ont été intégrées à une refonte du *Field Service*

Regulations (FSR, ou règlement sur le service en campagne)¹⁴¹. Si l'on en considère le contenu comme l'ensemble des meilleures pratiques observées durant la guerre, il est instructif d'étudier ce qu'il dit. En ce qui concerne les commandants et leur rôle, le FSR dit très précisément que « le rôle premier du commandant est de prendre des décisions... Les commandants doivent, quel que soit leur grade, être imprégnés de la doctrine selon laquelle l'inaction et la crainte des responsabilités sont des fautes plus graves que les erreurs touchant le choix d'un plan¹⁴². » Allant plus loin encore, la doctrine affirme ceci :

[L]e quartier général... devrait être à un endroit qui permet au commandant d'être en contact étroit et constant avec les troupes qui combattent, avec sa réserve et avec les autres armes qui l'appuient, et un endroit qui lui permet si nécessaire d'intervenir directement dans la conduite de la bataille...

Le quartier général d'une unité qui attaque doit être installé loin à l'avant dès le début des combats et il faut le faire avancer par bonds pour maintenir le contact avec les troupes à mesure qu'elles avancent...

Le commandant devrait dans tous les cas faire acte de présence auprès de ses troupes chaque fois qu'il en a l'occasion¹⁴³...

À ce moment-là, Agar Adamson avait toutefois quitté l'armée. Le temps pendant lequel il avait été commandant avait laissé des marques qui n'étaient pas que physiques¹⁴⁴. Malheureusement, son mariage n'a pas survécu à la guerre et il a passé une bonne part de sa vie d'après-guerre à Ottawa et en Angleterre, alors que Mabel est demeurée à Port Credit, en Ontario¹⁴⁵. En octobre 1929, ayant commencé à s'intéresser au pilotage, il a essayé de survoler l'Irlande avec un aviateur britannique. Même s'il a survécu à l'écrasement dans la mer d'Irlande, il est resté exposé aux ravages des éléments pendant plus de deux heures. Il est décédé le 21 novembre 1929, en présence de sa femme et son fils Anthony, qui étaient venus à son chevet¹⁴⁶.

La crête de Vimy est maintenant tranquille et silencieuse, exception faite des touristes qui affluent pour voir le mémorial canadien à l'emplacement de la cote 145. Il est encore possible de voir les lignes de tranchées adverses dans le secteur du Patricia et d'imaginer les hommes montant à l'assaut, sous la giboulée, penchés en

direction du tir de barrage et le suivant dans sa progression. Le quartier général du bataillon et les quartiers d'Agar Adamson de l'époque sont encore là, creusés dans le calcaire de la crête; il est possible d'aller voir la pièce où les estafettes revenaient haletantes pour que les comptes rendus puissent être envoyés à Mac le timbré, à la 7 BIC. À côté se trouve une petite pièce plutôt carrée creusée à même le calcaire. Elle renferme un petit cadre de lit couvert de grillage, une étagère en bois et une table à écrire – de même qu'une tasse en fer-blanc et les restes d'une lampe. La lumière douce ambrée donne une fausse impression de l'importance des actions qui étaient planifiées et contrôlées depuis ces deux pièces. On peut presque imaginer Agar Adamson encore assis à cet endroit.

1 Ralph Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919, Second Edition* (Toronto, Carswell Printing, 1968), p. 221.

2 Dans le cas du PPCLI, les termes unité, régiment et bataillon sont tous essentiellement équivalents. De sa formation en 1914 jusqu'au début de la guerre de Corée, le PPCLI n'a compté qu'un seul bataillon. Nous donnerons plus loin dans le présent chapitre de plus amples détails sur sa structure organisationnelle. Par convention, l'unité est aussi appelée « le Patricia ».

3 Ainsi que l'a noté Pierre Berton, 29 bataillons sont « montés à l'assaut » le 9 avril 1917. On comptait en outre 19 autres bataillons en réserve, ce qui donne 48. Pierre Berton, *Vimy* (Toronto, McClelland and Stewart, 1986), p. 310-312.

4 Les unités étaient (de droite à gauche) le Royal Canadian Regiment, le PPCLI et le 42^e Bataillon (Black Watch). L'autre unité de la brigade était le 49^e Bataillon, d'Edmonton, qui était réparti entre les unités de choc sous la forme d'équipes de nettoyage et servait de réserve à la brigade.

5 Le terme commandant d'unité (en anglais « Commanding Officer ») est l'appellation moderne qui désigne la personne la plus élevée en grade qui commande un bataillon d'infanterie. Durant la Première Guerre mondiale, le commandant d'un bataillon était en fait appelé « officier commandant le... » (Officer Commanding). Pour limiter la confusion, je vais tout au long du présent chapitre utiliser le terme commandant lorsque je parle du commandant d'une unité.

6 Dans son histoire populaire de la bataille, par exemple, l'auteur Pierre Berton accorde relativement peu d'attention aux commandants de bataillon qui ont mené leur unité au combat. Il écrit expressément que son livre n'était pas censé « faire autorité d'un point de vue militaire ou tactique. Je n'ai pas jugé nécessaire de mentionner chaque bataillon qui a pris part aux combats ou chaque officier supérieur... J'ai essayé de relater l'expérience de Vimy du point de vue de l'homme qui est dans la boue et de celui des planificateurs de niveau supérieur. » Berton, *Vimy...*, p. 313.

7 Ministère de la Défense nationale, *Le leadership dans les Forces canadiennes : fondements*

conceptuels, Ottawa, MDN, Canada, 2005, p. 7.

8 *Ibid.*, p. 8.

9 De même, bien que cela sorte du cadre du présent chapitre, il faut reconnaître qu'il est possible de mener sans occuper officiellement le poste de commandant.

10 Voir Ministère de la Défense nationale, *Le leadership dans les Forces canadiennes : fondements conceptuels*, Ottawa, MDN, Canada, 2005.

11 Sandra Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton », <<http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?BioId=42135&query=Agar%20AND%20Adamson&PHPSESSID=v3f45c5stsbtchegfnjuebmn60>>; Internet, consulté le 10 avril 2008.

12 *Ibid.*

13 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton », et Sandra Gwyn, *Tapestry of War: A Private View of Canadians in the Great War* (Toronto, Harper Collins, 1992), p. 75.

14 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton ».

15 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 76-77. Leur association a été heureuse du point de vue historique parce qu'elle a mené à une correspondance détaillée qui allait durer toute leur vie et que leur fils a plus tard déposée aux Archives nationales. Cette riche documentation constitue une source de première importance pour le présent projet et pour beaucoup d'autres réalisés par un large éventail d'auteurs d'un océan à l'autre.

16 *Ibid.*, p. 78-79.

17 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton ».

18 Craig Leslie Mantle, *Learning the Hard Way: The Leadership Experiences of Lieutenant Agar Adamson During the South African War, 1899-1902* (Kingston, Presse de l'Académie canadienne de la Défense, 2008), p. 6. L'ouvrage de Craig Leslie Mantle est une œuvre savante impressionnante qui fait la chronique claire des toutes premières expériences militaires actives qu'Agar a vécues. Nous le recommandons vivement à quiconque désire comprendre de façon plus complète cette période de la vie d'Agar Adamson.

19 Mantle, *Learning the Hard Way...*, p. 28-36.

20 *Ibid.*, p. 64.

21 *Ibid.*, p. 70-71.

22 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton ».

23 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 71.

24 Patrick H. Brennan, « Des bons hommes pour une dure tâche : les commandants des bataillons d'infanterie du Corps expéditionnaire canadien », *Journal de l'Armée du Canada* 9,

1 (printemps 2006), p. 10-11.

25 Mantle, *Learning the Hard Way...*, p. 68.

26 *Ibid.*

27 Ian McCulloch, « “Batty Mac” : Portrait of a Brigade Commander of the Great War. 1915-1917 », *Canadian Military History* 7, 4 (automne 1998), p. 12.

28 Il est possible qu’Agar Adamson ait choisi ce régiment parce qu’il s’attendait à ce que la Milice du Canada ne l’enrôle pas en raison du fait qu’il était borgne. David J. Bercuson, *The Patricias: The Proud History of a Fighting Regiment* (Toronto, Stoddart, 2001), p. 25.

29 On ignore si Agar Adamson et Hamilton Gault se sont rencontrés durant la guerre des Boers. En fait, Sandra Gwyn a affirmé que les deux hommes ne se connaissaient pas au moment où Hamilton Gault mettait le PPCLI sur pied. Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 83.

30 Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 9.

31 *Ibid.*, p. 10.

32 *Ibid.*, p. 17.

33 Bercuson, *The Patricias...*, p. 30.

34 Ian McCulloch, « “The Fighting Seventh” : The Evolution and Devolution of Tactical Command and Control in a Canadian Infantry Brigade of the Great War ». Thèse de maîtrise, Collège militaire royal, 1997, p. 34.

35 L’information applicable à ce modèle organisationnel a été compilée à partir des ouvrages de Bercuson, *The Patricias...*, p. 30, de David W. Love, « *A Call to Arms* » : *The Organization and Administration of Canada’s Military in World War One* (Winnipeg, Bunker to Bunker Books, 1999), p. 30-31, et de McCulloch, « “The Fighting Seventh” »..., p. 70-71.

36 Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 18-19.

37 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 118-119.

38 On peut voir les instructions que le Lieutenant-colonel Farquhar a par la suite données à Agar Adamson dans Robert F. Zubkowski, *As Long As Faith and Freedom Last: Stories From the Princess Patricia’s Canadian Light Infantry From June 1914 to September 1919* (Calgary, Bunker to Bunker Books, 2007), p. 52-53.

39 N.M. Christie (dir.), *Letters of Agar Adamson* (Nepean, Ontario, CEF Books, 1997), p. 16-17 (lettre datée du 9 février 1915).

40 Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 53.

41 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 39 (lettre datée du 10 mars 1915).

42 *Ibid.*, p. 45 (lettre datée du 21 mars 1915).

43 Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 44.

44 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 59 (lettre datée du 11 avril 1915).

45 *Ibid.*, p. 60 (lettre datée du 12 avril 1915).

46 *Ibid.*, p. 73 (lettre datée du 5 mai 1915), et Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian*

Light Infantry 1914-1919..., p. 56-57.

47 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 47.

48 *Ibid.*, p. 60-65 .

49 *Ibid.*, p. 68. Le journal de guerre du PPCLI note que le partenaire d'Agar Adamson dans la distribution des munitions, le Sergent-major Fraser, a été tué tandis qu'ils travaillaient ensemble. Bibliothèque et Archives Canada (BAC), « War diaries – Princess Patricia's Canadian Light Infantry – Journal de guerre – Princess Patricia's Canadian Light Infantry – 1917 », RG 9, D, III, volume 4912, 8 mai 1915, 10 h 30. Ci-après appelé « Journal de guerre ». Bibliothèque et Archives Canada a mis un nombre substantiel de journaux de guerre des unités du Corps expéditionnaire canadien en ligne. On peut les consulter à <http://www.collectionscanada.gc.ca/archivianet/020152_f.html>.

50 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 70.

51 *Ibid.*, p. 71.

52 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 76.

53 Voir Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 156-158.

54 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 87-89.

55 Jeffery Williams, *First in the Field: Gault of the Patricias* (St. Catharines, Ontario, Vanwell, 1995), p. 118. Les commentaires de Jeffery Williams sur la confiance d'Agar Adamson dans ses habiletés s'expliquent probablement par le fait qu'il avait servi environ un an dans les tranchées et avait vu beaucoup d'amis se faire blesser ou tuer, y compris son plus récent commandant.

56 Journal de guerre, 3 août 1916. Les avis sont partagés pour ce qui est de savoir si Agar Adamson désirait ou pas commander ou s'il désirait jouer un autre rôle au sein du régiment. L'historien David Bercuson a fait grand cas du fait que, dans l'histoire régimentaire, Ralph Hodder-Williams a écrit que le Lieutenant-colonel Pelly « a été autorisé à rejoindre son ancien régiment à la demande du Major Agar Adamson » (Bercuson, *The Patricias...*, p. 86-87, et Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 145). David Bercuson affirme « [qu']Adamson était peu enthousiaste à l'idée de continuer [à commander] » (Bercuson, *The Patricias...*, p. 86). Les lettres d'Agar Adamson donnent une certaine idée de son état d'esprit. Dans sa lettre à Mabel du 27 juillet 1916, il explique que le régiment était très à court d'officiers supérieurs et que c'est pourquoi il a approché le Lieutenant-colonel Pelly. Celui-ci avait plus d'ancienneté qu'Agar Adamson, puisqu'il avait été fait major au moment de la formation de l'unité. Il n'était à certains égards que naturel qu'Agar Adamson s'attende à lui remettre le régiment. Agar termine la lettre à Mabel par une affirmation révélatrice : « Je ne pense pas à moi; je fais seulement ce qui, d'après moi, va être le mieux pour le régiment et pour notre camp » (Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 201 (lettre datée du 27 juillet 1916)). L'importance qu'il attache à l'ancienneté au sein du régiment est aussi évidente dans une lettre que Talbot Papineau a écrite à Agar Adamson en mai 1917 : « J'ai entendu dire que Charlie [Stewart, le commandant adjoint du régiment] a été déclaré inapte à continuer à servir. Peut-être bien. J'espère que non, mais, si c'est le cas, je suppose que c'est maintenant à moi d'être commandant adjoint » (lettre datée du 10 mai 1917, BAC) « Agar Stewart Allan Masterton Adamson fonds », MG 30, série E149, mai 1917). Le fait qu'Agar ne semble pas avoir tenté d'éviter de servir en première ligne, et qu'il allait en fin de compte passer plus de 30 mois dans les tranchées, tend à réfuter l'idée de David Bercuson selon laquelle il n'était pas à la hauteur des exigences physiques du

commandement. Quant à son état d'esprit ou aux motifs pour lesquels il a demandé que le Lieutenant-colonel Pelly prenne le commandement, tout n'est que conjecture.

57 Patrick Brennan et Thomas Leppard, « How the Lessons Were Learned: Senior Commanders and the Moulding of the Canadian Corps After the Somme », dans *L'histoire militaire canadienne depuis le XVII^e siècle : actes du Colloque d'histoire militaire canadienne, Ottawa, 5-9 mai 2000*, sous la direction d'Yves Tremblay, p. 135-143, Ottawa, Direction – Histoire et patrimoine, 2000, p. 136.

58 Les deux autres publications étaient le *Field Service Pocket Book. 1914*, Londres, His Majesty's Stationery Office (Service d'édition des publications officielles du Royaume-Uni), 1914, du General Staff, War Office (GSWO, ou État-major général du War Office), et le *Field Service Regulations, Part I Operations 1909 (Reprinted with Amendments 1912)*, Londres, His Majesty's Stationery Office, 1912, du GSWO.

59 GSWO, *Infantry Training (4-Company Organization) 1914*, Londres, His Majesty's Stationery Office, 1914. Réimprimé à Uckfield, East Sussex, The Naval & Military Press, 2006. Les numéros de page renvoient tous à l'édition réimprimée.

60 *Ibid.*, p. 121.

61 GSWO, *Infantry Training...*, p. 141.

62 *Ibid.*, p. 140.

63 *Ibid.*, p. 121.

64 M. A. Ramsay, *Command and Cohesion: The Citizen Soldier and Minor Tactics in the British Army, 1870-1918* (Westport, Connecticut, Praeger, 2002), p. 178.

65 McCulloch, « "The Fighting Seventh"... », p. 22.

66 On doit en fait ces paroles à un commandant du Royal 22^e Régiment (le Vingt-deux) en 1916. Bill Rawling, *Survivre aux tranchées : l'armée canadienne et la technologie, 1914-1918*, Outremont, Québec, Athéna éditions, 2004, p. 104.

67 McCulloch, « "The Fighting Seventh"... », p. 36.

68 Lettre au Princess Patricia, en date du 17 avril 1917. BAC, « Agar Stewart Allan Masterton Adamson fonds », MG 30, série E149, avril 1917. Les batailles de la Somme dont Agar Adamson parle ont été les coûteux efforts canadiens de l'automne, pas les attaques du même été.

69 L'information relative à cette section est tirée de Rawling, *Survivre aux tranchées...*, p. 108-110.

70 Comme commandant de peloton, j'ai appris cette leçon en en faisant personnellement l'expérience. Avant de partir en patrouille, j'ai donné des ordres concernant les mesures à prendre si des fusées de couleurs différentes étaient tirées. C'est alors que j'ai appris qu'un de mes commandants de section était daltonien et qu'il devrait faire équipe avec quelqu'un qui pouvait voir la différence entre le vert et le rouge.

71 McCulloch, « "The Fighting Seventh"... », p. 36. On pourrait en dire autant des pigeons voyageurs, dont l'utilité dépendait en grande partie de leur aptitude à ne pas être victimes de confusion à cause du bruit présent sur le champ de bataille.

72 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 234-235 (lettres en date du 16 et du 17 novembre 1916).

- 73 Jeffery Williams, *Byng of Vimy: General and Governor General* (Toronto, University of Toronto Press, 1992), p. 147.
- 74 McCulloch, « “The Fighting Seventh”... », p. 56.
- 75 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 131 (lettre datée du 20 janvier 1916).
- 76 Tel que cité dans McCulloch, « “The Fighting Seventh”... », p. 58-59. Il en est aussi question dans le chapitre 3, p. 60.
- 77 Entendu pour la première fois par l’auteur, quand il était élève-officier, d’un vieil adjudant du Patricia.
- 78 Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 194.
- 79 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 203 (lettre datée du 2 août 1916).
- 80 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 424. Certaines sources disent aussi « Ackety-Ack ». Voir Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 272. P. H. Ferguson était une des estafettes d’Agar Adamson et il ne semble pas avoir eu une très bonne opinion de certaines des excentricités du colonel. Il semble avoir été un des rares soldats qui n’aimaient pas l’homme, contrairement à plusieurs autres qui rapportent qu’Agar faisait preuve d’indulgence quand il les réprimandait.
- 81 Hodder-Williams, *Princess Patricia’s Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 191.
- 82 Rawling, *Survivre aux tranchées...*, p. 121.
- 83 Journal de guerre, 18-22 novembre 1916.
- 84 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 236 (lettre datée du 22 novembre 1916). La lettre note les actions de certains des hommes, qui ont plutôt décidé de se souler. Elle note aussi certaines des mesures qu’Agar Adamson a prises, car il s’attendait à ce que des soldats qui ne seraient plus soumis à l’emploi du temps courant soient portés à abuser.
- 85 Breerton Greenhous et Stephen J. Harris, *Le Canada et la bataille de Vimy, 9-12 avril 1917*, 2^e éd., Ottawa, Direction de l’histoire et du patrimoine des Forces canadiennes, 2007, p. 58.
- 86 Love, « *A Call to Arms...* », p. 32.
- 87 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 252 (lettre datée du 7 janvier 1917).
- 88 J. L. Granatstein, *Canada’s Army: Waging War and Keeping the Peace* (Toronto, University of Toronto Press, 2002), p. 110.
- 89 Shane B. Schreiber, *Shock Army of the British Empire: The Canadian Corps in the Last 100 Days of the Great War* (Westport, Connecticut, Praeger, 1997), p. 11.
- 90 John A. English, *On Infantry* (New York, Praeger, 1981), p. 15-16. Nous recommandons vivement cet ouvrage à quiconque désire comprendre l’évolution des tactiques de l’infanterie au cours du vingtième siècle.
- 91 Breerton Greenhous et Stephen Harris ont soutenu que trois raisons principales expliquent pourquoi les Allemands installés sur la crête de Vimy n’ont pas adopté la tactique de la défense élastique. Pour commencer, leurs défenses s’étaient déjà révélées efficaces contre les attaques britanniques et françaises. Ensuite, un travail substantiel avait déjà été fait. L’adoption des nouvelles techniques serait revenue à rejeter ce travail en se fondant sur un concept qui, en grande mesure, n’avait pas fait ses preuves. Enfin, les Allemands estimaient que le terrain ne

soutenait pas une doctrine fondée sur des contre-attaques parce que le côté nord-est de la crête formait une pente raide en direction de la plaine de Douai. Greenhous et Harris, *Le Canada et la bataille de Vimy...*, p. 68-70. On ne peut que noter que les Allemands ne jugeaient pas des contre-attaques pratiques, alors que les Canadiens ont consacré beaucoup d'énergie aux mesures leur permettant d'affronter des contre-attaques acharnées une fois la crête de Vimy arrachée aux Allemands.

92 Colonel G. W. L. Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919 : histoire officielle de la participation de l'Armée canadienne à la Première Guerre mondiale*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1963, p. 267.

93 Kenneth Macksey, *The Shadow of Vimy Ridge* (Toronto, Ryerson, 1965), p. 52-54.

94 Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919...*, p. 265.

95 Macksey, *The Shadow of Vimy Ridge...*, p. 57.

96 *Ibid.*, p. 53-54.

97 Macksey, *The Shadow of Vimy Ridge...*, p. 65.

98 *Ibid.*, p. 67.

99 Journal de guerre, 19-23 janvier 1917.

100 *Ibid.*, 23 janvier 1917.

101 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 256 (lettre datée du 21 janvier 1917). Les actions d'Agar Adamson relatives à ses subalternes justifient une note non seulement parce qu'elles démontrent qu'il croit à la discipline au sein de l'unité mais aussi parce que, lorsqu'on les situe dans un contexte où le personnel n'est plus en première ligne pendant six jours, le fait de consigner ses hommes de rester au camp était une peine relativement sévère.

102 Journal de guerre, 7 février 1917.

103 L'importance du football européen (soccer) pour l'unité devient apparente dans une série d'entrées intéressantes du journal de guerre. L'entrée du 13 février note qu'elle a joué en demi-finale pour la brigade contre le 49^e Bataillon. Le vainqueur n'est pas indiqué, mais le Patricia semble avoir perdu. Plus tard, le 1^{er} mars, le journal mentionne une partie opposant des officiers au RCR. Dans ce cas, il montre comme il convient que les officiers ont gagné contre le RCR. Ralph Hodder-Williams note expressément dans son histoire du régiment que le 42^e Bataillon « excellait » dans ce domaine particulier. Journal de guerre, 13 février et 1^{er} mars 1917, et Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 207.

104 Journal de guerre, février et mars 1917.

105 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 265 (lettre datée du 20 février 1917).

106 Nicholson, *Le Corps expéditionnaire canadien, 1914-1919...*, p. 268.

107 Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 257-258.

108 Macksey, *The Shadow of Vimy Ridge...*, p. 66.

109 Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 251-252.

110 Journal de guerre, 21 mars 1917.

- 111 Journal de guerre, 22 mars 1917.
- 112 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 211-212.
- 113 Macksey, *The Shadow of Vimy Ridge...*, p. 65.
- 114 *Ibid.*, p. 70, et Rawling, *Survivre aux tranchées...*, p. 139. Le nombre des pièces d'artillerie disponibles pour l'assaut équivalait à une pièce par 20 mètres de front.
- 115 Le journal de guerre de l'unité pour avril 1917 inclut un exemplaire des ordres d'Agar Adamson (appendice B). Un « compte rendu des opérations » qui décrit de minute en minute les événements au cours de la période du 8 au 11 avril 1917 (appendice C) a aussi été rédigé.
- 116 Journal de guerre, 8 avril 1917. À l'époque, l'armée ne consignait pas encore l'heure en fonction de la journée de 24 heures. Elle utilisait plutôt les mentions bien connues « AM » et « PM ».
- 117 Lettre de Lawrence Sladen, en date du 7 avril 1917, BAC, « Agar Stewart Allan Masterton Adamson fonds », MG 30, série E149, avril 1917. Le père de Lawrence Sladen, Arthur, était un ami d'Agar Adamson qui travaillait au Conseil privé à Ottawa. Arthur avait aidé Agar à rencontrer Hamilton Gault et a eu quelque chose à voir dans le fait qu'Agar Adamson s'est joint au PPCLI.
- 118 Journal de guerre, avril 1917, appendice B, 10. Le ton de l'ordre et les tâches assignées consistant à aménager des centres de résistance et à capturer une section de la crête sous-entendent que le bataillon devait tenir jusqu'à ce qu'il soit relevé.
- 119 *Ibid.*
- 120 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 217.
- 121 Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 263.
- 122 G. T. Hancox, *Historical Notes*, tel que cité dans Newman, *With the Patricia's Capturing the Ridge...*, p. 50.
- 123 Jeffery Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry: 1914-1918 Seventy Years of Service* (Londres, Leo Cooper, 1985), p. 22.
- 124 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 218.
- 125 Journal de guerre, avril 1917, appendice C, 13.
- 126 *Ibid.*
- 127 Greenhous et Harris, *Le Canada et la bataille de Vimy...*, p. 104.
- 128 Journal de guerre, avril 1917, appendice C, 13.
- 129 *Ibid.*
- 130 Newman, *With the Patricia's Capturing the Ridge...*, p. 58.
- 131 Journal de guerre, avril 1917, appendice C, 14. Environ 25 p. 100 des pertes sont survenues durant l'assaut proprement dit. La grande majorité est survenue au cours des 36 heures qui ont suivi, pendant que les soldats du Patricia tenaient leur position et étaient exposés au feu provenant de la cote 145 qui n'avait pas été prise au moment de l'assaut initial.
- 132 Lettre du Princess Patricia en date du 17 avril 1917, BAC, « Agar Stewart Allan Masterton Adamson fonds », MG 30, série E149, avril 1917.

133 Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 271.

134 L'histoire elle-même est divertissante et présente un portrait différent de l'homme. Zubkowski, *As Long As Faith...*, p. 272.

135 Journal de guerre, avril 1917, appendice C, 15.

136 *Ibid.*, p. 16.

137 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 351.

138 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 283-284. Au début de la guerre, Charlie Stewart était lieutenant au sein du régiment.

139 Hodder-Williams, *Princess Patricia's Canadian Light Infantry 1914-1919...*, p. 283.

140 Christie, *Letters of Agar Adamson...*, p. 333 (lettre datée du 30 mars 1918).

141 General Staff, War Office, *Field Service Regulations, Volume II (Operations) 1924* (Londres, His Majesty's Stationery Office, 1924).

142 *Ibid.*, p. 9-10.

143 *FSR...*, p. 42.

144 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton ».

145 Gwyn, *Tapestry of War...*, p. 430-432.

146 Gwyn, « Dictionnaire biographique du Canada en ligne : Adamson, Agar Stewart Allan Masterton ».

COLLABORATEURS

Patrick Brennan est membre du corps enseignant du département d'histoire de l'Université de Calgary depuis 1989. Il a fait son doctorat à l'Université York (Toronto) et sa maîtrise ès arts à l'Université de Regina. Il est aussi boursier chargé de cours du Centre for Military and Strategic Studies de l'Université de Calgary. Il s'intéresse dans ses recherches au Corps expéditionnaire canadien durant la Première Guerre mondiale. Il travaille actuellement, parmi d'autres projets, à une monographie intitulée *Byng's and Currie's Commanders: A Study of Leadership in the Great War*.

David Campbell a fait son doctorat en histoire à l'Université de Calgary, où il s'est spécialisé en histoire militaire. Ses recherches portent principalement sur l'histoire sociale et opérationnelle du Corps expéditionnaire canadien durant la Première Guerre mondiale. Il habite et enseigne actuellement à Halifax, en Nouvelle-Écosse.

Paul Dickson est analyste stratégique au Centre d'analyse et de recherche opérationnelle et est actuellement affecté à la Direction – Plans stratégiques (Air). Son ouvrage le plus récent s'intitule *A Thoroughly Canadian General: A Biography of General H.D.G. Crerar*, et est publié par les University of Toronto Press.

Andrew B. Godefroy est analyste stratégique et historien à la Direction – Concepts et schémas de la Force terrestre de l'Armée de terre du Canada et rédacteur en chef du *Journal de l'Armée du Canada*. Il a servi dans l'Armée de terre du Canada à tous les paliers de commandement et est diplômé de l'École du génie militaire des Forces canadiennes et du Collège de commandement et d'état-major de la Force terrestre canadienne. Il détient une maîtrise ès arts et un doctorat en études sur la guerre du Collège militaire royal, de Kingston, et est titulaire d'une bourse de chercheur invité du Leverhulme Programme on the Changing Character of War de l'Université d'Oxford. Il est l'auteur de plus d'une douzaine d'études sur le Corps expéditionnaire canadien et termine actuellement une nouvelle biographie du Lieutenant-général sir Arthur Currie.

Ian McCulloch est originaire de Halifax, en Nouvelle-Écosse. Il a étudié en Écosse et en Suisse et est titulaire d'un diplôme en journalisme de l'Université Carleton et d'une maîtrise en études sur la guerre du Collège militaire royal du Canada. Il s'est enrôlé dans l'Armée de terre du Canada en 1977 et a occupé toute une gamme de postes régimentaires et de postes d'état-major au Canada, aux États-Unis et en Allemagne. Promu lieutenant-colonel en 1993, il a commandé le Black Watch (RHR) of Canada (1993-1996) et a été Directeur adjoint – Histoire et patrimoine des FC à Ottawa de 1996 à 2000. Depuis octobre 2007, il est directeur de groupe d'étude au Collège des Forces canadiennes, à Toronto. Le Lieutenant-colonel McCulloch est un historien militaire passionné dont la spécialité est la guerre de Sept Ans en Amérique du Nord; il a publié un grand nombre d'articles et de monographies sur ce sujet de même que plusieurs livres. Son ouvrage le plus récent est la série en deux volumes intitulée *Sons of the Mountains: A History of the Highland Regiments in North America, 1756-1767*.

David O'Keefe est un historien candidat à un prix Gémeaux qui compte à son actif une douzaine de documentaires de télévision, dont *Black Watch: Massacre at Verrières Ridge*. Ses recherches sur tous les aspects de l'histoire du Black Watch ont commencé il y a 15 ans quand il était officier au sein de ce régiment et étudiant de premier cycle en histoire aux universités McGill et Concordia. La Direction – Histoire et patrimoine a engagé David O'Keefe à titre de spécialiste du renseignement d'origine électromagnétique, après qu'il est sorti de l'armée pour poursuivre sa carrière universitaire, au moment de la rédaction de l'histoire officielle de la Marine royale du Canada dans la Seconde Guerre mondiale. En 2003, il est retourné au Black Watch pour occuper le poste d'historien du régiment et il a enseigné au collège John Abbott, à Montréal, et à l'Université d'Ottawa.

Tod Strickland est officier d'infanterie dans l'Armée de terre du Canada. Membre du Princess Patricia's Canadian Light Infantry depuis 1989, il a servi en Bosnie, en Croatie et en Afghanistan et a pris part à plusieurs opérations nationales. Il est diplômé du programme de commandement et d'état-major interarmées des Forces canadiennes et a une maîtrise ès arts (en histoire) de l'American Military University de même qu'une maîtrise en études de la défense et un baccalauréat en arts et sciences militaires du Collège militaire royal.

Timothy C. Winegard termine actuellement son doctorat en histoire à l'Université d'Oxford sous la direction du professeur Hew Strachan. Sa thèse consiste en une étude comparative de la façon dont les populations autochtones du Canada, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud ont été employées et traitées durant la Première Guerre mondiale. Sa thèse de maîtrise, au Collège militaire royal du Canada, se concentrait sur la crise d'Oka et les Forces canadiennes. Timothy est officier au 1st Hussars, qui est un régiment de réserve de l'Arme blindée, et est actuellement attaché au 7 Rifles Battalion de l'Armée territoriale britannique.

INDEX

- Adamson, Agar, Lieutenant-colonel viii, xiv, 65, 66, **93** notes, 229-231, 233-236, 238-243, 245, 247-253, 255-262, **263-270** notes
- Akwesasne 204
- Ancre 79, 134
- attaque délibérée 1, 2, 4, 14, 15, 75, 77, 78
- Batoche 206, **223** notes
- Baxter, Edwy Sutherland, Lieutenant-colonel 202, **221** notes, **222** notes,
- Bishop, Billy 212
- Blood 195, **219** notes, **221** notes
- Borden, sir Robert 89, **159** notes, **162** notes, 201, 205, 207
- Boulton, Charles Akroll, Major 206, 208, **223** notes
- Bourgeon, le 85, 139, 229
- Brock, sir Isaac, Général 193, 202, 204, 205, 212, 218
- bureau d'état-major responsable des tirs de contre-batterie 165, 166, 170, 172, 177-180, 183, 184
- Cameron, D. E., Capitaine 197, **220** notes, **221** notes
- Campbell, Glen, Lieutenant-colonel xvi, 191, 193, 194, 196, 197, 200, 201, 205-211, 213, 215, 216, 218, **223** notes, **224** notes, **226** notes
- Campbell, Robert 205, 206, **222-224** notes,
- Cayuga, Ontario 202, 211, **221** notes, **222** notes
- Chamberlain, Joseph 198, **220** notes
- Chippewa 194, **219** notes
- Colonial Office 192, 198, **219** notes, **220** notes, **224** notes
- Compagnie de la Baie d'Hudson 205-207
- Confédération iroquoise 198, 203, 225
- contingent maori / bataillon de pionniers (Nouvelle-Zélande) 216
- Corps expéditionnaire canadien (CEC) v, ix, xi-xv, **21** notes, 24, **52** notes, 59, 61, 64, 68, 89, **93** notes, 126, 133, 134, 145, **155** notes, **159** notes, 175, 184, 193, 199, 205, 209, 211, 216, 227, **264** notes, **265** notes, **268** notes, **269** notes, 271
- cote 60 5, 17, 18
- cote 62 4
- cote 70 (bataille de la) 90, 99, 101, 104, 108-110, 113-119, **122** notes, **123** notes, 143, 180, 214, **225** notes
- cratères de Saint-Éloi 23, 24, 41, 50, 52, 71, 127
- crête de Vimy, bataille de la 125, 141, 199, 213, 236, 245
- Cri 198, 200, 207, 209, 210, 215, 216
- Croix-Rouge canadienne 217
- Currie, sir Arthur, Lieutenant-général ix, xii, xiv, xv, 1-5, 7, 9-19, **20** notes, 77, 86, 89, 90, 105, 108, 112, 119, 125, 128, 137, 140-149, 151-154, **155** notes, **159-163** notes, 169, 170, 174, 175, 182, **189** notes, 214, 215, 251, 271
- darwinisme social 191
- Delaware 209
- Deskaheh, chef (Levi, Général) 212, **225** notes
- Festubert (bataille de) 201
- Gallipoli 192
- Givenchy (bataille de) 201

INDEX

- guerre des Boers (deuxième guerre d'Afrique du Sud) 178, 197, 199, 200, 202, **220 notes**, **230 notes**, 234-236, **264 notes**
- Gwatkin, sir Willoughby, Lieutenant-général 217, **226 notes**
- Hill, Josiah, chef 197, 198, **220 notes**
- Hoare Nairne, Edward, Brigadier-général 9, 10, 12-14
- Hooge 4, 5, 16, **20 notes**, 72, 73
- Horne, Henry Sinclair, Général 152, **162 notes**, 213
- Hughes, sir Sam 46, 89, 125-135, 137, 142, 143, 153, **155-160 notes**, 173, 199, 217, **221 notes**, **227 notes**,
- Huron 204
- Ironside, Edmund, Lieutenant-colonel 129, 130, 132, 134, 136-138, 144, 145, 153, 154, **156 notes**, **158 notes**, **160 notes**, **162 notes**, **163 notes**
- Iroquois 200, 202, 203, 209, 212, **219 notes**, **221 notes**, **225 notes**, **226 notes**
- Kahnawake 204, 212, **221 notes**
- Kanesatake (Oka) 204
- Keeper, Joseph, Caporal 215, **226 notes**
- Keeseekoowenin, chef 207, 210
- Laurier, sir Wilfrid **155 notes**, **157 notes**, **159 notes**, **188 notes**, 202, 207, **220 notes**, **223 notes**, 233
- Lessard, Francois-Louis, Major-général 205
- Lipsett, Louis, Major-général 9, 17, 18, 79, 80, 137, 147, 154, **158 notes**, **159 notes**
- Logie, W. A., Brigadier-général 203, **222 notes**
- Loi sur les Indiens 195, 199, 212
- Loi du Service Militaire 216
- Longboat, Tom, Soldat 215, **226 notes**
- Loomis, Frederick O. W., Brigadier-général xv, 70, 97, 99-101, 103-120, **121 notes**, **122 notes**, 132, **157 notes**, 215
- Merritt, William Hamilton 195, 196, 200, **219 notes**, **220 notes**
- Métis 200, 203, 206, 207, **219 notes**, **223 notes**, **227 notes**
- Middleton, Frederick, Général 206
- ministère des Affaires indiennes 195, 197, 198, 200, 201, 203, 207-209, **219 notes**, **224 notes**
- ministère de la Milice **156 notes**, 200-202, 204, 205, 208, **222 notes**
- Mohawk 198, 203, 204, 212, **221 notes**
- Mont Sorrel, bataille du xv, 1-3, 19, **20 notes**, 66, 71, 74, 79, 110
- Morris, Alexander 194
- Mountain Horse, Albert, Lieutenant 195, 196, **221 notes**
- Mountain Horse, Mike, Sergent 195, 196, **219 notes**
- Muncey 216
- Ojibwa 194, 198, 200, 209, 210, 216, **221 notes**, **223 notes**
- offensive d'Arras 213, 252
- Oneida 197, 216
- Onondaga **226 notes**
- Osmond, D. M., Lieutenant-colonel 214, 215
- Panet, Charles E., Colonel 145-149, 151, 153, **160 notes**, **161 notes**, 197, **220 notes**
- Passchendaele, bataille de 99, 115
- Pegahmagabow, Francis, Caporal 200, **221 notes**

- pensionnats / écoles industrielles 194-196, 208
- Pershing, John, Général 196
- Pieds-Noirs 209
- proclamation royale de 1763 194
- raid d'Avion 86, 89
- rébellion de la rivière Rouge, 1869-1870 206
- rébellion du Nord-Ouest 200, 206
- reine Victoria 194, 198, **220 notes**
- réserve chippewa de Sarnia 194, **219 notes**
- réserve chippewa de Saugeen Riel, Louis 198, 216
- réserve des Six Nations 193, 195, 197, 198, 203, 204, 211, 215, **220 notes, 221 notes**
- roi George III 194
- roi George V 191, **223 notes**
- roi Édouard VII 202
- Royal Air Force 41, 212
- saillant d'Ypres 4, 5, 32, 71, 75, 114, 133, 144
- Saint-Éloi xv, 23-26, 28, 30-35, 38, 39, 41-44, 46, 47, 50-52, **53 notes, 56 notes, 57 notes, 71, 127, 128, 155 notes**
- Scott, Duncan Campbell 194, 197, 200, 203, 208, **219 notes, 220 notes, 222 notes, 225 notes, 226 notes,**
- Sifton, sir Clifford 207, **223 notes**
- Sioux 207, 209
- Somme, bataille de la 67, 69, 74, 84, 86, 105, 106, 116, 125, 134, 136, **158 notes, 168, 170-172, 175, 187 notes, 244, 245, 249, 266 notes**
- Thompson, Andrew Thorburn, Lieutenant-colonel **218 notes, 222 notes, 225 notes**
- tranchée BRIDLE 258
- tranchée FAMINE 256-258
- tuberculose 217
- Turner V.C., sir Richard, Major-général xv, 23-25, 28-31, 33, 34, 37-40, 42-48, 50, 51, **52 notes, 53 notes, 55-57 notes, 127, 128, 141, 157 notes, 159 notes, 161 notes**
- Tuxford, George Stuart, Brigadier-général 7, 9, 17, 18
- Villa, Pancho 196
- von Watter, Theodor, General der Infanterie 6, 8, 15, 17
- Walkem, Hugh C., Major 216
- Watson, sir David, Major-général xv, 125-154, **155-163 notes**
- Ypres 1, 4-6, 8, 12, 18, 24, 25, 32, 45, 61, 71, 74, 75, 114, 125, 127, 133, 144, **155 notes, 180, 195, 201, 221 notes, 240**
- Ypres, deuxième bataille 1, 24, 45, 61, 125, 127, **155 notes, 195, 201, 221 notes, 240**

UNITÉS DE L'ENTENTE

Bataillons canadiens de fusiliers à cheval

1^{er} 212

2^e **220 notes**

Bataillons d'infanterie du Canada

1^{er} 11, 17, 215, 216

2^e 18, 32, 125, 126, **155 notes, 215, 216**

3^e 5, 7, 10, 17, 215, 216

4^e 18, 89

5^e 7, 21, 61

7^e 7, 17, 104, 113

8^e 17

10^e 14, 17, **93 notes, 116, 214**

INDEX

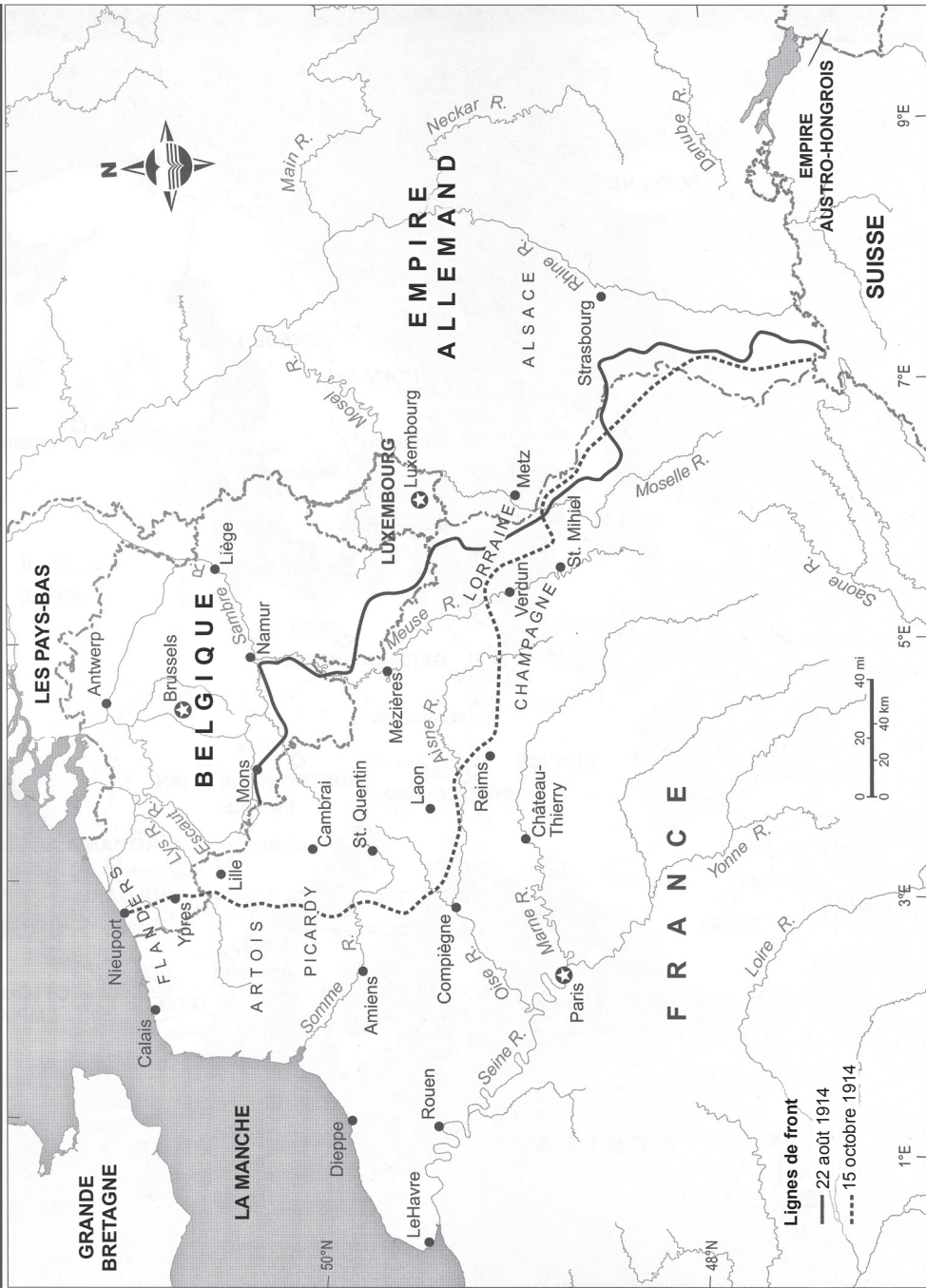
- 13^e 18, **61** *notes*, 97, 114
14^e 14
15^e 7,14
16^e 18, 212
18^e 38, **52** *notes*, **55** *notes*
21^e 132
22^e **227** *notes*
24^e 44, 69
26^e **52** *notes*
27^e 28, 47, **52** *notes*, **53** *notes*
28^e 16, **21** *notes*, 28, 29, 34-36, 47
31^e 16, 29, 34
35^e 211
36^e 211
37th Haldimand Rifles 197, 202, 203, 209, **220** *notes*, **221** *notes*
42^e 59, 60, 64-66, 68, 73, 74, 80, 81, 84, 85, 87, 88, **93** *notes*, **262** *notes*, **268** *notes*
44^e 212, 213
45^e 130
49^e 60, 64, 73, 74, 76, 78, 80, 84, 87, 88, **95** *notes*, **262** *notes*, **268** *notes*
51^e 130
52^e 216, **226** *notes*
53^e 130
54^e 130, **159** *notes*, **162** *notes*
72^e 130
73^e 130, 140, **159** *notes*
75^e 130, 140
77^e 130
79^e 208
81^e 130
84^e 130
87^e 130, 132
102^e 130
107^e 193, 201, 205, 206, 208-216, 218, **224-226** *notes*
114^e 193, 201-205, 209-213, 216, 218, **222-225** *notes*
135^e 216
149^e 216
160^e 216, **226** *notes*
184^e 210, 211
188^e 216
191^e 195
- Brigades d'infanterie du Canada (BIC)
- 1^{er} 11
2^e 5, 9, 11, 13, 97, 99, 100, 102, 104, 106, 108, 110, 111, 117, 120, 122, **123** *notes*
3^e 13, 214
4^e 38, 132
5^e 37, 127, 134, 202
6^e 16, 28-33, 37, 234
7^e 4, 59, 62, 77, 80, 86, 132, 229
8^e 5-7, 31
9^e 27
10^e 129, 134, 135, 137, 145, 148, 152
11^e 135
12^e 132, 148, 150, 151
- Corps canadien x-xvi, 1, 3, 8, 10, 12, 15, 18, 20, 26, 34, 38, 39, 42, 43, 45-47, 50, **56-58** *notes*, 64, 65, 71, 79, 83, 86, 89, 90, 99, 106, 108, 109, 112, 125, 128, 131, 132, 136, 141, 142, 146-148, 151, 153, **158-160** *notes*, **162** *notes*, 165-167, 169, 172-177, 180-185, **187** *notes*, 213, 214, 229, 230, 236, 247, 248, 250-252, 254, 255, 260
- Divisions d'infanterie du Canada
- 1^{re} xiv, 2, 5, 7, 9-11, 13, 15, **21** *notes*, **57** *notes*, 59, 64, 70, 73, 74, 77, 79, 84, 89, 90, **95** *notes*, 108, 134, 141, 143, 145, 148, 151, 174, 201, 214, 229

- 2^e xiv, 24, 26, 28, 30-34, 39, 43, 44, 46, 47,
50, 51, **52 notes**, **53 notes**, **57 notes**,
69, 79, 143, 229
- 3^e xiv, 5, 6, 7, 9-13, 17, 19, **21 notes**, 31, 64,
71, 97, 116, 229, 241
- 4^e xiv, 71, 84, 125, 128-136, 139, 141-
154, **157 notes**, **158 notes**, **162 notes**,
181
- Fort Garry Horse 200
- Lord Strathcona's Horse (Royal Canadians)
61, 62, 67, 91, 234-236
- Première Armée britannique 213, 215
- Princess Patricia's Canadian Light Infantry
5, 59, **93 notes**, 229, **262 notes**, **264 notes**,
265 notes, **267-270 notes**, 272
- Queen's Own Rifles of Canada 202
- Royal Canadian Regiment (RCR) 5, 16, 64,
68, 69, 73, 75, 80, 84, 87, **93 notes**, **95 notes**,
259, **268 notes**
- 107^e Bataillon de pionniers 216, **224-226 notes**
- 1^{er} Bataillon du Génie du Canada 216
- 2^e Bataillon du Génie du Canada 216
- 3^e Bataillon du Génie du Canada 216
- 1^{re} Brigade du Génie du Canada 216

ARMÉE IMPÉRIALE ALLEMANDE

- XIII (Königlich Württembergisches) Armee-
korps 3, 6, 16
- 26^e Division d'infanterie 6
- 27^e Division d'infanterie 6
- 120^e Régiment 7, 17

FRONT OCCIDENTALE, 1914



Les historiens militaires ont manifesté, au cours de la dernière décennie, un regain d'intérêt dans la littérature populaire, les mémoires réédités et les nouveaux médias, pour le rôle du Canada dans la Première Guerre mondiale. Leur attention s'est en particulier fortement concentrée sur le Corps expéditionnaire canadien (CEC) et son corps d'armée (Corps canadien) décisivement meurtrier, une formation de combat dirigée avec compétence et bien soutenue dont les succès, sur le front occidental, ont souvent été inégalés. En tant que marteau de l'armée britannique, le Corps canadien a vite été qualifié de « force de choc » et a souvent, plus tard, été appelé le « fer de lance » dans la poussée de l'Entente qui a mené à la victoire finale sur le front occidental. À la fin de la guerre, plus d'un demi-million d'hommes et de femmes servaient dans le CEC et le Corps canadien. Malheureusement, 64 944 d'entre eux ne sont jamais rentrés au foyer.

L'étude des organisations militaires ne peut pas être considérée comme complète si elle ne tient pas compte dans une certaine mesure des personnes qui les dirigent, qui les façonnent et qui les guident en situation de guerre et en situation de paix. Pourtant, malgré le regain d'attention concernant le Corps canadien lui-même, l'étude de ceux qui ont commandé ce rouleau compresseur aux échelons les plus élevés reste encore beaucoup moins complète que celle de la masse des hommes et des femmes qui le constituaient. C'est relativement étrange étant donné l'existence d'un grand nombre d'études politiques, sociales, opérationnelles et tactiques détaillées sur le CEC et cela nous pousse à nous demander comment les historiens ont évalué les mouvements et les actions du Corps canadien sans une compréhension approfondie de ce qui se passait dans l'esprit de ce titan tandis qu'il les exécutait.

Les commandements durant la Grande Guerre : Perspectives historiques sur le leadership dans l'Armée de terre du Canada, 1914-1918 rassemble des historiens militaires canadiens de premier plan sur le sujet de la Grande Guerre pour réaliser la toute première étude approfondie du leadership supérieur du CEC. Bien qu'il soit loin d'être exhaustif, le présent ouvrage constitue une contribution majeure à l'élargissement de la compréhension actuelle de la manière dont le CEC était mené et des raisons pour lesquelles il a performé comme il l'a fait au pays et sur le champ de bataille du front occidental.



PRESSE DE L'ACADÉMIE
CANADIENNE DE LA DÉFENSE